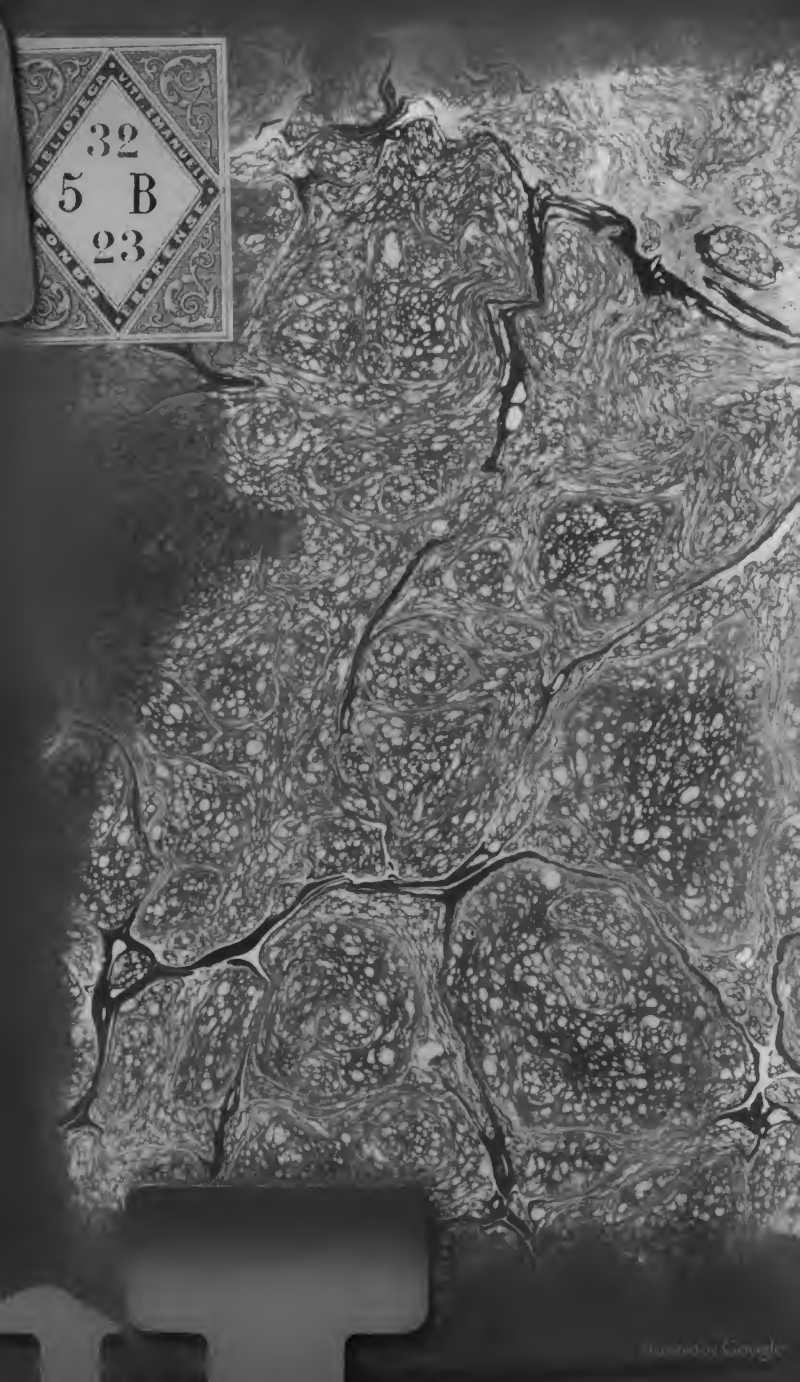
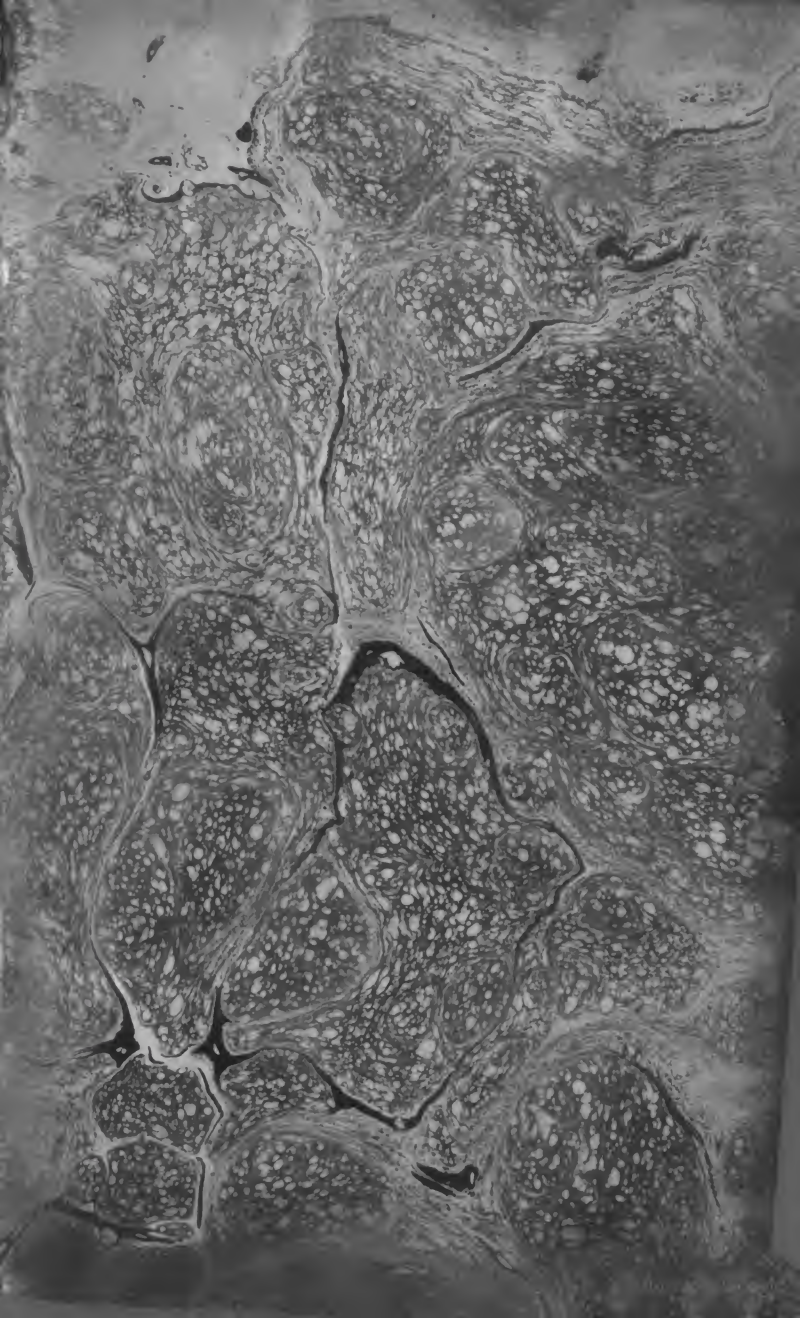


**MISSIONNAIRE
PAROISSIAL.
TOME PREMIER
[-QUATRIEME]:
CONFERENCES...**

Joseph Chevassu, Josè
Maria Fonseca de Evora







MISSIONNAIRE
PAROISSIAL.

TOME QUATRIÈME.

CONFÉRENCES

SUR

LE SYMBOLE DES APÔTRES,
SUR LES SACREMENTS,

ET SUR

LES COMMANDEMENTS
DE DIEU ET DE L'ÉGLISE.

PAR M. CHEVASSU, ANCIEN CURÉ DU DIOCÈSE
DE SAINT-CLAUDE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIÈME.



A AVIGNON,

CHEZ JEAN-ALBERT JOLY, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES ORTOLANS.

1819.

THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF
ART AND HISTORY
OF THE
CITY OF
NEW YORK
100 N. 5th St.
NEW YORK, N. Y.



CONFÉRENCES

SUR LES COMMANDEMENS

DE DIEU ET DE L'ÉGLISE.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

Sur le Décalogue et les Commandemens de Dieu en général.

Custodi præcepta Domini Dei tui.

Gardez les préceptes du Seigneur votre Dieu.
Deut. chap. 6.

TEL fut l'avertissement que Moïse donna aux Israélites, lorsqu'il fut chargé, de la part de Dieu, de leur annoncer sa sainte loi. Gardez fidèlement, leur dit-il, les Commandemens que le Seigneur votre Dieu vous a faits : ses paroles et ses ordonnances seront gravées dans votre cœur ; vous les raconterez à vos enfans, vous les méditez dans votre maison, marchant dans le chemin, la nuit dans les intervalles du sommeil, le matin à votre réveil ; en un mot, vous les aurez continuellement devant les yeux : *Movēbuntur inter oculos tuos* (a). Ce sont ces mêmes Commandemens donnés dans l'ancienne loi, que Jésus-Christ a confirmés et autorisés dans la nouvelle. Comme ils sont la source de toutes nos obligations et la règle unique de nos devoirs, mon dessein est de vous les expliquer familièrement, afin que chacun puisse remarquer ce que

(a) Deuter. 6, 8.

premiers commandemens qui règlent nos devoirs par rapport à Dieu , en nous ordonnant de n'adorer que lui , de respecter son saint Nom , et de sanctifier le jour qu'il a consacré à son service.

Dans la seconde table étoient les sept derniers commandemens , qui marquent nos devoirs par rapport au prochain , soit en particulier , soit en général. En particulier , on doit lui rendre l'honneur qui lui est dû ; c'est ce que nous prescrit le précepte d'honorer nos parens : en général , on ne doit nuire à personne , ni par œuvre , ni par parole , ni par pensées. On nuit au prochain par œuvre , ou en sa personne ; c'est ce que défend le cinquième commandement : *Vous ne tuerez point* : ou dans la personne qui lui est unie par le lien du mariage ; ce qui est défendu par le sixième commandement : *Vous ne commettrez point d'adultère* : ou enfin dans ce qu'il possède ; c'est ce que défend le septième commandement : *Vous ne déroberez point*. Par le huitième , il est défendu de nuire au prochain par parole : *Vous ne porterez point de faux témoignages*. En dernier lieu , il est défendu de lui nuire par pensée et dans son cœur , par ces deux derniers préceptes : *Vous ne désirerez point la femme de votre prochain , ni sa maison , ni aucune chose qui lui appartienne*. Voilà les dix commandemens contenus dans le décalogue , qui sont comme le sommaire et l'abrégé de toutes les lois. Dieu , dit S. Augustin (a) , ordonna beaucoup de choses à Moïse : il ne lui donna cependant que deux tables de pierre , appelées les tables du témoignage , qui devoient être mises dans l'arche , parce que toutes les autres lois sont une suite de celle-ci , de même que ces dix préceptes sont contenus en abrégé dans les deux de l'amour de Dieu et du prochain , qui comprennent toute la loi et les prophètes , ainsi que Jésus-Christ le dit dans l'évangile : *In his duobus mandatis universa lex pendet et prophetæ* (b).

Dem. Est-on obligé de savoir les commandemens

(a) Aug. q. 140 , in Exod. (b) Matth. 22 , 40.

de Dieu ? Pèche-t-on, quand, par ignorance, l'on commet les choses défendues par ces commandemens ?

Rép. Tout chrétien qui a l'usage libre de la raison, est obligé de savoir, du moins quant à la substance, les commandemens de Dieu et de l'église ; car il ne peut régler sa vie comme il doit, s'il n'est instruit, du moins en général, de ce que la loi de Dieu lui ordonne ou lui défend. C'est pourquoi S. Charles dit, dans ses Instructions aux confesseurs, qu'on ne doit point donner l'absolution à ceux qui négligent d'apprendre l'oraison dominicale, le symbole des apôtres et les commandemens de Dieu ; mais les obliger d'assister au catéchisme jusqu'à ce qu'ils aient appris toutes ces choses nécessaires au salut.

A l'égard de ceux qui par ignorance pèchent contre les commandemens de Dieu, il est certain qu'ils sont ordinairement coupables. L'ignorance dans laquelle quelques chrétiens sont des obligations contenues dans le décalogue, ou qui y sont déduites, n'est donc pas excusable ; elle est un effet de leur négligence, et souvent de leur mauvaise volonté, qui s'oppose aux lumières de Dieu. C'est de cette ignorance dont parle S. Bernard, dans sa lettre 77, à Hugues de Saint-Victor : *Multa scienda nesciuntur, aut sciendi incuria, aut discendi desidia, aut verecundia inquirendi ; et quidem hujusmodi ignorantia non habet excusationem.* L'ignorance du droit naturel peut diminuer le péché ; ainsi que l'enseigne S. Augustin (a) ; mais, quand elle est invincible, elle n'en excuse personne de ceux qui ont l'usage de raison. Telle est l'ignorance des préceptes contenus au décalogue, puisqu'ils sont tous de droit naturel. Cette espèce d'ignorance n'est donc presque jamais entièrement invincible, et par conséquent est condamnable dans les adultes : *Ignorantia juris naturalis omnibus adultis damnabilis est*, dit un canon cité dans Gratien (b), parce que

(a) L. 3, de lib. arbit. c. 22. (b) *Notandum ad Can. Turdatur, fin.* 1, q. 4, S. T. h. 1, 2, q. 94, a. 6, in corp.

L'homme a presque toujours en soi assez de lumière pour connoître ce qui est du droit naturel ; et s'il ne le connoît pas , c'est qu'il n'apporte pas assez de soin pour le connoître ; ce qui est incontestable , au moins à l'égard des premiers préceptes de la loi naturelle , et des conclusions qui n'en sont pas beaucoup éloignées. Quant à celles qui en sont éloignées , il faut convenir qu'il peut y avoir une ignorance invincible ; et alors on ne pèche pas. C'est pour cela qu'Alexandre VIII , entre plusieurs propositions de morale qu'il condamna le 7 décembre 1690 , a compris celle-ci : *Tametsi detur ignorantia invincibilis juris naturæ , hæc in statu naturæ lapsæ non excusat à peccato formali.*

Dem. Tous les hommes , les chrétiens comme les Juifs , sont-ils obligés d'observer les commandemens de Dieu pour être sauvés ?

Rép. Tous les hommes qui ont l'usage de raison , et qui sont capables de discerner le bien et le mal , sont obligés à garder les commandemens renfermés dans le décalogue ; jamais personne n'a pu et ne pourra être sauvé sans les observer. La raison en est qu'ils appartiennent , comme nous l'avons dit , à la loi naturelle , qui est commune à tous les hommes , et contre laquelle il n'est jamais permis d'agir. Il suffiroit même de manquer à un seul de ces commandemens , pour encourir l'indignation de Dieu , et s'exposer à la damnation éternelle , si l'on n'en faisoit pénitence : *Quicumque autem totam legem servaverit , offendat autem in uno , factus est omnium reus* , dit S. Jacques (a). Pourquoi cela , continue cet apôtre ? c'est que Dieu veut être obéi en tout ce qu'il commande. Le même qui a dit : *Vous ne commettrez point d'adultère* , a dit : *Vous ne tuerez point* : ainsi , quoique vous ne tombiez pas dans l'adultère , si vous tombez dans l'homicide , vous êtes toujours coupable ; vous avez violé la loi , et vous serez puni comme transgresseur de cette même loi. Cette vérité nous est expliquée bien clairement dans la réponse que Jésus-Christ fit à un

(a) *Jacob*, 2 , 10.

jeune homme , qui lui avoit demandé ce qu'il devoit faire pour acquérir la vie éternelle : *Si vous voulez y entrer , gardez les commandemens*, répondit le Sauveur : *Si vis ad vitam ingredi , serva mandata* (a). Quels sont ces commandemens que je dois garder , répartit le jeune homme ? Les mêmes que vous lisez dans la loi , et qui sont contenus dans le décalogue , ajouta Jésus-Christ.

Comme l'on pourroit s'imaginer que Notre-Seigneur est venu pour nous dispenser de cette loi donnée aux juifs , il déclare expressément qu'il n'est pas venu pour détruire la loi , mais pour la perfectionner et l'accomplir : *Nolite putare quoniam veni solvere legem ; non veni solvere , sed adimplere* (b). C'est pourquoi le saint concile de trente prononce anathème contre tous ceux qui diront que l'Evangile ne commande rien que d'avoir la foi ; que tout le reste est libre et indifférent , et que les chrétiens ne sont point obligés d'observer les dix commandemens (c). Ainsi , ne vous y trompez pas , mes frères , c'est une erreur condamnée par l'église , que de prétendre pouvoir aller dans le ciel sans garder les commandemens. Il faut les observer , et les observer tous avec une grande exactitude , si nous voulons être sauvés. C'est-là , dit le roi prophète , ce que le Seigneur demande de nous : *Tu mandasti mandata tua custodiri nimis* (d).

Dem. Pouvons-nous observer tous les commandemens de Dieu , et n'y en a-t-il point qu'il soit impossible à l'homme d'observer ?

Rép. Nous pouvons observer tous les commandemens de Dieu avec le secours de sa grâce : *Viam mandatorum tuorum cucurri , cum dilatasti cor meum* (e) : Seigneur , disoit à Dieu le roi prophète , j'ai couru dans la voie de vos commandemens , lorsque par votre amour vous avez élargi mon cœur. Il est vrai qu'à considérer les commandemens de Dieu en eux-mêmes , ils nous paroissent difficiles à garder , comme étant opposés aux sen-

(a) *Matth.* 19, 17. (b) *Matth.* 5, 17. (c) *Sess.* 6, *de justif. Can.* 19.

(d) *Ps.* 118, 4. (e) *Ps.* 118, 32.

timens de la nature corrompue par le péché, qui a beaucoup plus de penchant au mal qu'au bien; mais, si nous les considérons accompagnés du secours de la grâce, nous devons dire, avec le disciple bien-aimé, que les commandemens de Dieu ne sont pas pesans : *Mandata ejus gravia non sunt* (a); et avec Jésus-Christ même, que son joug est doux et son fardeau léger. Ainsi c'est un blasphème, une impiété et une hérésie, que de soutenir, comme ont fait quelques novateurs de ces derniers siècles, que les commandemens de Dieu sont impossibles, ou qu'il y en a quelques-uns, que les justes mêmes ne sauroient observer, quelques efforts qu'ils fassent. Je dis que c'est un véritable blasphème contre Dieu, qui a déclaré lui-même, en nous donnant ses commandemens, qu'il ne nous ordonnoit rien qui fût au-dessus de nos forces : *Mandatum quod ego præcipio tibi hodiè, non supra te est.* (b). C'est une impiété; car le Seigneur nous a promis son Saint-Eprit, qui nous fera marcher dans la voie de ses commandemens : *Spiritum meum ponam in medio vestri, et faciam ut præceptis meis ambuletis, et judicia mea custodiat* (c). Enfin, c'est une hérésie que l'église a condamnée plusieurs fois, et le concile de Trente a prononcé anathème contre ceux qui diroient que les commandemens de Dieu étoient impossibles aux justes mêmes : *Si quis dixerit Dei præcepta homini etiam justificato et sub gratiâ constituto, esse ad observandum impossibilia, anathema sit* (d).

C'est donc une vérité de foi, dont aucun catholique ne sauroit douter, que nous pouvons garder les commandemens, avec la grâce de Dieu; et Dieu ne refuse pas sa grâce à ceux qui la lui demandent comme il faut. Dieu, dit le concile de Trente, après S. Augustin (e), ne commande rien d'impossible; mais en commandant, il avertit de faire ce qu'on peut, de demander ce qu'on ne peut pas faire, et il aide afin qu'on le puisse : *Deus impossibilia non*

(a) 1. Joan. 5, 3. (b) Deuter. 30, 11. (c) Ezech. 36, 27.
(d) Sess. 6, de justif. Can. 18. (e) Ibid. cap. 11.

jubet ; sed jubendo monet facere quod non possis , et adjuvat ut possis. Nous avons une preuve de cette vérité dans l'évangile , qui nous montre , dans la personne de Zacharie et d'Élisabeth , père et mère de S. Jean-Baptiste , deux justes qui ont gardé fidèlement les commandemens de Dieu : *Erant justi ambo ante Deum , incedentes in omnibus mandatis et justificationibus Domini sine querelâ (a).* Jésus-Christ rend le même témoignage à ses apôtres : *Tui erant , et mihi eos dedisti , et sermonem tuum servaverunt (b).* Nous serons donc sans excuse devant Dieu , si nous manquons à les observer. *Maledicti qui declinant à mandatis tuis (c).*

Dem. Comment les chrétiens doivent-ils garder les commandemens de Dieu ?

Rép. Ils doivent les garder avec plus de perfection que les juifs. Si votre justice , nous dit Jésus-Christ (d) , n'est plus pleine et plus abondante que celle des scribes et des Pharisiens , vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Les juifs s'arrêtoient presque tous à la lettre , et se contentoient de réformer les dehors , sans se mettre en peine du dedans. Pour nous empêcher de tomber dans le même défaut , le Sauveur a bien voulu nous expliquer lui-même les commandemens , et nous ôter le voile qui nous empêchoit d'entrer dans leur véritable sens. Il ne suffit pas , nous dit-il , d'aimer vos amis , il faut encore aimer vos ennemis , faire du bien à ceux qui vous veulent du mal , prier pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient. Il ne suffit pas de ne point tuer ; il ne faut pas même se mettre en colère. Il ne suffit pas de ne point commettre d'adultère , il ne faut pas même en avoir la pensée ni la volonté. Il ne suffit pas de ne se point parjurer , il ne faut point juger du tout. Il ne suffit pas de faire de bonnes œuvres , il faut les faire avec une droite intention , pour plaire à Dieu , et non pour plaire aux hommes. Il ne suffit pas d'éviter le péché , il faut fuir l'occasion , et

(a) Luc. 1 , 6.

(b) Joan. 17 , 6.

(c) Ps. 118.

(d) Matth. 5 , 20.

retrancher tout ce qui est un sujet de scandale ; se faire violence , marcher dans la voie étroite , etc. Ces explications et autres semblables , que le Fils de Dieu nous donne dans l'évangile , font voir que les chrétiens doivent observer les commandemens de Dieu avec plus de perfection que les juifs.

Un autre défaut qui étoit commun parmi les juifs , c'est qu'ils ne gardoient la loi de Dieu que par un esprit de crainte , comme des esclaves qui ne se conduisent que par la crainte de la peine et du supplice. Pour nous , qui sommes les enfans de Dieu , et qui avons reçu l'esprit d'adoption , comme parle S. Paul , nous devons observer la loi de Dieu par amour : *Hæc est charitas Dei , ut mandata ejus custodiamus* , dit S. Jean (a). La charité est tellement le caractère des disciples de Jésus-Christ , que quiconque ne l'aime pas , ne garde pas ses commandemens : *Qui non diligit me sermones meos non servat* (b). De-là cette parole si célébrée de S. Augustin : *Utriusque differentia legis , timor , amor* (c). Dans l'ancienne loi , la crainte dominoit dans les cœurs ; dans la nouvelle , l'amour doit y dominer. C'est l'amour de Dieu qui doit nous faire accomplir ses commandemens. Est-ce ainsi que nous avons soin de les accomplir ? Aimons-nous Dieu ? lui obéissons-nous par amour , comme des enfans doivent obéir à leur père ? *Finis præcepti est charitas de corde puro , et conscientia bona et fide non ficta* (d).

Dem. Quelle récompense Dieu promet-il à ceux qui auront gardé fidèlement ses commandemens ?

Rép. Une récompense très-abondante : *In custodiendis illis retributio multa* , dit le roi prophète (e). Si vous êtes fidelle à garder la loi du Seigneur votre Dieu , il vous comblera de biens , et répandra sur vous ses saintes bénédictions , dit Moïse aux Israélites : *Abundare te faciet Dominus omnibus bonis* (f). Il bénira vos personnes , votre travail ,

(a) 1. Joan. 5, 3.

(c) L. contra Adim. c. 17.

(e) Ps. 18, 12.

(b) Joan. 14, 24.

(d) 1. Timot 1, 5.

(f) Deuter. 28, 22.

vos terres, vos maisons, vos enfans; il répandra sur votre postérité cette effusion de grâces dont parle le prophète : *Justitia illius in filios filiorum his qui servant testamentum ejus, et memores sunt mandatorum tuorum ipsius ad faciendum ea* (a). Pour tout dire, en un mot, on gagne l'amitié de Dieu, en observant ses commandemens. Que ne fait-on pas pour s'attirer l'amitié d'un prince, d'un homme riche et puissant? et qu'est-ce que l'amitié d'un prince, d'un homme riche et puissant? et qu'est-ce que l'amitié d'un homme, comparée à celle de Dieu? Cependant Jésus-Christ nous assure que, si nous faisons ce qu'il nous commande, nous deviendrons ses amis et ses confidens : *Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis* (b). Quel honneur! que ne devons-nous pas faire pour le mériter! Pour comble de bonheur, Notre-Seigneur promet à celui qui aura gardé sa loi, de se manifester à lui, et de lui faire contempler sa gloire pendant toute l'éternité, *et manifestabo ei meipsum* (c).

Quelle impression ne devoit pas faire sur nous la considération de tant d'avantages que nous trouvons à garder la loi de Dieu! cependant, qui est-ce qui y pense? Un prince nous commande, et souvent très-injustement, et nous tremblons; Dieu nous fait des commandemens très-justes et très-avantageux : *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa* (d); et nous ne craignons point de lui désobéir. Ses commandemens sont plus précieux que l'or et les pierres précieuses, *super aurum et topazion*. Tout ce qu'on peut aimer sur la terre, n'est rien en comparaison de cette sainte loi : *Bonum mihi lex oris tui*, disoit le roi prophète (e), *super millia auri et argenti*; et néanmoins comment la traite-t-on? Allons de famille en famille, dans la boutique des marchands, dans le bureau des gens de justice, etc. nous trouverons que presque par-tout cette loi est violée. On la transgresse pour des choses de néant, pour des minuties; on s'en joue, on

(a) Ps. 102, 17, 18. (b) Joan. 15, 14. (c) Joan. 14, 21.

(d) Ps. 18, 10. (e) Ps. 118, 72.

s'en rit, on s'en moque : *Lacerata est lex* (a). Grand Dieu ! où en sommes-nous ? Ce ne sont plus des infidèles, ce sont des chrétiens, qui s'appellent votre peuple, qui ont foulé aux pieds votre loi : *Omnis Israël prævaricati sunt legem tuam* (b) : oui, des chrétiens qui ont promis si solennellement de l'observer, et à qui on dit au jour de leur baptême : *Custodi baptismum tuum, et serva Dei mandata*. Ah ! depuis cet heureux jour de votre consécration, combien de fois, mes chers frères, combien de fois, mes chères sœurs, avez-vous manqué à votre promesse ? Pensez-y, humiliez-vous, demandez pardon à Dieu ; et pour fruit de cette instruction,

Faites une sérieuse attention à ces paroles, par lesquelles le sage finit son livre de l'ecclésiaste : *Deum time, et mandata ejus observa : hoc enim omnis homo* (c) : Craignez Dieu, et observez ses commandemens ; voilà le tout de l'homme, *hoc enim omnis homo*. Si cela est le tout de l'homme, il s'ensuit que tout le reste n'est rien : ayez amassé tant de bien qu'il vous plaira, etc. si vous n'avez pas observé la loi de votre Dieu, tout cela ne vous servira de rien. *Deum time, etc.* Priez Dieu qu'il vous fasse la grâce de concevoir cette importante vérité. Il ne suffit pas que vous sachiez par cœur ses commandemens, et que vous les récitiez chaque jour, il faut, de plus, demander à Dieu qu'il vous en donne l'intelligence, afin que vous compreniez ce qu'ils vous ordonnent et ce qu'ils vous défendent : *Da mihi intellectum, ut discam mandata tua* (d) ; entreprenez-vous-en souvent, et faites-en, à l'exemple des saints, le sujet ordinaire de vos méditations : *In mandatis tuis exercëbor, et considerabo vias tuas* (e). Mais sur-tout prenez une forte résolution de ne les transgresser jamais. Oui, mon Dieu, je promets de nouveau, à la face de vos saints autels, d'obéir à vos commandemens. Quand il s'agiroit de gagner tout le monde, quand

(a) *Habacuc*, 1, 4. (b) *Daniel*, 9, 11. (c) *Eccl.* 12, 12.
(d) *Ps.* 118, 73. (e) *Idem.* 118, 15.

il s'agiroit de mon bien, de mon honneur et de ma vie, jamais je ne transgresserai votre sainte loi. Je tâcherai de faire toute ma vie votre sainte volonté, afin de mériter de la faire éternellement dans le ciel : *Et custodiam legem tuam semper in sæculum et in sæculum sæculi* (a). Dieu nous en fasse la grâce. *Amen.*

(a) *Idem.* 44.

II.^E CONFÉRENCE.

Sur le premier commandement.

Ego sum Dominus Deus tuus, qui eduxi te de terrâ Ægypti, de domo servitutis : non habebis Deos alienos coram me.

Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous ai retirés de la terre d'Égypte, de la maison de servitude : vous n'aurez point d'autres Dieux devant ma face. Exode, chap. 20.

C'EST par ces paroles que Dieu commence les dix commandemens qu'ils a faits aux hommes. Voulant inspirer aux israélites le respect que méritoit sa majesté souveraine, et la reconnoissance qui lui étoit due, il les fait ressouvenir de ses bienfaits, en disant : *Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous ai retirés de l'Égypte et de la maison de servitude*, pour les engager par ce motif à observer sa sainte loi. Il est à remarquer que ce prélude nous regarde aussi-bien que les juifs ; car les juifs délivrés de la servitude de Pharaon et des Égyptiens, étoient la figure des chrétiens délivrés par Jésus-Christ de la servitude du péché et du démon. Que si la délivrance de la captivité d'Égypte a dû porter les Israélites à obéir à la loi du Seigneur, quelle

soumission n'exige pas des chrétiens cette même loi renouvelée par Jésus-Christ, qui nous a mérité la grâce d'accomplir ce que la loi nous ordonne ! Voilà la conclusion que nous devons tirer de cette préface.

Ces paroles qui suivent : Vous n'aurez point d'autres Dieux devant ma face, renferment un commandement et une défense, comme dit le catéchisme romain (a). Le Seigneur nous ordonne de le reconnaître et de l'adorer comme le seul véritable Dieu : voilà le commandement. Il nous défend de reconnaître d'autres Dieux que lui, et de rendre, à qui que ce soit, le culte suprême que nous lui devons : voilà la défense. Entrons dans le sens de ce précepte, qui est le premier et le plus grand de tous les commandemens, et selon la parole de Jésus-Christ : *Hoc est primum et maximum mandatum*, et que l'église nous propose en ces termes : *Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement*. Nous allons expliquer ce qu'il faut faire pour l'accomplir.

Dem. A quoi nous oblige le premier commandement ? Quelles sont les vertus que nous devons pratiquer pour l'accomplir ?

Rép. Ce commandement nous ordonne de rendre à Dieu le culte suprême que nous lui devons comme à notre Créateur, et le souverain Seigneur de toutes choses. Il nous ordonne de l'adorer, de l'aimer, et de nous attacher à lui de toutes les puissances de notre ame, comme à celui qui seul peut faire toute notre félicité, par la communication du bien suprême qui est lui-même : *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies* (b). Voilà le plus essentiel de tous nos devoirs, et le plus grand de tous les commandemens, qui contient en abrégé tous les autres. Pour l'accomplir, il faut pratiquer ce que dit S. Augustin, dans le chap. 3. de son manuel ; adorer Dieu par la foi, l'espérance et la charité ; on peut y ajouter, et par la vertu de religion.

C'est par la foi que nous nous élevons jusqu'à la connoissance de la Majesté divine, et que nous honorons

(a) Cat. ad Par. ibi.

(b) Matth. 4, 10.

la vérité infailible qui est Dieu , en tenant pour vrai tout ce qu'il lui a plu de révéler. Aussi est-il ordonné , dans l'écriture , à ceux qui craignent Dieu , de croire en lui : *Qui timetis Deum , credite illi* (a). C'est l'espérance qui nous donne une entière confiance en Dieu. Par cette confiance , nous reconnaissons la toute-puissance de Dieu , et nous honorons sa fidélité dans ses promesses.

C'est la charité qui nous fait aimer Dieu par-dessus toutes choses ; et , en l'aimant ainsi , nous honorons sa bonté souveraine , et nous lui rendons une adoration véritable et parfaite. C'est pourquoi S. Augustin , parlant de la charité , dit : *Hic est Dei cultus , hæc recta pietas , hæc tantum Deo debita servitus* (b).

Enfin , c'est par la vertu de religion que nous révérons l'excellence de l'être de Dieu , et son domaine absolu sur toutes choses. C'est elle qui règle le respect que nous devons et tout ce qui est consacré à son culte.

Il est aisé de comprendre par-là que le premier précepte du décalogue , où il est commandé aux hommes d'adorer Dieu , nous ordonne de mettre en pratique ces vertus. C'est donc avec grande raison que le pape Alexandre VII a condamné , par son décret du 24 septembre 1665 , cette proposition : *Homo nullo unquam vitæ suæ tempore tenetur elicere actum fidei , spei et charitatis , ex vi præceptorum divinorum ad eas virtutes pertinentium*.

Nous avons parlé de la foi dans la première conférence sur le symbole ; nous parlerons seulement ici de l'espérance , de la charité et de la religion.

Dem. Qu'est-ce que l'espérance ? Est-ce une vertu distinguée de la foi et de la charité ? Sommes-nous obligés de produire des actes d'espérance , et en quel temps ?

Rép. L'espérance est une vertu théologale , par laquelle nous attendons avec certitude et confiance ,

(a) Eccl. 2 , 8.

(b) L. 10 , de Civit. Dei , cap. 4.

par le secours de Dieu et les mérites de Jésus-Christ, la béatitude éternelle, et les moyens pour y parvenir. C'est une vertu théologale, parce qu'elle regarde Dieu comme notre fin dernière, qui doit faire notre bonheur éternel. Par l'espérance, nous attendons la béatitude avec confiance et certitude. C'est une ancre, dit S. Paul, qui nous retient attachés aux promesses de Dieu, dans les tentations de cette vie : *Confugimus ad tenendam propositam spem, quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam* (a). Nous attendons aussi les moyens nécessaires pour parvenir à la vie éternelle; parce que, comme dit le même apôtre, la vie éternelle est une grâce et un don de Dieu. *Gratia Dei vita æterna* (b). Par l'espérance, nous pouvons même attendre les biens temporels, comme des moyens qui peuvent servir à nous faire arriver à la béatitude.

Il n'y a que les hérétiques qui confondent l'espérance avec la foi et la charité. L'apôtre distingue très-clairement ces trois vertus, quand il dit : *Nunc autem manent fides, spes et charitas; tria hæc* (c). Il met non-seulement une différence entre la foi, l'espérance et la charité, mais même une opposition relative, quand il ajoute : *Major autem horum est charitas*. Il ne les regarde donc pas comme une vertu; car on ne peut pas dire qu'une chose soit plus grande par rapport à soi-même, mais bien par rapport à un autre.

Il est nécessaire, de nécessité de moyen et de précepte, à ceux qui ont l'usage de raison, de produire des actes d'espérance dans le cours de leur vie pour être sauvés. C'est pour cela que S. Paul dit que nous sommes sauvés par l'espérance : *Spe enim salvi facti sumus* (d). Et, suivant la doctrine du concile de Trente, il est nécessaire de produire des actes d'espérance, pour se disposer à la justification (e).

(a) Hebr. 6, 18, 19.

(b) Rom. 6, 23.

(c) 1. Cor. 13, 13.

(d) Rom. 8, 24.

(e) Sess. 6. de justif. cap. 6.

On est particulièrement obligé de produire des actes d'espérance , 1. quand on a l'usage parfait de raison , et qu'on est suffisamment instruit qu'il y a une béatitude surnaturelle qui nous est préparée ; 2. à l'article de la mort : c'est alors que les pasteurs qui assistent les mourans , doivent avoir soin de leur faire produire des actes d'espérance de la résurrection future et de la vie éternelle ; 3. quand on sent de violentes tentations de désespoir , qu'on ne peut vaincre facilement sans faire des actes d'espérance. 4. Enfin , on y est obligé par accident , comme l'on parle dans l'école ; c'est-à-dire , à raison de quelqu'autre chose que nous devons faire , comme quand nous sommes obligés de prier , ou d'approcher du sacrement de pénitence ; car , sans l'espérance , disent les saints , il ne peut y avoir de véritable pénitence. *Nemo potest benè agere pœnitentiam , et nisi speraverit indulgentiam (a).*

Un chrétien qui est tant soit peu zélé pour son salut , n'attend pas à produire des actes d'espérance dans ce cas seulement ; il en produit souvent pendant la vie , suivant cet avertissement du prophète Osée : *Spera in Deo tuo semper (b)*. Il se regarde comme un étranger sur la terre , et soupire sans cesse après les biens du ciel : *Gloriamur in spe gloriæ filiorum Dei (c)*.

Dem. Qu'est-ce que la charité ? Est-elle absolument nécessaire pour être sauvé ? La charité habituelle suffit-elle ? l'actuelle est-elle nécessaire , et sommes-nous obligés de faire souvent des actes d'amour de Dieu ?

Rép. La charité est une vertu théologale , infuse , qui nous fait aimer Dieu pour lui-même par-dessus toutes choses , et le prochain comme nous-mêmes par rapport à Dieu. C'est une vertu théologale , puisqu'elle a Dieu pour premier et principal objet. Elle ne s'attache pas seulement à une des perfections divines , mais à Dieu tout entier , le regardant comme le souverain bien qui renferme

(a) *Ambr. l. 1. de pœn. cap. 1.*

(b) *Oseas , 12 , 6.*

(c) *Rom. 5 , 2.*

en soi toutes sortes de perfections. Cette vertu a cela de commun avec la foi et l'espérance, qu'elle est une habitude infuse, comme dit le concile de Trente (a).

La charité ne s'acquiert point par des actes d'un amour naturel, c'est un don que le Saint-Esprit répand dans nos cœurs, comme S. Paul nous l'apprend : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis* (b). La charité nous fait aimer Dieu par-dessus toutes choses, plus que nous-mêmes, et plus que toutes autres choses qui soient dans le monde. C'est cet amour de préférence que nous devons avoir pour Dieu, que le Sauveur nous marque, quand il dit : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi* (c). La charité nous fait aussi aimer le prochain par rapport à Dieu. Ce ne seroit plus charité si nous l'aimions par d'autres vues. *Si quis quemlibet amat, sed propter Deum non amat*, dit S. Grégoire, pape (d), *charitatem non habet, sed habere se putat*. Par la charité, nous nous aimons aussi nous-mêmes, mais toujours par rapport à Dieu, lui rapportant tout ce que nous sommes, et ne cherchant notre bonheur qu'en lui. Voilà une notion de cette grande vertu, sans laquelle nous ne pouvons observer les commandemens de Dieu. *Qui non diligit me, sermones meos non servat* (e).

La charité nous est absolument nécessaire pour être sauvés. Pour en être convaincu, il n'y a qu'à lire ce que dit S. Paul, au chap. 13 de sa première aux Corinthiens : *Si charitatem non habuero, nihil sum, etc.*

La charité habituelle que les enfans ont reçue au baptême, leur suffit pour entrer dans le ciel, quand ils meurent avant l'âge de raison, de même que la

(a) Sess. 6, cap. 7.

(b) Rom. 5, 5.

(c) Matth. 10, 37.

(d) Greg. M. H. 38, in Ev.

(e) Joan. 14, 24.



foi et l'espérance habituelle ; mais quant à ceux qui sont arrivés à l'âge de raison , la charité actuelle leur est nécessaire ; de nécessité de précepte , ils sont obligés d'en produire des actes. Jésus-Christ nous ordonne l'exécution de ce précepte , quand il dit en S. Matthieu : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur , de toute votre âme , et de toutes vos forces : c'est là le premier et le plus grand de tous les commandemens* (a). On est particulièrement obligé de faire des actes d'amour de Dieu , 1. quand on a atteint l'usage de la raison , et qu'on est en état de rapporter toutes ses actions à une fin ; car alors on est obligé de se tourner vers Dieu , dit S. Thomas (b) , et de lui rapporter tout , comme à la fin dernière.

2. Lorsque se sentant coupable de péché mortel , on est obligé d'administrer un sacrement , sans pouvoir auparavant recevoir l'absolution du prêtre ; parce qu'alors on doit produire un acte de contrition parfaite , qui renferme virtuellement en soi l'amour de Dieu.

3. Dans les tentations pressantes , où il y a danger de perdre la charité.

4. Quand nous approchons de la sainte table , où nous recevons le précieux gage de l'amour de Jésus-Christ pour nous.

5. Nous devons en produire très-souvent. C'est l'avertissement que l'église nous donne , quand elle demande à Dieu qu'il augmente dans nous la foi , l'espérance et la charité : *Da nobis fidei , spei et charitatis augmentum* (c). C'est pourquoi le pape Innocent XI , par son décret de l'an 1679 , et le clergé de France assemblé en 1700 , ont condamné ces propositions : » Qu'il suffit , pour accomplir le précepte de l'amour de Dieu , d'en produire un acte » dans sa vie , où tous les cinq ans , quand on a » besoin d'être justifié , ou qu'on ne peut pas l'être par une autre voie , ou , seulement à l'article de la mort «.

(a) Matth. 22 , 37.

(b) 1 , 2 , q. 89 , a 6.

(c) Orat. Dom. 13 , post Pent.

Dem. Qu'est-ce que la vertu de religion , et quels en sont les actes ?

Rép. La religion est une vertu qui nous fait rendre à Dieu l'honneur et le culte qui lui sont dus. Il y a deux sortes d'actes de religion ; les uns , qui lui sont propres , qu'elle produit immédiatement par elle-même , comme l'adoration et le sacrifice ; les autres , que la religion ne produit pas immédiatement par elle-même , mais par le moyen des vertus qu'elle nous inspire. C'est dans ce sens que les actes de miséricorde , de tempérance et de plusieurs autres vertus , peuvent être appelés des actes de religion , comme l'enseigne S. Thomas (a) ; et c'est aussi dans ce sens que S. Jacques dit que la religion pure et sans tache consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction , et à se conserver pure⁴ la corruption du siècle : *Religio munda et immaculata apud Deum et Patrem , hæc est visitare pupillos et viduas in tribulatione eorum , et immaculatam se custodire ab hoc sæculo* (b).

Les actes propres de la religion se divisent en intérieurs et en extérieurs ; les actes intérieurs de la religion , sont deux principaux ; savoir , la dévotion et l'oraison. La dévotion est , selon S. Thomas (c) , une volonté efficace et prompte , qui nous porte à faire de cœur tout ce qui est du culte de Dieu , et l'oraison est une élévation de notre esprit à Dieu , qui nous fait adorer ses perfections infinies , et lui demander ses grâces , sans le secours desquelles nous reconnoissons que nous ne pouvons faire aucun bien , ni même en avoir la pensée , et en concevoir les pieux désirs.

Pour être donc véritablement religieux et chrétiens , nous devons , 1. faire profession d'une dévotion sincère ; c'est-à-dire , conserver un cœur tout dévoué au service de Dieu , et attentif à ne rien faire contre son culte , ni contre son honneur , ni contre sa sainte loi ; 2. prier souvent par de pieuses

(a) 2. 2. 9. 81 , a ad. 1.

(b) Jacob, 1. 27.

(c) 2. 2. 9. 82 , a 5.

Nous lisons dans l'écriture sainte (a), que le prophète Jonas, ayant reçu ordre d'aller prêcher à Ninive, résolut d'aller à Tarse, pour fuir de devant la face du Seigneur. Étant entré dans un vaisseau qui faisoit voile pour cette ville, le Seigneur envoya sur la mer un vent furieux, qui excita une horrible tempête. Le pilote, qui ne le connoissoit pas, lui demanda : D'où êtes-vous, à quoi vous occupez-vous, où allez-vous, et quel est votre peuple ? Il répondit : Je suis hébreu, serviteur du Dieu du ciel, qui a fait la mer et la terre ; mon emploi est de le révéler et de le servir (b). Admirable réponse ! dit Théophilacte. C'est comme s'il eût dit : Je n'ai point d'autre occupation que de servir Dieu. Dans quelque pays que je sois, j'y trouve Dieu, et je le sers ; dans quelque contrée du monde que j'aïlle, mon Dieu y est, et je m'applique à lui rendre mes hommages : quelque ouvrage que je fasse, je le fais pour Dieu et dans la vue de lui plaire : soit que je dorme, soit que je veille, soit que je boive, soit que je mange, soit que je demeure dans mon pays, ou que j'aïlle ailleurs, je m'applique à servir mon Dieu. Voilà ma profession et mon emploi : *Servus Dei ego sum, et Dominum Deum Coeli ego timeo, qui fecit Mare et aridam.*

Vous le dites peut-être, chrétiens, comme lui ; mais le dites-vous dans le même esprit et avec autant de vérité ? Vous dites souvent aux hommes : Monsieur, je suis votre serviteur ; mais ce n'est-là qu'un compliment : la plupart des chrétiens en font de même à l'égard de Dieu. Tous se disent serviteurs de Dieu : *Servus Dei ego sum* ; mais peu le sont en effet. Servir Dieu, c'est n'avoir point d'autre maître qui commande chez nous. Servir Dieu, c'est renoncer à l'amour du monde et des créatures, et à tout autre attachement qui pourroit être incompatible avec le service que nous lui devons. Servir Dieu, c'est être disposé à tout souffrir plutôt que de lui manquer de fidélité. Est-ce ainsi que nous avons adoré et servi Dieu ? Promettons d'être à

(a) Jonas, 1.
Tome IV.

(b) In c. 1. Jona.
B

l'avenir plus exacts à remplir les commandemens de ce maître souverain, et appliquons-nous à le servir avec une singulière dévotion et une piété sincère. Inspirez-nous, ô mon Dieu ! ces nobles sentimens que demande la religion que nous professons.

Faites, par votre grâce, que tous ceux que vous avez honorés de l'auguste caractère de chrétien, ne reconnoissent jamais que vous digne d'être adoré sur la terre ; qu'ils n'aiment que vous, qu'ils n'espèrent rien que de vous, qu'ils ne cherchent ici-bas leur félicité qu'en vous, afin que, dans le ciel, ils aient le bonheur de jouir éternellement de vous.

III. CONFÉRENCE.

Sur l'honneur que l'église rend aux saints, aux reliques, aux statues et aux images.

Non habebis Deos alienos coram me.

Vous n'aurez point d'autres Dieux que moi.
Exode, chap. 20.

PAR ces paroles, Dieu défend expressément l'idolâtrie, c'est-à-dire, l'adoration des idoles, et le culte que les païens rendoient à leurs fausses Divinités. Dieu seul doit être adoré. Adorer autre chose, c'est être idolâtre et violer le premier de tous les commandemens. On peut être idolâtre en deux manières, intérieurement ou extérieurement. Être intérieurement idolâtre, c'est mettre son amour, sa confiance, son attachement dominant en quelque autre chose qu'en Dieu. Les gentils, qui adoroient les idoles, étoient intérieurement idolâtres ; car ils mettoient leur confiance dans leurs idoles, comme l'écriture le leur reproche : *Ubi sunt Dei eorum in quibus habebant fiduciam*, (a) ? Les

(a) Deuter. 32, 37.

amateurs du monde sont aussi dans un sens intérieurement idolâtres ; car ils mettent leur amour , leur confiance , leur attachement dominant , dans les honneurs , les richesses et les plaisirs de ce monde.

C'est pour cela que S. Paul appelle l'avarice et l'impureté une idolâtrie (a). Être extérieurement idolâtre , c'est rendre à quelque autre chose qu'à Dieu l'honneur et le culte extérieur et souverain qui ne sont dus qu'à lui. C'est ce que faisoient les gentils , lorsqu'ils se prosternoient devant leurs idoles pour les adorer et leur rendre les honneurs divins.

Comme les hérétiques ont la témérité de traiter d'idolâtrie l'honneur que l'église approuve qu'on rende aux saints , à leurs reliques et à leurs images , il faut vous faire voir qu'ils se trompent , et qu'en tout cela nous ne faisons rien de contraire au premier commandement.

Dem. Doit-on adorer Jésus-Christ , la sainte Vierge , les anges et les saints ?

Rép. On doit adorer Jésus-Christ , parce qu'il est Dieu ; on doit aussi adorer l'humanité sacrée de Notre-Seigneur Jésus-Christ , parce qu'elle est unie inséparablement à la Divinité , et que Dieu et l'homme en Jésus-Christ ne sont qu'une même personne. Mais il n'est pas permis d'adorer la sainte Vierge , les anges ou les saints , en prenant le mot d'adoration pour le culte de latrie , c'est-à-dire , pour le culte souverain qui n'est dû qu'à Dieu ; ce seroit une idolâtrie : l'église n'enseigne , ni n'approuve , ni ne tolère une telle abomination (b). Je dis , en prenant le mot d'adoration pour le culte de latrie , parce que ce mot se prend quelquefois dans l'écriture pour toute sorte d'honneur et de respect qu'on rend à une personne : c'est ce qu'il faut bien remarquer avec S. Augustin (c) , pour répondre aux objections des hérétiques , qui , abusant de quelques expressions de l'écriture et des pères , confondent le culte de latrie , qui n'est dû qu'à

(a) Eph. 5, 5.

(b) C. Trid. sess. 22 , c. 3 , et sess. 25 , de invoc. SS.

(c) L. 10 , de Civit. Dei , c. 1 , et l. 20 , contra Faust. c. 21.

Dieu , avec l'honneur que nous rendons aux saints qui sont dans le ciel. Il est vrai que nous leur rendons d'autres honneurs qu'aux justes qui vivent avec nous ; car nous honorons les saints comme étant parvenus à la gloire , comme étant assurés de leur sort et hors de tout danger de péché , comme les amis stables et permanens de Dieu , les patrons et les protecteurs de ceux qui ont encore à combattre sur la terre. En cette qualité , nous leur devons plus d'honneur qu'aux saints vivans en ce monde ; mais nous sommes bien éloignés de leur rendre ce culte suprême qui n'est dû qu'à Dieu seul.

Dem. Est-il défendu par le premier commandement d'honorer la sainte Vierge , les anges et les saints ?

Rép. Non ; il n'est point défendu de les honorer comme les serviteurs et les amis de Dieu. Nous les honorons à cause des grâces dont Dieu les a comblés ; des victoires qu'il leur a fait remporter sur la terre , et de la gloire dont il les a couronnés dans le ciel. Honorer les saints de la sorte , c'est louer Dieu dans ses saints , ainsi que nous y invite le roi prophète (a). C'est-là ce que font les catholiques ; ils rapportent à Dieu l'honneur qu'ils rendent aux saints : *Honoramus servos Dei* , dit S. Jérôme (b), *ut honor servorum redundet ad Dominum*. Il n'y a rien que de bon dans cette pratique. Il est bien surprenant que les hérétiques , qui ne peuvent plus ignorer quelle est en ce point la doctrine de l'église , n'aient pas même retenu parmi eux l'honneur rendu à la mère d'un Dieu , apporté du ciel par l'ange Gabriel , et inspiré par le Saint-Esprit à sainte Elisabeth. Leurs temples ont-ils jamais retenti de ces paroles de l'écriture : *Je vous salue , pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes ; et le fruit de vos entrailles est béni* (c). Ce cantique , *Magnificat* , par lequel elle glorifie le Seigneur d'avoir fait en elle de si grandes choses , a-t-il jamais été un culte public parmi eux , pour remercier Dieu des grâces qu'il a faites à celle qu'il a choisie pour être

(a) Ps. 150, 1. (b) Ep. ad Riparium. (c) Luc 1.

la mère de Jésus-Christ son fils ? Mais disons que , ne rendant pas même au nom de Jésus l'honneur que le Saint-Esprit veut que nous lui rendions , quand il dit (a), qu'au nom de Jésus tout genou doit fléchir , il n'est pas surprenant qu'ils manquent d'honorer la sainte Vierge et les saints , et qu'ils aient abandonné une si louable coutume , observée de tout temps dans l'église , et fondée même sur l'écriture , où nous voyons qu'Abraham , Loth , Josué , etc. ont honoré les anges qui leur ont apparu (b) , et où il nous est recommandé en général d'avoir de la vénération pour les saints .

Dem. Mais l'on dit des messes aux saints ; on leur consacre des églises et des autels ; n'est-ce pas là une idolâtrie , et rendre aux créatures un honneur qui n'est dû qu'à Dieu seul ?

Rép. Lorsque les hérétiques nous reprochent de dire des messes aux saints , de leur consacrer des églises et des autels , ils se trompent en ce point aussi-bien que dans plusieurs autres. L'église n'offre jamais le sacrifice aux saints ; c'est un culte qui appartient essentiellement à Dieu seul , et qui ne peut se rapporter aucunement à la créature , comme dit S. Augustin (c). Tout ce que l'église fait à la messe , c'est de nommer les saints dont elle célèbre la mémoire , rendant grâces à Dieu des victoires qu'ils ont remportées , le priant qu'il se laisse fléchir en notre faveur par leur intercession. Telle est la doctrine de l'église , enseignée il y a plus de douze cents ans par S. Augustin (d) , et décidée de nouveau par le concile de Trente (e). L'église , dit ce saint concile , n'offre pas le sacrifice aux saints , mais à Dieu seul qui les a couronnés. Le prêtre ne s'adresse pas à S. Pierre ou à S. Paul , pour leur dire : Je vous offre ce sacrifice ; mais , rendant grâce à Dieu de leur victoire , il demande leur assistance , afin que ceux dont nous faisons mémoire sur la terre , daignent prier pour nous dans le ciel. C'est ainsi que l'église honore les saints.

(a) Philipp. 2 , 10. (b) Eccli. 44 , 15. (c) L. 10. de Civit. Dei , c. 4. (d) Ibid. l. 8 , c. 27. (e) Sess. 22 , c. 3.

Il faut raisonner de même à l'égard des églises et des autels qui portent le nom de quelques saints : c'est à Dieu seul qu'ils sont consacrés. Nous n'élevons point de temples ni d'autels aux martyrs, dit S. Augustin (a), mais à Dieu seul qui est leur Dieu et le nôtre. Il est vrai que, pour distinguer les noms des églises et des autels, on leur donne le nom d'un saint auquel les fidèles ont dévotion ; mais ce n'est pas à ce saint que se fait la dédicace de cette église ou de cet autel, c'est à Dieu seul. Aussi le saint est appelé simplement patron, c'est-à-dire, notre intercesseur auprès de Dieu, et le modèle de la vie que nous devons mener, en suivant l'exemple de ses vertus.

Dem. Peut-on prier les saints ? N'est-ce pas une pratique contraire au premier commandement que de les invoquer ?

Rép. Voici ce que l'église nous apprend à ce sujet (b) : 1. Qu'il est bon et utile de prier les saints, pour obtenir, par leur intercession, les grâces et les secours dont nous avons besoin. 2. Que leur invocation n'est point opposée au premier commandement : car nous prions Dieu et les saints d'une manière bien différente ; nous prions Dieu d'avoir pitié de nous, et de nous accorder lui-même nos besoins ; mais quand nous prions les saints, nous les prions seulement de demander à Dieu pour nous et avec nous ce qui nous est nécessaire. Cette pratique, bien loin d'être contraire à l'écriture, y est très-conforme. Nous voyons dans les épîtres de S. Paul, qu'il se recommande fort souvent aux prières des fidèles, et S. Jacques dit expressément que la prière du juste est très-puissante auprès de Dieu (c). Dieu lui-même ordonne aux amis de Job de recourir à son serviteur (d), afin qu'il prie pour eux. Or, si les prières que les saints font sur la terre pour leurs frères sont conformes à l'écriture ; s'il est bon et utile d'engager les fidèles vivans à prier pour nous ; pourquoi ne sera-t-il pas permis

(a) Aug. *ibid.*

(b) C. Trid. sess. 25, de invoc. SS.

(c) Jacob. 5, 16.

(d) Job. 42.

de nous adresser aux saints qui sont dans le ciel , qui sont plus favorisés de Dieu , et plus empressés pour notre salut , qu'aucun fidelle qui soit sur la terre ? *De suâ sorte securi* , dit S. Cyprien (a) , *sunt de nostrâ salute solliciti*. On ne sauroit donc blâmer un usage si ancien , que S. Basile dit être selon la tradition des apôtres (b).

Dem. Mais les saints , disent les hérétiques , n'entendent pas nos prières. Les morts , dit l'ecclésiaste , ne savent rien de ce qui se fait sous le soleil : *Mortui nihil noverunt amplius* (c). Il est donc inutile de les prier ?

Rép. Puisque l'écriture-sainte nous apprend (d) que les anges et les saints présentent nos prières devant le trône de Dieu , qu'ils se réjoignent de la conversion des pécheurs , qu'ils sont associés à Jésus-Christ pour gouverner les nations , et les juger à la fin du monde , il ne faut point douter qu'ils ne prennent part à ce qui se passe sur la terre , et que Dieu ne leur fasse connoître les prières qui leur sont adressées. Quand donc il est dit que les morts n'ont pas connoissance de ce qui se passe dans le monde , cela veut dire qu'ils n'ont plus cette connoissance naturelle , et qui dépend des sens qu'ils avoient en cette vie ; mais cela ne veut pas dire que les morts n'en soient pas instruits d'une manière surnaturelle , particulièrement les saints. Dieu , dit S. Grégoire-le-Grand (e) , manifeste aux saints ce qui leur convient de connoître de tout ce qui nous arrive ici-bas. Ils voient ces choses dans son verbe , comme dans le miroir volontaire de toutes les connoissances : *Omnia vident in verbo* , comme l'on parle dans l'école.

Mais , quand les saints n'entendroient pas les prières qui leur sont adressées (ce qu'on ne peut avancer sans témérité) , il ne laisseroit pas d'être utile de les invoquer ; parce que , comme dit S.

(a) *Cypr. l. de mortal.*

(b) *Bas. Ep. 205 , et H. 20 , in 40 Mart.* (c) *Eccl. 9 , 5.*

(d) *Act. 10 , 4 ; Apoc. 5 , 8 ; Sap. 3 , 8 ; Ps. 143 ; Luc 15 , 7 , etc.* (e) *Greg. M. l. 12 ; Moral. c. 13.*

Augustin (a) : *Que savons-nous s'ils ne font pas des prières à Dieu généralement pour ceux qui les invoquent , comme nous prions pour les morts sans les voir et sans savoir où ils sont ni ce qu'ils font.* S. Pierre ne dit-il pas aux fidèles à qui il adresse sa seconde lettre (b) , qu'il aura soin , après sa mort , de se souvenir d'eux ? Et l'ange Raphaël ne dit-il pas à Tobie (c) : *Quand vous priez avec larmes , j'offrois vos prières au Seigneur ?* Puis donc que les saints prient pour nous , que les anges présentent à Dieu nos prières , nous pouvons nous adresser à eux , afin qu'ils intercèdent pour nous.

Dem. N'est-ce pas au moins faire injure à Jésus-Christ , que de s'adresser aux saints ? et n'est-ce pas reconnoître d'autres médiateurs avec lui ?

Rép. Non ; car , quand nous nous adressons aux saints , c'est afin qu'ils prient Dieu pour nous et avec nous , par Jésus-Christ. C'est pourquoi l'église termine toutes ses prières qui doivent être le modèle des nôtres , par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Nous reconnoissons et nous croyons très-fermement que Jésus-Christ est le seul médiateur par lequel nous pouvons avoir accès auprès de Dieu. Nous n'invoquons les saints que comme des intercesseurs auprès de Jésus-Christ. Si on leur donne quelquefois le nom de médiateurs , c'est d'intercession seulement ; mais Jésus-Christ est le seul médiateur absolu , le seul médiateur de rédemption , le seul qui nous a rachetés , au nom duquel nous puissions être sauvés. Quoique nous puissions nous adresser directement à lui , il est bon et utile de nous adresser aux saints , pour avoir , par eux , accès auprès du Jésus-Christ , parce qu'ils sont plus justes et plus unis à lui que nous , et par conséquent plus favorablement écoutés (d).

Dem. L'honneur qu'on rend dans l'église aux reliques des saints , est-il défendu par le premier commandement ? Pourquoi les honorons-nous ?

Rép. Non-seulement l'honneur que nous rendons

(a) *L. de curâ pro mort.* c. 16. (b) *2. Pet.* 1. 15.
(c) *Tob.* 12. 12. (d) *C. Trid.* *ibid.*

aux reliques des saints, n'est point contraire au premier commandement, mais il est au contraire très-raisonnable et fondé sur l'écriture, qui rapporte que Dieu l'a souvent autorisé par des miracles; car nous lisons que les mouchoirs qui avoient touché le corps de S. Paul, étant appliqués aux malades, les guérissent de leurs maladies. Dès les premiers siècles, on a exposé les reliques des saints à la vénération des fidèles; et les saints pères ont souvent raconté les miracles que Dieu a faits dans leurs églises, par les reliques des saints. S. Augustin en rapporte plusieurs arrivés dans la translation que S. Ambroise fit des corps de S. Gervais et S. Protas (*a*). Il en rapporte aussi plusieurs autres que Dieu avoit opérés par les reliques de S. Étienne, premier martyr, et dont il avoit été témoin oculaire (*b*). Non-seulement les saints pères ont honoré les reliques des saints, ils nous ont encore appris qu'il n'y avoit rien en cela de contraire à l'adoration que nous devons à Dieu. *Honoramus reliquias martyrum, ut eum cujus sunt martyres adoremus*, dit S. Jérôme, écrivant contre l'hérétique Vigilance (*c*): *Honoramus servos, ut honor servorum redundet ad Dominum*.

Mais pourquoi honorons-nous les reliques des saints?

Je réponds, avec S. Ambroise (*d*), que nous les honorons, parce que ce sont les précieux restes des corps qui ont été les temples du Saint-Esprit, et qui doivent un jour ressusciter glorieux et immortels; parce que ce sont des choses consacrées à Dieu dans la personne des saints, par le bon usage qu'ils en ont fait, soit par la pénitence, soit par le martyre; enfin, parce que Dieu lui-même veut bien les honorer d'une présence particulière, par la manière dont il les conserve, et par les miracles qu'il opère souvent par elles. On ne peut donc blâmer les catholiques de suivre un usage si ancien. Les

(*a*) Aug. l. 9, Conf. c. 7. (*b*) Idem de Civ. Dei, l. 22, c. 8.

(*c*) Hier l. contra Vigil. et ep. 53.

(*d*) Ambr. Serm. 93, de SS. Nazar. 8. Celso, in fine.

saints pères et les docteurs de l'église ont honoré les reliques des saints, et nous les honorons comme eux : ils ont rejeté, comme hérétiques, tous ceux qui ont condamné ce culte. Nous ne pouvons qu'avoir en horreur la manière indigne dont les luthériens et les calvinistes ont traité les reliques des saints dans tous les lieux où leur hérésie s'est introduite.

Dem. L'usage des images, des croix et des statues qu'on met dans les églises n'est-il point contraire à ces paroles du premier commandement : *Non facies tibi sculptile* ? A quoi bon cet usage ?

Rép. Il faut remarquer qu'il y a deux sortes d'images : les unes, que les hommes ont servies et adorées, et les autres, qui sont simplement des ornemens et des mémoriaux des choses saintes. Par ces paroles : Vous ne vous ferez point d'images taillées, ni aucune figure de ce qui est dans le monde : *Non facies tibi sculptile, etc.* Dieu défend aux juifs ces statues et ces images que les païens ont servies et adorées : c'est pourquoi il ajoute aussitôt : *Non adorabis ea neque coles.* Mais il n'a point défendu par-là les images qui servent seulement d'ornemens et de mémoriaux : au contraire, nous voyons dans l'écriture (a) qu'il en approuve l'usage, puisque c'est par son ordre que Moïse mit au-dessus de l'arche d'alliance des chérubins, et qu'il fit élever le serpent d'airain dans le désert. Salomon, qui eut le bonheur d'élever le premier temple sur la terre au nom et à la gloire du vrai Dieu, y fit mettre deux chérubins, et une quantité d'autres statues, pour l'embellissement de ce temple (b). Les statues et les images que nous mettons dans nos églises sont de cette nature : ce sont simplement, ou des ornemens ou des représentations des Mystères que nous honorons.

On met les images et les représentations de Jésus-Christ et des saints dans nos églises, pour être les livres des ignorans : *Idcirco enim pictura in ecclesiis adhibetur*, dit S. Grégoire, pape, écrivant à Serenus, évêque de Marseille, *ut ii qui litteras nesciunt*,

(a) Exod. 25, 18. (b) Numer. 29, 8.

saltem in parietibus videndo, legant quæ legere in codicibus non valent. 2. On les y met pour nous remettre à tous dans l'esprit les originaux, ou les mystères qu'elles représentent, et pour nous porter, par ces images, à la reconnoissance envers Dieu, à l'imitation des saints, et à la pratique de la piété.

On ne peut blâmer cet usage, ni dire avec la moindre apparence de raison, qu'il soit contraire au premier commandement, car on n'adore rien de tout cela. Dieu seul est adoré par l'église catholique. Nous ne croyons pas qu'il y ait dans les images aucune divinité, ni aucune vertu; nous ne leur adressons pas nos prières, mais à Jésus-Christ, ou aux saints que ces images représentent; enfin, nous ne mettons pas notre confiance en ces images: au lieu que les idolâtres la mettoient en leurs idoles; c'est ainsi que parle le concile de Trente (a).

Dem. Quel est l'honneur qu'on rend aux statues et aux images?

Rép. C'est un honneur qui se rapporte uniquement aux originaux, c'est-à-dire, aux personnes qu'elles représentent. Quand on se prosterne devant la croix, c'est Jésus-Christ crucifié et mort pour nous sur la croix qu'on adore. Quand on salue, ou quand on se met à genou devant une image de la sainte Vierge, ou de quelqu'autre saint, c'est la très-sainte Vierge, ou le saint qu'on honore: *Honor qui eis exhibetur refertur ad prototypa quæ illæ representant*, dit le concile de Trente (b). Ainsi ce n'est point aux tableaux, mais aux originaux, que nous nous adressons, soit que nous honorions les images, soit que nous priions devant elles. Lorsque nous adorons Jésus-Christ en lisant sa passion, ou que nous honorons un saint en lisant sa vie, ce n'est ni à l'encre ni au papier que cet honneur se termine: de même ce n'est ni à la peinture, ni au bois que se terminent les marques de respect que les fidèles catholiques ont coutume de rendre aux images, mais aux personnes dont elles sont les images. Il n'y a rien que de bon et d'utile en tout cela.

(a) *Sess. 25, de inv. SS, et s. imag.* (b) *Ibid.*

En vérité, n'est-il pas plus convenable et plus pieux de faire sa prière devant un crucifix, devant l'image de la sainte Vierge ou d'un saint, comme le pratiquent les catholiques, que de s'incliner et prier devant un pilier ou une muraille; et quelquefois même devant des cupidons, ou des sculptures profanes, comme font les hérétiques?

Dem. N'adore-t-on pas au moins la vraie croix sur laquelle Jésus-Christ a été attaché?

Rép. C'est toujours Jésus-Christ qu'on adore, quand on se prosterne devant la croix sur laquelle il a été cloué. Ce seroit une idolâtrie que de rapporter l'adoration au bois pris en lui-même, et séparé de Jésus-Christ : car ce bois n'est point Dieu, et Dieu seul doit être adoré. S. Ambroise dit expressément (a) que sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, ayant trouvé la vraie croix du Sauveur, avec le titre qui la distinguoit, elle adora Jésus-Christ le roi des rois, mais non pas le bois : elle adora dans la croix celui qui y avoit été attaché, et qui étoit marqué par l'inscription de ce sacré bois : *Invenit titulum ; regem adoravit, non lignum.* Tel est l'honneur que l'église approuve que l'on rende à la propre croix sur laquelle Jésus-Christ a été attaché.

Pourquoi donc, me direz-vous, chante-t-elle le vendredi-saint ces paroles : *Tuam crucem adoramus ; Domine : Seigneur, nous adorons votre croix ;* et celles-ci : *Voici le bois de la croix sur lequel Jésus-Christ le salut du monde a été attaché ; venez, adorons : Venite, adoremus ?* Si l'on entend par le mot d'adorer, le culte suprême qui n'est dû qu'à Dieu, l'église par ces paroles ne prétend adorer que Jésus-Christ attaché à la croix ; elle s'est expliquée sur cela en toutes occasions. Ces paroles n'ont d'autre signification que celles-ci : Prosternons-nous devant la croix, pour adorer Jésus-Christ qui y a été attaché pour notre salut. Il est à remarquer que, dans le langage françois, le terme d'*adorer* paroît uniquement consacré pour signifier

(a) *Ambr. de obitu Theod.*

le culte souverain qui n'est dû qu'à Dieu ; mais en latin , en grec et en hébreu , il a une signification plus étendue , et signifie en général , se prosterner et marquer son respect ; ce qui convient à d'autres qu'à Dieu ; car on se prosterne tous les jours devant les hommes , sans les adorer. L'écriture nous en fournit plusieurs exemples (a).

Dem. L'usage des images , des croix , des statues , et l'honneur qu'on leur rend ; est-il bien ancien dans l'église ?

Rép. Il est de la première antiquité. Tertullien nous apprend (b) que de son temps on gravoit ordinairement sur les calices l'image de Jésus-Christ sous la figure d'un bon pasteur.

L'empereur Constantin n'eut pas plutôt embrassé notre sainte religion , qui voulut que la croix fût honorée dans tout son empire , comme ayant été l'instrument de la mort du Sauveur.

Les plus habiles des protestans conviennent que l'usage des images est très-ancien dans l'église ; plusieurs même ne font pas difficulté d'en avoir en leur particulier : pourquoi donc blâmer la pratique où sont les catholiques d'en mettre dans l'église : pratique si utile pour l'édification et l'instruction des fidèles , ainsi que parle S. Grégoire de Nice : *Solet enim pictura tacens in pariete loqui , maxime prodesse* (c). C'est pourquoi il fut défini , dans le second concile de Nicée , qui est le septième général , tenu l'an 787 , qu'on devoit honorer les images. Il est bien étrange que , cette question ayant été agitée autrefois dans l'église , et la vénération qui est due aux saintes images ayant été établie contre les impies iconoclastes , par des conciles généraux et par un grand nombre de saints très-célèbres , ceux qui les combattent aujourd'hui aiment mieux se déclarer disciples de ceux qui furent alors frappés d'anathème , que les imitateurs de ces grands saints , dont plusieurs ont scellé cette vérité

(a) Gen. 22 , 7 et 27 , 29 et 49 , 8 , etc.

(b) L. de pudicitia , c. 10.

(c) Or. in Theod. Martyr.

de leur sang , et d'autres ont reçu des effets sensibles de la protection de Dieu en les défendant.

Nous avons un exemple remarquable dans S. Jean de Damas , prêtre et religieux grec , qui vivoit au huitième siècle. L'empereur Léon Isaurique , fauteur des iconoclastes , irrité contre ce saint , qui écrivoit pour la défense de la vénération due aux saintes images , trouva le moyen de lui faire couper la main droite.

L'Auteur de sa vie dit (a) que ce saint pria qu'on lui rendit sa main comme pour l'enterrer ; l'ayant obtenue , il alla se prosterner devant une image de la sainte Vierge ; et , ayant approché sa main coupée de son bras , il demanda à Jésus-Christ , par l'intercession de sa sainte Mère , que cette main se rejoignît au bras , comme elle étoit auparavant. Après son oraison , s'étant endormi , il trouva à son réveil cette main rétablie , et écrivit depuis beaucoup d'ouvrages avec cette main pour la gloire de Dieu et l'utilité de son église.

Dem. Quel fruit faut-il tirer de ce que nous avons dit des images ?

Rép. C'est de les traiter avec respect , particulièrement les crucifix ; en avoir chez soi ; ne mettre aucune image ni aucune statue dans les églises qui n'ait été bénie auparavant , et qui ne soit propre à exciter la piété des fidèles ; rapporter à Jésus-Christ et aux saints tout l'honneur qu'on leur rend ; fermer les oreilles aux railleries des libertins , et au mépris qu'en font les hérétiques ; bien comprendre quelle est en ce point la doctrine de l'église. En vérité , si les protestans la concevoient , ils ne pourroient s'empêcher d'avoir horreur de leur prétendue réforme , dont les chefs ont commencé comme les iconoclastes , plus anciens hérétiques qu'eux , à abattre les images , les croix , les crucifix , les statues de Jésus-Christ et des apôtres , et tout ce qui représentoit les mystères de la vie du Sauveur. Toutes ces choses étoient , selon eux , des idoles qu'il falloit renverser. Quel aveuglement !

(a) Joan. Hieros, apud Bolland. p. 112 , etc.

C'est cependant un fait qu'ils ne peuvent nier , puisqu'on en voit encore aujourd'hui des traces dans plusieurs églises du royaume , qui sont autant de monumens de leur fureur et de leur impiété. Détestons de pareils excès : honorons les images de la manière que l'église veut qu'on les honore , et ayons soin sur-tout que les images des saints nous servent à devenir des saints , afin qu'après avoir été les imitateurs de leur vie sur la terre , nous soyons les compagnons de leur gloire dans le ciel.

IV.^e CONFÉRENCE.

Sur les péchés opposés au premier commandement , et en particulier sur la superstition et la divination.

Non habebis Deos alienos coram me.

Vous n'aurez point d'autres Dieux que moi.
Exode , ch. 20.

Nous avons expliqué en quoi consiste le culte suprême que le premier commandement nous ordonne de rendre à Dieu ; nous avons ensuite traité des choses qui ont de la liaison et du rapport avec le culte divin , comme sont l'honneur et l'invocation des saints , la vénération due aux reliques et aux images ; il convient maintenant de parler des péchés opposés à ce commandement. Ces péchés sont tous ceux qui sont contraires à la foi , à l'espérance , à la charité , et en particulier à la vertu de religion : tels sont l'idolâtrie , le sacrilège , la superstition , la divination. Nous nous arrêterons seulement à ces deux derniers , comme étant les plus communs parmi le peuple. Nous expliquerons comment on y tombe , afin que vous puissiez vous examiner là-dessus et les éviter.

Dem. Qu'entend-on par la superstition, et comment est-ce qu'on y tombe ?

Rép. Par la superstition, on entend, selon S. Thomas (a), un culte indu, ou une observance vaine et dangereuse. On tombe dans ce péché en quatre manières : 1. quand on emploie, dans le culte de Dieu, des pratiques vaines, inutiles et que Dieu défend, ou qui ne sont pas autorisées par l'église ; ce qui s'appelle, en théologie, un culte faux ou superflu : *Veri Dei cultus non verus*. 2. Quand on rend extérieurement à quelque créature l'honneur et le culte souverain qui n'est dû qu'à Dieu seul ; ce qui est une véritable idolâtrie, et par conséquent un péché mortel. 3. Quand on se sert d'un moyen qui n'a aucune vertu naturelle, ni de soi, ni par l'institution divine ou ecclésiastique, pour produire l'effet qu'on en attend ; ce qui s'appelle observance vaine, qui est aussi un grand péché, suivant ces paroles du psalmiste : *Odisti observantes vanitates supervacuas* (b). 4. Quand, en vertu d'un acte exprès ou tacite avec le démon, ou même sans aucun pacte, on veut connoître par curiosité l'avenir ou ce qui est caché ; ce qui s'appelle divination, dont il y a plusieurs espèces, qui sont la magie, le sortilège, le maléfice, l'art de connoître l'avenir par l'inspection de quelque chose que ce soit, l'astrologie judiciaire, l'observation des songes, etc. Toutes ces sortes de superstitions se connoîtront mieux par les cas que nous allons proposer.

Dem. Y a-t-il quelque superstition à se servir de certaines prières particulières pour guérir d'une blessure, ou pour produire quelque autre effet ; à porter sur soi des reliques, ou quelqu'autre marque de piété, pour se garantir de fâcheux accidens ?

Rép. Ce n'est plus une superstition que d'invoquer le nom de Dieu et de réciter avec respect quelque prière approuvée par l'église, pour demander la guérison d'une blessure ou d'une maladie, ou quelqu'autre grâce, pourvu qu'on attende l'effet qu'on désire de la seule bonté de Dieu et de sa

(a) 2, 2, q. 92, a 1.

(b) Ps. 30, 7.

puissance ; mais , si on l'attendoit d'ailleurs , on seroit coupable de superstition , dit S. Thomas (a). Ce seroit , par exemple , une superstition d'attendre l'effet qu'on demande de certaines prières plutôt que d'autres , ou d'attendre d'un certain nombre d'oraisons , dites un certain nombre de jours , croyant qu'un moindre nombre seroit inutile pour l'effet qu'on espère. C'est pourquoi on peut dire en général que les formules de prières particulières sont très-suspectes de superstition , si l'on en attend l'effet de sa demande plutôt que d'autres , et particulièrement de celles qui sont approuvées par l'église.

C'est pourquoi plusieurs conciles ont défendu de se servir d'autres bénédictions et exorcismes que de ceux qui sont en usage dans l'église : *Ne pretextu pietatis ulli exorcismi fiant , nisi qui ab ecclesia probati sunt* , dit le concile de Bourges , tenu en l'an 1584 (b).

A l'égard des reliques et des autres marques de piété qu'on porte sur soi pour être préservé d'accidens fâcheux , c'est une chose louable , pourvu qu'on ait une droite intention , et qu'il n'y ait point d'affectation dans la manière de les porter (c). Ce seroit , par exemple , une superstition très-dangereuse , si quelqu'un s'imaginait que , quelque déréglée que soit sa vie , il ne sera point blessé , il ne mourra point sans confession , et ne sera point abandonné à l'heure de sa mort , pourvu qu'il porte sur soi des reliques , un scapulaire , un chapelet , etc.

Dem. La pratique où l'on est en quelques endroits d'appliquer la clef d'une église de S. Pierre , rougie au feu , sur la tête des animaux pour les préserver de la rage , n'est-elle point superstitieuse ?

Rép. Cette pratique est une véritable superstition , car sur quel fondement peut-on soutenir que la clef d'une église consacrée à Dieu sous le nom et la protection de S. Pierre , ait la vertu de préserver de la rage , plutôt que celle d'une église qui porte le nom d'un autre saint ? Par quelle raison peut-on

(a) 2 , 2 q. 96 , a 4 , p. d. 2. (b) Conc. Bitut. tit. 40 , Can. 3. (c) S. Th. *ibid.* ad 3.

s'imaginer que , supposé qu'une telle clef eût cette vertu , elle ne l'eût pas étant appliquée à froid ? Est ce que cette prétendue vertu est attachée à la chaleur du feu ? Si l'on prétend que cette clef produise son effet par l'intercession de S. Pierre , il est très-inutile de l'appliquer chaude , puisque S. Pierre n'en est pas plus honoré.

Mais encore une fois , pourquoi veut-on que la clef d'une église de S. Pierre ait cette vertu , et que les ornemens de cette église ne l'aient pas ?

On peut mettre au rang des fausses dévotions la coutume qui se pratique en quelques lieux , de se servir de la première pièce d'argent donnée à l'offrande le jour du vendredi-saint ; celle de se faire toucher par un septième enfant mâle , pour être guéri des écrouelles et plusieurs autres que les pasteurs doivent avoir soin d'abolir , en suivant cette règle que le concile de Malines leur prescrit : *Docent supersticiosum esse expectare quemcumque effectum à quacunque re , quem res illa nec ex institutione divinâ , nec ex ordinatione vel approbatione ecclesiæ producere potest (a).*

Il faut néanmoins remarquer que la coutume où sont les malades des écrouelles de se présenter pour être touchés par sa Majesté très-chrétienne n'est point une superstition : car le don qu'ont les rois de France de guérir ces sortes de maladies , est une grâce singulière que Dieu leur a accordée , en conséquence de l'onction sacrée qu'ils reçoivent à leur couronnement , ainsi que l'enseigne un ancien auteur , dont l'ouvrage se trouve parmi ceux de S. Thomas (b).

Dem. Y a-t-il superstition de croire que le pain béni a la vertu de guérir de la rage , et d'en manger à cette intention ? Peut-on en donner aux animaux pour cette fin ?

Rép. Une personne qui a été mordue par un chien enragé , peut sans superstition manger du pain béni , dans l'intention d'être préservée du mal qu'elle a

(a) C. Mechlin. an. 1607 , tit. 15 , cap. 3.

(b) De regimine Princ. l. 2 , opusc. 20.

sujet de craindre. La raison est que le pain béni a la vertu d'être utile, non-seulement à la santé de l'ame, mais encore à celle du corps, quand on le mange avec foi et dévotion, ainsi qu'il paroît par les paroles même dont l'église se sert en le bénissant : *Ut omnes ex eo gustantes, inde corporis et animæ percipiant sanitatem*. Mais on ne doit pas en donner à manger à un animal, quoique malade, parce que le pain béni n'est destiné par l'église qu'à l'usage des fidèles, et non pas pour celui des bêtes, comme il est aisé de le voir par les termes de la bénédiction.

Dem. Est-ce une superstition d'observer les jours, les mois, le quantième de la Lune, et de faire d'autres semblables remarques pour régler sa conduite ?

Rép. Lorsque ces observations ne se font que pour connoître et procurer des effets naturels, qu'on suppose dépendre de l'influence des corps célestes, ce n'est pas une superstition. Ainsi il est permis à un ouvrier d'observer le temps où il doit couper son bois ; à un jardinier, le temps où il doit semer ; à un médecin, le temps où il doit donner ses remèdes ou cueillir des herbes. Ces personnes et autres peuvent observer le quantième de la lune, le mois et le temps convenable à leur travail, pourvu qu'ils ne portent pas leurs observations trop loin, comme feroit celui qui ne voudroit pas travailler un tel jour du mois ou de la semaine, ou à une telle heure.

Mais, si l'on fait ces observations pour des événemens casuels, comme font ceux qui croient qu'il y a des jours heureux ou malheureux pour voyager ou faire quelqu'autre chose, c'est une superstition très-criminelle, que S. Paul condamne dans la personne des Galates, comme remarque S. Chrysostome. *Non audis Paulum dicentem, dies observatis et menses, et tempora et annos ? Timeo vos ne fortè fine causâ laboraverim in vobis* (a). Il n'y a que trop de chrétiens qui tombent encore aujourd'hui dans de pareilles fautes. C'est par ces superstitions qu'il y en a qui évitent de se marier les mois de mai et d'août, le mercredi et le vendredi,

(a) *Galat. 4, 10. Chrys. H. in eos qui novilunia observ.*

ou qui ne veulent pas être parmi des personnes qui composent un nombre impair , quand plusieurs se présentent au mariage ; s'imaginant follement qu'ils ne seroient pas heureux , s'ils se marioient dans tel mois , tel jour et tel rang. C'est par ces superstitions qu'on juge du beau ou du mauvais temps qui doit arriver dans une saison , suivant que le temps auroit été beau ou pluvieux , le jour d'un certain Saint ; qu'on s'imagine que , quand on se trouve treize à table , il en mourra un dans l'année ; qu'un enfant qui naît la tête couverte d'une petite membrane , sera heureux (d'où est venue cette manière proverbiale de parler : Un tel est né coiffé , pour marquer le bonheur de quelqu'un) ; que certaines herbes n'ont une telle vertu que quand on les cueille le jour de la Nativité de S. Jean , et cent autres observations vaines et extravagantes que le démon ne manque pas d'inspirer , afin de surprendre plus aisément les âmes saintes et crédules , comme remarque S. Augustin (a). En effet , ces sortes de superstitions ne sont qu'un reste du paganisme , et l'on ne peut nier qu'elles ne renferment un pacte au moins implicite avec le démon , ainsi que le déclarèrent les docteurs de théologie de la faculté de Paris , le 19 septembre 1398. *Intendimus pactum esse implicitum in omni superstitiosa observatione , cujus effectus non debet à Deo , vel à naturâ rationabiliter expectari.*

Dem. Que pensez-vous des sorciers , des devins et des magiciens ? Qu'entend-on par cette espèce de gens ? Quel péché commettent-ils ? Peut-on les consulter pour trouver ce qu'on a perdu , ou pour quelqu'autre fin ?

Rép. Quoique depuis la mort de Jésus-Christ le pouvoir du démon soit fort limité , on ne peut pas cependant nier qu'il n'y ait eu , et qu'il ne puisse y avoir encore aujourd'hui des sorciers , des devins et des magiciens , puisqu'il en est parlé dans l'écriture (b) ; qu'un grand nombre de conciles , tant

(a) L. 10 , de civit. Dei , c. 11. (b) Exod. 7. Levit. 19 et 20. Deuter. 18 , etc. Conc. Nicen. Can. 22. Laodic. c. 36. Narb. c. 14 , etc.

anciens que modernes, les condamnent, et qu'on les excommunie encore tous les dimanches au prône de la messe paroissiale, selon l'ordre prescrit par tous les évêques dans leurs rituels.

Par les sorciers, les devins et les magiciens, on entend ordinairement ceux qui par le secours et l'artifice du démon, se mêlent de découvrir ce qui est inconnu aux hommes; qui font ou qui affectent de faire par leurs sortilèges, prestiges ou maléfices, des choses extraordinaires qui surpassent les forces de la nature, mais non pas celles des démons.

Ceux qui exercent ces noires professions, soit qu'ils viennent à hont de leurs desseins ou non, commettent un crime très-énorme qui appartient à l'idolâtrie, laquelle, selon S. Thomas (a), est le plus grand de tous les péchés. Ce crime est tel, que quiconque en est convaincu, mérite la mort selon les lois divines et humaines : *Maleficos non patieris vivere* (b). De-là il est aisé de juger qu'il n'est jamais permis de les consulter, soit pour retrouver ce qu'on a perdu, soit pour autre chose. *Non declinetis ad magos, nec ab ariolis aliquid sciscitemini, ut polluamini per eos* (c). N'allez point chercher les magiciens, ne faites point de questions à ceux qui devinent, pour vous souiller par ces personnes, dit le Seigneur dans le Lévitique, parce qu'on pourroit s'imaginer que la curiosité qu'on a de les consulter, n'est pas une faute considérable; il nous assure, dans le chapitre suivant (d), que celui qui les consultera, attirera son indignation, et sera exterminé du milieu de son peuple.

Dem. Est-il permis de se délivrer d'un maléfice par un autre maléfice, quand on connoît celui qui a donné le maléfice? peut-on le contraindre à brûler la chose à laquelle il sait que le maléfice est attaché?

Rép. On ne peut point ôter un maléfice par un autre maléfice : ce seroit un très-grand péché, puis-

(a) 1. 2. 9. 94. u 3.
(c) *Levit.* 19, 31.

(b) *Exod.* 22, 18.
(d) *Ibid.* 20, 6.

que ce seroit se servir du démon ou de ses ministres , pour produire un tel effet , comme l'enseignent les théologiens. Quand un homme n'est pas capable de produire un effet , dit S. Thomas (a) ; on ne doit l'attendre que de Dieu seul ; et ceux-là pêchent grièvement qui attendent du démon ce qui dépend de la seule puissance de Dieu. Cette maxime supposée , je dis qu'il n'est pas permis de faire aucune chose qui ait le moindre rapport à la superstition , sous prétexte de détruire tout maléfice dont on est affligé. Par conséquent , on ne peut point obliger celui qui en est l'auteur à brûler la chose à laquelle il sait que le maléfice est attaché , puisque ce seroit avoir recours au démon que de se servir de celui qui est son ministre , pour produire une guérison qu'on ne doit attendre que de Dieu seul , en pratiquant les œuvres de pénitence , et ayant recours aux bénédictions , exorcismes et prières de l'église.

Il faut convenir néanmoins que , sans avoir recours à l'auteur du maléfice , on peut ôter et brûler les signes , uniquement dans l'intention de détruire les œuvres du diable ; et c'est dans ce sens qu'on doit entendre ce que dit le rituel romain au sujet des exorcismes (b).

Dem. La divination qui se fait par l'astrologie est-elle défendue ?

Rép. Il y a l'astrologie naturelle et la judiciaire. La naturelle est celle qui , appuyée sur des principes certains , prédit les choses qui arrivent selon le cours ordinaire que Dieu a établi dans la nature , comme sont les éclipses du soleil et de la lune , le cours des étoiles et des planètes , leur aspect et leur opposition , les révolutions des saisons , et choses semblables , lesquelles appartiennent à la science qu'on appelle astronomie.

L'astrologie judiciaire est celle qui , par la connoissance et la considération des astres , a la prétention de prédire les événemens casuels qui dé-

(a) *In 2. Sent. dist. 8 , q. 3 , a. 2.*

(b) *Rit. Rom. tit. de exorc. obsessis à Dæm. in fine.*

pendent de la providence et de la libre volonté des hommes. L'astrologie naturelle est permise, mais non pas la judiciaire. Les corps célestes peuvent produire, par la vertu de leurs influences, plusieurs effets et changemens à l'égard des corps sublunaires : il est permis d'étudier, d'observer et de connoître cette vertu et ses effets pour se régler sur ce qu'on a à faire en plusieurs occasions. Ainsi, les laboureurs qui choisissent un certain temps pour ensemençer leurs terres, les nautoniers qui évitent la navigation en pleine lune ou en décours comme étant le temps le plus périlleux, et un médecin qui observe les jours critiques, afin de prendre de plus justes mesures pour la cure d'une maladie, ne sont point condamnables. Mais, dans les choses qui regardent la volonté de l'homme et sa liberté, on ne peut, sans un péché grief, prendre pour règle certaine la vertu et l'influence des astres, parce que notre volonté n'y peut être assujettie : autrement le libre arbitre seroit détruit, et il n'y auroit par conséquent dans l'homme aucun moyen de mériter ou démeriter. C'est le raisonnement de S. Thomas (a). D'où il s'ensuit que cette science est inutile, vaine, fausse et condamnable à l'égard de toutes les choses qui dépendent de la volonté.

C'est pourquoi cette prétendue science a été défendue, sous de grièves peines, par Sixte V (b), qui n'excepte que l'agriculture, la navigation et la médecine, que S. Thomas avoit aussi exceptées. Enfin un grand nombre de conciles ont condamné cette espèce d'astrologie, particulièrement le premier de Tolède, tenu l'an 400, sous le pontificat du pape Anastase, qui déclare excommuniés ceux qui y ajoutent foi (c).

Dem. Est-il permis de se faire faire son horoscope, et dire sa bonne ou mauvaise fortune ?

Rép. S. Jean de Damas (d), qui paroît avoir eu une grande connoissance du mouvement des astres,

(a) *Opus. 26. ad Regin. de judiciis astr.*

(b) *Sixtus V. in Bullâ Cali et Terræ, 17.*

(c) *Conc. Trid., 1, can., 16.* (d) *L., 2, Orth. fidei, c. 7.*

se moque de la vanité de ceux qui prétendent connoître , par leur constitution , le bonheur ou le malheur des hommes. Les Païens , dit-il , assurent que toutes les affaires du monde sont gouvernées par les différentes constitutions et les différens aspects du Soleil et de la Lune ; c'est en cela que consiste leur astrologie ; mais les chrétiens sont dans des sentimens tout-à-fait opposés ; et , quoique nous demeurions d'accord que la pluie et le beau temps , le froid et le chaud , l'humidité et la sécheresse , et les autres choses semblables nous sont marquées par les astres , néanmoins nous disons en même temps qu'ils ne sauroient nous rendre heureux ou malheureux , et qu'ils n'ont aucun empire sur nos actions. *A signis cœli nolite metuere , quæ timent Gentes , quia leges populorum vanæ sunt* , dit l'écriture (a). De-là vient que les conciles excommunient , non-seulement ces tireurs d'horoscope , mais encore ceux qui y ajoutent foi (b). Ceux qui par la chiromancie (qui est une partie de l'astrologie judiciaire) prétendent découvrir l'avenir dans les traits différens des mains , et dire la bonne ou mauvaise fortune , comme encore ceux qui les croient , sont également criminels par la bulle de Sixte V , donnée en l'an 1586 , que nous avons citée ci-devant.

Dem. Y a-t-il péché de prétendre connoître ou prévoir les événemens casuels , bons ou mauvais , par les songes ?

Rép. Pour décider cette difficulté , il faut supposer qu'il y a quatre sortes de songes différens , dont les uns sont bons et les autres mauvais. Les uns peuvent venir de Dieu , qui se sert quelquefois du ministère des anges pour faire connoître certaines choses aux hommes : quand on est moralement certain que Dieu est l'auteur de ces songes , on est obligé de s'y conformer ; c'est ce que Dieu fait ordinairement connoître par une lumière intérieure , dont il éclaire l'esprit de la personne qui les a eus. C'est de ces sortes de songes dont Dieu dit , au livre des nombres : *Si quis fuerit inter vos Propheta*

(a) *Jerem.* 10, 2, 3.

(b) *C. Mediol.* 1, p. 1, tit. 10.
Domini

Domini, in visione apparebo ei, vel per somnium loquar ad illum (a). L'écriture nous en fournit beaucoup d'exemples. Le patriarche Joseph connut en songe qu'il seroit élevé au-dessus de ses frères (b). Nabuchodonosor connut, par la même voie, ce qui devoit lui arriver, comme Daniel le lui déclara (c). Les mages furent avertis en songe de ne pas retourner vers Hérode, après avoir trouvé et adoré Jésus-Christ à Bethléem. S. Joseph, époux de la sainte Vierge, connut encore par un songe qu'il devoit s'enfuir en Égypte.

Les autres songes sont purement naturels, et ne sont causés que par le tempérament de la personne qui les a.

C'est par cette raison que, comme remarque S. Thomas (d), les médecins les observent dans les malades, pour mieux juger de leurs dispositions, étant fort ordinaire que ceux en qui la bile domine par-dessus les autres humeurs, font de certains songes qui n'arrivent presque jamais à ceux qui sont d'un tempérament flegmatique.

Les autres ont pour cause ordinaire les pensées et les désirs qu'on a eus pendant le jour, et qui, revenant souvent dans l'imagination durant le sommeil, produisent différentes idées. C'est pour cela que le sage dit que les grands soins sont suivis de songes : *Multas curas sequuntur somnia (e)*. Les autres enfin sont causés par la malice et la ruse du démon. C'est de ces sortes de songes dont parle l'écriture, quand elle dit que les songes et les vaines illusions en ont fait tomber plusieurs dans l'erreur : *Multos enim errare fecerunt somnia, et exciderunt sperantes in illis (f)*.

Cela supposé, il est aisé de voir que les causes des songes étant si différentes et en grand nombre, nous ne devons pas y ajouter foi, parce qu'il est très-difficile de connoître celle qui est la véritable. Le démon, qui ne cherche qu'à surprendre les âmes

(a) Num. 12, 6.

(c) Dan. 2, 1.

(e) Eccle. 5, 2.

Tome IV.

(b) Gen. 37, 5.

(d) 2, 2, q. 95, a 6.

(f) Eccle. 34, 7.

C

par les différens objets qu'il leur propose, est bien souvent la cause des songes, comme remarque S. Grégoire, pape (a). On se rend donc ordinairement coupable de superstition, quand on y ajoute foi, et qu'on prétend connoître, par leur moyen, les événemens casuels auxquels ils n'ont naturellement aucun rapport. Ainsi, les songes n'étant pour l'ordinaire que mensonge, erreur et vanité, c'est avec beaucoup de raison que la divination en est généralement défendue, non-seulement par l'écriture, qui nous dit expressément de ne pas nous y arrêter: *Non augurabimini nec observabitis somnia* (b); mais encore par plusieurs conciles, particulièrement par ceux d'Ancyre(c), de Paris(d) et de Milan (e).

Concluons de tout ce que nous venons de dire, que le caractère d'un vrai chrétien est de n'attendre que de Dieu la décision de son sort pour le temps comme pour l'éternité. Disons-lui, dans un esprit de foi et de soumission, avec le roi prophète: Ma destinée, ô mon Dieu! est entre vos mains: *In manibus tuis sortes meæ* (f). Vous en déciderez comme il vous plaira. Ne cherchez jamais, mes frères, que dans la sagesse de Dieu, et dans la fidelle observance de sa sainte loi, la connoissance de ce qui doit vous arriver. Loin de vous toutes superstitions. Vivez bien, et votre destinée sera des plus heureuses. Aimez le Seigneur votre Dieu, adorez-le, servez-le dans la pratique d'une religion pure, telle que l'église vous la présente; et vous saurez sûrement, sans crainte d'aucune superstition, ce qu'il convient à un chrétien de savoir uniquement; je veux dire, qu'après avoir gardé fidèlement les commandemens, vous entrerez dans la vie éternelle.

(a) L. 8, Mor. in cap. Job. 7, c. 13.

(b) Levit. 19, 26; Eccli. 34, 5. (c) C. Anc. c. 23.

(d) Par. 6, l. 3, c. 2.

(e) Medio l. 1. p. 1. tit. 10.

(f) Ps. 30, 16.

V.^E CONFÉRENCE.

SUR LE SECOND COMMANDEMENT.

Des Vœux.

Non assumes nomen Domini tui in vanum.

Vous ne prendrez point en vain le nom du Seigneur votre Dieu. Exode, chap. 20.

LE nom de Dieu ne lui est pas moins cher que son être propre ; et autant qu'il a d'intérêt de défendre sa gloire , autant en a-t-il de faire respecter son saint nom. Aussi l'écriture parle-t-elle également de l'un et de l'autre. Quand le roi prophète nous invite à louer Dieu , il nous invite en même temps à louer son saint nom : *Afferte Domino gloriâ et honorem ; afferte Domino gloriam nomini ejus* (a) : et voulant nous faire connoître le profond respect qu'il a pour le nom de Dieu , il témoigne qu'il n'ose le prononcer , se contentant de dire que le nom de sa majesté soit éternellement béni : *Benedictum nomen majestatis ejus in æternum* (b). Les juifs estimoient ce nom si vénérable , qu'ils le croyoient ineffable. Philon remarque que le grand-prêtre étoit le seul qui eût le pouvoir de le prononcer , quand il bénissoit le peuple ; c'étoit même avec tant de précaution , qu'on n'en savoit pas la prononciation , ni comme il s'articuloit. C'est ce nom auguste que le second commandement nous ordonne d'honorer , et qu'il nous défend de profaner. On l'honore par la prière , par les discours saints et édifiants , par une vie chrétienne , par les juremens justes et légitimes , et par les vœux. Nous parle-

(a) Ps. 28, 2.

(b) Ps. 71, 19.

rons seulement aujourd'hui des vœux , et nous traiterons dans une autre conférence , des péchés par lesquels on déshonore le saint nom de Dieu.

Dem. Qu'est-ce que le vœu , et quelles conditions sont nécessaires pour le rendre valide ?

Rép. On définit ordinairement le vœu , une promesse d'un plus grand bien , faite à Dieu librement et avec délibération. Nous disons que c'est une promesse , pour le distinguer des simples résolutions qui n'obligent pas comme les vœux. Je fais résolution d'aller visiter les prisonniers , je ne prétends pas , par cette résolution , me lier et m'engager comme je ferois , si je disois : Je fais vœu et je promets à Dieu d'aller visiter les prisonniers. Nous disons que c'est une promesse d'un plus grand bien. La chose qu'on promet doit être bonne et agréable à Dieu ; sans cela il n'y a ni vœu ni obligation ; c'est au contraire une profanation du saint nom de Dieu. Par exemple , ce seroit se moquer de Dieu que de dire : Je fais vœu d'aller à la comédie , de me venger , etc. *Displicet ei stulta promissio* , dit l'ecclésiaste (a). Les choses inutiles , indifférentes ou impossibles , ne sont pas non plus matière de vœu. On ne s'engage ordinairement par vœu qu'à des choses qui sont de conseil , et d'un bien plus excellent : *Est promissio facta Deo de meliori bono* , disent les théologiens (b). On ne fait pas vœu , par exemple , de se marier , mais de garder la continence , parce que la continence est un bien plus excellent que le mariage. On peut néanmoins s'engager par vœu à ce qui d'ailleurs est de précepte ; par exemple , à ne s'enivrer jamais , à ne point mentir , etc. et alors on a une double obligation de s'abstenir de ces péchés ; l'obligation du précepte et celle du vœu. Nous disons que le vœu est une promesse faite à Dieu , parce que c'est à Dieu seul qu'on fait des vœux , à proprement parler. Il est vrai qu'on peut promettre à Dieu de faire quelque chose en l'honneur d'un saint ; mais c'est toujours

(a) Eccl. 5, 3.

(b) S. Th. 2, 2, q. 88, a 2.

à Dieu que le vœu se rapporte , dit S. Thomas (a). Enfin , le vœu est une promesse faite librement et avec délibération ; parce que , pour s'engager , il faut savoir à quoi on s'engage , et être libre pour le faire.

Il s'ensuit de-là que trois conditions sont nécessaires , afin qu'un vœu soit véritable et valide , savoir , la connoissance , la liberté et le pouvoir de disposer de la chose qu'on voue ; ce qui est conforme à ce qu'enseigne S. Thomas (b) , que le vœu étant un acte de la volonté , il faut que la personne qui fait vœu , délibère sur la chose qu'elle veut faire , qu'elle forme la résolution de le faire , et promettre d'accomplir ce qu'elle a délibéré de faire : *Sic ergo ad votum tria ex necessitate requiruntur* , dit ce S. docteur ; *primò quidem deliberatio , secundò propositum voluntatis , tertio promissio in quâ perficitur ratio voti.*

Dem. N'y a-t-il pas plusieurs sortes de vœux ? Voudriez-vous bien nous en donner une idée , afin de régler plus sûrement notre conduite sur cette matière ?

Rép. Il y a plusieurs sortes de vœux ; 1. les vœux absolus ou conditionnels ; 2. les vœux personnels , réels ou mixtes ; 3. les simples ou solennels.

Les vœux absolus sont ceux qui ne dépendent d'aucune condition ; c'est pourquoi on doit les accomplir au plutôt.

Les conditionnels sont ceux qui dépendent d'une condition ; par exemple , je promets de donner cent écus aux pauvres , si mon père guérit de sa maladie ; voilà un vœu conditionnel qui n'oblige qu'après la guérison.

Les vœux personnels sont ceux dont la matière regarde la personne ; par exemple , je promets à Dieu de jeûner , d'aller en pèlerinage , etc. je suis engagé personnellement.

Les vœux réels sont ceux dont la matière n'est pas personnelle ; par exemple , je promets à Dieu de donner cent écus à l'église ; ces cent écus sont

(a) *Ibid.* a 1 , ad. 3.

(b) *Ibid.* a 1 , in corp.

la matière du vœu , et mes héritiers y sont obligés , si je ne l'ai pas acquitté.

Les vœux mixtes sont ceux dont la matière est personnelle et réelle en même temps ; par exemple , je promets à Dieu d'aller assister les pestiférés de mes soins et de mon argent.

Les vœux solennels sont les vœux de religion qu'on fait solennellement dans un ordre approuvé par l'église , après une année au moins de noviciat.

Les vœux simples sont tous les vœux que l'église ne reçoit pas solennellement ; sur quoi il faut remarquer que l'église ne reconnoît point d'autre vœu solennel , que celui qui se fait dans une religion approuvée par le saint siège , ou en recevant les ordres sacrés. Tous les autres , quelque publics qu'ils soient , ne sont que des vœux simples.

Dem. Les enfans qui n'ont pas atteint l'âge de puberté , peuvent-ils faire des vœux qui soient valides ? S'ils en font , sont-ils obligés dans la suite de leur vie des les accomplir ?

Dem. L'usage de la raison étant nécessaire , afin qu'on puisse s'obliger par vœu , il s'ensuit , comme dit S. Thomas (a) , qu'ordinairement parlant , les vœux qu'on a faits avant l'âge de puberté (qui est celui de quatorze ans complets pour les garçons , et de douze pour les filles) sont nuls par défaut de connoissance et de délibération , et parce qu'ils sont encore naturellement sous la puissance de leurs parens. Il arrive cependant , quoique rarement , continue ce S. docteur , qu'à cause des dispositions extraordinaires de la nature , qui n'est pas assujettie aux loix humaines , l'usage de la raison est tellement avancé daps quelques-uns , qu'ils ont le jugement assez parfait avant l'âge de puberté , et qu'ils peuvent alors s'obliger par un vœu simple , dans les choses qui sont en leur pouvoir , bien que les lois de l'église les rendent inhabiles à s'obliger par un vœu solennel , parce que l'église , de l'autorité de laquelle le vœu solennel emprunte sa force , établit ses lois que sur ce qu'il arrive communément ,

(a) *Ibid.* a 9.

et non pas sur les circonstances particulières qui n'arrivent que rarement. C'est pourquoi le concile de Trente a déclaré nulles les professions de religion qui auroient été faites avant l'âge de seize ans complets (a). Mais, si les impubères peuvent quelquefois s'obliger par des vœux simples, il faut convenir que leurs vœux ne sont pas stables. S. Antonin dit qu'ils peuvent être annullés par leurs parens et même par leurs tuteurs : *Nihilominus parentes illorum vel tutores omnia illa rectè possunt irritare* (b) ; et plusieurs docteurs estiment qu'ils cessent d'obliger, même après qu'on est parvenu à l'âge de puberté. Cependant, dans l'incertitude s'ils sont valides ou non, il faut en demander dispense à l'évêque ; car il n'est pas nécessaire dans ce cas de recourir à Rome, n'y ayant que les vœux certains qui soient réservés au pape, et seulement dans le cas où l'on est dans la possibilité de recourir à lui.

Dem. Une femme peut-elle faire des vœux sans le consentement de son mari ; un serviteur sans celui de son maître ; un religieux sans celui de son supérieur ; et un enfant sans celui de son père ?

Rép. La règle générale qu'établit S. Thomas (c), est que, quoiqu'une personne qui est sous la puissance d'autrui puisse s'obliger par vœu à l'égard des choses qui sont en son pouvoir et à sa libre disposition, elle ne peut pourtant faire aucun vœu qui puisse préjudicier à celui à qui elle est sujette, sans son consentement exprès ou du moins tacite. La raison qu'il en donne, est que le vœu n'est autre chose qu'une promesse faite à Dieu, et qu'on ne peut lui promettre ce qu'on n'est pas en pouvoir d'accomplir par sa propre autorité. Cela supposé, une femme ne peut pas s'engager contre la volonté de son mari à faire des choses qui troubleroient l'ordre du ménage, comme à faire des pèlerinages, à se lever la nuit pour prier, etc. Mais elle peut s'engager à ce qui est compatible avec ses devoirs ; par exemple, à la fréquentation des sacrements, à s'abs-

(a) *Sess. 24. de Reg. c. 15.*
tit. 11, c. 2, §. 6.

(b) *S. Ant. 2, p. Sum. Th.*
(c) *Ibid. d 8.*

tenir des danses, comédies, etc. Il en faut dire de même d'un serviteur ; il peut faire des vœux en certaines choses, mais non pas en celles qui sont incompatibles avec le service de son maître. Un religieux ne peut faire des vœux qui soient valides sans la permission de son supérieur : *Nullum votum religiosi est firmum, nisi de consensu Superioris*, dit le docteur Angélique. Il en est de même d'un jeune homme qui est sous la puissance de son père. Cependant, quand ces sortes de personnes font des vœux, ils ne pèchent pas ; car on ne doit pas considérer leurs vœux comme absolus, mais seulement comme conditionnels, ajoute ce S. docteur : *Non tamen peccant votendo, quia in eorum voto intelligitur debita conditio ; scilicet si suis superioribus placuerit, vel non remittantur (a)*.

Dem. Le mari et la femme peuvent-ils faire des vœux sans un consentement mutuel ?

Rép. Il y a des pratiques de piété qui ne préjudicient en rien au droit que le mari et la femme ont l'un sur l'autre ; ils peuvent s'obliger à ces choses par vœu, sans que celui qui s'oblige ait le consentement de l'autre. Il y en a d'autres qui ne peuvent s'allier avec les devoirs réciproques de leur état : dans celles-ci, ils ne peuvent point faire de vœux sans un mutuel consentement. Ainsi un homme marié ne peut faire vœu de continence sans le consentement de sa femme, ni la femme sans le consentement de son mari ; un tel vœu seroit non-seulement illicite, mais encore invalide, dit S. Thomas : *Non potest unus absque consensu alterius continentiam vovere, et si voverit, peccat (b)*. Il en est de même des longs pèlerinages ; quoique le mari ait en ce point plus de pouvoir que la femme, il ne doit pas néanmoins s'y engager par vœu sans son consentement, si ces pèlerinages ne sont que de dévotion : je dis de dévotion, parce que, dans un pressant besoin où il s'agiroit d'aller dans la terre sainte, ou ailleurs, pour secourir les chrétiens opprimés par les infidèles, il pourroit faire vœu d'y aller,

(a) *Ibid. ad 3 et ad. (b) In 4, dist. 32, a 4, in corp.*

et l'exécuter sans le consentement de sa femme. C'est ce que dit Innocent III, écrivant à l'archevêque de Cantorbéri (a).

Dem. Pèche-t-on quand on diffère par pure négligence d'accomplir un vœu qu'on a fait ? Comment faut-il se conduire quand on doute si c'est un véritable vœu, ou qu'on puisse l'accomplir ?

Rép. On ne doit pas s'engager légèrement à faire des vœux ; mais, quand on les a faits, il est hors de doute qu'on est obligé de les accomplir. Il vaut beaucoup mieux ne point faire de vœux, dit le Sage (b), que d'en faire, et ne pas les accomplir : *Mulio melius est non vovere, quam post votum promissa non reddere*. C'est un grand péché que de les violer, et c'en est encore un que de différer, par pure négligence, de les accomplir. Nous avons dans le Deutéronome un passage bien formel là-dessus ; en voici les termes : Lorsque vous aurez fait un vœu au Seigneur, ne différez point de vous en acquitter, parce que le Seigneur votre Dieu vous le demandera ; et, si vous différez, votre délai vous sera imputé à péché : *Cum votum voveris Domino Deo tuo, non tardabis reddere ; quia requirit illud Dominus Deus tuus, et si moratus fueris, reputabitur tibi in peccatum* (c). Il est donc certain qu'on est obligé, sous peine de péché, d'exécuter le vœu qu'on a fait ; s'il est absolu, on doit l'exécuter au plutôt, à moins qu'on n'en soit empêché par quelque juste raison ; et, s'il est conditionnel, on doit l'accomplir aussitôt que la condition aura lieu.

Lorsqu'on doute si c'est un véritable vœu ou seulement une simple résolution ; si le doute, comme nous le supposons, est raisonnable, et que ce ne soit pas un scrupule mal fondé, il faut prendre le parti le plus sûr ; qui est d'accomplir le vœu, suivant cette maxime de droit canonique : *In dubiis via eligenda est tutior*.

(a) *In cap. Ex multa*, 9, (b) *Eccle.* 5, 4.

(c) *Deuter.* 23, 21.

Lorsqu'on est dans l'impuissance d'accomplir un vœu qu'on a fait , soit par infirmité , ou par quelque autre accident qui est survenu , on est excusé devant Dieu ; mais , dans le doute si on peut l'accomplir ou non , le plus sûr pour la conscience est de recourir à la dispense , ou de prier le supérieur de changer le vœu en quelque autre bonne œuvre qu'on puisse pratiquer.

Dem. Lorsque quelqu'un s'est avisé de faire un vœu pour un autre , celui pour qui on a fait le vœu , est-il obligé de l'accomplir ?

Rép. Ce cas arrive assez souvent dans les maladies , ou autres dangers ; les femmes , ou d'autres personnes qui sont auprès du malade , promettent quelquefois à Dieu que , s'il guérit , il fera tel pèlerinage ou tel don à l'église , etc. Pour lors il faut dire que , si le malade ou autre pour qui on a fait vœu , venant à le savoir , ne veut pas le ratifier ni s'engager à l'accomplir , il n'y est nullement obligé , parce que les vœux doivent être volontaires : *Obligatio voti ex propria voluntate causatur* , dit l'angélique docteur (a). Mais aussi , si l'ayant su , il le ratifie et promet de l'exécuter , dès-lors il est tenu de l'accomplir , comme s'il l'avoit fait lui-même ; parce qu'encore qu'au commencement il n'y fût pas obligé , il s'y est ensuite volontairement obligé en l'acceptant librement et avec connoissance.

Il faut raisonner pareillement à l'égard des vœux que les pères et les mères font pour leurs enfans ; ceux-ci ne sont pas obligés de les accomplir , s'ils ne les ratifient volontairement après avoir atteint l'âge de puberté ; car tout vœu personnel fait par autrui , et auquel on ne s'est pas engagé volontairement , n'oblige pas devant Dieu.

Dem. Un vœu fait par crainte griève , est-il valide , et oblige-t-il devant Dieu ?

Rép. On appelle crainte griève , celle qui est capable d'ébranler un homme constant : telle est la crainte de perdre la vie ou ses biens. Cette crainte peut venir d'une cause intrinsèque et purement na-

(a) *Loco citato.*

turelle , ou d'une cause extrinsèque et libre. Cela supposé ,

Il faut dire qu'un vœu fait par une crainte griève , provenant d'une cause intérieure et naturelle , est valide ; par exemple , un homme frappé de la crainte d'une maladie qui le menace de mort , ou du danger d'un naufrage , ou de la considération de ses crimes , fait vœu de se faire religieux , son vœu est valide , et l'oblige devant Dieu ; parce que cette espèce de crainte n'ôte pas le libre consentement nécessaire à la validité du vœu , comme il est aisé de le prouver par l'autorité d'Innocent III (a). Ayant été consulté par un évêque de Bithynie , au sujet d'un ecclésiastique qui , se voyant malade à l'extrémité , sans espérance de guérison , avoit demandé et reçu l'habit de chanoine régulier , et l'avoit quitté après avoir reconvré la santé ; ce pape répond qu'il faut le contraindre à reprendre l'habit religieux , puisqu'en l'acceptant , il s'étoit obligé à garder la règle de l'ordre.

Mais , si la crainte vient d'une cause intrinsèque et libre , le vœu est nul. Par exemple , un enfant menacé par son père d'exhérédation , ou même de mort , s'il ne se fait religieux , fait vœu d'entrer en religion pour éviter les menaces de son père , son vœu est nul : car , comme dit la glose sur une décrétale qu'Alexandre III adressa à l'évêque de Wolchester (b) , un vœu étant une promesse faite à Dieu d'une chose qui n'est que de surérrogation , et à laquelle on n'est obligé par aucun précepte , il est absolument nécessaire , pour être valide , qu'il soit fait avec une pleine et entière liberté : *Votum per metum factum non tenet* , dit l'auteur de cette glose (c). C'est aussi pour cette raison qu'il a été sagement ordonné , par le concile de Trente , que les filles qui voudront faire profession de religion , seront préalablement examinées par l'évêque diocé-

(a) *Innoc. III. in cap. Sicut , 17 , de Regul. et trans. ad relig. l. 3 , tit. 31.*

(b) *Glossa in eâ. Abbas , de his quæ vi , metus , ve causâ fiunt. l. 1 , tit 40.*

(c) *Sess. 25 , de ref. c. 17.*

sain , afin de savoir si elles n'y sont point contraintes.

Dem. Les vœux faits dans la colère sont-ils valides ? Un homme , par exemple , fâché d'avoir perdu son argent au jeu , fait vœu de ne plus jouer , de ne plus entrer dans telle maison , etc. son vœu est-il valide , et l'oblige-t-il devant Dieu ?

Rép. Si la colère d'un homme est si violente qu'elle le prive de l'usage de la raison , il ne peut point faire de vœu qui soit valide , parce qu'il n'est pas capable d'agir avec délibération ; mais , si la colère ne va pas jusqu'à lui ôter l'usage du jugement , son vœu est bon , et il est obligé en conscience de l'accomplir : *Valet votum per iracundiam emissum à vovente , non penitus à suo iudicio deturbato* , dit Navare (a). Selon le témoignage de ce canoniste , le tribunal de la pénitence de Rome reconnoît pour valide tout vœu qu'on fait par colère ou par quelqu'autre passion , pourvu qu'en le faisant on n'ait pas perdu la raison.

Dem. Les enfans sont-ils tenus d'exécuter les vœux de leurs pères et mères , et les héritiers ceux de leurs testateurs ?

Rép. Les vœux , comme nous l'avons dit , sont ou personnels , ou réels , ou mixtes. Le vœu personnel est celui qui n'a pour matière que la personne ou son action , comme de faire tels jeûnes , tels pèlerinages , telles prières. Un tel vœu n'oblige que celui qui l'a fait , et l'obligation de l'exécuter cesse par sa mort à l'égard de ses héritiers. Il n'en est pas de même d'un vœu réel , c'est-à-dire , de celui qui a pour matière les choses qui sont hors de nous ; tels que sont les biens temporels , comme quand on fait vœu de donner une telle somme aux pauvres ; car comme ce vœu peut être accompli par un autre que par celui qui l'a fait , l'obligation de l'exécuter passe aux héritiers. Que si le vœu est mixte , c'est-à-dire , personnel et réel tout ensemble , comme d'aller en tel endroit , et y faire un tel don à l'église , les enfans ou héritiers sont te-

(a) Navar. in can. Divortium , de pan. dist. 1 , v. 12 et 17 ; ibid. 1 , fol. 238.

SUR LES COMMANDEMENTS. 61

nus à exécuter le vœu du défunt en ce qu'il a de réel seulement. C'est le sentiment commun des théologiens, comme remarque S. Antonin (a).

Dem. Qui est-ce qui peut dispenser des vœux, ou les changer en d'autres œuvres de piété ?

Rép. Le souverain pontife, tenant la place de Jésus-Christ dans toute l'église, a un plein pouvoir de dispenser dans tous les vœux qui peuvent souffrir dispense, dit S. Thomas (b). Pour ce qui est des prélats qui lui sont inférieurs, ils peuvent dispenser à l'égard des vœux qui se font ordinairement, et qui ont besoin d'une dispense plus fréquente, afin, continue ce saint docteur, que les chrétiens aient des personnes auxquelles ils puissent recourir avec plus de facilité. C'est ainsi que les évêques peuvent dispenser leurs diocésains des vœux de certains pèlerinages, des jeûnes, et autre semblables. Mais quant aux vœux plus considérables, comme sont ceux de chasteté perpétuelle, de religion, de pèlerinage à Jérusalem, à Rome, à S. Jacques en Galice, la dispense en est réservée au pape.

Il faut cependant remarquer que les évêques peuvent dispenser de ces cinq vœux, en deux cas. 1. Quand celui qui a voué s'est imposé le vœu en punition de quelque péché. 2. Lorsque le vœu est seulement conditionnel, et non absolu. *Est autem notandum*, dit le cardinal Tolet (c), *ista quinque vota tunc reservari cum absoluta sunt; cum vero conditionalia vel pœnalia, pertinent ad episcopum*.

Il faut remarquer, en second lieu, que la seule autorité du prélat ne suffit pas pour la validité de la dispense, ou de la commutation d'un vœu; il faut encore qu'il y ait une juste et légitime cause de dispenser ou de changer le vœu: autrement la dispense est non-seulement illicite, mais encore invalide, de quelque autorité qu'elle soit émanée. La raison en est, dit S. Thomas (d), que la puis-

(a) P. 2, Sum. Th. tit. 11, c. 2, §. 5.

(b) 22, q. 80, a. 12, ad 3. (c) Tolet., Inst. Sacerd.

l. 4, c. 18, n. 8.

(d) S. Th. ibid. ad 2.

sance spirituelle du prélat, qui n'est pas maître, mais seulement dispensateur, lui est donnée pour édifier, et non pas pour détruire.

Dem. Un confesseur peut-il absoudre un moribond de toutes sortes de vœux, et l'en relever ?

Rép. Encore que tout prêtre ait pouvoir d'absoudre de toutes sortes de crimes à l'article de la mort, il n'a pourtant aucun pouvoir de dispenser des vœux. Il a plein pouvoir à l'égard de tous péchés, et même de toute excommunication à l'article de la mort, parce que l'église le lui a donné ; comme on le voit dans le concile de Trente (a) ; mais on ne voit nulle part qu'elle ait donné aux prêtres le pouvoir de dispenser des vœux : aussi n'y a-t-il pas la même nécessité, comme à l'égard de l'absolution des péchés réservés, ou de l'excommunication. C'est ce qu'enseignent communément tous les docteurs, comme remarque Navarre (b). Tout ce que doit faire le confesseur en ce cas, c'est d'absoudre le moribond de la transgression qu'il a faite de ses vœux, lui conseiller d'être à l'avenir plus exact à les exécuter, ou de recourir au supérieur pour en obtenir dispense. Il faut seulement remarquer que, si c'étoit dans un temps de jubilé, où tout confesseur peut changer la plupart des vœux, lorsque la bulle du jubilé donne ce pouvoir, il peut relever ce moribond de ses vœux, ou les commuer en quelqu'autre bonne œuvre, pourvu néanmoins qu'ils ne soient pas de ceux qui sont réservés par la bulle.

Dem. Quel fruit devons-nous retirer de cette conférence ?

Rép. 1. C'est de considérer que les vœux faits selon l'esprit de l'église sont très-agréables à Dieu, et que les hérétiques ont grand tort de les blâmer ; puisque, comme dit S. Thomas (c), c'est un acte de religion qui nous fait tendre à la perfection, et un puissant frein qui arrête l'inconstance de la vo-

(a) Sess. 24, c. 6, de ref.

(b) Navar. Man. c. 12, n. 79.

(c) Ibid. a. 4 et 5.

lonté, et la fait persévérer dans l'exécution de la promesse qu'on a faite à Dieu. C'est de se conduire avec beaucoup de maturité et de réflexion, quand il s'agit de faire un vœu, et de prendre conseil d'un sage directeur qui examine si l'on est en état de l'exécuter : car ceux qui s'y engagent témérairement, se jettent ordinairement dans des scrupules et des embarras de conscience, auxquels il n'est pas aisé de remédier. 3. Les pères et mères ne doivent pas détourner leurs enfans d'entrer en religion, quand Dieu les y appelle. Ce seroit pécher grièvement que de s'opposer à leur vocation. Tout ce qu'ils doivent faire, c'est de leur représenter l'importance et la suite de ces engagements, l'obligation qu'ils ont de prier Dieu et de le consulter, pour ne rien faire mal-à-propos. 4. Enfin, quand on fait des vœux, il faut être fidelle à les accomplir : *Vovete, et reddite Domino Deo vestro* (a).

Voyons en quoi nous avons manqué. On peut bien assurer que nous avons presque tous manqué aux vœux et aux promesses de notre baptême. Nous avons renoncé à Satan et promis de n'appartenir qu'à Dieu seul : avons-nous tenu parole ? Demandons pardon à Dieu de nos infidélités passées, et prions-le qu'il nous fasse la grâce de vivre d'une manière plus digne de notre consécration.

(a) Ps. 75, 12.



VI.^e CONFÉRENCE.

SECOND COMMANDEMENT.

Sur le jurement et le blasphème.

Non assumes nomen Domini Dei tui in vanum : nec enim habebit insontem Dominus eum qui assumpserit nomen Domini Dei sui frustra.

Vous ne prendrez point en vain le nom du Seigneur votre Dieu : car le Seigneur ne tiendra point pour innocent celui qui aura pris en vain le nom du Seigneur son Dieu. Exod. chap. 20.

LE second commandement est affirmatif et négatif en même temps. Il nous ordonne d'honorer le saint nom de Dieu , et nous défend de le profaner. On honore le nom de Dieu , non-seulement quand on confesse devant les hommes , en faisant profession de la vraie foi ; quand on l'invoque dans la prière ou qu'on le bénit par ses discours ; quand on parle avec respect de Dieu et de tout ce qui le concerne ; quand on fait des vœux en son honneur , mais aussi lorsqu'on l'emploie saintement pour attester quelque vérité , quand la nécessité ou le bien public le demandent , comme nous l'enseignent ces paroles du Deutéronome : *Dominum Deum tuum timebis , et illi soli servies , ac per nomen illius jurabis (a).*

Ce commandement nous ordonne de ne jurer , quand la nécessité le requiert , qu'avec un très-profond respect , et il nous défend d'abuser du nom de Dieu par les juremens indiscrets et téméraires , par des parjures ou par des blasphèmes. Le viole-

(a) Deuter. 6 , 13.

ment des vœux , et les irrévérences contre Dieu et contre les choses qui lui sont consacrées , nous sont aussi défendus par ce précepte. Saint Thomas comprend tous ces péchés sous le nom d'irréligion (a). La justice des commandemens est connue à tous les hommes : car qui est-ce qui ne sait pas que quand on aime une personne , on n'en parle qu'avec honneur et respect ? Celui qui en parleroit autrement , croiroit , avec raison , lui faire injure : or , nous avons une obligation indispensable d'aimer Dieu ; nous ne devons donc prononcer son nom qu'avec tout le respect qui est dû à sa divine majesté. Si nous y manquons , nous nous rendons criminels , et nous méritons d'être punis de Dieu , qui joint des menaces au commandement qu'il nous fait de ne point jurer son nom en vain : *Nec enim habebit insontem Dominus eum qui assumpserit nomen Domini Dei sui frustra*. Instruisons-nous là-dessus dans cette conférence , qui sera sur le jurement et sur le blasphème.

Dem. Qu'est-ce que jurer ? Le jurement n'est-il jamais permis ?

Rép. Jurer , c'est prendre Dieu à témoin de ce que l'on fait , de ce que l'on dit , ou que l'on promet. On jure non-seulement en prenant Dieu à témoin , mais aussi en y appelant les créatures ; comme fit Moïse , en disant : *Testes invoco hodiè cælum et terram* (b). Car quand on jure par les créatures , on ne les regarde pas en elles-mêmes , mais comme ayant rapport à Dieu qui en est le créateur : ainsi ce ne sont pas les créatures qui donnent la force et l'autorité au jurement , mais la majesté de Dieu qui reluit en elles.

Il est certain qu'on peut se servir quelquefois du jurement , dont la fin , comme dit l'apôtre (c) , est de confirmer une vérité qu'on fait difficulté de croire : *Ad confirmationem est juramentum*. C'est ce que dit aussi S. Thomas (d) : *Nihil aliud est jurare , nisi dubium confirmare*. A l'égard des choses qui ne

(a) 2 , 2. q. 122 , a. 3.

(b) Deuter. 4 , 26.

(c) Hebr. 6 , 16.

(d) S. Th. ibi. lect. 4.

sont susceptibles d'aucun doute , et qui sont naturellement manifestes , elles ne doivent se confirmer que par la raison : mais dans les faits particuliers et incertains , il est souvent nécessaire , pour en confirmer la vérité , d'avoir recours au témoignage de Dieu même , dit ce saint docteur (a). Soutenir le contraire , ce seroit tomber dans l'erreur de Jean Wiclef , dont la doctrine sur ce chef fut condamnée par le concile général de Constance , assemblé en 1414. C'est combattre la conduite des saints patriarches , Abraham , Isaac , Jacob , Moïse , et celle même de saint Paul , qui , dans plusieurs occasions , a confirmé par serment ce qu'il avançoit , en invoquant le saint nom de Dieu qu'il prenoit pour témoin. *T'estis mihi est Deus* , dit-il , écrivant aux Romains (b) , *quod sine intermissione memoriam vestri facio* ; et aux Galates : *Quæ autem scribo vobis , ecce coram Deo , quia non mentior* (c). Or , c'est jurer que de parler ainsi. Cependant , quoi de plus saint qu'un semblable jurement , dit S. Augustin ! *Qui dicit , Ecce coram Deo , quia non mentior , jurat utique ; et quid sanctius hæc juratione* (d).

Il est donc permis de jurer , pourvu que le jurement soit accompagné de trois conditions : savoir , de la vérité , du jugement , et de la justice : *jurabis , vivit Dominus , in veritate , et in judicio , et in justitiâ* , dit le prophète Jérémie (e). Ainsi les princes qui jurent les traités de paix qu'ils veulent garder ; les officiers de justice , qui prêtent serment à la réception de leur charge , avec intention de s'en acquitter fidèlement ; les particuliers , qui font serment devant le juge pour assurer la vérité ; contredire la calomnie et l'injustice , et empêcher que l'innocence ne soit opprimée , non-seulement ne pèchent pas , mais ils font un acte de religion très-méritoire et agréable à Dieu ; et c'est dans ce sens que le roi prophète dit : *Laudabuntur omnes qui jurant in eo* (f).

(a) 2. q. 89 , a. 1. (b) Rom. 1 , 9. (c) Galat. 1 , 20.

(d) Aug. ibi. n. 9. (e) Jerem. 4 , 2. (f) Ps. 62 , 12.

Dem. Quand est-ce qu'on pèche en jurant ?

Rép. Le jurement ne peut être licite que par le bon usage qu'on en fait. Il faut , pour en faire bon usage , 1. que celui qui jure ne le fasse que pour quelque cause nécessaire ; 2. que la chose qu'on confirme par serment soit véritable ; 3. qu'elle soit juste. Si quelqu'une de ces conditions manque , le jurement est mauvais , dit S. Thomas (a). On n'a qu'à suivre ces règles , pour connoître facilement quand on pèche en jurant.

1. On pèche quand on jure sans nécessité ; c'est-à-dire , sans y être obligé par une autorité légitime , ou par l'importance de la chose. Telle est la malheureuse conduite de tant de gens de la campagne , de marchands , d'ouvriers et d'artisans , qui ne sauroient dire deux mots de suite sans jurer. Quoique ces juremens indiscrets et téméraires ne soient pas toujours des péchés mortels , néanmoins l'écriture sainte nous apprend que l'habitude en est très-dangereuse et capable d'attirer l'indignation de Dieu sur nous : *Vir multum jurans implebitur iniquitate , et non discedet à domo illius plaga* (b).

2. Ceux qui jurent contre la vérité , qui assurent avec serment ce qu'ils croient faux , ou qui promettent avec serment ce qu'ils ne veulent pas tenir , pèchent encore plus grièvement. Telles sont ces personnes dont parle le prophète , qui n'ont point de cœur pour la loi de Dieu , et qui comptent le mensonge pour rien. *Non est in ore eorum veritas , cor eorum vanum est* (c). Gens sans honneur , qui jurent et trahissent honteusement la vérité pour un morceau de pain , pour un verre de vin , pour une bagatelle ; *pro buccellâ panis deserit veritatem* (d). Cependant jurer pour une chose fausse , c'est un parjure qu'on ne peut excuser de péché mortel , que par l'inadvertance et le défaut d'attention.

Ceux-là pèchent en jurant , qui jurent contre la justice ; c'est-à-dire , pour une chose injuste et mauvaise , comme de se venger , de ne pas se recon-

(a) *Loco. cit. a. 3.* (b) *Eccli. 25 , 10.* (c) *Ps. 5 , 10.*

(d) *Prov. 28 , 21 , S. Th. 2 , 2 , q. 98 , a 3. ad. 2.*

cilier avec le prochain , etc. Ils font trois fautes ; ils pèchent en jurant , ils pèchent en accomplissant un tel jurement , et enfin ils pèchent en méprisant Dieu , qu'ils prennent pour témoin du crime qu'ils ont volonté de commettre : *Si quis juret se facturum aliquod peccatum , et peccavit jurando , et peccat juramentum faciendo* , dit S. Thomas (a).

Dem. Est-il permis d'exiger le jurement d'un homme qu'on sait , ou du moins qu'on doute devoir jurer à faux ?

Rép. Il faut distinguer si celui qui exige le jurement est une personne publique ou non. Si c'est une personne publique , un juge , par exemple , qui , par le devoir de sa charge , interroge selon l'ordre de la justice , il ne pèche pas en exigeant d'un homme le serment , quoiqu'il croie ou qu'il doute qu'il jurera à faux , pourvu néanmoins que ceux qui font entendre ce témoin , croient qu'il ne se parjurera pas : autrement le parjure étant évident , le juge ne pourroit y concourir (b).

Mais il n'en est pas de même d'un particulier : il pèche quand il exige le serment d'un autre , quoiqu'il sache ou qu'il doute qu'il jurera à faux , parce que cette action est entièrement opposée à la charité qu'on doit avoir pour le prochain. Aussi S. Augustin , s'étant proposé cette question , dit que , lorsqu'on exige le jurement de quelqu'un , il faut bien prendre garde si l'on sait qu'il jurera à faux , ou si l'on ne le sait pas. Si l'on ne le sait , et qu'on n'exige le serment que pour s'assurer de la vérité , je n'oserois , dit-il , avancer que ce soit un péché , mais c'est toujours une espèce de tentation que l'on cause à cet homme. Que si l'on sait qu'il a fait quelque chose ; si l'on en est assuré , et qu'on l'ait vu , et que cependant on l'oblige de jurer , sachant qu'il jugera à faux , on se rend coupable d'un homicide spirituel : car celui qui jure ainsi , se donne la mort ; et celui qui le fait jurer , lui pousse la main avec le poignard dans le sein : *Ille enim se perjuriū peremit , sed iste manum interficientis et impressit*

(a) 2 , 2 , q. 89 , a 7 , ad 2. (b) Ibid. q. 98 , a 7.

et pressit (a). Ce n'est donc pas une faute si légère qu'on le croit, de porter les autres à jurer, surtout quand on a lieu de croire qu'ils jureront à faux.

Dem. Qu'est-ce que le parjure ? N'est-il jamais permis ?

Rép. Le parjure est un faux serment, ou le violement d'un serment qu'on a fait. Jamais il n'est permis de se parjurer, ni pour conserver sa vie, ni pour conserver celle d'autrui, ni pour procurer aucun autre bien. Quand on a fait un jurement licite avec délibération, on est obligé de le tenir : *Non perjurabis in nomine meo, nec pollues nomen Dei tui* (b). Quant à l'énormité du parjure, c'est un péché mortel de sa nature ; et S. Thomas soutient que se parjurer, même dans des bagatelles, c'est pécher mortellement. *Ille qui jocosè perjurat, non evitat divinam irreverentiam, sed quantum ad aliquid magis auget, et ideo non excusatur à peccato mortali* (c). Le pape Innocent XI condamna en 1679 cette proposition : *Vocare Deum in testem mendacii levis, non est tanta irreverentia propter quàm velit aut possit damnare hominem*. Un parjure est un homme infame qui ne doit être admis à aucun témoignage. Charlemagne ordonna qu'on coupât la main droite au parjure : *Propter perjurium quod commisit, dextra manus amputetur* (d).

Dem. Est-on toujours obligé d'accomplir ce qu'on a promis avec jurement ? Un père et une mère ont promis de châtier leur enfant ; si l'enfant promet de se corriger, ne peuvent-ils pas lui pardonner, sans se rendre coupables de parjure ?

Rép. Chacun sait qu'on n'est pas obligé d'accomplir les juremens illicites. Jamais on ne doit faire une mauvaise action, quoiqu'on ait promis avec serment de la faire : *In malis promissis rescinde fidem*, dit S. Isidore, rapporté dans le canon (e). Comme on ne peut jamais obliger celui qui a juré à

(a) Aug. 180 ; aliàs 28. de v. apost. c. 10.

(b) Levit. 19, 12.

(c) 2, 2, q. 98, a 3, ad 2.

(d) Cap. 1. 4, can. 23. (e) Causa 22, q. 4.

commettre un péché, de même le jurement ne doit jamais être un obstacle à un plus grand bien : *Sicut juramentum non est vinculum iniquitatis, ita nec impedimentum melioris boni* (a). C'est ainsi que parle le cardinal Cajétan, qui conclut de ce principe, que, quand un homme juge qu'il sera plus utile de pardonner une faute que de la punir, il n'est pas obligé en conscience à exécuter la menace qu'il a faite avec serment ; ce qui prouve par l'exemple de David (b), qui, quoiqu'il eût juré de punir Nabaël, lui pardonna néanmoins à la prière d'Abigaïl : *Juravit David temerè*, dit S. Augustin (c), *sed non implevit jurationem majori pietate*.

Dem. Quel péché commettent ceux qui ajoutent l'imprécation au jurement ?

Rép. Voyez le prône pour le V dimanche après la pentecôte (d), où il est parlé des malédictions et des excuses qu'allèguent ceux qui sont sujets à ce vice.

Dem. Qu'est-ce que le blasphème ? Est-ce un grand péché ?

Rép. Le blasphème, pris dans un sens général, est une parole injurieuse à Dieu. *Blasphemia*, disent les théologiens, *est injuriosa in Deum locutio*. Ce péché peut se commettre non-seulement intérieurement et de bouche, mais encore intérieurement et dans le cœur : ce qui se prouve par le psalmiste : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (e). On divise le blasphème en deux espèces : l'un s'appelle immédiat, qui attaque Dieu même : l'autre médiat ; et c'est celui qu'on vomit contre les saints, et qui retombe sur Dieu même, qui reluit en eux par sa gloire et sa bonté.

Quant à l'énormité de ce péché, tout blasphème commis avec délibération est péché mortel, selon S. Thomas (f), qui le prouve par ces paroles de l'écriture : *Qui blasphemaverit nomen Domini*,

(a) Cajet. v. Perjurium, n. 23. (b) 1. Reg. 25.

(c) Aug. in Can. Juravit 22, q. 4. (d) Tome 2.

(e) Ps. 13, 1. (f) 2, 2, q. 13, a 2, ad 3.

morte moriatur (a). Sur quoi il dit que la peine de mort n'étant que pour le péché mortel, il s'ensuit que le blasphème est un péché mortel. S. Jean Chrysostome appelle le blasphème le plus grand de tous les péchés : *Blasphemiâ pejus nihil*, dit ce saint. (b). Les plus grands crimes dans un état, sont ceux qui attaquent la personne du souverain ; crimes qu'on appelle de lèse-majesté. Or, le blasphémateur commet un crime de lèse-majesté divine : il attaque Dieu en sa propre personne, et voudroit le détruire, en lui attribuant ce qui ne peut lui convenir, comme l'injustice ou la cruauté. Il est pire qu'un meurtrier : c'est un déicide qui fait mourir Dieu dans son cœur. Il est pire qu'un païen ; son blasphème, dit S. Grégoire de Nazianze (c), est un renoncement à son baptême. Quand tu as été baptisé, misérable blasphémateur, tu as renoncé au diable, et aujourd'hui tu t'en repens et tu renies ton Dieu. J'ose même dire qu'il est pire, dans un sens, que les démons : la violence des supplices les fait blasphémer : *Blasphemaverunt Deum cœli præ doloribus* (d) ; mais ce malheureux blasphème de sang froid et par pure malice. Les démons ne damnent personne par leurs blasphèmes ; mais cet impie est une occasion de chute à une infinité d'âmes qu'il perd par ses scandaleux discours. Il est donc vrai de dire que c'est un très-grand péché : *Blasphemiâ pejus nihil*.

Dem. Y a-t-il quelque peine ordonnée contre les blasphémateurs ?

Rép. Ce crime, selon les anciens canons, étoit puni par la déposition à l'égard des ecclésiastiques, et par l'excommunication à l'égard des laïques : *Si quis per capillum Dei, vel caput juraverit, vel alio modo blasphemiâ contra Deum usus fuerit*, dit un de ses canons (e), *si in ecclesiastico ordine est, deponatur ; si laicus, anathematizetur*. Le concile de Bourges, de l'an 1584, a renouvelé ce

(a) Levit. 24 ; 16.

(b) Hom. 1, ad propr.

(c) Naz. Or. 40.

(d) Apoc. 16, 11.

(e) Can. Si quis, 10, 22, 2. 1.

canon dans le titre de *Blasphemiis*, ajoutant qu'on eût à déférer les blasphémateurs aux juges séculiers. Grégoire IX, dans le chap. *Statuimus, de maledicis*, ordonne que celui qui aura blasphémé contre Dieu, contre la sainte Vierge ou contre quelque saint, soit exclus de l'entrée de l'église pendant sept dimanches consécutifs; que tandis qu'on chantera la messe, il soit devant la porte, dans un lieu où tout le monde le puisse voir; que le septième dimanche, il n'ait ni manteau ni chaussure, mais une corde au col; que, pendant les sept semaines précédentes, il ait jeûné les vendredis au pain et à l'eau, et qu'à ces jours il ait nourri quelques pauvres, si ses moyens le permettent. Que s'il refuse d'accomplir cette pénitence, on lui interdise l'entrée de l'église, et qu'après sa mort, son corps soit privé de la sépulture ecclésiastique. Le concile de Ravenne, de l'année 1311, a renouvelé cette ordonnance. Enfin, les papes Léon X et S. Pie V ont ordonné aux confesseurs de ne point absoudre les blasphémateurs qu'après une longue et sévère pénitence. De-là vient que le blasphème est presque dans tous les diocèses un cas réservé à l'évêque.

Dem. Est-ce un blasphème que de jurer par la tête, la mort, le ventre, etc. y ajoutant le nom de Dieu? Pèche-t-on quand on ne prononce pas pour lors parfaitement le nom de Dieu?

Rép. Il est hors de doute qu'on blasphème quand on jure par les sacrés membres du Fils de Dieu, qui s'est fait homme et qui est mort sur la croix pour nous (a). On déshonore notre divin Rédempteur par ces détestables juremens, et l'on crucifie de nouveau celui qui a eu la bonté de mourir pour nous tous, comme parle un synode de Troye, tenu en 1427.

Quant à ceux qui ne prononcent pas entièrement le nom de Dieu, en jurant, ils ne commettent pas, à la vérité, un blasphème formel, mais souvent ils en commettent un virtuel, comme parlent les

(a) *Sylvius in 2, 2, q. 13, a 1, ad 3.*

Théologiens ; parce qu'en parlant de la sorte , ils donnent lieu de croire qu'ils font injure à Dieu ou à Jésus-Christ son Fils ; par ces mots , par-di , mor-di , etc. ils scandalisent ceux qui les écoutent , et s'exposent , sur-tout dans la colère , à profaner le saint nom de Dieu. C'est pourquoi nous ne les croyons pas excusables de péché.

Dem. Un homme est tellement accoutumé à proférer des blasphèmes , que cela lui arrive souvent sans aucune délibération de la volonté , et sans y faire aucune attention : peut-on dire qu'il pèche mortellement toutes les fois qu'il blasphème de la sorte ?

Rép. Pour résoudre cette difficulté , il faut remarquer qu'un blasphème indélélibéré peut provenir de deux causes ; la première , d'une passion subite qui ne donne aucun temps de réfléchir à ce qu'on dit , ni de faire attention au sens des paroles qu'on prononce ; pour lors on ne pèche pas mortellement en prononçant ces paroles , selon S. Thomas (a) , parce qu'elles ne renferment qu'un blasphème matériel. La seconde cause d'où peut provenir un blasphème indélélibéré , est la mauvaise habitude où l'on est de blasphémer. Pour juger de la qualité du péché que commet en ce cas le blasphémateur , il faut distinguer deux sortes d'états où il peut être ; car , s'il est dans un état de pénitence , qu'il ait une véritable douleur de ses crimes passés , et qu'il travaille de toutes ses forces à vaincre sa mauvaise habitude , on peut dire qu'une telle disposition l'excuse de péché au moins mortel , parce qu'une mauvaise parole peut échapper à celui qui y est accoutumé , quoiqu'il soit actuellement et véritablement pénitent ; mais , si au contraire , cet homme n'est pas repentant de ses blasphèmes passés , ou que se contentant d'en avoir du regret , il n'apporte pas tous ses soins pour vaincre sa mauvaise habitude , on ne peut excuser ses blasphèmes de péchés mortels , quelque indélélibérés qu'ils soient ;

(a) 2 , 2 , q. 13 , a 2 , ad 3.

car, quoiqu'ils soient involontaires en eux-mêmes, ils sont volontaires en leur cause, qui est l'habitude, qu'on doit regarder comme véritablement volontaire, dès-lors que celui qui est engagé ne fait pas tout ce qui dépend de lui pour la détruire. C'est ce qu'enseigne encore le docteur Angélique (a), et qu'il prouve par l'exemple d'un homme qui s'est enivré volontairement, et qui, par son ivresse, tombe dans quelque crime, cet homme devient certainement coupable de tout le mal qu'il commet en cet état, parce qu'il a voulu la cause qui le lui a fait faire. Il faut donc conclure de ce que nous venons de dire, que celui qui est dans l'habitude de blasphémer, et qui ne travaille pas sérieusement à la détruire par une sincère pénitence, se rend coupable d'autant de péchés mortels qu'il profère de blasphèmes; mais que si, au contraire, il travaille sérieusement à se convertir et à se corriger, les blasphèmes qui lui échappent de la bouche sans aucune délibération, ne le rendent pas coupable de péché, du moins qui soit mortel.

Dem. Quels moyens doivent prendre ceux qui sont sujets à jurer et à blasphémer pour se corriger de leur mauvaise habitude?

Rép. Le premier moyen qu'ils doivent prendre, c'est d'avoir recours à la prière, et de demander à Dieu avec instance la grâce de se modérer, et de ne se point échapper en des emportemens si criminels. 2. Considérer le danger où ils sont pour leur salut, en continuant dans cette méchante habitude; concevoir un vif repentir de leurs juremens passés; et, pour l'avenir, veiller soigneusement sur eux-mêmes: plus une habitude est difficile à déraciner, plus il faut apporter d'application pour la vaincre. *Major consuetudo, majorem intentionem flagitat*, dit S. Augustin (b). 3. Retenir leur langue et éviter la colère, le jeu, le cabaret et autres lieux où l'on a coutume de jurer et de blasphémer. 4. S'imposer une pénitence aussitôt

(a) 1, 2, 4. 77, a 7.

(b) *Dev. op. Ser.* 28.

qu'ils sont tombés dans de semblables péchés, et être exacts à la pratiquer. 5. Prendre garde de n'avoir pas toujours le nom de Dieu en bouche, à moins que ce ne soit pour le louer et le bénir : *Jurationi non assuescas os tuum, multi enim casus in illd*, dit le Sage (a) : *nominatio verò Dei non sit assidua in ore tuo*. Ayez au moins, dit S. Chrysostome, autant d'attention pour le saint nom de Dieu, que vous en avez pour un habit, ou pour un meuble précieux que vous ménagez soigneusement. Quand vous parlez à un domestique : Mon Dieu ! que tu es bête, dites-vous ; mon Dieu ! que tu es fou : toutes ces expressions et autres semblables, où l'on nomme Dieu sans respect, ne sont pas toujours, à la vérité, des péchés mortels, mais c'est toujours un abus du saint nom de Dieu, que le Saint-Esprit défend : *Nominatio verò Dei non sit assidua in ore tuo*. Il ajoute, *et nominibus Sanctorum ne admiscearis, quoniam non eris immunis ab eis*. Ne mêlez point non plus le nom des saints dans des discours profanes, car en cela vous ne serez pas exempt de fautes ; à plus forte raison sont encore plus criminels ceux qui en font des railleries et des chansons.

Dem. Quel fruit faut-il retirer de cette conférence ?

Rép. C'est d'avoir une grande horreur du blasphème, que Dieu punit très-souvent dès cette vie. Le fils d'une femme israélite étant tombé dans ce crime, Dieu ordonna à Moïse, qui l'alla consulter, de conduire hors du camp le blasphémateur et de le lapider (b). Antiochus fut frappé d'une plaie incurable (c) ; Nicanor et toutes ses troupes furent défaites, en punition de leurs blasphèmes. Un des principaux officiers de Julien l'Apostat vomit tout son sang par la bouche, pour s'être raillé de Jésus-Christ et de la sainte Vierge (d). Ces exemples, et une infinité d'autres, qu'il seroit trop long de rap-

(a) Eccli. 23, 9, 10.

(b) Lévit. 24, 14.

(c) 2, Mach. 9 et 15.

(d) Niceph. b. 1, c. 20.

porter , font voir combien ce crime déplaît à Dieu , et l'horreur que nous devons en avoir.

2. Pour éviter un crime si énorme , il faut nous éloigner de tout ce qui a apparence de jurement : *Ante omnia , fratres mei , nolite jurare* , nous dit S. Jacques (a) , *neque per cælum , neque per terram , neque per aliud quodcumque juramentum*. Pour vous , ames chrétiennes , qui , par la grâce de Dieu , êtes exemptes du crime dont nous parlons , quand vous entendez les blasphémateurs , reprenez-les ; et si vous n'êtes pas en état de les corriger , bénissez le nom adorable du Seigneur , pendant que tant de jureurs le profanent. Dites , avec le roi prophète : Mon ame , loue ton Dieu ; car tu ne saurois assez le louer (b) : je le louerai sans cesse , et je le bénirai tout le temps de ma vie : *Benedicam Dominum in omni tempore ; semper laus ejus in ore meo* (c). Je le bénirai dès le matin , parce que je dois lui consacrer les prémices de ma journée ; je le bénirai plusieurs fois dans le jour , puisque c'est par son ordre que le jour continue à m'éclairer ; je le bénirai le soir , puisqu'il est la fin et la perfection de mes actions ; la nuit même me servira à le louer ; je le bénirai dans l'adversité comme dans la prospérité ; enfin , je ne cesserai point de le bénir en cette vie , afin que je mérite de le bénir éternellement en l'autre.

(a) *Jacob. 5 , 15.* (b) *Ps. 33 , 2.* (c) *Ibid.*



VII.^e CONFÉRENCE.

SUR LE TROISIÈME COMMANDEMENT.

Memento ut diem Sabbati sanctifices.

Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat,
Exode , chap. 20.

ADMIRONS ici , chrétiens , la précaution dont le Seigneur se sert en nous donnant le troisième commandement. Dans les autres , il se contente de l'application de l'esprit et du cœur ; mais , pour l'accomplissement de celui-ci , il veut encore la fidélité de notre mémoire , et nous ordonne de ne point oublier un devoir aussi important que celui de la sanctification des fêtes : *Memento ut diem sanctifices*. Pasteurs des âmes , souvenez-vous d'en parler souvent aux peuples que Dieu a confiés à vos soins , afin qu'ils y fassent de fréquentes et de sérieuses réflexions : *Memento , etc.* Supérieurs ecclésiastiques et séculiers , dont le devoir est d'empêcher la profanation de fêtes , souvenez-vous de faire observer exactement ces saints jours que le Seigneur a destinés pour son culte ; car il viendra , et il n'est déjà que trop venu dans les paroisses que l'hérésie a infectées , ce temps malheureux , où les impies diront , suivant la prédiction du roi prophète : Bannissons du monde les solennités que la piété des fidèles a toujours religieusement observées : *Quiescere faciamus omnes dies festos Dei à Terrâ (a)*. Et vous , peuples chrétiens , souvenez-vous que ces saints jours vous sont donnés pour glorifier Dieu , et les employer à son service. Si , par malheur , vous vous êtes écartés de votre devoir pendant la semaine ,

(a) Ps. 73 , 8.

souvenez-vous de rentrer en vous-mêmes en ces saints jours. Si , par un oubli criminel , vous avez négligé votre salut ; si vous êtes tombés en péché , en vous abandonnant à vos passions déréglées , souvenez-vous d'expié vos fautes par la pénitence et les bonnes œuvres. Le grand moyen que vous devez prendre pour sanctifier le jour du sabbat , c'est de vous sanctifier vous-mêmes : *Memento ut diem sabbati sanctifices.*

Dem. Dieu s'est il réservé un certain jour de la semaine pour être employé à son service ? Quel étoit ce jour dans l'ancienne loi ? Pourquoi a-t-on changé ce jour en celui du dimanche ?

Rép. Les serviteurs du vrai Dieu ont toujours eu un temps destiné à adorer la suprême Majesté , à lui adresser nos prières , et à lui offrir des sacrifices. Quoique nous ne sachions pas précisément quel fut , dans la loi de nature , le jour prescrit pour s'acquitter de ce devoir , nous ne doutons point que Dieu n'ait fait sur cela un commandement aux hommes dès le commencement du monde.

Le jour qu'on sanctifioit dans l'ancienne loi , et qui nous est marqué dans le décalogue , fut le samedi , qui est le septième jour de la semaine. L'écriture donne à ce jour le nom de sabbat , qui signifie repos , en mémoire de ce que Dieu , après avoir employé six jours à créer le monde , se reposa le septième , c'est-à-dire , cessa de produire de nouvelles créatures , comme il est dit dans l'exode : *Septimus dies erit vobis sanctus , sabbatum , et requies Domini (a).*

Dans la loi nouvelle , l'église instruite par Jésus-Christ et conduite par le Saint-Esprit , a changé ce jour en celui du dimanche ; sur quoi il faut remarquer , avec le catéchisme du concile de Trente , qu'il y a , dans ce troisième commandement , une chose qui est invariable , et une autre qui ne l'est pas. Que les hommes doivent donner un jour au culte de Dieu ; voilà qui est invariable ; mais que ce jour soit le samedi , cela n'est pas invariable ;

(a) *Exod.* 33 , 2.

c'est une pure cérémonie qui appartient à l'ancienne loi, et qui a cessé avec toutes les autres figures de la loi judaïque, à la mort de Jésus-Christ. C'est pourquoi l'église, instruite par son Sauveur, et éclairée par son esprit, a pu, comme elle l'a fait, changer le jour du sabbat en celui du dimanche. Nous voyons ce changement établi du temps des apôtres; et S. Augustin dit expressément, dans sa lettre à Januarius (a), que l'usage de solenniser le dimanche a commencé le jour de la résurrection de Notre-Seigneur. Comme le fait n'est pas contesté, et que les protestans en conviennent avec nous, il est inutile d'en apporter davantage de preuves.

La raison que l'église a eue de transférer au dimanche l'observation du jour du sabbat, est que c'est le jour du dimanche que Dieu a fait tout ce qu'il y a de plus grand et de plus remarquable dans ses ouvrages. 1. C'est le jour du dimanche que Jésus-Christ est ressuscité et qu'il a commencé d'entrer dans le repos éternel, après avoir consommé l'ouvrage de notre rédemption par sa mort. 2. C'est le dimanche que le Saint-Esprit descendit sur les apôtres le jour de la pentecôte. 3. C'est le premier jour de la semaine que Dieu a commencé l'ouvrage de la création du monde. 4. C'est le jour du dimanche que Jésus-Christ donna aux apôtres le Saint-Esprit, avec le pouvoir de remettre les péchés. S. Léon rapporte ces raisons dans sa lettre à Dioscore (b). Ce commandement, par rapport aux chrétiens, est exprimé de la sorte : *Les dimanches tu garderas, en servant Dieu dévotement.*

Dem. Comment faut-il sanctifier le dimanche et les fêtes qui nous sont commandées par l'église ?

Rép. Sanctifier une chose selon la loi, dit S. Thomas (c), c'est l'employer au culte divin : *Ea enim dicuntur sanctificari in lege quæ divino cultui applicantur.* Il faut, dit ce saint docteur, remarquer deux choses dans le précepte de la sanctification des fêtes, la fin et les moyens. La fin est

(a) Aug. Ep. 55, n. 13, édit. n. (b) S. Léon. Ep. 81, ad Dioces. c. 1. (c) 2, 2, q. 122, a 2, ad 3.

que nous employions les dimanches et fêtes au service de Dieu ; et les moyens consistent à éviter les œuvres serviles, qui pour l'ordinaire sont incompatibles avec le service divin. Ainsi, pour bien passer ces saints jours, il faut, dit S. Grégoire-le-Grand, s'abstenir de toute œuvre servile, et vaquer uniquement aux œuvres de piété : *Dominico verò die à labore terreno cessandum est, atque omni modo orationibus insistendum* (a). La sanctification des fêtes demande donc, 1. qu'on emploie ces jours-là en bonnes œuvres ; et les bonnes œuvres qui nous sont particulièrement ordonnées, sont d'assister à la messe ; et si l'on n'est pas légitimement empêché, à la messe de paroisse, au prône, aux instructions et catéchismes, à vêpres, et généralement à tout l'office divin. On doit ensuite passer le reste du jour en actions de piété, se confesser, communier, lire de bons livres, exercer les œuvres de miséricorde, visiter les malades et les prisonniers, instruire les enfans ; en un mot, l'on doit consacrer ces saints jours à la gloire de Dieu.

Pour passer ainsi les dimanches et fêtes, il faut s'abstenir des œuvres serviles ; c'est-à-dire, du travail des mains, et généralement de toutes les œuvres par lesquelles un homme en sert un autre dans la vue du salaire : *Die dominicâ oportet omnes christianos à servile opere in laude Dei et gratiarum actione, usque ad vesperam perseverare*, dit le concile de Tours, de l'an 815 (b). Le péché est aussi une œuvre servile, suivant ces paroles du Sauveur : *Qui facit peccatum, servus est peccati*. Quoique les péchés soient défendus en tout temps, ils sont néanmoins beaucoup plus griefs, quand on les commet les jours de dimanches et de fêtes, dit S. Thomas (c) ; et si le péché est formellement opposé à la sanctification des fêtes, comme de s'enivrer, de ne pas entendre la messe comme il faut, c'est une circonstance, disent les théologiens, qu'on est obligé de déclarer en confession.

(a) L. 11, Ep. 3. (b) Can. 40. (c) 2, 2, q. 122, a 4, ad 3. Sylvius in suppl. S. Th. q. 9, quasit. 3, concl. 2.

Dem. Tout travail est-il défendu les jours de dimanches et de fêtes ? Quelles sont les œuvres permises , et celles qui sont défendues en ces saints jours ?

Rép. Quoique tout travail fût absolument défendu parmi les juifs le jour du sabbat , il n'en est pas entièrement de même parmi nous : *Observare tamen diem sabbati non ad litteram jubemur* , dit S. Augustin (a). Il y a des œuvres que l'église permet les jours de dimanches et de fêtes : 1. Celles qui regardent le culte de Dieu , comme de balayer , nettoyer , orner une église , et préparer ce qui est nécessaire pour le service divin. C'est dans ce sens qu'il est dit : *Sabbatis Sacerdotes in templo sabbatum violant , et sine crimine sunt* (b). On doit pourtant , autant qu'il est possible , faire ces choses les jours ouvrables , et non pas les dimanches et les fêtes , à moins qu'il n'y ait quelque nécessité.

2. Les actions spirituelles , qui regardent plus l'esprit que le corps , ne sont pas non plus défendues : ainsi on peut étudier , enseigner , composer , donner des avis , terminer des différends , etc. pourvu que par-là on ne soit pas détourné du service divin : *Nullius spiritualis actus exercitium est contra observantiam sabbati , puta si quis doceat verbo , vel scripto* , dit S. Thomas (c). Il faut dire la même chose des actions serviles qui regardent les nécessités de la vie. Il est permis d'apprêter les viandes , de vendre les choses nécessaires à la nourriture de l'homme , ou à la guérison des malades.

3. Les œuvres corporelles qui sont nécessaires pour éviter un dommage qu'on est en danger de souffrir , sont encore permises : *Opus corporale quod ordinatur ad imminens damnum rei exterioris vitandum , non violat sabbatum* , continue le docteur Angélique (d) : ce qu'il appuie sur l'autorité de Jésus-Christ , qui dit dans l'évangile (e) : Qui est celui d'entre vous qui , ayant une brebis qui

(a) Ep. 55 , ad Jan. (b) Matth. 12 , 5 , Cath. ad Par. de 3 , præcept. Décal. n. 32. (c) 2. 2 , q. 122 , a. 4 , ad 3.

(d) Ibid. (e) Matt. 12 , 11.

vient à tomber dans une fosse le jour du sabbat ; ne l'en retire ? Comme l'église est une bonne mère , et que nous sommes dans la loi de grâce , elle ne prétend pas nous obliger avec toute la rigueur de l'ancienne loi à nous abstenir des œuvres serviles. De-là vient que , dans le temps de moisson , de vendanges et autres nécessités publiques , elle permet le travail. Mais , pour ne pas pécher en tel cas , il faut que le besoin soit pressant ; entendre la messe , et avoir recours à la dispense de l'église , lorsqu'on le peut commodément , parce que c'est à elle à juger de la nécessité qui peut nous dispenser du précepte.

Quant aux œuvres qui sont défendues les dimanches et fêtes , elles sont assez connues. Il est défendu d'exercer aucun art mécanique , de s'occuper au travail des mains qu'on fait ordinairement pour gagner sa vie , comme sont les ouvrages ruraux , semer ou labourer la terre , etc. toutes sortes de forge , de charpente , maçonnerie , la sculpture , la peinture , le négoce , les foires , les marchés , etc. Qu'on ne dise pas que c'est sans scandale et sans mépris de la fête , qu'on travaille : Innocent XI a condamné , par son décret de 1679 , cette proposition : *Præceptum servandi festa non obligat sub mortali , seposito scandalo , si absit contemptus*. Ne dites pas non plus que vous n'y mettez pas beaucoup de temps : il faut moins que vous ne pensez , pour violer la sainteté des fêtes : en voici un exemple. Un juif ramassant un peu de bois un jour de sabbat , tout le peuple en fut scandalisé et le conduisit à Moïse , lequel ayant consulté le Seigneur pour savoir ce qu'il devoit faire du coupable , reçut un commandement exprès de le faire mourir et lapider par les mains du peuple : *Dixitque Dominus ad Moysen , morte moriatur homo iste ; obruat eum lapidibus omnis turba extra castra* (a). Tant il est vrai que le Seigneur a en horreur ceux qui profanent les jours consacrés à son service. Faites-y attention , vous qui travaillez , ou qui faites travailler

(a) Num, 15 , 35.

en ces saints jours vos enfans et vos domestiques. Sachez que Dieu ne laissera pas cette conduite impunie. *Irritaverunt me*, dit-il par son prophète Ezéchiél (a), *Sabbata mea violaverunt vehementer*.

Dem. Quand on a entendu la messe les dimanches et fêtes, peut-on aller à la chasse, à la pêche, et passer le reste du jour en divertissemens ? Que penser de ceux qui passent ainsi les dimanches et les fêtes ?

Rép. Pour sanctifier les dimanches et les fêtes, il ne suffit pas d'entendre la messe, on est obligé à passer ces saints jours en des pratiques continues de piété, autant que la fragilité humaine le peut permettre, particulièrement à assister aux offices publics et aux instructions des pasteurs. *Diebus Dominicis et festis in suas paræcias populus conveniat, et Missæ, concioni ac vespers intersit*, dit le concile de Rheims (b), assemblé par Louis, cardinal de Guise, en 1383, et approuvé par Grégoire XIII. L'église ayant fait si souvent là-dessus de semblables ordonnances, il est certain que ceux-là pèchent contre la sanctification des dimanches et des fêtes, qui, après avoir entendu la messe, passent le reste du jour à la chasse, à la pêche, au jeu et à de vains amusemens, et même on peut assurer, avec un savant théologien, qu'ils pèchent grièvement, s'ils y emploient une notable partie des fêtes. *Qui post Missam*, dit le cardinal Cajétan (c), *Festos dies vanè consumunt ludendo, jocando, aut venando, spectaculis intendendo; lice: ex ipsis operibus; ut potè non servilibus, mortale non incurrant ex omissione tamen divini cultûs, ad quæ festa instituta sunt, graviter peccant; quia non reddunt quæ sunt Dei Deo, et quantum in se est, ridiculo exponunt christiana festa, juxta illud viderunt eam hostes, et deriserunt sabbata ejus.*

Dem. Peut-on tenir des foires et des marchés les

(a) Ezech. 20, 13.

(b) Rh. tit. de dieb. fest. §. 2.

(c) Cajet. in Summa' a, v. Festum.

jours de dimanches et de fêtes ? Ne peut-on pas au moins vendre ou acheter quelque chose ces jours-là ?

Rép. On ne doit point tenir, ni souffrir qu'on tienne des foires et des marchés, les jours de dimanches et de fêtes. Le concile de Rheims que nous venons de citer, le défend, sous peine d'excommunication : *Nundinæ publicæ, mercatus et auctiones ne fiant diebus festis, sub pænâ excommunicationis à paræcis in prono denuntiando*. Le concile d'Aix (a), tenu en 1585, ordonne qu'on abolisse la coutume contraire, et qu'on remette les marchés au lendemain de la fête, ou qu'on les tienne le jour précédent. Enfin, la piété de nos rois les a portés à joindre leur autorité à celle de l'église, pour détruire plus efficacement un si pernicieux abus (b).

A l'égard de ce qu'on peut vendre ou acheter les dimanches et les fêtes, ce sont ordinairement les choses qui regardent le culte divin, celles qui sont nécessaires pour la nourriture et pour la guérison des maladies. Il y en a d'autres qui ne sont pas si nécessaires, dont néanmoins on a véritablement besoin : on peut les vendre et les acheter les jours de fêtes, lorsqu'on ne peut renvoyer cela à un autre jour sans souffrir quelque dommage, suivant cette règle de S. Thomas, que nous avons déjà citée : *Opus corporale, quod ordinatur ad imminens damnum rei exterioris vitandum, non violat sabbatum*. C'est par ce principe qu'on peut excuser ces merciers de la campagne, qui étalent leurs marchandises dans les villages les jours de dimanches et de fêtes, parce qu'il paroît qu'il y a une espèce de nécessité, et qu'on ne peut interdire absolument ce commerce, sans causer un dommage considérable aux vendeurs, et une incommodité notable aux acheteurs. Il faut cependant prendre garde que cette coutume soit tolérée par l'évêque ; que ce commerce ne se fasse pas aux portes de l'église, ni avant la messe, ou pendant les offices divins.

(a) C. Aquense, tit. de d. Festor. cultu.

(b) Ordon. d'Or. art. 23 ; de Blois, art. 58.

Dem. Les voituriers peuvent-ils continuer leurs voyages les jours de dimanches et de fêtes ?

Rép. Les voituriers, dont les jours de départ sont fixés pour l'utilité publique, peuvent sans péché continuer leur voyage les jours de dimanches et de fêtes, pourvu qu'ils assistent à la sainte messe. Ils peuvent même partir ces jours-là pour conduire une personne qui est obligée de faire un voyage, et qui ne le peut sans le secours d'un voiturier qui la conduise, ou qui mène ses équipages. On peut aussi ajouter que, s'il y a danger de mauvais temps, et quelque dommage à craindre pour le voiturier, il peut marcher sans péché. C'est ce qu'on peut prouver par l'autorité de S. Thomas (a), qui dit que la nécessité ou l'utilité du prochain sont des causes suffisantes pour excuser de péché dans ces occasions. Quant aux voituriers qui ne sont pas dans le cas que nous venons de dire, et qui n'ont point d'autre vue que leur intérêt particulier, ils pèchent contre le troisième commandement, s'ils n'ont soin de séjourner dans le lieu où ils se trouvent les jours de dimanches et des principales fêtes. Il en faut dire de même de ceux qui portent des charges.

Dem. Est-il permis aux cabaretiers de donner à boire et à manger à toutes sortes de personnes les jours de dimanches et de fêtes, pendant même les heures du service divin ?

Rép. Ceux qui viennent boire et manger dans les cabarets, sont ou des habitans du lieu, ou des voyageurs et des passans. Les cabaretiers peuvent, sans aucun péché, donner à boire et à manger aux voyageurs, à quelque heure que ce soit, parce qu'on doit supposer avec raison qu'ils ne le demandent pas sans nécessité. Aussi sont-ils nommément exceptés par les conciles et les ordonnances de nos rois. *Tabernarii*, dit le synode de Chartres de l'an 1525, *durante missâ parochiali et vespere, Dominico die, cessent à venditionibus, nisi ex causâ necessariâ, et pro viatoribus transeuntibus*. A l'égard des domiciliés et des gens du lieu,

(a) 2, 2. q. 122, a 4, ad 3.

les conciles et les ordonnances de nos rois défendent très-expressément aux cabaretiers de les recevoir dans leurs maisons les dimanches et les fêtes, pendant le service divin. Le concile de Rouen (a), tenu en 1581, et approuvé par Grégoire XIII, ordonne que les curés dénoncent pour excommuniés ceux qui violent ces saintes ordonnances : voici les propres termes de son décret. *In prono pro excommunicatis denuntient qui post admonitionem, ausi fuerint Dominicis et festivis diebus, tempore servitii, parochianos in domum suam, ad potandum, ludendum, aut aliud non necessaria agendum, recipere.* Le concile de Tours, de l'an 1583, approuvé aussi par le même pape, fait la même défense aux cabaretiers, sous peine d'encourir l'excommunication. Sur quoi il est à remarquer qu'on n'inflige une semblable peine que pour un péché mortel. Les cabaretiers sont encore très-criminels, quand ils retiennent chez eux les paroissiens pendant la nuit, favorisant ainsi l'ivrognerie de plusieurs. Cette hydre a plusieurs têtes, d'où naissent les querelles, les meurtres, les juremens, les blasphèmes, l'impureté, le larcin, les mauvais ménages ; c'est, en un mot, la source de tous les vices, comme dit un capitulaire de Charlemagne (b). *Magnum malum ebrietatis, unde omnia vitia pullulant, modis omnibus cavere præcipimus ; qui autem hoc vitare noluerit, excommunicandum esse decrevimus, usque ad emendationem congruam.*

Vous qui exercez un métier aussi dangereux que celui de cabaretier, permettez que je vous demande quel soin avez-vous de vous conformer aux lois de l'église et de l'état ? comment observez-vous les dimanches et les fêtes ? Votre maison est-elle fermée aux ivrognes ? comment Dieu est-il servi dans votre famille ? Hélas ! il y aura bien peu de cabaretiers de sauvés.

Dem. Les barbiers, les gens de justice peuvent-ils

(a) C. Rothom. tit. de curat. de par. officiis, §. 19.

(b) Capitul. l. 5, n. 96.

travailler de leurs professions les jours de dimanches et de fêtes ?

Rép. La coutume qu'ont les barbiers de faire la barbe dans leurs boutiques, les matinées des dimanches et des fêtes, ne paroît pas excusable, parce que leur profession est servile, et il n'y a point de nécessité de l'exercer en ces saints jours. Si l'on ne peut détruire cet abus, qui n'est que trop commun, il faut du moins leur défendre de travailler pendant les heures du service divin, et dans le temps des instructions qui se font à leur paroisse : c'est ainsi que plusieurs évêques l'ont ordonné, il faut se conformer à leurs ordonnances.

Les gens de justice ne peuvent faire d'autres actes que ceux qui se font *sine strepitu judiciali* ; c'est-à-dire, sans bruit et sans contestation. Ils ne peuvent pas, par exemple, faire une requête, interroger un criminel, entendre des témoins les dimanches et les fêtes : mais les juges peuvent examiner les procès qu'ils ont à juger, les avocats et les procureurs faire des consultations et des écritures, pourvu néanmoins qu'ils assistent aux offices divins, et surtout à la messe de paroisse, parce que ce travail ne paroît pas une œuvre servile, et peut s'exercer *sine strepitu judiciali*.

Il n'en est pas de même des notaires, régulièrement parlant ; ils ne peuvent pas passer des actes et des contrats les dimanches et les fêtes, parce que ces choses sont ordinairement accompagnées de contestations et de bruit, et détournent beaucoup des devoirs de la piété auxquels les fidèles sont plus particulièrement obligés en ces saints jours. C'est pourquoi S. Charles (a), en son troisième concile de Milan, le défend. Le concile de Bourges, tenu en 1584, défend aussi aux notaires d'instrumenter, avec cette exception néanmoins : *Nisi quæ ex necessitate testamentorum aut matrimoniorum causæ differri non possunt* (b). De-là on peut conclure que, quand il y a quelque nécessité publique, ou même particulière, comme celle de recevoir le

(a) Tit. de Fest. diar. cultu. (b) C. Eudig. c. de Festis

testament d'un malade , ou d'un homme qui part pour un voyage , ou pour quelque autre cause semblable , les notaires peuvent , sans péché , servir ceux qui s'adressent à eux les dimanches et les fêtes ; mais s'ils n'y sont point engagés , ni par la nécessité , ni par le motif de la charité , ils doivent les renvoyer à un autre jour , suivant cette exception de Grégoire XI , *nisi necessitas urgeat , vel pietas suadeat* (a).

Dem. Qui sont ceux qui peuvent le plus contribuer à la sanctification des fêtes ?

Rép. Les supérieurs ecclésiastiques et séculiers ; les évêques , en empêchant par de sages ordonnances , les abus qui s'introduisent parmi le peuple les jours de dimanches et de fêtes ; les curés , en tenant leurs paroissiens occupés par de salutaires instructions , établissant même , hors le temps des offices , des congrégations et des conférences de piété , pour empêcher qu'ils ne se dissipent en des actions et des divertissemens profanes ; les magistrats , et généralement tous ceux qui ont charge du public , doivent faire observer les ordonnances de l'église et de l'état , reprendre et punir ceux qui les transgressent , qui tiennent des foires ou marchés , qui charient ou s'occupent publiquement à quelque autre travail les jours de fêtes , empêcher les danses , comédies , jeux , ivrogneries , etc. *Dies festos majestati altissimæ dedicatos nullis volumus voluptatibus occupari* (b). Nous défendons de passer en plaisirs criminels les saints jours de fêtes consacrées à la très-haute majesté de Dieu , disent les empereurs Léon et Antémus. Voilà , messieurs les magistrats et officiers de justice , ce que vous devez faire.

Les pères et mères , les maîtres et maîtresses , sont tenus de prendre garde que les dimanches et les fêtes soient exactement observés par ceux qui sont sous leur conduite , qu'aucun d'eux ne s'occupe à des œuvres serviles , mais que chacun soit exact

(a) *Cap. Conquestus* , 5 de feriis , l. 2 , tit. 9.

(b) *L. Dies festos* , *Cod. de feriis* , l. 3 , tit. 12.

à servir Dieu. Que dis-je ? à servir Dieu les dimanches et les fêtes : ce sont ces jours-là qu'on l'offense le plus. Oui, mes frères, à voir la conduite de la plupart des chrétiens, il semble que le dimanche soit l'égoût et le cloaque de toute la semaine : n'ayant le loisir ni la commodité d'offenser Dieu les jours ouvriers, on remet cela au dimanche. Ce n'est plus, pour plusieurs, le jour du Seigneur ; mais, le dirai-je ? le jour du diable, à qui l'on se prostitue par les dissolutions et les débauches. On voyoit autrefois que les démons quittoient les corps des possédés les jours des fêtes, et se retiroient dans les déserts, comme ne pouvant souffrir la piété et la dévotion des fidèles ; mais aujourd'hui ils sont déchainés, et possèdent le cœur d'une infinité de chrétiens qu'ils précipitent ces jours-là en mille actions brutales. Faut-il s'étonner après cela, si nous sommes accablés de calamités et de misères ? Dieu nous visite comme nous le servons : *Odi et projeci, et festivitates vestras, et non capiam odorem cæ-tuum vestrorum* (a).

Dem. Quel fruit faut-il retirer de cette conférence ?

Rép. Le voici en peu de mots, renfermés dans ces paroles du roi prophète : *Convertere, anima mea, in requiem tuam, quia Dominus benefecit tibi* (b). Vous avez souvent péché contre la sanctification des fêtes : demandez-en pardon à Dieu ; convertissez-vous, et donnez-vous à lui tout de bon, particulièrement en ces saints jours : *Convertere*. Le dimanche s'appelle le jour du Seigneur ; ce qui vous apprend que, si vous avez été au monde et à vos affaires les autres jours, vous devez être à Dieu et à son service ce jour-là. C'est un larcin ou plutôt un sacrilège que de le lui dérober et de l'employer à de vains amusemens. Si vous l'avez fait par le passé, il faut changer de conduite. *Convertere, anima mea, in requiem tuam*. Vous avez travaillé les jours d'œuvres pour les autres et pour les besoins de votre corps : travaillez le dimanche pour vous-même et pour votre ame. Vous êtes marchands ;

(a) *Amos*, 5, 21.

(b) *Psa.* 114, 7.

vous avez compté toute la semaine avec vos créanciers : rendez maintenant compte à votre Dieu. Vous êtes laboureurs , vous avez cultivé et défriché la terre : cultivez et défrichez votre conscience , au moins une fois la semaine. Vous êtes homme de justice , vous avez fait le procès aux autres : faites-le maintenant à vous-même ; jugez et punissez vos crimes. Votre office est de faire rendre à chacun ce qui lui appartient : faites rendre à Dieu ce qui lui est dû en ce saint jour , faites comme le saint homme Néhémias. Il vit des personnes qui portoient vendre toutes sortes de marchandises à Jérusalem le jour du sabbat , il mit ses gens aux portes de la ville , pour leur en empêcher l'entrée ; et comme ces marchands restoient hors des portes , il les menaça si fort , qu'ils ne vinrent plus négocier le jour du sabbat : *Itaque ex tempore illo non venerunt in sabbato* , dit l'écriture (a). Enfin , souvenez-vous le dimanche des faveurs que la divine bonté vous a faites : *Quia Dominus benefecit tibi*. Vous devez l'en bénir et l'en remercier dans l'assemblée des fidelles : *In medio ecclesiæ laudabo te*. Que si vous ne pouvez venir à l'église pour vous acquitter de ce devoir , faites de votre maison une église domestique et une maison de prière , afin qu'après avoir célébré saintement les fêtes , vous méritiez d'entrer dans ce bienheureux repos et dans cette joie divine , dont la fête ne finira jamais.

(a) 2. Esdr. 13, 21.



VIII^E CONFÉRENCE.

SUR LE QUATRIÈME COMMANDEMENT.

Devoirs des maitres et des domestiques.

Honora patrem tuum et matrem tuam , ut sis longævus super terram quam Dominus Deus tuus dabit tibi.

Honorez votre père et votre mère , afin que vous viviez long-temps sur la terre que le Seigneur votre Dieu vous donnera. Exode , ch. 20.

C'EST le quatrième commandement , qui est le premier de la seconde table , et auquel Dieu a bien voulu attacher une récompense dès cette vie , afin de nous engager à le bien observer : *Quod est mandatum primum in promissione* , nous dit S. Paul (a) Quoiqu'il ne soit expressément parlé , dans ce commandement , que des pères et des mères qui nous donnent la vie , c'est cependant le sentiment commun des docteurs , qui est approuvé par le catéchisme du concile de Trente (b) , que tous les supérieurs sont compris sous le nom de pères et de mères , parce que les inférieurs doivent honorer leurs supérieurs comme leurs pères ; et les supérieurs , de leur côté , doivent aimer leurs inférieurs comme leurs enfans. Par le mot supérieurs , on entend tous ceux qui ont soin des autres , quant au spirituel , on quant au temporel , et qui ont quelque autorité sur eux , comme sont les évêques , les pasteurs , les prêtres , les souverains , les gouverneurs , les magistrats , les seigneurs , les par- rains , les marraines , les tuteurs et les curateurs ,

(a) Ephes. 2.

(b) Ibid n. 7.

les maîtres, les maris, et même les vieillards, qu'on doit regarder comme des pères, particulièrement quand ils sont sages et qu'ils mènent une vie irréprochable, et devant lesquels l'écriture nous dit de nous lever, pour leur marquer le respect que nous avons pour eux : *Coram cano capite consurge, et honora personam senis* (a). Sous le nom d'enfant, sont compris généralement tous ceux qui sont soumis à quelqu'un qui a autorité sur eux. Nous n'expliquerons pas ici les devoirs de toutes ces personnes, cela nous conduirait trop loin; nous parlerons seulement des devoirs des maîtres envers leurs domestiques, et des domestiques envers leurs maîtres, ayant parlé ailleurs de ceux des pères et mères envers leurs enfans, et des enfans envers leurs pères et leurs mères (b).

Dem. Comment les maîtres doivent-ils considérer leurs serviteurs ?

Rép. Ils doivent les regarder comme leurs frères, selon l'ordre de la nature et de la grâce. Votre serviteur est homme comme vous; il appartient à Dieu comme vous; il est sa créature aussi-bien que vous; vous êtes de même pâte que lui; tiré du néant comme lui; le même Créateur qui vous a formé, l'a formé aussi : *Nunquid non in utero fecit me qui et illum operatus est*, dit le saint homme Job (c). Aussi S. Augustin a très-bien remarqué qu'avant le péché Dieu donna à l'homme l'empire sur les poissons de la mer, sur les animaux de la terre, et sur les oiseaux du ciel; mais non pas sur d'autres hommes : *Nomen servi culpa meruit, non natura*, dit ce père (d). S. Chrysostome fait la même remarque, et dit qu'au commencement du monde ces anciens patriarches et ces premiers justes étoient pasteurs de troupeaux, plutôt que princes et souverains des hommes : *Pastores pecorum, magis quam reges hominum constituti sunt* (e). En effet, on ne trouve point dans l'écriture le mot d'esclave

(a) *Levit.* 19, 32. (b) *Prônes*, tome 1.

(c) *Job* 31, 15. (d) *Aug.* l. 19. de *Civit. Dei*, c. 15.

(e) *Chrys. H.* 29. in *Gen.*

et de serviteur qu'après le péché de Cham , qui , pour s'être moqué de son père , mérita cette punition : *Maledictus Chanaam , servus servorum erit fratribus suis* (a). Cela supposé , il est vrai de dire que selon la nature tous les hommes sont égaux , et par conséquent qu'un maître ne doit pas regarder son serviteur comme un esclave et un forçat , mais comme son frère , non-seulement suivant la condition , mais encore suivant les privilèges de la grâce , puisque , comme je le suppose , il est chrétien comme le maître. C'est la belle remarque que fait S. Paul , écrivant à un gentilhomme de Colosse , nommé Philémon , en faveur de son esclave Onésime , que l'apôtre avoit converti. Il le prie de le recevoir , non plus comme son esclave , mais comme son frère régénéré par le même baptême dans le sein de la même église , et participant des mêmes sacrements. *Tu autem illum suscipe.... jam non ut servum , sed pro servo charissimum fratrem* (b).

Dem. Quelles sont les obligations des maîtres envers leurs domestiques ?

Rép. Ces obligations regardent le temporel et le spirituel. Par rapport au temporel , la première obligation des maîtres est de nourrir leurs serviteurs et de les occuper modérément. Que les maîtres soient obligés de nourrir leurs serviteurs , cela est fondé sur le droit divin et naturel. Celui qui travaille , dit Jésus-Christ , mérite qu'on le nourrisse : *Dignus est operarius cibo suo* (c). Les serviteurs vous donnent leur temps et leurs sueurs , il est bien juste que vous leur donniez la nourriture. On ne vous dit pas de les nourrir délicatement , ce seroit fomenter leur insolence , et les armer , pour ainsi dire , contre vous ; mais aussi ne les mettez pas dans l'impuissance de vous servir , en leur refusant le nécessaire , ce seroit vous rendre coupable de leurs murmures , de leurs larcins , et des excès qu'ils commettront quand ils en auront l'occasion.

Vous devez les occuper. Envoyez votre serviteur

(a) *Genes.* 9 , 25.

(b) *Ad Philem.* 12 , 16.

(c) *Matth.* 10 , 10.

au travail , dit l'ecclésiastique (a) , de peur qu'il ne soit oisif ; car l'oisiveté enseigne beaucoup de mal : *Mitte servum tuum in operationem , ne vacet ; multam enim malitiam docuit otiositas*. Faites-les travailler , mais modérément ; ne les accablez pas par des travaux excessifs , et ne les poussez pas à bout , en vous prévalant de l'autorité que vous avez sur eux. Moins sensible aux lois de l'humanité qu'à un sordide intérêt , vous ménagez un cheval , tandis que vous n'épargnez pas un pauvre valet : est-ce là agir comme l'apôtre le demande de vous ? *Domini , quod justum est et æquum servis præstare : scientes quod et vos Dominum habetis in cælo* (b).

Dem. Quelles sont les autres obligations des maîtres envers leurs serviteurs , par rapport au temporel ?

Rép. Ils doivent les assister dans leurs besoins , en prendre soin dans la maladie , les protéger et les aider dans la nécessité. Si vous avez un serviteur bien sensé , dit le Sage (c) , ayez pour lui de l'affection , et ne permettez pas qu'après vous avoir bien servi , il tombe dans la misère. Voici ce qu'il dit encore : Avez-vous un serviteur fidelle ? qu'il vous soit cher comme votre vie ; traitez-le comme frère. *Si est tibi servus fidelis , sit tibi quasi anima tua ; quasi fratrem sic eum tracta* (d). Voyez dans l'évangile le soin que le Centenier prit de son serviteur qui étoit paralytique ; il demande sa guérison à Jésus-Christ par lui-même et par ses amis , avec une foi si grande , qu'il mérite d'être exaucé (e).

Enfin , les maîtres doivent payer fidèlement leurs serviteurs : *Non morabitur opus mercenarii tui apud te usque manè* (f). Ne gardez pas dans vos coffres le salaire de vos domestiqués ; vous ne pouvez le retenir , ni différer de les payer lorsqu'ils souffrent de ce délai , sans commettre une injustice dont le cri s'élève jusqu'au trône de Dieu , comme

(a) Eccli. 33 , 28 , 29.

(c) Eccli. 7 , 23.

(e) Matth. 8.

(b) Coloss. 4 , 1.

(d) Eccli. 33 , 31.

(f) Levit. 19 , 13.

parle S. Jacques (a). Cependant comment paie-t-on les domestiques ? on leur fait attendre leurs gages des années entières ; on les leur diminue sous différens prétextes , et on ne les paie pas d'une manière proportionnée à leurs travaux.

Dem. Quels sont les devoirs des maîtres envers leurs serviteurs par rapport au spirituel ?

Rép. 1. Ils doivent veiller sur leur conduite ; prendre soin de leur salut ; qu'ils soient instruits des mystères de la foi ; qu'ils prient soir et matin ; qu'ils assistent à la messe et aux instructions de la paroisse , particulièrement au catéchisme ; qu'ils fréquentent les sacremens ; qu'ils observent les jeûnes , vigiles et fêtes commandées par l'église ; qu'ils évitent le jeu , les cabarets et les mauvaises compagnies , qu'ils ne soient point jureurs , ivrognes , etc. en un mot , qu'ils soient gens de bien et craignant Dieu. Est-ce ainsi qu'on a soin des serviteurs ? On ne pense qu'à tirer des services d'eux : loin de les former à la vertu , on ne leur en parle presque jamais : on les accable si fort de travail , qu'ils n'ont ni le temps de prier , ni celui de faire leur devoir de chrétien. Faut-il s'étonner , après cela , s'ils deviennent vicieux , puisque personne ne veille sur eux ? C'est cependant , selon l'apôtre , une faute considérable : *Si quis suorum et maximè domesticorum curam non habet , fidem negavit , et est infideli deterior* (b).

2. Les maîtres doivent les corriger. Ils ont bien des défauts , me direz-vous. Hé ! où est celui qui n'en a point ? Il faut les reprendre , non en vous mettant en colère , ni en les traitant rudement et avec menaces , mais avec douceur et charité. Dissimulez quelque chose ; ne relevez pas tout ; ne faites pas des monstres d'une bagatelle ; ne vous emportez pas pour un verre cassé ; en un mot , ne vous rendez pas dans votre maison fâcheux et insupportable à ceux qui vous sont subordonnés. Souvenez-vous que vous avez dans le ciel le même maître qu'eux , et que ce maître souverain n'aura point

(a) *Jacob.* 5 , 4.

(b) 1. *Tim.* 5 , 8.

d'égard à la différence des conditions : *Scientes quia et illorum et vester Dominus est in cœlis ; et personarum acceptio non est apud eum (a)*. Enfin , jsi après quelques sages remontrances , vous remarquez que votre serviteur est incorrigible , alors il faut le congédier plutôt que de perpétuer sans succès des querelles qui seroient contraires à la charité.

3. Les maîtres doivent donner bon exemple à leurs domestiques. On dit ordinairement , tel maître , tel valet. Si vous êtes vertueux , vos domestiques seront portés à vous imiter ; mais , si vous êtes un vicieux , vos domestiques le seront aussi. Ils communiqueront ensuite leurs vices à vos enfans , et attireront sur votre famille la malédiction du Seigneur. Si donc vous voulez avoir de bons serviteurs , soyez bon maître , soyez le premier à montrer dans votre famille l'exemple de la vertu et de la piété ; servez-vous de l'autorité que vous avez sur vos serviteurs , pour les porter à Dieu : *Non est potestas nisi à Deo (b)* : votre pouvoir vient de Dieu , il faut en user saintement , et vous engagerez vos inférieurs à les révéler ; mais , si vous en abusez pour pervertir vos serviteurs , pour engager ce valet à commettre des injustices , pour séduire et corrompre cette pauvre servante , et en faire la victime de votre brutale passion , allez , vous êtes un malheureux maître , ou plutôt un détestable ravisseur , qui ôtez à cette pauvre fille ce qu'elle a de plus précieux : quand elle entra dans votre maison , il eût mieux valu pour elle qu'elle fût entrée dans la caverne d'un lion , qu'elle eût rencontré un tigre et un léopard qui l'eût déchirée et mise en pièces ; elle n'auroit perdu qu'une vie périssable , au lieu que vous lui avez fait perdre ce qu'elle avoit de plus cher , la vie de la grâce , son salut , son honneur , et son droit à l'héritage éternel.

Dem. Les maîtres sont-ils responsables des fautes de leurs domestiques ?

Rép. Un domestique peut tomber en faute , ou

(a) Eph. 6, 9.

(b) Rom. 13, 1.

dans

dans la maison de son maître, ou ailleurs, ou à l'insu du maître, ou le maître le sachant. Les maîtres ne sont pas responsables des fautes que leurs domestiques ont commises hors de leur maison et à leur insu. L'équité naturelle ne permet pas qu'une personne soit punie sans l'avoir mérité. C'est pourquoi les peines ne doivent être infligées qu'à ceux qui ont commis quelque faute : *Pœna suum auctorem teneat*, dit le pape Boniface VIII (a). Mais les lois civiles rendent les maîtres responsables des faits de leurs domestiques, qui sont actuellement dans leur maison ; de sorte que, si un domestique, par exemple, jette quelque chose par la fenêtre qui cause du tort au prochain, la loi civile veut que le maître soit tenu à le réparer, quoique cela soit arrivé à son insu, *insciente domino*. Néanmoins, comme ces sortes de lois pénales ne regardent que la police et la discipline extérieure, il est vrai de dire que, quand le maître n'a aucune part à la faute de son domestique, ou de quelqu'autre de ceux qui sont dans la maison qu'il occupe, il n'est obligé dans le for de la conscience, à aucune réparation, jusqu'à ce qu'il y ait été condamné en justice ; et même, en ce cas, il a son recours contre celui qui a commis la faute, et qui par conséquent est obligé, par le droit naturel, à réparer le dommage qui en est provenu. Que si le maître a eu connoissance de la faute de son domestique, soit qu'elle soit arrivée dans sa maison, ou ailleurs, il est hors de doute qu'il en est responsable, lorsque pouvant l'empêcher, il ne l'a pas fait : *Digni sunt morte, non solum qui faciunt ea, sed etiam qui consentiunt facientibus* (b).

Dem. Quel fruit faut-il tirer de ce que nous avons dit des maîtres à l'égard de leurs domestiques ?

Rép. 1. Les maîtres et les chefs de famille doivent considérer combien il est important qu'ils soient gens de bien, s'ils veulent régler et conduire leur famille saintement : *Religiosus ac timens Deum*

(a) *In cap. Si compromissarius*, 38. (b) *Rom.* 1, 32.
Tome IV. E

cum omni domo sua (a). Voilà ce qui est dit du centenier Corneille, et qu'il faut qu'on puisse dire de tous les maîtres chrétiens.

2. Ils doivent veiller sur leurs domestiques comme devant en répondre devant Dieu, et n'en souffrir aucuns qui soient de mauvaises mœurs.

3. Dans la difficulté qu'il y a de rencontrer de bons domestiques, ils doivent s'attacher à ceux qui sont sages et qui servent bien Dieu, et les préférer aux autres, quoique plus adroits et mieux faits. Telle étoit la conduite de David. *Ambulans in via immaculatâ hic mihi ministrabat* (b). Dans le besoin que j'avois d'avoir des gens auprès de moi qui me servissent, je cherchois, dit-il, ceux qui étoient les plus fidèles à Dieu, qui marchaient dans la voie de ses commandemens, et qui menaient une vie irréprochable. Je ne voulois point de ces superbes, ni de ces hommes sujets à tenir de mauvais discours. *Non habitabit in medio domûs meæ, qui facit superbiam, qui loquitur iniqua*. C'est un roi qui parle, messieurs et mesdames, un roi qui, se voyant obligé d'avoir beaucoup d'officiers, avoit le soin de n'en prendre que de vertueux. *Qui virtutis studiosi erant, et cujuslibet sceleris expertes*, dit là-dessus Théodore (c). Faites-en de même; prenez des serviteurs qui soient bons chrétiens; édifiez-les par la sainteté de votre vie, et vous contribuerez à leur salut, en vous sanctifiant vous-mêmes.

Devoirs des domestiques envers leurs maîtres.

Dem. Comment un domestique chrétien doit-il regarder la condition et la qualité de serviteur?

Rép. Il doit la regarder, 1. comme un état que Dieu a réglé suivant les ordres de sa providence. Dieu veut qu'il y ait de la subordination dans le monde, que nous dépendions les uns des autres : or, les dépendances réciproques que Dieu a établies, dit S. Paul, sont réglées avec un ordre admirable :

(a) *Act.* 10, 2. (b) *Ps.* 100, 6. (c) *Theod. ibid.*

Quæ autem sunt, à Deo ordinata sunt (a). Ainsi, si vous êtes serviteurs, c'est Dieu qui vous a mis en cet état, et peut-être que sa volonté est que vous y restiez : *Servus vocatus es ; non sit tibi curæ*, vous dit l'apôtre (b). C'est comme s'il disoit : Si vous étiez dans quelque charge, vous auriez sujet de craindre que l'ambition ou l'avarice ne vous y eût élevé ; mais étant dans un état de servitude, vivez en repos ; croyez que c'est Dieu qui vous y appelle, et qui veut vous sauver par la voie des humiliations. Quand même vous pourriez sortir de cet état, n'en sortez pas facilement, parce qu'il n'y a peut-être point d'état où vous puissiez mériter davantage : *Sed et si potes fieri liber, magis utere (c)*.

2. Comme un état que Jésus-Christ a sanctifié. Étant Dieu, égal et consubstantiel à son père, il a bien voulu s'anéantir et prendre la forme d'un esclave ; et, comme le propre d'un serviteur n'est pas de faire sa volonté, mais celle d'autrui, de rendre service à ceux de la maison, de ne pas répondre quand on le reprend, il nous assure, dans l'écriture, qu'il est descendu du ciel, non pour faire sa volonté, mais celle de son père ; qu'il est venu, non pour être servi, mais pour servir les autres ; et qu'il a été, dans le temps de ses souffrances, comme un homme qui n'a rien à répliquer : *Factus sum sicut homo non audiens, et non habens in ore suo redargutiones*. Tout cela fait voir que l'état de serviteur est un état de peine, de travail, de soumission, où l'on peut aisément se sanctifier, en accomplissant la volonté de Dieu dans celle de ses maîtres.

Dem. Quels sont les devoirs des domestiques envers leurs maîtres ?

Rép. S. Paul nous les apprend en différens endroits de ses épîtres, particulièrement dans celle qu'il écrit aux éphésiens. Serviteurs, dit-il, obéissez à vos maîtres temporels avec crainte et avec respect dans la simplicité de votre cœur, comme à Jésus-Christ même : *Servi, obedite dominis car-*

(a) Rom. 13, 1. (b) 1. Cor. 7, 21. (c) *Ibid.* et Chrys. *ibid.*

nalibus cum timore et tremore, in simplicitate cordis vestri, sicut Christo (a). Voilà le premier devoir des domestiques envers leurs maîtres ; c'est une obéissance simple, respectueuse, accompagnée de la crainte de Dieu. Ne les servez pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes ; mais faites de bon cœur la volonté de Dieu, comme étant des serviteurs de Jésus-Christ : *Non ad oculum servientes, quasi hominibus placentes ; sed ut servi Christi, facientes voluntatem Dei ex animo (b).* Voilà le second devoir ; c'est une fidélité entière et parfaite. Servez-les avec affection, regardez en eux le Seigneur, et non les hommes : *Cum bonâ voluntate servientes, sicut Domino, non et hominibus (c).* Voilà le troisième devoir des serviteurs envers leurs maîtres ; c'est une affection pleine de respect. Ils doivent s'attacher de bon cœur à leur service, les servir, non à regret et à contre-cœur, non en grondant et en murmurant, non en contredisant et par dépit, mais avec joie, avec affection et de bonne grâce, pour l'amour de Dieu, et dans la vue de lui plaire : *ut servi Christi.* Et parce qu'il est aisé de servir avec attention les maîtres qui sont bons et modérés, S. Pierre ajoute qu'on doit rendre les mêmes services à ceux qui sont rudes et fâcheux : *Servi subditi estote in omni timore dominis, non tantum bonis et modestis, sed etiam dyscolis (d).*

Voilà, domestiques, quels sont vos devoirs, tels que l'écriture vous les prescrit. Heureux le serviteur qui s'en acquitte ! Heureux aussi le maître qui possède un tel serviteur ! Un bon domestique peut faire beaucoup de bien dans une famille. S. Paulin, évêque de Nole (e), ami de S. Sévère-Sulpice, le remercia de ce qu'il lui avoit envoyé un nommé Victor pour lui rendre quelques services pendant sa maladie, et lui marqua que Dieu ayant égard à la sainteté de ce bon serviteur, lui avoit accordé des grâces et des bénédictions qu'il ne méritoit pas. Oh !

(a) Eph. 6, 5.

(b) Ibid. 6, 9.

(c) Eph. 6, 7.

(d) 1. Pet. 2, 18.

(e) S. Paulin, Ep. 11.

que le Seigneur regarde de bon œil un serviteur qui s'acquitte de tous ses devoirs envers son maître ! Expliquons-les plus en particulier.

Dem. Un domestique peut-il servir et obéir à son maître dans des choses illicites, quand il appréhende que son maître ne soit fâché de son refus, et qu'il craint de perdre ses gages, ou d'être congédié, s'il n'obéit pas ?

Rép. Un domestique doit savoir qu'il ne peut obéir à son maître dans les choses que la loi de Dieu défend : c'est pourquoi, si son maître veut lui faire perdre la messe les dimanches et les fêtes, ou le faire travailler ces jours-là ; s'il lui commande de dérober, de se battre, de se quereller ou de commettre quelqu'autre mauvaise action, non-seulement il n'est pas tenu de lui obéir, mais il pécherait même en lui obéissant. Ce n'est pas assez de s'abstenir des choses illicites, un domestique ne doit pas participer aux mauvaises actions de son maître. Il pèche, s'il lui donne aide et secours dans ses vengeances ou ses intrigues criminelles, etc. Il ne doit point craindre de dire à son maître qu'il ne peut lui rendre de semblables services ; mais il doit lui représenter avec respect qu'il est obligé d'obéir à Dieu plutôt qu'à lui : *Si justum est in conspectu Dei ; vos potius audire quam Deum judicare* (a). Si, malgré cela, le maître continue d'exiger de semblables choses, le serviteur doit le quitter, fallût-il perdre ses gages, son salut devant lui être plus précieux que tout le reste. Telle est la doctrine de S. Thomas, qui dit : *Non tenetur inferior suo superiori obedire ; si aliquid præcipiat in quo et non subdatur* (b).

Dem. Quel est le second devoir des domestiques envers leurs maîtres ?

Rép. C'est la fidélité. Un domestique doit être fidelle en tout ; fidelle de cœur et d'esprit ; avoir autant de soin de conserver et augmenter le bien de son maître, que le sien propre. Fidelle de la langue, parler peu et à propos, c'est le grand moyen d'éviter

(a) Act. 4., 19. (b) 2., 2., q. 104 a. 3.

beaucoup de péchés : *Qui odit loquacitatem, extinguit malitiam*, dit le Sage (a) : n'aller point raconter dehors ce que l'on dit ou ce que l'on fait dans la maison. Oh ! qu'il y a des domestiques qui, par leurs rapports, causent des querelles et des divisions, parlant au maître contre la maîtresse, ou à la maîtresse au désavantage du maître ; flattant les uns, aigrissant l'esprit des autres ! Rien ne trouble tant les familles que la langue d'un mauvais domestique. Fidelle de la bouche, n'être point sujet à la gourmandise. Servante de cabaret, ne prenez rien pour contenter votre sensualité, ou pour régaler vos compagnes : soyez fidelle de la main ; abstenez-vous, non-seulement des grands larcins, mais encore des petits : ne souffrez pas que les autres domestiques ou les enfans de la maison fassent tort au blé, au vin, au linge, et autres choses qui vous sont confiées. Enfin, soyez fidelle de tout le corps ; employez-vous tout de bon au service de votre maître, sans perdre de temps à de vains amusemens, sans attendre qu'on vous commande, autant en l'absence qu'en la présence de votre maître : *Non fraudantes, sed in omnibus fidem bonam ostendentes*, dit S. Paul (b) : afin que, par votre sage conduite, vous fassiez respecter à tout le monde la doctrine de Jésus-Christ notre Sauveur : *Ut doctrinam Salvatoris nostri Dei ornent in omnibus* (c). Voyez dans la genèse avec quelle fidélité Jacob servit Laban pendant vingt ans.

Dem. Les domestiques peuvent-ils prendre quelque chose furtivement à leurs maîtres, par forme de compensation, quand ils ont des gages trop modiques ?

Rép. Un domestique étant une fois convenus de prix avec son maître, est coupable de larcin, et par conséquent obligé à restitution, s'il prend secrètement quelque chose à son maître, même par forme de compensation. La raison en est qu'il n'a aucun sujet de l'accuser d'injustice, quoique le prix qu'il lui donne soit modique, et moindre peut-être.

(a) *Eccli.* 16, 5. (b) *Ad tit.* 2, 20. (c) *Gen.* 31.

que celui qu'il donne à ses autres domestiques. C'est ce qui paroît évident par la parole de l'évangile (a), où le père de famille ne voulut avoir aucun égard aux plaintes de quelques-uns des ouvriers qu'il avoit loués, lesquels murmuroient de ce qu'il donnoit une égale récompense à ceux qui avoient moins travaillé qu'eux. Mon ami, dit-il à l'un d'eux, je ne vous fais point de tort; n'êtes-vous pas convenu avec moi que je vous donnerois un denier pour votre journée? Prenez donc ce qui vous appartient, et vous en allez. Je veux donner à ce dernier autant qu'à vous: ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de ce qui m'appartient? *Nonne ex denario convenisti mecum? Tolle quod tuum est, et vade. Volo autem et huic novissimo dare sicut et tibi: an non licet mihi quod volo facere?*

Cette réponse fait voir clairement que le prétexte d'avoir beaucoup plus travaillé que les autres, ne peut autoriser un ouvrier ou un domestique à s'attribuer une plus grande récompense que celle dont il est convenu avec celui qui l'a loué.

Cette décision est aussi entièrement conforme à la doctrine du saint siège; car Innocent XI a condamné, par son décret du 2 mars 1679, cette proposition: *Famuli et famulae et domesticæ possunt occultè heris suis surripere, ad compensandum operam, quam majorem judicant salario quod recipiunt*. C'est-à-dire, les serviteurs et les servantes domestiques peuvent prendre en cachette à leurs maîtres de quoi récompenser le service qu'ils leurs rendent, lorsqu'ils le jugent plus grand que les gages qu'ils reçoivent. Ce pape a jugé cette opinion si dangereuse, qu'il défend de la soutenir et de l'enseigner, sous peine d'excommunication *ipso facto*, réservée au saint siège.

Ajoutons qu'il n'est pas non plus permis aux serviteurs de rien donner qui appartienne à leurs maîtres, pour faire faire la besogne dont ils sont chargés, et qu'ils peuvent faire, s'ils veulent travailler raisonnablement.

(a) *Matth. 20, 11, et seq.*

Dem. Quel est le troisième devoir des domestiques envers leurs maîtres ?

Rép. Ils doivent les aimer et s'attacher à eux , non à leurs défauts ni aux vices auxquels ils pourroient être sujets , mais à leur personne , les servant de bon cœur , *cum bonâ voluntate serviētes* , ainsi que parle l'apôtre. Quand vous servez votre maître de mauvaise grâce , et que vous n'avez aucune affection pour lui , il ne vous en sait pas gré , et vous perdez même devant Dieu le mérite de votre sacrifice.

Quoi ! vous laissez perdre le bien de votre maître par votre négligence ; vous ne faites pas ce qui est de votre devoir , vous vous en déchargez sur les autres ; vous vous amusez une heure dans un message que vous pourriez faire dans un quart-d'heure ? Gerson , dans le traité de la manière de vivre des fidelles , dans la considération 18 , avertit les domestiques de prendre garde à une faute à laquelle ils font peu d'attention ; savoir , de ne pas trop s'arrêter hors de la maison , quand les maîtres les envoient faire quelque commission , mais de revenir incontinent : *Missi , citò revertantur*.

Servantes causeuses , écoutez bien ceci. Vous jasez avec tout le monde , et vous ne cherchez qu'à perdre le temps : n'est-ce pas faire voir , par votre conduite , que vous n'avez aucun attachement au service de votre maître ? Vous êtes cause qu'il s'emporte , que votre maîtresse s'impatiente , que les enfans vous méprisent , et qu'ils parlent mal de la parole de Dieu et des sacremens , parce qu'ils voient que vous les fréquentez et que vous n'en devenez pas meilleures. Ils font mal , à la vérité , mais vous en êtes cause. Faites donc de bon cœur et avec diligence tout ce qui est de votre devoir , comme le faisant pour l'amour du Seigneur , et non pour l'amour des hommes : *Quodcumque facitis , ex animo operamini , sicut Domino , et non hominibus* , vous dit S. Paul (a) ; sachant que vous recevrez un

(a) Coloss. 3 , 23 , 24.

jour pour récompense de vos services l'héritage du Seigneur : *Scientes quod à Domino accipietis retributionem hæreditatis.*

Dem. Quel est le dernier devoir des domestiques envers leurs maîtres ?

Rép. C'est le respect. *Quicumque sunt sub iugo servi, dominos suos omni honore dignos arbitrentur, ne nomen Domini et doctrina blasphematur*, dit S. Paul (a) : que tous les serviteurs qui sont sous le joug de la servitude, sachent qu'ils sont obligés de rendre toutes sortes d'honneurs à leurs maîtres, afin de n'être pas cause que le nom et la doctrine de Dieu soient exposés à la médisance des hommes. Ainsi, que votre maître soit de grande ou de basse extraction, qu'il soit vertueux ou vicieux, vous ne devez pas lui manquer de respect, c'est toujours votre maître et votre supérieur. La puissance qu'il a sur vous vient de Dieu, et tout ce qui vient de Dieu mérite d'être respecté, chéri et honoré : *Omni honore dignos arbitrentur*. Vous devez les honorer d'un honneur intérieur, considérer la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans eux, comme parle l'apôtre : *Domino Christo servite* (b) ; ne les mépriser jamais dans votre cœur, excuser leurs défauts, supporter leurs imperfections, et prier pour eux. Vous devez aussi les honorer d'un honneur extérieur, ne jamais vous moquer d'eux, ni les tourner en ridicule ; ne pas en médire, ni vous entretenir de leurs défauts ; ne pas leur répondre arrogamment, mais avec soumission et humilité, et d'une manière honnête, quand même ils auroient tort.

Finissons cette conférence par un avertissement que S. Grégoire-le-Grand donne aux serviteurs aussi bien qu'aux maîtres, et qui est également utile aux uns et aux autres. *Aliter admonendi sunt servi*, dit ce S. Pape (c), *aliter domini. Servi scilicet*,

(a) 1. Tim. 6, 1.

(b) Coloss. 3, 24.

(c) Pastoral, 3. q. admoniti. 6.

*ut in se humilitatem conditionis semper aspi-
 ciant : domini verò , ut naturæ suæ quâ æqualiter
 sunt cum servis suis conditi , memoriam non amit-
 tant. Servi admonendi sunt dominos ne despi-
 ciant , ne Deum offendant , si ordinationi illius
 superbiendo contradicant. Domini quoque admo-
 nendi sunt , quia contra Deum de munere ejus
 superbiunt , si eos quos per conditionem tenent
 subditos , æquales sibi per naturæ consortium non
 cognoscant. Isti admonendi sunt , ut sciant servos
 esse dominorum : illi admonendi sunt , ut cognos-
 cant se conservos esse servorum.* Il faut avertir
 les serviteurs et les maîtres d'une manière diffé-
 rente. Il faut avertir les serviteurs qu'ils doivent
 supporter leur état avec humilité et avec patience ,
 honorer leurs maîtres , les servir , et ne pas les
 mépriser. Mais aussi l'on doit faire souvenir les maî-
 tres que les serviteurs sont des hommes comme
 eux , créés à l'image de Dieu , et capables de jouir
 du même bonheur dans le ciel , et par conséquent
 que les maîtres doivent avoir compassion de leurs
 serviteurs , et ne pas s'enorgueillir de la supériorité
 que Dieu leur a donnée. Voilà ce que la religion
 doit inspirer aux maîtres et aux serviteurs ; et , en
 le pratiquant , ils mériteront tous de recevoir de
 notre commun Maître le denier de l'évangile , je
 veux dire , la vie éternelle.



IX.^E CONFÉRENCE.

SUR LE CINQUIÈME COMMANDEMENT.

De l'homicide.

Non occides.

Vous ne tuerez point. Exode , ch. 20.

DIEU qui veut que nous ayions pour le prochain la même charité que nous avons pour nous-mêmes , nous défend , par le cinquième commandement , de lui nuire , soit dans son corps , ou dans son ame. Dans son corps il est défendu à tout particulier de blesser ou tuer aucun homme de son autorité privée : je dis de son autorité privée , parce que ce n'est pas un mal quand on le fait par autorité publique , dans une guerre légitime , ou pour exécuter les jugemens des magistrats. Ainsi les princes , ou les juges établis par eux , n'agissent point contre ce commandement , quand ils ôtent la vie à ceux qui méritent de la perdre ; car leur autorité est celle de Dieu : *Dei enim minister est* , dit S. Paul (a). Quand ils tuent , dit S. Augustin (b) , c'est Dieu qui tue : comme le coup que donne l'épée n'est pas attribué à l'épée , mais à la main qui s'en sert. Hors cette puissance qui vient de Dieu , et dont les souverains sont les dépositaires , nul particulier n'a droit sur la vie d'un autre. Il nous est aussi défendu par ce commandement , de nuire au prochain dans son ame. Comme il y a plusieurs péchés qui conduisent à cet homicide spirituel , nous en parlerons après avoir expliqué les principales choses qui regardent l'homicide corporel.

Dem. Quand un homme qui n'aime pas son voi-

(a) Rom. 13 , 4.

(b) Aug. de Civit. Dei , l. 1 , c. 21.

sin, tue un animal qui lui appartient, pèche-t-il contre le cinquième commandement ?

Rép. Cet homme pèche, 1. contre la charité, en tuant l'animal de son voisin, puisqu'il le fait par animosité, par la haine qu'il a contre lui, et par une espèce de vengeance qui n'est jamais permise à un chrétien. 2. Il pèche contre la justice, si cet animal étoit nécessaire ou utile à ce voisin, comme l'est une bête de charge, un cheval, un bœuf, un mouton, etc. ou même un chien propre à garder la maison ou un troupeau ; auquel cas cet homme seroit obligé en conscience à réparer tout le dommage que son voisin en auroit souffert, ou pourroit souffrir à l'avenir. Mais il n'a pas péché précisément contre le cinquième commandement : car quand Dieu a dit : *Non occides*, vous ne tuerez point, on ne doit pas entendre ce précepte des bêtes, de quelque espèce qu'elles soient, qu'il est permis de tuer, lorsque nous ne les tuons que pour notre usage, selon ce qui est dit dans l'écriture : *Omne quod movetur et vivit, erit vobis in cibum* (a). Ainsi on ne doit entendre ce commandement que du seul homicide, comme remarque S. Augustin : *Restat ut de homine intelligamus quod dictum est : Non occides* (b).

Dem. Est-il permis de tuer un homme pour défendre sa vie ? Comment doit-on se conduire dans un pareil cas ?

Rép. Il est permis de tuer un injuste agresseur, pour conserver sa vie, pourvu qu'on ne passe pas les bornes d'une défense juste et modérée, *cum moderamine inculpatæ tutelæ*. Car, selon le droit naturel, on est plus obligé à pourvoir à la défense et à la conservation de sa propre vie, qu'à celle d'autrui. Mais afin de demeurer dans les bornes d'une simple défense, il faut, 1. que celui qui est attaqué n'ait point d'autres moyens pour défendre sa vie ; car s'il la peut défendre en fuyant ou en blessant celui qui l'attaque, il ne lui est pas permis de le tuer. 2. Il ne doit pas user de plus de violence qu'il

(a) Gen. 9, 3.

(b) L. 1. de Civit. Dei, c. 20.

n'en faut pour se défendre. Par exemple , si l'agresseur étoit sans armes et que lui en eût , il ne lui seroit pas permis de le tuer : *Si aliquis ad defendendam propriam vitam utatur majori violentiâ quàm oporteat* , dit S. Augustin (a) , *erit illicitum*. 3. Il faut qu'il n'ait que l'intention de se défendre , et non celle de tuer. *Illicitum est quod homo intendat occidere hominem ut seipsum defendat , nisi ei qui habet publicam auctoritatem* (b). C'est-à-dire , qu'afin que l'on puisse tuer sans péché celui qui attente injustement à notre vie , il faut , selon ce saint docteur , 1. se contenir dans la modération d'une juste défense , et ne faire précisément que ce qui est nécessaire pour sauver sa vie ; 2. n'avoir pas intention de tuer , mais uniquement de se défendre.

Comme il est très-rare et difficile dans la pratique , que celui qui se voit injustement attaqué ne fasse précisément que ce qui est absolument nécessaire pour repousser la violence qu'on lui fait , et qu'il ne se laisse emporter à la passion et au mouvement de la vengeance , celui à qui il est arrivé de tuer son agresseur , doit le déclarer en confession , et l'on doit ordinairement lui imposer une pénitence.

Dem. Un homme est-il coupable d'homicide lorsqu'il tue un voleur qui emporte son bien ? Ne peut-on pas au moins tuer un voleur de nuit ?

Rép. Comme la vie de l'homme est beaucoup supérieure à nos biens temporels , il est certain que , selon les règles de la charité , on ne peut jamais , sans un grand crime , l'ôter à qui que ce soit pour conserver ces sortes de biens. Tel est le sentiment de S. Augustin , dans le livre 1 du libre arbitre , chap. 5. Alexandre III décide cette difficulté dans la réponse qu'il fait à un abbé de l'ordre de S. Benoît , qui l'avoit consulté au sujet de deux de ses religieux , dont l'un avoit tué un voleur de nuit , qui lui vouloit enlever ses habits. Ce pape (c) déclare qu'ils sont tous deux coupables ; l'un pour avoir aidé à

(a) 2 , 2 , q. 64 , a 7.

(b) Ibid.

(c) Alexandre III , in cap. Suscepimus , de hom. volunt.

lier le voleur, et l'autre pour l'avoir tué ; et il ajoute qu'il valoit mieux perdre le manteau avec la robe, que de commettre un tel crime pour des choses viles et passagères. Sur quoi la glose fait cette remarque (a), qu'ou ne doit jamais commettre un homicide pour éviter la perte des biens temporels : *Pro amissione rerum temporalium, nullus debet homicidium incurrere*. C'est donc avec une grande raison que le pape Innocent XI, par son décret du mois de mars 1689, a condamné les propositions suivantes, que quelques casuistes avoient osé soutenir.

Regulariter occidere possum furem pro conservatione unius aurei. C'est-à-dire, régulièrement parlant, je puis tuer un voleur pour conserver un écu d'or.

Non solum licitum est defendere, defensione occisiva, quæ actu possidemus, sed etiam ad quæ jus inchoatum habemus, et quæ nos possessuros speramus. Non-seulement il est permis de défendre, par une défense meurtrière, les choses que nous possédons actuellement, mais encore celles auxquelles nous avons un commencement de droit, et que nous espérons posséder.

Licitum est tam hæredi, quam legatario, contra injustè impedièntem, ne vel hæreditas adeatur, vel legata solvantur, se taliter defendere ; sicut et jus habentes in cathedram vel præbendam, contra eorum possessionem injustè impedièntem. Il est également permis à un héritier ou un légataire de se défendre jusqu'à tuer celui qui l'empêche injustement de se mettre en possession de l'héritage, ou de se faire délivrer des legs ; ce qui est aussi permis à celui qui a droit à une chaire ou à une prébende, contre celui qui en empêche injustement la possession.

Le clergé de France a aussi condamné, dans l'assemblée de 1700, la doctrine de ces propositions, comme contraires à la loi divine, à l'ordre de la charité que Dieu a établi, et au commandement

(a) *Glossa ibi.*

que Jésus-Christ nous a fait de pardonner à nos ennemis , de les aimer et de leur faire du bien.

Quant au voleur de nuit , il est vrai que les lois ne punissent pas comme homicide celui qui le tue , parce qu'on ne peut discerner si ce voleur vient pour tuer ou pour dérober : cependant la conscience ne permet pas de le tuer , quand il ne cherche qu'à dérober : ce seroit aller contre les règles de la charité et l'esprit de la loi nouvelle. C'est ainsi qu'on doit entendre ce qui est dit dans l'exode , chapitre 22 , v. 2 (a).

Dem. Est-il permis de tuer un agresseur pour sauver son honneur injustement attaqué , ou de se tuer soi-même dans un pareil cas ? L'honneur n'est-il pas préférable à la vie ?

Rép. Le solide et véritable honneur d'un chrétien , qu'il doit préférer à la vie , consiste à imiter Jésus-Christ , et à pardonner , à son exemple , les injures les plus grandes. Notre véritable gloire consiste à vivre de telle sorte que notre conscience ne nous reproche rien : *Gloria nostra hæc est testimonium conscientiae nostrae* (b). En un mot , un véritable chrétien doit se réjouir des affronts qu'on lui fait , et des opprobres dont on le couvre injustement ; parce que c'est par-là qu'il ressemble plus parfaitement à Jésus-Christ son divin Maître : *Beati estis cum maledixerint vobis homines , etc.* (c). Cette vérité de l'évangile supposée :

Il faut répondre qu'on ne peut , sans se rendre coupable d'homicide , ôter la vie à celui qui veut nous ôter l'honneur. Il n'est pas même permis à une femme de tuer celui qui veut lui ravir l'honneur de la chasteté. Elle est obligée de se défendre autant qu'elle peut ; mais si elle ne peut résister à la violence de ce malheureux , elle ne laisse pas de conserver devant Dieu la pureté de son ame : *Violentia non violatur pudicitia* , dit S. Augustin (d) , *si mente servetur*. C'est le sentiment dont les saints ont été pénétrés , et qui fit dire à sainte Luce , en

(a) *Estius ibi.*

(b) 2. *Cor.* 1 , 12.

(c) *Math.* 5 , 11.

(d) *Aug. Ep.* 228 , n. 40.

répondant au tyran Paschasius , qui la menaçoit de la faire déshonorer par violence : *Si me invitam jusseris violari , castitas mihi duplicabitur ad coronam*. Cette doctrine est si conforme à l'évangile , qu'il est inutile d'en donner davantage de preuves. Nous ajouterons seulement la condamnation qu'Innocent XI fit , par son décret du 2 mars 1679 , de la proposition suivante , qui a du rapport à cette matière.

Eas est viro honorato occidere invasorem qui nititur calumniam inferre , si aliter hæc ignominia vitari nequit. Idem quoque dicendum , si quis impingat alapam , vel fuste percutiat ; et post alapam vel ictum fustis , fugiat (a). C'est-à-dire :

Il est permis à un homme d'honneur de tuer un agresseur qui s'efforce de le noircir par une calomnie , s'il ne peut l'éviter par une autre voie. Il en est de même , si quelqu'un lui donne un soufflet , ou un coup de bâton , et s'enfuit après le soufflet ou le coup de bâton donné.

Quant au second chef , si l'on peut se tuer soi-même pour éviter la perte de son honneur , nous répondons , avec S. Thomas , qu'il n'est jamais permis de se procurer la mort : *Seipsum occidere est omnino illicitum (b)*. Et ce saint docteur , descendant dans le cas particulier dont il s'agit , dit nettement qu'une femme ne le peut pas pour sauver son honneur. *Non licet mulieri seipsam occidere , ne ab alio corrumpatur. Non debet in se committere crimen maximum , quod est sui ipsius occisio ; quia non inquinatur corpus nisi de consensu mentis (c)*. Que si l'on objecte l'exemple de quelques saints , il faut répondre qu'ils sont en très-petit nombre , et qu'aucun d'eux ne l'a fait que par une forte inspiration du Saint-Esprit.

Dem. Doit-on regarder comme coupable d'homicide celui qui tue un homme par hasard , et sans avoir eu aucune intention de le tuer ?

Rép. Régulièrement parlant , ce qui est casuel

(a) *Inter.* 95 , *propos. damnatas* , p. 30.

(b) 2 , 2 , q. 64 , a 4. (c) *Ibid.* ad 3 et ad 4.

n'est pas péché, dit S. Thomas (a), parce qu'il n'est pas volontaire. L'écriture nous fournit une preuve de cette vérité (b), quand elle dit que si deux hommes étant sortis ensemble bons amis, et s'étant mis à couper du bois l'un proche de l'autre, la coignée de l'un vient par hasard à s'échapper de sa main et tue l'autre, un tel accident ne rend pas coupable celui qui a tué l'autre, et qu'on doit lui conserver la vie. C'est donc une vérité certaine qu'un homicide purement casuel, n'est pas, absolument parlant, un péché. La raison est qu'il n'y a que la volonté qui soit la véritable cause du péché actuel : *Non nisi voluntate peccatur*, dit S. Augustin (c). Néanmoins il peut quelquefois arriver que ce qui n'est pas actuellement et de soi volontaire, le soit par accident suffisamment pour rendre un homme coupable ; par exemple, lorsque par une négligence condamnable, ou faute d'apporter la précaution qu'il doit, il tue un homme pensant tuer une bête. Ce qui peut arriver en deux manières, continue S. Thomas ; la première, en faisant une chose illicite ; la seconde, en n'apportant pas la diligence et la précaution requises, lorsqu'on fait une chose permise. De-là il est aisé de conclure que celui qui a tué un homme par un pur hasard, et sans avoir eu directement ni indirectement la volonté, n'est aucunement coupable d'homicide ; mais qu'il en est coupable, s'il est arrivé pour avoir fait une chose illicite ; ou si, en faisant une chose licite, il a négligé d'apporter toute l'attention et la précaution qu'il devoit.

Dem. Un homme qui, dans la colère, a frappé une femme enceinte, laquelle peu de temps après est accouchée d'un enfant mort ; est-il coupable d'homicide ; et une femme grosse en est-elle coupable, lorsqu'ayant dansé avec excès, elle vient à faire une fausse couche, quoique l'un et l'autre n'aient pas eu l'intention de commettre un homicide ?

Rép. La décision de cette difficulté dépend du

(a) 2, 2, q. 64, a. 8.

(b) Deuter. 19, 5.

(c) Aug. de duabus naturis, c. 10. seu n. 14.

principe de S. Thomas (a), que nous venons de rapporter ; savoir , que l'homicide casuel peut arriver en deux manières : 1. en faisant une chose défendue : 2. en faisant une chose licite , sans apporter la précaution nécessaire en la faisant. Dans l'un et l'autre cas , on est coupable d'homicide. Voilà le principe sur lequel se fonde ce saint docteur. Pour décider la question proposée , suivant ce principe , un tel homme est coupable de la mort de l'enfant , parce qu'en frappant la mère , qui en étoit enceinte , il a fait une chose qui lui étoit défendue : *Ille qui percutit mulierem prægnantem* , (ce sont ses termes) , *dat operam rei illicitæ ; et ideò si sequatur mors mulieris vel pueri animati , non effugiet homicidii crimen* (b). Il est donc certain que , dans le cas proposé , cet homme est coupable d'homicide , si l'enfant étoit vivant lorsqu'il a frappé cette femme , et s'il ne l'étoit pas , il est encore certain qu'il a commis un grand péché en frappant une femme dans l'état de sa grossesse , et qui a fait une fausse couche ensuite de ce mauvais traitement. Il faut en dire de même , selon S. Antonin (c) , d'une femme grosse qui , par des excès de danses ou autre excès , s'est exposée volontairement au danger de perdre son fruit.

Dem. Les pères et mères qui mettent coucher leurs enfans nouvellement nés avec eux , sont-ils coupables d'homicide , si leurs enfans viennent à être suffoqués ?

Rép. Il est constant que les pères et mères et autres personnes , qui mettent coucher les enfans nouvellement nés avec eux , et qui les suffoquent pour n'avoir pas apporté toute la diligence requise , sont véritablement coupables d'homicide devant Dieu , comme il paroît par un ancien canon qui est d'Étienne V (d) , où ce pape écrivant à Hubert , évêque de Mayence , dit qu'il faut avertir les pères et les mères de ne pas coucher avec eux leurs

(a) 2 , 2 , q. 64 , a 8.

(b) *Ibid.* ad 2.

(c) 1 , p. *Sum. Th.* tit. 7 , 8 , §. 1.

(d) *Steph. V. in Can. Consuluisti* 20 , 2. q. 5.

petits enfans , de peur que , par leur négligence , ils ne les suffoquent , et qu'ils ne se rendent par-là coupables d'homioide ; auquel cas , ils ne peuvent en être excusés , puisque ceux-là même en sont coupables qui , par l'avortement , procurent la mort d'un enfant , quoiqu'il ne soit pas encore né. Quand même ces pères et mères auroient apporté toute la précaution nécessaire pour éviter la suffocation de leur enfant , et que cet accident ne seroit pas arrivé , ils ne laisseroient pas d'être criminels devant Dieu , pour s'être volontairement exposés aux dangers de l'étouffer : c'est pourquoi c'est un cas réservé dans plusieurs diocèses , de mettre ainsi coucher les enfans avant l'an et le jour.

Dem. Est-il permis de procurer l'avortement à une femme ; et peut-on lui donner des remèdes pour la rendre stérile ?

Rép. Il n'est pas permis de faire périr le fruit d'une femme par des breuvages ou par d'autres moyens , lors même qu'il n'est pas animé : c'est un péché défendu par le cinquième commandement du décalogue. Les conciles et les anciens pères ont traité d'homicides ceux qui procurent l'avortement à une femme , de quelque manière que ce soit. S. Basile , dans sa lettre à Amphilochius , canon 2 , dit nettement qu'une femme qui a fait périr son fruit , doit souffrir la peine des homicides , et qu'il ne faut pas s'arrêter à la subtilité de ceux qui examinent s'il étoit animé ou non : *Quæ de industriâ fetum corrumpit cædis pœnas luat : formati autem vel informis subtilitas à nobis non attenditur.*

Quelques casuistes ayant eu la témérité d'user de distinction , pour excuser de péché une fille qui se procure un avortement pour sauver sa vie ou son honneur , le pape Innocent XI condamna , par son décret du mois de mars 1679 , les propositions qui suivent. Il est permis de procurer un avortement , avant que le fruit soit animé , de peur que la fille , étant reconnue enceinte , on ne la tue , ou qu'elle ne soit diffamée : *Licet procurare abortum ante animationem fetûs ; ne puella deprehensa gravida , occidatur aut infametur.*

Il semble probable que le fruit , pendant qu'il est dans le sein de la mère , est toujours privé de l'ame raisonnable , et qu'il ne commence de l'avoir que quand il vient au monde ; et par conséquent , il faut dire qu'on ne commet jamais d'homicide en procurant un avortement : *Videtur probabile omnem fetum quandiu in utero est , carere animâ rationali , et tunc primum incipere eandem habere , cum paritur : ac consequenter dicendum erit in nullo abortu homicidium committi.* Ces propositions furent encore condamnées par le clergé de France , dans l'assemblée de 1700.

On doit aussi traiter d'homicides les médecins ou apothicaires qui donnent des remèdes à une femme , soit pour procurer un avortement , soit pour l'empêcher de concevoir et la rendre stérile , ainsi qu'il est dit au chap. *Si aliquis , de homicid. voluit : vel casuali* , qui est rapporté dans le pénitenciel romain , au titre de l'homicide , chap. 32. *Si aliquis , causâ explendæ libidinis , vel odii meditatione , homini aut mulieri aliquid fecerit , vel ad potandum dederit , ut non possit generare aut concipere , vel nasci soboles , ut homicida teneatur.*

Dem. Une femme enceinte , étant dangereusement malade , peut-elle prendre une médecine , qui probablement lui sauvera la vie , quoiqu'il soit moralement certain qu'elle lui fera perdre son fruit ?

Rép. Quelques docteurs estiment qu'elle le peut , parce qu'elle peut , disent-ils , préférer sa vie à la conservation de son fruit. Nous répondons néanmoins , que , si le fruit est animé , une mère chrétienne ne peut pas en conscience prendre un tel remède , parce que la vie de l'ame de son enfant lui doit être infiniment plus chère que sa propre vie corporelle , et qu'elle est obligée de préférer le salut de son enfant , qui ne verroit jamais Dieu , et qui souffriroit la peine du dam , s'il mouroit sans baptême , à une vie périssable telle que celle du corps. C'est ce qu'enseigne Sylvain (a) , appuyé du suffrage d'un grand nombre d'auteurs , et de l'autorité de S. Ambroise ,

(a) Sylv. in 2 , 2 , q. 64. a. 7. quæst. 4 , concl. 1.

qui dit : *Si non potest subveniri alteri , nisi alter , lædatur , commodius est neutrum juvari , quàm gravari alterum* (a). Cabassutius est dans le même sentiment (b) ; et , comme c'est le plus sûr dans la pratique , il faut conclure qu'une femme enceinte ne peut pas prendre une médecine , qui probablement lui sauvera la vie , lorsqu'il est moralement certain qu'elle lui fera perdre son fruit , soit qu'il soit animé ou non. Le plus sûr pour sa conscience , est d'abandonner sa vie à la divine providence , plutôt que de vouloir la conserver par un moyen qui , dans le sentiment de plusieurs habiles docteurs , est illicite.

Dem. A quoi est obligé celui qui a tué ou blessé une personne ?

Rép. Quand un homme en a tué un autre , sans y être contraint par une juste défense de sa propre vie , il est obligé , 1. à en faire une sévère pénitence. Les anciens conciles soumettoient les homicides volontaires à une pénitence qui devoit durer autant que leur vie , et on ne les recevoit à la communion qu'à la mort , suivant le canon du concile d'Ancyre , tenu en l'an 314. Quoiqu'à présent on use d'indulgence à l'égard des meurtriers , l'église veut néanmoins qu'on leur impose une sévère pénitence , à proportion de la grièveté de leur péché.

2. Celui qui a commis un homicide , doit réparer tout le dommage qu'il a causé par son homicide , selon l'équité et l'estimation des personnes prudentes et éclairées ; de sorte que , si celui qui a été tué , avoit une famille et des enfans qui vivoient de son travail , le meurtrier doit pourvoir à leur subsistance , comme parle S. Antonin (c).

Celui qui en a blessé un autre , doit le dédommager du tort qu'il lui a fait par sa blessure. Si c'est une mutilation qui rende le blessé incapable de gagner sa vie , comme il faisoit auparavant , on doit réparer tout le tort qu'on lui a fait par cette

(a) S. Ambr. in Can. Denique , c. 14. q. 4.

(b) Cabass. Jur. Can. Theor. et praxis , l. 5 , 20 , n. 8.

(c) 2. p. Sum. Th. tit. 2 , c. 2 , §. 2.

mutilation , autant qu'il est possible , dit saint Thomas (a). Ajoutons qu'il faut avoir égard , non-seulement à la nature de la mutilation , mais encore à la qualité du blessé. La restitution est d'une plus grande obligation à l'égard d'un pauvre , qu'à l'égard d'un riche , et doit s'étendre à sa famille qui en souffre un plus grand dommage.

3. L'irrégularité qui est un empêchement canonique , par lequel on est rendu inhabile à recevoir les saints ordres , est la dernière peine attachée à l'homicide (b). Quand on a commis un homicide ou une mutilation injuste et illicite , on encourt l'irrégularité *ex delicto*. Si l'homicide n'est pas injuste ni illicite , l'irrégularité est simplement *ex defectu*.

Dem. Est-il permis de se souhaiter la mort ?

Rép. Il est certain que , comme il n'est pas permis de se tuer soi-même , ni même de couper ou faire couper quelque membre de son corps , à moins que ce retranchement ne soit nécessaire pour conserver la vie de tout le corps , de même il n'est pas permis de se souhaiter la mort par colère , par impatience , et contre l'ordre de Dieu , à qui il appartient de donner et d'ôter la vie , ainsi qu'il est dit dans le deutéronome : *Ego occidam , et ego vivere faciam.* (c).

Il faut remarquer cependant qu'on peut se souhaiter la mort par un bon motif ; par exemple , à cause des maux innombrables qui sont inséparables et qui surviennent dans cette vie , du danger où l'on y est de tomber en péché , ou par un désir ardent d'aller s'unir à Dieu dans l'éternité. Pour ces raisons , on peut sans péché désirer la mort , pourvu néanmoins que ce désir soit accompagné d'une parfaite et entière soumission à la volonté de Dieu. En effet , on ne peut être juste sans aimer Dieu parfaitement , et on ne l'aime pas parfaitement , si l'on ne désire de le voir et de le possé-

(a) 2 , 2 , q. 62 , a 2. (b) C. Trid. Sess. 14 , cap.

(c) Deut. 32 , 39.

der : ce qui ne peut arriver que par la mort , qui est la porte où il faut nécessairement passer pour aller jouir de sa présence , suivant cette parole de l'évangile , *transiit à mortem in vitam* (a). C'est ce qui faisoit dire à S. Paul que le plus ardent de ses desirs étoit de mourir : *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo* (b).

Les saints ont toujours été dans ces sentimens ; témoins saint Augustin (c) , et le pieux auteur des Soliloques , qui se trouvent parmi les ouvrages de ce père , lequel , dans le transport de son amour , disoit à Dieu : *Eia , Domine , moriar ut te videam... nolo vivere , volo mori*. On ne peut donc que louer une personne qui forme de semblables desirs dans son cœur , pourvu qu'elle soit parfaitement soumise à la volonté de Dieu , comme l'étoit saint Augustin , lorsque voyant Hipponé , sa ville épiscopale assiégée , et les habitans prêts à être massacrés , il demanda à Dieu de le retirer de cette vie pour n'être pas témoin d'un si grand malheur : ce que Dieu lui accorda , suivant le rapport de Possidius , auteur de la vie de ce saint évêque.

Dem. Quel fruit faut-il retirer de cette conférence ?

Rép. C'est , 1. de considérer combien le crime de l'homicide déplaît à Dieu : *Virum sanguineum et dolosum abominabitur Dominus* (d) , et la peine qu'il y a attachée. Si quelqu'un répand le sang d'un homme , on répandra réciproquement le sien , dit-il , dans la genèse. *Quicumque effuderit humanum sanguinem , fundetur sanguis ejus* (e). O la terrible menace ! Dieu ne veut pas dire seulement que celui qui tue son frère mourra misérable , et que celui qui frappe avec le glaive , périra par le glaive ; il veut dire encore , dans la pensée de saint Ambroise (f) , qu'il mourra comme un Caïn et un désespéré ; que sa conscience sera

(a) Jean. 5 , 24.

(b) Philip. 1 , 23.

(c) In Aug. in Ps. 141 , n. 18. (d) Ps. 5 , 8.

(e) Gen. 9 , 6.

(f) L. de Noë et arca , c. 26.

son propre bourreau , qui lui reprochera sans cesse son crime. 2. C'est d'éviter les querelles , les disputes , les cabarets , et la compagnie de certains esprits mal-faits qui vous portent à la vengeance : n'écoutez pas ces boute-feux de la discorde. Quelque humble , doux et patient que fût David , il ne trouva point de meilleur moyen que celui-ci , pour s'empêcher de tuer Saül. L'occasion étoit belle , il voyoit son ennemi entre ses mains : les soldats qu'il avoit avec lui dans la caverne où il s'étoit retiré , lui conseilloyent de le perdre , et l'y portoient même par un principe de justice. Ce jour dont le Seigneur vous a parlé , est enfin arrivé , lui disoient-ils (a) ; il vous a promis de vous livrer votre ennemi ; le voilà , passez-lui votre épée dans le corps. Que n'eût pas fait David , s'il eût voulu les écouter ! Mais il leur répondit avec une admirable fermeté : Dieu me garde de faire ce que vous me conseillez , et de mettre la main sur lui : *Propitius sit mihi ne faciam hanc rem Domino meo Christo Domini mei , ut mittam manum meam in eum.* Oh ! si vous imitez ce grand prince , votre passion s'affoibliroit peu-à-peu ; et rejetant loin de vous ces séducteurs qui entretiennent votre colère et votre vengeance , vous reviendriez insensiblement en vous-même. Priez Dieu qu'il vous fasse part de la douceur et de la modération de ce saint roi : ce sera le moyen de bien vivre avec tout le monde , et de mériter la récompense que le Seigneur a promise aux hommes pacifiques.

(a) 1. Reg. 24 , 5.

X^E. CONFÉRENCE.

Sur la haine et les inimitiés.

Non occides.

Vous ne tuerez point. Exode , ch. 20.

LE cinquième commandement ne se borne pas seulement à défendre l'homicide consommé , qui donne la mort du corps ; il défend encore , suivant l'explication que le Sauveur en donne (a) dans l'évangile , la colère , la haine , la vengeance ; passions très-dangereuses , qui , quoiqu'elles ne paroissent pas toujours au-dehors , ne laissent pas de nous rendre criminels devant Dieu. Ce n'est donc pas assez , pour observer ce commandement , d'éviter l'homicide de fait , qui va jusqu'à ôter la vie du prochain ; il faut entrer dans l'intérieur du cœur , aller jusqu'à la racine du mal , et corriger dans nous tous ces mouvemens de haine et de vengeance , qui nous font désirer la perte de celui qui est l'objet de notre animosité. Ce n'est pas être seulement homicide , que de tremper ses mains dans le sang de nos frères , c'est l'être encore , que de conserver dans le cœur de la haine contr'eux : et l'apôtre S. Jean ne fait pas de difficulté de nous dire que quiconque hait son frère , est un homicide : *Omnis qui odit fratrem suum , homicida est* (b). Il y a bien peu de différence , dit Salvien , entre ceux qui tuent , et ceux qui haïssent à mort : *Non sunt longè ab occidentibus , qui animo occisionis ode-runt* (c). C'est ce vice que nous attaquerons aujourd'hui ; et comme la haine est la cause ordinaire des

(a) Matth. 5 , 22.

(b) 1. Joan. 3 , 15.

(c) Salv. de Provid. l. 8.

inimities, nous expliquerons l'un et l'autre, et nous donnerons quelques remèdes pour les éviter.

Dem. Qu'est-ce que la haine, et quel est le caractère d'un homme sujet à ce vice ?

Rép. On entend en général par la haine, une aversion que l'on a de ce que l'on croit être contraire à notre bien, à nos inclinations, et à nos intérêts ; car, comme le bien est l'objet de l'amour, le mal est celui de la haine : *Odium est fuga mali*. Cette passion, comme les autres, peut être bonne ou mauvaise. Si l'on hait ce que l'on doit haïr, elle est bonne ; mais, si l'on hait ce que l'on doit aimer, elle est vicieuse. Ainsi haïr son prochain que la loi de Dieu nous ordonne d'aimer, c'est une haine très-mauvaise, et beaucoup plus criminelle que la colère, comme remarque S. Augustin. *Quid est odium*, demande ce père (a) ? *Ira inveterata, ira festuca est, odium trabs*. La colère est un mouvement passager ; mais la haine est un ressentiment invétéré : la colère est une prompte émotion de la bile qui s'enflamme et s'éteint dans un moment, ce n'est qu'un fétu et une paille dans l'œil ; mais la haine est une poutre qui crève l'œil. Un vindicatif ne sauroit voir celui qu'il hait ; il ne peut souffrir qu'on en dise du bien ; il n'est attentif qu'à lui reprocher ses vices et ses défauts. Il ressemble, dit S. Basile (b), à ces vilaines monches qui négligent ce qui est bon et utile, pour s'attacher à des ulcères et à des plaies. Il ressemble aux vautours et aux corbeaux, qui ne cherchent jamais les parterres et les belles fleurs, comme les autres oiseaux, mais seulement des cadavres puans sur lesquels ils se jettent. Tel est l'esprit d'un homme qui en hait un autre. Il cache toutes les bonnes qualités de celui qui est l'objet de sa haine ; s'il a quelque vice, c'est où il s'arrête ; c'est-là où il fixe ses regards : il ne peut le voir de bon œil : tout ce qu'il fait lui déplaît : il reproche ses foiblesses, sa famille, ses défauts personnels, ou ceux de ses parens ; semblable à la mer qui

(a) Aug. Hom. 42.

(b) Hom. de ira.

ensevelit dans ses abîmes l'or, les pierreries, et ce qu'il y a de plus précieux dans un vaisseau, tandis qu'elle ne pousse sur ses rivages que des cadavres et d'inutiles restes d'un triste naufrage. Voilà ce que c'est que la haine et le caractère d'un homme sujet à ce vice. *Odium est ira inveterata*. Pour n'y pas tomber, il faut résister d'abord à la colère : *Sol non occidat super iracundiam vestram* (a).

Dem. La haine qu'on porte à une personne qui vit dans le désordre, est-elle criminelle ?

Rép. Il faut, dit S. Thomas (b), considérer le prochain comme homme et pécheur ; distinguer en lui ce qui vient de Dieu et ce qui est de l'homme : ce qui vient de Dieu sont les biens de la nature et de la grâce ; et ce qui vient de l'homme sont les vices et le péché. Si nous considérons le prochain comme l'ouvrage de Dieu, jamais il ne nous est permis de le haïr.

Le précepte de la charité nous oblige d'aimer nos plus grands ennemis, si nous voulons être les enfans du Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans, et qui fait pleuvoir sur les justes et les injustes. Mais, si nous considérons le prochain comme pécheur, vivant dans le désordre, pour lors il nous est permis de haïr dans lui le péché, et ce qui l'éloigne de la souveraine justice. C'est-là cette haine parfaite dont parloit le roi prophète, quand il disoit : *Perfecto odio oderam illos*. Il ne haïssoit pas dans les pécheurs la nature par laquelle ils sont hommes, mais uniquement cette malice et cette impiété qui les rendoient les ennemis de Dieu qu'il aimoit : c'est l'explication que S. Augustin donne à ces paroles : *Iniquos odio habui, et legem tuam dilexi* (c). Voilà les dispositions où nous devons être à l'égard des méchans. Mais ce sont des ivrognes, des scélérats et des débauchés : n'importe, laissez leurs déréglemens et leurs vices, mais non pas leurs personnes. Ce sont des hérétiques ; combattez leurs erreurs, mais conservez la

(a) Eph. 4, 26.

(b) 2, 2. q. 34, a 3.

(c) In Ps. 118, v. 113.

charité. C'est la règle que donne S. Léon écrivant à Rustique, évêque de Narbonne : *Odio habeantur peccata, non homines* (a).

Dem. Peut-on, sans pécher, souhaiter à son ennemi quelques maux temporels, comme des maladies, des disgrâces en ses entreprises, en ses biens, etc.

Rép. Si, en souhaitant des maux temporels à un ennemi qui nous persécute injustement, on n'a point d'autre intention, sinon que ces maux contribuent à son salut, et soient utiles à sa conversion, on ne pèche point, dit S. Thomas (b). On peut même désirer qu'un ennemi ne se relève pas de la disgrâce où il est tombé, afin qu'il soit hors d'état de nous nuire, ou à nos parens, pourvu que dans ces rencontres on agisse par un pur zèle de la justice, suivant ces paroles du prophète : *Zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns* (c). Cette doctrine est conforme à celle de S. Grégoire-le-Grand, qui dit (d) : *Evenire plerumque solet ut non amissâ charitate, inimici nos ruina lætificent, et rursùm ejus gloria sine invidiæ culpâ contristet ; cum et ruente eo, quosdam benè erigi credimus, et proficiente illo ; plerosque injustè opprimi formidamus*. Mais, si l'on souhaite à son ennemi quelque mal par un esprit de vengeance ou de haine, on pèche contre le précepte de la charité du prochain, selon lequel un chrétien est obligé en conscience d'aimer même son propre ennemi, d'avoir le cœur disposé à lui désirer et à lui procurer du bien, à prier pour lui, et à lui pardonner les offenses qu'il en a reçues ; enfin, à l'assister corporellement et spirituellement dans des besoins pressans où il peut se trouver, comme il le feroit pour tout autre chrétien, selon ce précepte de Jésus-Christ : *Diligite inimicos vestros ; benefacite his qui oderunt vos, et orate pro persequentibus et calumniantibus vos* (e).

(a) S. Leo in Can. Odio, 2. dist. 86.

(b) 2, 2, q. 83, a 8 ad 3.

(c) Ps. 72, 3.

(d) Greg. l. 22. Moral. c. 6.

(e) Matth. 5, 44.

Dem. Est-on obligé de donner à ses ennemis des marques extérieures d'amitié ? Y a-t-il quelque cas où l'on puisse les leur refuser ?

Rép. S. Bernardin de Sienne (a) s'étant proposé cette question : Si tous les chrétiens sont obligés devant Dieu à donner des marques extérieures d'amitié à leurs ennemis , répond qu'il paroît qu'ils y sont obligés , selon ces paroles de Jésus-Christ : *Si vous ne saluez que vos frères , que faites-vous de plus que les païens ? car ne le font-ils pas aussi ? Nonne ethnici hoc faciunt (b) ?* Par ces paroles , Notre-Seigneur semble vouloir nous dire qu'il ne suffit pas de marquer notre bienveillance à nos amis par des signes extérieurs , mais que nous devons faire la même chose à l'égard même de nos ennemis.

Néanmoins , comme ce saint reconnoît qu'il peut y avoir quelque exception à cette règle générale , voici comme il s'explique. Il faut savoir , dit-il , qu'il y a des signes sans lesquels on ne peut faire connoître la charité qu'on a dans le cœur , et à la pratique de laquelle tous les fidèles sont obligés , parce que si l'on refuse absolument de le faire paroître par ces sortes de signes , on donne lieu de croire qu'au lieu de la charité , on a encore quelque haine dans le cœur. Or , ces signes les plus usités sont de saluer les personnes , soit en les prévenant ou en leur rendant le salut , et de leur parler dans l'occasion où l'on est invité. D'où il s'ensuit que , quand on ne veut point saluer son ennemi , qu'on évite de le rencontrer , de peur de lui donner cette marque de charité , ou qu'on refuse de lui parler , on donne par cette conduite des preuves de la haine qui demeure cachée dans le cœur ; à moins que celui qui refuse de parler à son ennemi , ou qui s'en éloigne , n'en use ainsi pour éviter un plus grand mal , ou qu'il n'ait quelqu'autre raison légitime d'en agir de la sorte : auquel cas , ajoute ce saint , il doit , s'il le peut commodément , la faire connoître

(a) *Serm.* 28 , in feriâ 3. post 3. Dom. Quadr. a 3 , c. 1.

(b) *Matth.* 5 , 47.

à ceux qui seroient présens , pour ne pas leur donner occasion de scandale.

Voilà , ce semble , tout ce qu'on peut dire sur la difficulté proposée : c'est-à-dire , qu'il faut toujours avoir une charité chrétienne pour son ennemi , et ne pas refuser de lui en donner des marques , à moins qu'on n'ait sujet de craindre qu'il en arrivera quelque inconvénient. On n'est pas cependant obligé à lui donner des marques extérieures d'un amour tendre et familier , telles qu'on a coutume d'en donner à un ami particulier ; ou de lui faire des grâces qu'une juste et pressante nécessité ne demande pas , étant suffisant qu'on ait le cœur disposé à les lui faire dans le besoin. C'est la doctrine de S. Thomas (a).

Dem. Quelle est la règle ordinaire qu'on doit suivre au sujet du pardon des ennemis ?

Rép. La règle ordinaire qu'on doit suivre dans ces occasions , c'est , 1. que celui qui a offensé le prochain , et qui par ses paroles ou ses actions s'est rendu son ennemi , soit le premier à lui demander pardon et à chercher à se réconcilier avec lui. C'est le sens de ces paroles du Sauveur : *Si lorsque vous présentez votre offrande à l'autel , vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous , laissez là votre don devant l'autel , et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère ; et puis vous reviendrez offrir votre don* (b). 2. Celui qui a été offensé , est obligé de remettre intérieurement l'injure qu'il a reçue , et même , si l'agresseur demande à se réconcilier avec lui , il doit être disposé à le recevoir et à lui pardonner de tout son cœur. C'est ce qu'enseigne S. Augustin. *Si ille non læsit , dit ce père (c) , non opus est pergere ad reconciliationem ; non enim veniam postulabis ab eo qui tibi fecit injuriam ; sed tantum dimittes , sicut tibi dimitti à Domino cupis quod ipse commiseris*. 3. Celui qui en a offensé un autre , doit réparer le tort qu'il lui a fait , soit en sa per-

(a) 2 , 2 , q. 25 , a 9 , in corp. (b) Matth. 5 , 23 , 24.

(c) L. 1. de Serm. Dom. in monte , c. 10 , n. 27.

sonne, soit en ses biens ou en son honneur : et celui qui a été offensé, peut, sans blesser la charité, en demander et en poursuivre en justice la réparation convenable, lorsqu'il ne la peut obtenir autrement. 4. Ils sont obligés l'un et l'autre à quitter la haine et l'inimitié ; sans quoi ils ne peuvent ni mériter le pardon de leurs péchés, ni en recevoir l'absolution dans le sacrement de pénitence, ni faire aucune bonne œuvre qui soit agréable à Dieu : *Si charitatem non habuero, nihil mihi prodest* (a). Je dis de plus, avec l'apôtre, que, quand un vindicatif souffriroit le martyre, il ne seroit pas sauvé ; il seroit, dit S. Grégoire (b), le martyre du diable, et non celui de Jésus-Christ. *Sua dedit et se diabolo*. Nous avons là-dessus un fameux exemple dans l'histoire ecclésiastique.

Il y a avoit à Antioche un chrétien nommé Nicéphore (c), simple laïc, du temps des empereurs Valérien et Galien, qui étoit ami particulier d'un prêtre du même lieu, nommé Saprice. Ils vivoient ensemble comme deux frères ; mais, après avoir entretenu long-temps cette merveilleuse correspondance, il arriva, par je ne sais quel malheur, que leur amitié se ralentit, et que leur union se changea en une rupture ouverte. Leur inimitié alla jusqu'au point de ne pouvoir plus se supporter. Ce refroidissement mêlé d'animosité, dura un temps assez considérable ; mais enfin Nicéphore entra en lui-même, et considérant que la haine étoit un vice diabolique, il s'adressa aux amis de Saprice, pour ménager sa réconciliation. Il lui fit dire qu'il reconnoissoit sa faute, qu'il avoit un sensible regret de l'avoir offensé, et qu'il le prioit de vouloir lui pardonner et de lui rendre son amitié. Saprice ne voulut point écouter les prières de Nicéphore, et rejeta ses soumissions. Nicéphore, sans se rebuter de ce premier refus, lui fit parler de nouveau par d'autres amis, qui ne furent pas plus heureux que les premiers. Il ne crut pourtant pas devoir en

(a) 1. Cor. 13, 3.

(b) Greg. 3, Pastor. c. 21.

(c) Vie de S. Nicéphore, Martyr, 9 février.

demeurer là ; il alla lui-même trouver Saprice , se jeta à ses pieds , et le conjura par le Seigneur de vouloir lui pardonner ; mais cet homme implacable demeura inflexible. Dans une persécution que Valérien excita contre l'église , Saprice fut pris et amené au gouverneur , qui le condamna à la mort. Nicéphore l'ayant appris , le suivit jusqu'au lieu du supplice , continuant à lui demander pardon. Mais enfin , il parut que Dieu avoit abandonné cet homme inexorable à l'endurcissement de son cœur. Voyant le bourreau prêt à l'exécuter , il eut la lâcheté de renoncer à Jésus-Christ. Pour lors Nicéphore , considérant que le salut de ce malheureux étoit entièrement désespéré , s'écria qu'il étoit chrétien , et confessant hautement le nom de Jésus-Christ , que cet apostat venoit de renoncer , il mérita de recevoir la couronne du martyre , que ce vindicatif perdit misérablement , pour n'avoir pas voulu quitter la haine qu'il avoit dans le cœur.

Dem. Quelles sont les causes ordinaires qui produisent la haine et les inimitiés ?

Rép. L'antipathie , l'orgueil , l'intérêt , les faux rapports sont les causes les plus ordinaires de ce vice. L'antipathie , c'est-à-dire , la contrariété des humeurs , qui est souvent la source des disputes , des querelles et des aversions. On est obligé de vivre avec des personnes dont les inclinations sont entièrement opposées aux nôtres : l'un est gai , l'autre mélancolique ; l'un est vif , l'autre flegmatique ; l'un est grand parleur , l'autre morne et silencieux ; voilà des naturels et des humeurs qui ne peuvent s'accommoder ensemble ; et , si la grâce ne corrige la nature , on conçoit des haines qui ne finissent jamais. 2. L'orgueil est une autre cause qui engendre et nourrit les inimitiés : *Inter superbos semper jurgia sunt* , dit le Sage (a). Cette passion fière et insolente méprise tout le monde , et ne peut souffrir d'être méprisée de personne : un dédain , une parole piquante , une petite médisance , une raillerie , une presséance disputée , une civilité refusée , ou

(a) *Prov.* 13 , 10.

rendue de mauvaise grâce , l'échauffe ; et tels qui étoient auparavant en bonne intelligence , ne se voient plus. 3. L'intérêt partage souvent les meilleurs amis ; il met le désordre dans les familles ; il arme le frère contre le frère ; et , quand il s'agit du mien et du tien , il n'y a presque personne que ces deux paroles ne divisent. 4. Les faux rapports contribuent aussi beaucoup aux inimitiés. *Lingua tertia multos commovit , et dispersit illos de gente in gentem* , dit le Saint-Esprit (a). Quelle est cette troisième langue ? C'est celle du rapporteur. On a dit cela de vous ; le rapport exagéré , voilà la haine qui se forme. Il n'y a rien de plus dangereux que ces flatteurs , qui , croyant s'entretenir dans les bonnes grâces de tout le monde , rapportent de côté et d'autre tout ce qui se dit et tout ce qui se fait. S. Paul les appelle des abominables aux yeux de Dieu : *Susurrone Deo odibiles* (b). Ce sont des langues de serpens , des pestes de la république , des boute-feux de discorde , des semeurs de divisions , capables de tout troubler dans les familles , parmi les amis , les parens et les voisins. *Vir peccator turbabit amicos , et in medio pacem habentium immittit amicitiam* (c). Voilà les causes ordinaires de la haine. Si vous êtes sujet à ce vice , examinez bien quelle en est la source , afin de vous y opposer.

Dem. Après nous avoir découvert les causes qui produisent l'inimitié , voudriez-vous bien nous apprendre quels remèdes il faut y opposer , puisqu'un chrétien ne doit point avoir d'ennemis ?

Rép. Vous avez bien raison de dire qu'un chrétien ne doit point avoir d'ennemis. *Amicos diligere omnium est* , dit Tertullien (d) , *inimicos autem , Christianorum : christianus nullius est hostis*. Mais , comme le contraire n'arrive que trop souvent , il est nécessaire d'examiner la cause de l'aversion qu'on a contre son prochain , afin de la combattre. 1. Si elle vient de l'antipathie et de la

(a) Eccli. 28 , 16.

(b) Rom. 1 , 30.

(c) Eccli. 28 , 11.

(d) Tertull. ad Scapul. cap. 2.

contrariété des humeurs, le grand remède qu'il y faut apporter, c'est la patience; nous souvenir de ces paroles de l'apôtre : *Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ* (a) : éviter de contredire ces personnes avec lesquelles on a de la peine à sympathiser. L'homme prend plaisir et s'attache à son sentiment, comme remarque l'écriture : *Lætatur homo in sententiâ oris sui* (b). On ne peut guère le contredire sans l'irriter; et plus les personnes sont foibles et imparfaites, plus il faut de modération et de prudence pour ne pas les blesser.

2. S'ils sont tels qu'on ne puisse les souffrir en conscience et sans offenser Dieu, il faut s'en séparer. Mais c'est un mari et une femme; ce sont deux frères d'une même famille; deux voisins d'une même rue : que faire? quelques efforts sur soi-même, et espérer que la grâce corrigera la nature. Vous ne pouvez pas étouffer entièrement cette répugnance et cette contrariété d'humeur; mais autre chose est de sentir la tentation, et autre chose est d'y consentir. Quand vous pouvez gagner sur vous de passer par-dessus cette aversion, et de bien vivre avec des personnes fâcheuses, vous méritez beaucoup; vous pratiquez les œuvres de miséricorde, vous vous formez chaque jour de riches couronnes que vous trouverez dans le ciel. Courage, mes chers frères; courage, mes chères sœurs; accoutumez-vous à la douceur, et vous gagnerez insensiblement ces esprits rebelles : *Verbum dulce multiplicat amicos, et mitigat inimicos*, dit le Saint-Esprit (c). *Sapiens in verbis seipsum amabilem facit*.

3. Lorsque l'orgueil est la cause des inimitiés, il faut lui opposer l'humilité. Voulez-vous conserver vos ames en paix, nous dit le Sauveur? apprenez de moi à être doux et humbles de cœur. Il ne suffit pas, pour réprimer la haine, que vous soyez humbles au-dehors, il faut l'être au-dedans. C'est le

(a) Galat. 62.

(b) Prov. 15, 23.

(c) Eccli. 6, 5 et 20, 13.

cœur qui doit instruire la bouche et régler nos paroles : *Cor sapientis erudiet os ejus* (a). Tâchez d'acquérir cette sagesse et cette humilité de cœur , afin de réformer ce malheureux penchant qui nous porte à rendre injure pour injure , malédiction pour malédiction. Mais , si vous saviez le tort qu'on m'a fait , etc. On ne vous en a pas tant fait qu'à Jésus-Christ : cependant l'écriture a pris soin de nous apprendre qu'il n'a rien répondu à tous les outrages dont on l'a chargé : *Jesus autem tacebat*. Ne savez-vous pas qu'un reproche en attire un autre ; qu'il ne faut qu'une parole indiscrete pour faire sortir l'esprit de son assiette ? C'est pourquoi le Sage demandoit à Dieu avec tant d'instance , de mettre une garde sûre à sa bouche , et d'imprimer un cachet inviolable sur ses lèvres , de peur , dit-il , que ma langue ne me perde : *Quis dabit ori meo custodiam , et super labia mea signaculum certum , ut non cadam ab ipsis , et lingua mea perdet me* (b) ? Voilà ce qu'il faut pratiquer , pour empêcher que l'orgueil ne vous précipite dans des inimitiés.

4. Si c'est l'intérêt qui met la division entre votre frère et vous , remettez votre différend entre les mains de personnes sages et éclairées ; relâchez quelque chose de vos droits pour avoir la paix , et sur-tout ne vous engagez pas témérairement dans des procès , qui bien souvent produisent des vengeances et des haines irréconciliables.

5. Enfin , si ce sont des rapporteurs qui vous mettent mal avec votre prochain , ne les écoutez pas. Ayez pour suspects , dit S. Bernard (c) , ceux qui vous flattent , et pour ennemis ceux qui voudroient que vous le fussiez de votre frère. Rien de plus dangereux que ces esprits mal faits , qui , par leurs malins rapports , vous portent à la haine et à la vengeance. Le meilleur moyen pour ne pas vous laisser séduire par de semblables gens , c'est de leur fermer la bouche au plutôt : *Linguam nequam noli audire* (d).

(a) Prov. 16 , 23.

(b) Eccli. 22 , 23.

(c) Serm. 3 , in ded. Eccl.

(d) Eccli. 28 , 28.

Je finirai par un bel exemple , qui vous apprendra combien vous devez être faciles à pardonner. Ceux qui ont un peu lu les ouvrages de S. Augustin , savent que sainte Monique sa mère étoit douée de toutes les vertus qu'on peut souhaiter dans une femme chrétienne ; elle étoit très-dévotée ; elle ne manquoit point d'assister au saint sacrifice de nos autels ; elle étoit si patiente et si modérée , qu'elle gagna par sa prudence , Patrice son mari , et le convertit à la foi ; elle étoit si chaste , que les langues les plus médisantes ne trouvèrent jamais rien à reprendre en elle ; elle étoit si zélée pour la gloire de Dieu et le salut des âmes , qu'elle suivit son fils par mer et par terre à Rome , à Ostie , à Milan , pour le retirer de l'erreur des manichéens , où il étoit tombé : et chacun sait que l'eau du baptême de S. Augustin a pris sa source dans la fontaine des larmes que cette sainte mère répandit devant Dieu pour sa conversion. Néanmoins , quand saint Augustin , cet aigle des docteurs , prie pour l'âme de sa mère , quand il plaide devant le trône de Dieu , afin d'obtenir grâce pour elle , et la retirer du purgatoire , en cas qu'elle y fût détenue , il n'allègue point sa dévotion , sa chasteté , son zèle pour la gloire de Dieu , pour la conversion de son mari et celle de son fils ; il passe sous silence toutes ces grandes vertus , pour dire seulement qu'elle pardonnoit volontiers. Hélas ! Seigneur , dit-il , je sais que ma pauvre mère a vécu très-chrétiennement , et suivant la direction de vos saintes lois ; mais je sais aussi qu'elle a besoin de votre miséricorde ; car malheur à la vie même la plus réglée , si vous l'examinez sans miséricorde : *Væ etiam laudabili vitæ , si remotâ misericordiâ discutias eam* (a). Pour vous exciter à lui faire miséricorde , souvenez-vous , s'il vous plaît , qu'elle a été miséricordieuse. Vous avez promis de remettre toutes les dettes à celui qui auroit pardonné à son frère ; c'en est assez , Seigneur , pour vous engager à faire grâce à celle qui a toujours aimé à pardonner : *Scio misericor-*

(a) L. 9, Conf. c. 13.

diter operatam fuisse, et ex corde dimississe debita debitoribus suis ; dimitte illi et debita sua (a).

Imitez cet exemple , mon cher auditeur ; remportez sur vous-même une victoire si glorieuse ; pardonnez de bon cœur à tous ceux qui vous ont offensé : quittez la haine et la vengeance : allez vous réconcilier avec vos ennemis , si vous en avez , et espérez que , si vous faites miséricorde en ce monde, vous la recevrez dans l'autre.

(a) *Ibid.*

XI.^E CONFÉRENCE.

SUR LE SIXIÈME COMMANDEMENT.

Du vice de l'impureté.

Non mœchaberis.

Vous ne commettrez point d'impureté. Exode , chap. 20.

PAR le sixième commandement , Dieu ne défend pas seulement le crime de l'adultère , il défend encore toutes sortes d'impuretés , de quelque nature qu'elles soient , comme l'explique S. Augustin dans le livre 2 des questions sur l'exode , question 71. Quoique ce vice soit d'une grande étendue , et fasse de grands ravages dans le monde , j'en parlerai néanmoins succinctement , pour ne pas blesser les oreilles chastes. La brièveté dont le Seigneur s'est servi en nous donnant ce précepte , fait assez voir qu'il n'est pas expédient de s'étendre ici en de longs discours , soit pour ne point apprendre à des âmes innocentes ce qu'elles ne savent pas , soit pour ne point retracer dans la mémoire et l'imagination des autres ce qu'elles ne savent déjà que trop. Je me

réduis , en observant ce tempérament , à vous faire voir le danger qu'il y a de tomber dans le vice qui nous est défendu par le sixième commandement , les causes qui y conduisent , les effets qu'il produit , et la difficulté qu'il y a de s'en retirer , quand une fois on y est accoutumé. Ne pouvant donc exposer dans tout son jour un vice si dangereux et qui damne tant de personnes , je vous prie de suppléer à ce que la modestie m'oblige de supprimer , et de vouloir bien faire dans le secret de votre cœur , une application salutaire du peu que je vous en dirai.

Dem. Quel est le vice qui nous est défendu par le sixième commandement ? Est-il facile d'y tomber ?

Rép. Ce vice est celui de l'impureté , qui souille l'ame et le corps ; vice si infame , qu'il ne devoit pas même être nommé parmi les chrétiens : *Fornicatio autem et omnis immunditia.... nec nominetur in vobis , sicut docet sanctos* , dit S. Paul (a). Ce vice consiste dans un amour déréglé des plaisirs charnels , et se commet en plusieurs manières différentes , qu'il faut expliquer en confession , mais dont il ne convient pas de faire ici le détail. Je me contenterai de vous dire en général qu'il est aisé d'y tomber , à cause de la corruption de notre nature , qui y a un grand penchant : *Sensus enim et cogitatio humani cordis , in malum prona sunt ab adolescentiâ suâ* , nous dit l'écriture (b). Qui est-ce qui attira le déluge sur la terre , et le feu du ciel sur les villes de Sodome et Gomorrhe ? N'est-ce pas cet abominable péché auquel les hommes de ce temps-là s'abandonnoient sans réserve et sans retenue , ainsi que nous l'apprend encore l'écriture-sainte ? *Omnis quippè caro corruperat viam suam*.

Je remarque , avec S. Jérôme (c) , que ce vice attaque toutes sortes de personnes , les hommes et les femmes , les pauvres et les riches ; il se cache sous les haillons comme sous les habits de soie : *In serico et in pannis eadem libido dominatur* , dit ce saint docteur , *nec Regum purpuras timet , nec*

(a) Eph. 5 , 3.

(b) Gen. 8 , 21.

(c) Hier. Ep. ad Salvinum.

mendicantium spernit squalorem. Il attaque les vieillards aussi-bien que les jeunes gens. Salomon nous en fournit un exemple bien tragique. Salomon, ce grand roi, qui prononçoit des jugemens de justice et des oracles de sagesse, et qui étoit l'admiration de toute la terre, s'abandonna à ce vice sur la fin de sa vie : *Cùm esset jam senex, depravatam est cor ejus per mulieres* (a) ; et il le souilla si fort par cette tache honteuse, que son salut nous est devenu très-incertain. Nous en avons encore un autre exemple dans ces deux infâmes vieillards qui voulurent corrompre la chaste Susanne. Dieu veuille qu'il ne se trouve point encore aujourd'hui de ces vieillards insensés, qui, marchant sur les traces de ces deux hommes de chair et de sang, dégradent et souillent la gravité de leur âge par ce crime honteux, qui couvrent sous leurs cheveux blancs d'impudiques flammes, et qui, après avoir vécu dans l'impureté durant leur jeunesse, veulent encore ensevelir avec elle une vieillesse moins caduque que débauchée. Il n'y a donc point d'âge ni de condition où l'on ne doive craindre ce péché, parce qu'il est facile d'y tomber. Ce qui a porté S. Jean Climaque à nous donner cet excellent avis : pendant que vous êtes en cette vie, ne vous fiez point à cette boue impure dont votre corps est composé, et ne vous assurez point sur elle, jusqu'à ce que vous paroissiez devant le tribunal de Jésus-Christ (b).

Dem. Les jeunes gens ne sont-ils pas encore plus portés que les autres au vice dont nous parlons ?

Rép. Ce vice est à craindre en tout temps, mais sur-tout dans la jeunesse. Plusieurs y tombent dès leur bas âge ; ce qui arrive souvent par la négligence des pères et mères, qui ne veillent pas assez sur leurs enfans, et qui les laissent folâtrer les uns avec les autres, qui mettent coucher les frères avec les sœurs, etc. D'ailleurs, la jeunesse a trois ou quatre défauts qui ne se rencontrent pas en même

(a) Reg. 11, 4.

(b) Echelle sainte, degré 15, n. 15.

degré dans les autres âges , dit S. Ambroise (a). *Juventus ad amorem liberior , ad lapsum incautior , ad infirmitatem fragilior , ad correctionem durior est.*

1. La jeunesse est plus libre , plus tendre , plus susceptible de l'amour profane ; la grande passion des jeunes gens , c'est d'aimer et d'être aimés ; et ce n'en est là que trop pour se corrompre et se pervertir ; car on ne peut guère aimer les créatures , sans s'exposer à pécher avec elles , ou du moins sans tomber dans cette fornication du cœur dont parle l'évangile : *Qui viderit mulierem ad concupiscendum eam , jam mæchatus est eam in corde suo* (b). Se voir n'est pas un péché , me direz-vous ; mais se voir à mauvais dessein , c'en est un : *In oculo visus est in corde peccatum* (c). Or , qui est plus porté à de semblables fautes que les jeunes gens , qui ne cherchent dans les compagnies qu'à plaire , à rire , à plaisanter et à se divertir ? *Ad amorem liberior.*

2. La jeunesse est plus volage , plus étourdie ; elle prévoit moins les dangers , et se tient moins sur ses gardes ; elle aime à courir et à se dissiper ; elle prend moins de précautions pour éviter les compagnies dangereuses et l'occasion du péché : *Ad lapsum incautior.*

3. Elle est plus foible , plus fragile ; et n'ayant pas la même expérience que les autres âges ont de l'infirmité humaine , elle tombe plus aisément dans les pièges que lui tendent les ennemis de son salut : *Ad infirmitatem fragilior.*

4. Enfin , elle est plus insensible aux corrections qu'on lui fait et aux avis qu'on lui donne. Quoi qu'on lui dise de l'horreur du vice , des peines et des suites fâcheuses qu'il entraîne après lui , tout cela ne fait point , ou ne fait que peu d'impression sur les jeunes gens : *Ad correctionem durior est.* De-là vient que , s'ils ne pêchent pas avec d'autres , ils ne font pas difficulté de pécher en particulier , et

(a) *Serm.* 16. *Psal.* 118 , v. 8. (b) *Matth.* 5 , 28.

(c) *Ambr. ibid.*

de croupir dans le péché de mollesse, qui seul suffit pour les perdre et les damner, puisque l'apôtre a dit que ceux qui sont sujets à ce vice, n'entreront point dans le royaume de Dieu : *Neque molles.... Regnum Dei possidebunt (a)*.

Dem. Quels sont les engagemens qui conduisent au vice de l'impureté ?

Rép. Les causes les plus ordinaires de ce vice, sont la curiosité, l'orgueil, l'oisiveté, la fréquentation trop familière avec les personnes d'un sexe différent, la lecture des mauvais livres, l'ivrognerie, le jeu, les danses et les spectacles. Nous allons parler de quelques-unes de ces causes, et nous parlerons des autres dans des conférences particulières.

1. La curiosité est souvent la première cause du vice dont nous parlons. De-là cet avis du Sage : *Virginem ne conspicias, ne fortè scandaliseris in decore illius (b)*. Il y a la curiosité des yeux. On se donne la liberté de fixer ses regards sur ce qu'il est défendu de voir. David se promène dans sa galerie, il aperçoit une femme qui se baigne ; au lieu de détourner sa vue, il la regarde : *Vidit mulierem se lavantem (c)*. Cette femme étoit éloignée de lui, il est vrai, mais la concupiscence étoit proche, dit S. Augustin, *mulier à longè, sed libido propè*. Ce regard imprudent le conduisit dans un adultère, qui fut pour lui une source de larmes le reste de ses jours. Il y a la curiosité des habits. On veut se faire remarquer, avec un air galant, s'habiller à la mode. Pourquoi tout ce luxe et cette vanité ? Pourquoi ces ajustemens immodestes ? sinon pour ménager les intérêts d'une passion deshonnête, ou pour produire son orgueil avec plus d'insolence, dit Tertullien : *aut ut negotietur luxuria, aut ut gloria insolescat (d)*.

Il y a la curiosité des compagnies. Cette fille veut voir et être vue : elle veut qu'on parle d'elle ou parler des autres ; elle court de jour et de nuit partout où sa curiosité la mène. Dina, fille de Jacob

(a) 1. Cor. 6, 10.

(b) Eccli. 9, 5.

(c) 2. Reg. 11, 2.

(d) Tertul. de cultu fœm.

et de Lya, n'avoit pas dessein de pécher avec Sichem, quand elle sortit pour aller voir les dames de son pays : cependant par force il l'enlève, et elle devint la triste victime de sa passion. Quelle fut la cause de son malheur ? La curiosité, qui la porta à aller voir les fêtes et les assemblées des idolâtres : *Egressa est ut videret mulieres regionis illius* (a).

Enfin, il y a la curiosité des oreilles. On se plaît à entendre ou à tenir des discours gâtés et corrompus, à chanter ou à entendre chanter des chansons lascives, dont l'air efféminé n'inspire que trop l'impureté ; il n'est pas surprenant après cela si l'on tombe. Voulez-vous éviter ce péché ? veillez à la garde de vos sens. *Ascendit mors per fenestras*, dit un prophète (b). C'est par les sens que ce vice entre dans l'ame ; ce sont autant de portes et de fenêtres qui l'y introduisent : il faut fermer ces portes et ces fenêtres, et mortifier les sens : *Mortificate membra vestra quæ sunt super terram* (c).

Dem. L'oisiveté n'est-elle pas aussi très-souvent la cause de ce que l'on tombe dans le vice de l'impureté ?

Rép. Oui, l'écriture-sainte est formelle là-dessus. Quand elle fait la description d'une femme débauchée, elle dit que c'est une fainéante, qui demeure devant la porte de sa maison pour amuser les passans. *Sedit in foribus domus suæ... ut vocaret transeuntes per viam et pergentes itinere suo* (d). Elle dit expressément que le temps où David pécha, étoit un temps où il étoit sans rien faire, et où il devoit prendre soin de ses états et aller à la guerre : *eo tempore quod solent reges ad bella procedere* (e). Elle nous dit encore que l'orgueil, la gourmandise et l'oisiveté firent tomber les sodomistes dans ce vice détestable. *Hæc fuit iniquitas sodomæ sororis tuæ, superbia, saturitas panis et abundantia, et otium ipsius et filiarum ejus* (f). Ils ne faisoient rien, ni leurs enfans ;

(a) Genes. 34.

(b) Jerem. 9. 21.

(c) Coloss. 3. 5.

(d) Prov. 9, 14, 15. (e) 2. Reg. 11, 1. (f) Ez. 16, 49.

ils ne songoient qu'à passer le temps en débauches et à se divertir. Voilà ce qui les a perdus, et ce qui perd encore aujourd'hui une infinité de personnes qui vivent, comme eux, dans les plaisirs et l'oisiveté. Si donc vous voulez éviter les tentations dangereuses de la chair, il faut aimer le travail et vous occuper utilement. Celui qui s'occupe n'a qu'un démon à combattre ; mais celui qui vit dans l'oisiveté, est exposé aux attaques de tous les démons : il est comme une ville ouverte de toutes parts, qui ne peut se défendre, et qui tombe sans peine entre les mains des ennemis. De-là vient que parmi les avis que S. Jérôme donne à un jeune homme qui avoit embrassé la vie monastique, il lui dit de ne demeurer jamais inutile pour ne pas donner prise au démon : *Facite semper aliquid operis, ut te semper diabolus inveniat occupatum* (a). C'est ce que ce saint docteur pratiquoit lui-même, en repoussant les traits enflammés de l'impureté, par une étude continuelle de l'écriture-sainte, par la longueur de ses veilles et la ferveur de ses prières. Et vous, vous croirez devenir chaste en demeurant les bras croisés, ou en passant le temps dans le plaisir, les jeux et les amusemens frivoles ? quelle apparence ! Sachez qu'on ne chasse Asmodée, qui est le démon de l'impureté, que par la prière et la mortification (b). Or, la mortification qui nous convient à tous, c'est le travail, pénitence imposée à tous les enfans d'Adam. Appliquez-vous-y donc, afin que l'ennemi du salut, ce lion rugissant qui ne dort jamais, ne trouve point de prise dans vous. *Nolite locum dare diabolo* (c).

Dem. Pourquoi mettez-vous, parmi les engagemens qui conduisent au vice que vous combattez, la fréquentation trop familière avec les personnes d'un sexe différent ?

Rép. Parce qu'on doit toujours craindre cette contagion que le péché a répandue sur les créatures, qui sont devenues un sujet de tentation aux

(a) Hier. Ep. 4, ad Rustic. (b) Tob. 3, 8, et 6, 18.

(c) Ep. 4, 27.

hommes , et un piège qui les fait souvent tomber en péché : *Factæ sunt in tentationem animabus hominum , et in muscipulam pedibus insipientium* (a). La conversation trop familière et trop assidue avec des personnes d'un sexe différent , conduit insensiblement à des privautés dangereuses , que S. Jérôme appelle les attaques mortelles de la pureté , et le commencement fatal de sa perte : *Principia morituræ virginitatis* (b). Mais c'est porter la vertu à l'excès , me direz-vous , que de la réduire à cette gêne : quoi ! n'est-il pas permis de se parler et de se rendre visite ? Oui , cela est permis quand la charité , la nécessité , ou la civilité le demandent de nous ; mais , quand ces conversations sont inutiles , il ne faut pas s'y arrêter , dit le Sage (c) : *In medio mulierum noli commorari*. Faut-il donc que de jeunes gens demeurent toujours renfermés dans la maison ? Peut-on se marier sans se voir ? Voyez-vous , mais que ce soit d'une manière honnête , avec une intention droite , dans la vue du mariage , en présence de vos parens , et sans jamais vous dérober aux yeux d'un père et d'une mère , pour lier certaines sociétés qui se terminent ordinairement à de grands désordres. Car celui qui vous recherche en mariage , a bonne intention ou non : s'il ne l'a pas , il faut que vous ayez perdu tout sentiment d'honneur , de le voir assidument et en secret ; que , s'il a bonne intention , plus vous serez sage , modeste et réservée , plus il vous estimera. Il s'ensuit de-là qu'on ne doit converser avec des personnes d'un sexe différent qu'avec beaucoup de circonspection.

Dem. La lecture de mauvais livres n'est-elle pas encore un engagement au vice de l'impureté ?

Rép. Il y a des livres très-pernicieux à ceux qui les lisent , qui tendent à corrompre le cœur et la pureté des mœurs : tels sont ces livres de contes obscènes , de chansons malhonnêtes ou indécentes , les romans ou les intrigues d'amour , les comédies , et autres ouvrages de cette espèce. Tous ces livres

(a) Sap. 14, 11. (b) *Et ad Nepot.* (c) Eccli. 42, 10.

n'étant que des amorces d'impudicité, ne sont pas moins dangereux que les tableaux et les peintures deshonnêtes. On les lit cependant, sous prétexte, dit-on, d'apprendre à parler avec facilité, et à entretenir les compagnies. Mais la vérité est que c'est pour apprendre le mal et l'inspirer aux autres avec plus de hardiesse et d'effronterie. *Non omnino per hanc turpitudinem verba illa commodius, discuntur*, dit S. Augustin (a) : *sed per hæc verba turpitudine illa confidentius perpetratur*. Quand on s'est familiarisé avec cette sorte de lecture, l'esprit se remplit de galanterie, le cœur s'enflamme, la passion s'en empare, et le démon y règne entièrement. De-là vient que l'église défend d'imprimer, de lire et de garder de semblables livres. Le concile de Tours, de l'an 1583, le défend sous peine d'excommunication encourue par le seul fait. *Ne libri, dit-il dans le titre de la profession de la foi, ad luxuriam et luxum provocantes imprimantur, vendantur, legantur aut retineantur omnino.... jubetque, sicubi reperti fuerint, comburantur, sub ejusdem anathematis pœnâ, quam ipso facto incurrunt qui minimè paruerint*. Les meilleurs casuistes estiment que ceux qui les gardent ou qui les lisent, sont indignes d'absolution. Cette lecture est si pernicieuse, dit le célèbre Gerson (b), qu'il est difficile d'excuser de péché mortel ceux qui s'y adonnent ; d'où il conclut qu'un confesseur doit obliger ceux qui ont de tels livres, à les brûler ou à les déchirer. Ce sentiment est autorisé par l'exemple que nous fournit l'écriture, où il est dit que les apôtres obligèrent ceux qui avoient de mauvais livres, à les jeter au feu, quoique leur valeur se montât à une fort grande somme : *Multi autem ex eis qui fuerant curiosi sectati, contulerunt libros et combusserunt coram omnibus* (c).

Dem. La conversion d'un homme sujet à ce vice, est-elle difficile ?

Rép. Elle est si difficile, que la plupart des im-

(a) Aug. l. Conf. 6.

(b) Serm. 3, de adventu.

(c) Act. 19, 19.

puériques meurent dans l'impénitence. Il ne faut pas un moindre miracle pour convertir un semblable pécheur , que pour ressusciter un mort , dit un père de l'église (a). C'est un sourd qui n'écoute rien de tout ce qu'on lui dit du danger où il est pour son salut. Loth avertit ses gendres de sortir de Sodome , que le Seigneur alloit détruire cette ville : ils se moquent de lui , et le prennent pour un badin : *Vissus est eis quasi ludens loqui* (b). C'est un aveugle , quoique tout le monde s'aperçoive de ses désordres ; sa passion l'a tellement aveuglé , qu'il ne les connoît pas. On parle par-tout de lui avec mépris , on le regarde avec dédain , il devient la fable du public , l'opprobre de tout un quartier , et la honte de sa famille , sur laquelle il attire un déshonneur qui ne s'effacera jamais , comme parle l'écriture : *Turpitudinem et ignominiam congregat sibi ; et opprobrium illius non delebitur* (c) : cependant il ne voit rien , ou il ne veut rien voir de tout cela. Témoin cette pauvre insensée dont il est parlé dans Jérémie : *Desperavi , nequaquam faciam ; adamavi quippè alienos , et post eos ambulabo* (d). Ma fille , vous faites parler de vous , on est scandalisé des fréquentations que vous avez avec ce jeune homme , corrigez-vous. *Adamavi , nequaquam faciam* : c'est folie que de m'en parler. Mais il y va de votre honneur ; vous êtes la fable du monde , vous êtes dans l'occasion prochaine du péché , on ne sauroit vous donner l'absolution ; et , si vous la recevez , ce ne sera qu'une continuation de sacrilèges ; en un mot , vous vous damnez. N'importe : *Adamavi alienos , et post eos ambulabo*. Enfin , ce qui rend la conversion d'un impudique difficile , c'est qu'il est comme privé de tous les sentimens de la vie chrétienne. Il n'a plus de foi ni de crainte de Dieu ; il méprise ses menaces et la terreur de ses jugemens ; il doute de l'enfer et de l'éternité ; il tourne en raillerie les maximes de l'évangile , et a en horreur toutes les pratiques de pénitence. Oh !

(a) Hier. Ep. 12 , ad Eustoch. (b) Gen. 19 , 14.

(c) Prov. 6 , 33.

(d) Jerem. 2 , 25.

qu'il est difficile qu'un tel pécheur se convertisse ! Aussi le Sage nous dit qu'il perdra son âme, à cause de la folie de son cœur passionné pour les créatures. *Propter cordis inopium perdet animam suam* (a). Il mourra comme il a vécu. Voyez la fin de Jézabel, femme d'Achab, roi d'Israël (b). Lorsque Jéhu entroit avec ses troupes dans Jérusalem, elle crut attirer son estime par sa beauté, et en mettant du fard sur son visage : mais que dit Jéhu ? Qu'on jette cette infame par la fenêtre : et comme l'on vint ensuite pour l'ensevelir, on ne trouva plus que son crâne, et quelques extrémités de ses mains et de ses pieds ; les chiens avoient avalé son sang et dévoré le reste de son corps, suivant la prédiction d'Elie. Oh ! le bel honneur ! La voilà bien récompensée ! *Hæccine est illa Jezabel* ! disoient les passans avec un souverain mépris. Voyez la fin d'Hérode, que S. Jean avoit averti si souvent de son commerce incestueux avec Hérodiade : *Consumptus à vermibus expiravit* (c).

Dem. Quels moyens doit prendre un impudique pour se convertir et se retirer du danger où il est pour son salut ?

Rép. Il doit reconnoître que la continence est un don de Dieu, et la lui demander avec beaucoup d'instance et de ferveur ; s'adresser pour cet effet à la sainte Vierge et aux saints qui ont eu cette vertu le plus en recommandation. *Ut scivi quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det*, dit le Sage (d) ; *adii Dominum et deprecatus sum illum ex totis præcordiis*. 2. Il doit s'adresser à un sage directeur, qui lui donne les remèdes et les avis dont il a besoin pour ne pas s'engager davantage dans ce crime, et pour concevoir une véritable horreur de tout ce qui peut l'y porter. Plusieurs demandent à Dieu leur conversion, qui seroient fâchés, pour ainsi dire, d'être convertis. Ils sont dans la même disposition où S. Augustin dit qu'il étoit dans sa jeunesse (e). *At ego adolescens, mi-*

(a) Prov. 6, 32. (b) 4. Reg. 9. (c) Act. 12, 23.

(d) Sap. 8, 21. (e) L. 8, Conf. 7.

ser et valdè miser , petieram à te castitatem et continentiam ; sed noli modò. Misérable jeune homme que j'étois ! je vous demandois , ô mon Dieu ! la chasteté , mais en même temps je vous priois de ne pas me l'accorder sitôt : *Timebam enim ne me citò exaudires et sanares à morbo concupiscentiæ , quam mallebam expleri quam extingui.*

3. Il faut fuir tout ce qui porte à ce péché : *Fugite fornicationem* (a). Il y a des péchés auxquels on doit résister , et à qui il faut faire tête en les combattant ; mais dans les tentations contre la pureté , il faut fuir , il faut éviter toutes les occasions , s'éloigner de tous les objets capables d'allumer dans nous-mêmes une flamme impure : *Fugite fornicationem.* Ce n'est qu'en fuyant qu'on triomphe d'un ennemi si dangereux. Le chaste Joseph ne trouva point de meilleur moyen pour se garantir des sollicitations de la femme de Putiphar , que de sortir au plus vite de cette maison , laissant même son manteau entre les mains de cette malheureuse qui le sollicitoit au péché. *Relicto in manu ejus pallio , fugit , et egressus est foras* (b). 4. Considérez la laideur épouvantable de ce crime. Il n'en est point qui imprime dans l'homme une tache plus honteuse : *Omne peccatum quodcumque fecerit homo , extra corpus est ; qui autem fornicatur , in corpus suum peccat* (c). Quels en sont les effets et les fâcheuses suites ? *Qui se jungit fornicariis erit nequam* , dit l'ecclésiastique (d) ; *putredo et vermes hæreditabunt illum* : maladies honteuses , discordes , divisions , divorces , inimitiés ; voilà pour cette vie ; mais pour l'autre , les peines en seront bien plus terribles : *Fornicatoribus.... pars erit in stagno ardenti in igne et sulphure* (e) ; un étang de feu et de soufre. Voilà , impudique , quelle sera ta place , si tu ne te convertis et ne fais pénitence : oui , malheureux fornicateur , et toi mille fois plus malheureux , qui as souillé le lit nuptial et violé la sainteté du mariage par un infame adultère , voilà

(a) 1 Cor. 6, 8. (b) Genes. 39, 12. (c) 1 Cor. 6, 18.

(d) Eccli. 19, 13. (e) Apoc. 21, 8.

ton supplice pendant toute l'éternité. *Fornicatoribus*, etc. Ah ! ne vaut-il pas bien mieux éteindre présentement le feu de la concupiscence ?

Voilà des remèdes que l'on peut opposer au vice dont nous avons parlé, et qui, étant bien pratiqués, pourront avec le secours de la grâce, produire la conversion d'un impudique. Mais, hélas ! Seigneur, la voix de vos ministres est trop foible pour toucher de semblables pécheurs : parlez vous-même, ô mon Dieu ! parlez à ces cœurs endurcis : ouvrez les yeux à ces aveugles volontaires, qui se damnent misérablement pour un plaisir d'un moment : ayez pitié de ces pauvres misérables, qui sont sans pitié pour eux-mêmes, afin qu'ils voient leurs égaremens, qu'ils en fassent pénitence, et méritent d'en obtenir le pardon.

XII^E CONFÉRENCE.

Sur la gourmandise, l'ivrognerie et les cabarets.

Nolite inebriari vino in quo est luxuria.

Ne vous laissez point aller aux excès du vin, qui mènent à l'impudicité. Ep. aux Eph. ch. 5.

QUAND S. Paul, écrivant aux éphésiens, leur défend l'excès du vin d'où naît l'impureté, il nous fait assez comprendre que l'intempérance est la cause la plus ordinaire du péché qui nous est défendu par le sixième commandement. L'ivrognerie est une œuvre de ténèbres, qui conduit à toutes sortes de dissolutions et de désordres. Un homme échauffé par le vin, n'est plus retenu ni par la raison, ni par la pudeur, ni par la crainte, ni par la religion. Un homme qui s'abandonne à l'ivrognerie,

éprouvera bientôt , dit S. Jérôme (a) , les mouvemens les plus honteux de l'impureté. *Venter mero astuans , desumat in libidines*. Je ne croirai jamais , dit ce saint docteur , qu'un homme sujet au vin et à la bonne chère , conserve la chasteté : *Nunquam ebrium castum putabo* (b). Un père de l'église grecque dit (c) , que l'intempérance produit un déluge de mauvaises pensées , une source de toute sorte de corruption , une mer sans fond d'impuretés secrètes et détestables. Celui , ajoute-t il , qui se rend esclave de son ventre , et prétend en même temps vaincre le démon de l'impureté , ressemble à un homme qui voudroit éteindre un embrasement avec de l'huile. Après avoir donc traité du vice de l'impureté dans la dernière conférence , nous parlerons dans celle-ci de la gourmandise et de l'ivrognerie , qui conduisent à ce vice , et nous donnerons encore quelques avis aux cabaretiers , qui contribuent bien souvent aux excès du vin.

Dem. Qu'est-ce que la gourmandise ; et en combien de manières pêche-t-on par gourmandise ?

Rép. La gourmandise est un désir désordonné du boire et du manger : *appetitus inordinatus edendi et bibendi* , dit S. Thomas (d). Ce péché , quoiqu'il ne soit pas toujours mortel , est pourtant mis au rang des péchés capitaux , parce qu'il est la source de plusieurs autres. Il se commet en cinq manières , comprises en ce vers :

Præproperè , lautè , nimis , ardentè , studiosè.

C'est-à-dire , qu'on tombe dans ce péché , 1. quand on mange ou boit avant l'heure , et sans aucun besoin : 2. quand on cherche avec trop d'empressement les viandes exquisés et délicates , et qu'on tient une table trop somptueuse , et qui n'est pas proportionnée à son état : 3. quand on mange avec excès , comme faisoient les sodomistes (e) , qui se remplissoient de viande et de vin ; ce qui fut cause de leur

(a) Ep. 33 , ad Ocean.

(b) In c. 1. , ad Tit.

(c) S. Jean Climaque , Echelle sainte , degré 14.

(d) 2 , 2. q. 148 , a 1.

(e) Ezech. 16.

malheur : 4. quand on mange avec trop d'ardeur et d'avidité , comme fit Esau , qui , revenant de la chasse , vendit à Jacob son droit d'aînesse pour un plat de lentilles que son frère tenoit entre ses mains : 5. quand on mange avec trop de plaisir , comme faisoient les enfans d'Héli (a) , qui recherchoient avec trop de soin les ragoûts et les apprêts , ne voulant point recevoir de viande cuite , mais en demandant de la crue , afin de l'accommoder à leur fantaisie. Voilà en combien de manières on pèche par gourmandise ; ce qui va souvent jusqu'au péché mortel , comme quand la dépense qu'un homme fait pour sa table , est cause qu'il ne paie pas ses dettes , ou qu'il commet d'autres injustices.

Dem. Quand une personne s'est trouvée très-incommodée pour avoir mangé avec excès , ou pour avoir mangé ce qu'elle savoit être tout-à-fait contraire à sa santé , doit-on juger qu'elle a péché mortellement ?

Rép. S. Thomas (b) ne croit pas qu'on puisse excuser de péché mortel une personne qui tombe dans un excès si considérable et si nuisible à sa santé , lorsque cela lui arrive avec connoissance et de propos délibéré. Voici ses propres paroles : *Si quis tamen scienter , propter immoderatam concupiscentiam cibi , grave suo corpore documentum inferret , nimis comedendo et nociva sumendo , non excusaretur à peccato mortali.* On doit donc dire , suivant la doctrine de ce saint docteur , que , si la quantité ou la qualité des viandes et du vin que cette personne a pris a été fort dommageable à sa santé , et qu'elle ait fait ces excès avec une délibération suffisante , il est difficile de l'excuser de péché mortel , sur-tout quand elle a déjà éprouvé plusieurs fois le mauvais effet d'un tel dérangement.

Dem. Quand on boit ou que l'on mange jusqu'à se rassasier , et qu'on le fait principalement pour goûter le plaisir qu'on y trouve , commet-on en cela

(a) Genes. 25. (b) Quest. 14 de malo , a. 1. 2 , ad. 4.

quelque péché, lorsqu'on n'excède pas jusqu'à en être incommodé ?

Rép. Il est bien vrai qu'on peut, sans aucun péché, ressentir, même volontairement, le plaisir que Dieu a attaché à l'action de manger ou de boire, lorsqu'on ne se propose pas ce plaisir pour fin de cette action, et qu'on ne mange ou que l'on ne boit que dans l'intention de réparer les forces du corps et pour conserver la santé. La raison qu'en donne S. Augustin (e) est, qu'il est non-seulement nécessaire que nous prenions des alimens pour la conservation de notre santé, mais encore que les choses que nous prenons pour cette fin, aient quelque saveur et quelque goût agréable, quoique nous ne devions pas en user pour le plaisir que nous y trouvons. Mais on agit contre la droite raison, et l'on pèche, lorsque l'on mange ou que l'on boit en se proposant pour fin le plaisir et non la nécessité. C'est pourquoi Innocent XI a condamné cette proposition par son décret du 2 mars 1679 : *Comedere et bibere usque ad satietatem ob solam voluptatem, non est peccatum, modò non obsit valetudini ; quia licitè potest appetitus naturalis suis actibus frui.* C'est-à-dire, ce n'est pas un péché de manger et de boire tant qu'on le peut pour la seule volupté, pourvu que cela ne nuise pas à la santé ; parce qu'il est permis à l'appétit naturel de jouir des actions qui lui sont propres. Cette censure est conforme à la doctrine des saints, qui nous enseignent que nous ne devons user des alimens que comme des médicamens nécessaires pour réparer nos forces. *Hoc me docuisti*, disoit S. Augustin (b), *ut quemadmodùm medicamenta, sic alimenta sumpturus accedam.*

Dem. En quoi consiste l'ivrognerie ? est-ce un péché mortel de sa nature ?

Rép. L'ivrognerie consiste, dit S. Thomas (c), dans l'usage immodéré du vin. On tombe dans ce péché, lorsque l'excès qu'on en fait volontairement,

(a) L. 4. cont. Julian. n. 6. (b) L. 10, Conf. c. 32, seu n. 44. (c) 2, 2. q. 150, a 2.

ôte l'usage de la raison , ou la trouble considérablement.

L'ivresse ou l'ivrognerie est quelquefois involontaire , comme quand un homme , qui n'a pas coutume de boire du vin , s'est enivré , parce qu'il n'en connoissoit pas la force , ou qu'il n'avoit pas encore expérimenté quelle quantité il en pourroit boire , sans danger de tomber dans cet accident. Alors l'ivrognerie n'est pas un péché , du moins mortel. C'est dans cette ivresse qu'on estime communément que Noé se trouva ; ce qui ne lui arriva que parce que c'étoit la première fois qu'il buvoit du vin , et que par conséquent il n'en connoissoit pas la vertu. *Primus Noe vineam plantavit : dedit naturam , sed ignoravit potentiam* , dit S. Ambroise rapporté par Gratien (a).

L'ivrognerie volontaire de sa nature est un péché mortel. C'est ce que nous apprend S. Paul , qui met l'ivrognerie parmi les péchés qui bannissent du ciel. *Ne vous y trompez pas* , dit-il (b) , *ni les fornicateurs , ni les ivrognes , ne seront point héritiers du royaume de Dieu*. D'où S. Thomas conclut que l'ivrognerie est par elle-même un péché mortel : *Ebrietas per se loquendo est peccatum mortale* (c). La raison en est qu'il n'est point de vice qui rende un homme plus semblable aux bêtes que celui-ci ; car celui qui s'y livre devient aussitôt dépouillé de la raison qui l'en distingue , et par conséquent incapable de toute société : *Homo cum in honore esset non intellexit ; comparatus est jumentis insipientibus , et similis factus est illis* (d). On peut même avancer qu'il leur est inférieur ; car où est l'animal qui ait l'ouïe , la vue , les pieds aussi foibles qu'un homme ivre ? où est l'animal qui passe comme lui les hornes de la nature ? ce qui fait bien voir le dérèglement qu'il y a dans l'ivrognerie ; mais nous comprendrons encore mieux l'énormité de ce péché , par les effets qu'il produit.

(a) *Amb. in Can. Sexto die* , §. 2 , *dist.* 35. (b) *1. Cor.* 6 , 10.

(c) *S. Th. ibid.*

(d) *Ps.* 48 , 21.

Dem. Quels sont les effets que produit l'ivrognerie ?

Rép. On peut les considérer par rapport à l'ame , par rapport au corps , et par rapport à la famille de celui qui est sujet à ce vice.

1. Quant à l'ame , il la précipite dans un grand nombre de péchés. Ce vice allume presque toutes les passions. Un ivrogne est un impudique : *Luxuriosa res vinum* , dit le Sage (a). Il ne se fait aucun scrupule des paroles , chansons et actions deshonnêtes. Ce vice provoque la colère , et *tumultuosa ebrietas*. Un ivrogne est un querelleur , un jureur , qui ne peut souffrir qu'on le reprenne ; un homme violent , qui ne cherche qu'à se battre et à commettre toutes sortes d'actions contraires à la raison. Enfin , ce vice rend un homme stupide , incapable de s'instruire de sa religion. Un ivrogne vit sans piété , sans amour pour Dieu , et sans compassion pour le prochain. Il n'a d'autre Dieu que son ventre ; il ne pense qu'à lui , il ne sert que lui , et ne travaille que pour lui : *Hujusmodi Christo Domino nostro non serviunt , sed suo ventri* (b).

2. Par rapport au corps , l'ivrognerie affoiblit la santé , abrège la vie. Le Sage nous le marque , quand il dit que l'intempérance en a fait mourir plusieurs , et que l'homme sobre vit plus long-temps : *Propter crapulam multi obierunt ; qui autem abstinens est , adjiciet vitam* (c). L'expérience confirme cette vérité. On voit tous les jours les plus robustes devenir les plus infirmes par leurs débauches. L'estomac d'un ivrogne est un égoût de toutes les immondices du cabaret , qui exhalent mille vapeurs au cerveau et y laissent la source de toutes sortes de maladies. De-là les indigestions et les crudités dans l'estomac , la débilité dans les nerfs , le tremblement , les gouttes , les paralysies , les coliques , les humeurs froides , les douleurs aiguës qui rendent la vie insupportable : *In multis enim escis exit infirmitas* (d).

L'ivrognerie met le désordre dans les familles ,

(a) *Prov.* 20 , 1.

(b) *Rom.* 6 , 18.

(c) *Eccli.* 37 , 34.

(d) *Ibid.* v. 33.

par la perte des biens temporels que l'on emploie dans les excès et la débauche. Celui, dit le Sage (a), qui aime les festins, sera dans l'indigence ; celui qui aime le vin et la bonne chère ne s'enrichira point. Vous vous plaignez de ce que vos affaires dépérissent, que vos enfans sont obligés de mendier leur pain ; quelle en est la cause ? c'est votre mauvaise conduite ; c'est que vous fréquentez les cabarets, que vous mangez et buvez le dimanche ce que vous avez gagné pendant la semaine. *Operarius ebriosus non locupletabitur* (b). Voilà les tristes effets de l'ivrognerie, qui doivent vous faire comprendre l'énormité de ce vice, et l'horreur que vous devez en avoir. Car il faut conclure, de ce que nous avons dit, qu'un ivrogne est responsable devant Dieu de toutes les mauvaises suites de son ivresse (c).

Dem. Un homme malade de la fièvre tierce peut-il boire du vin par excès et jusqu'à s'enivrer, afin de provoquer un vomissement que le médecin juge être le moyen le plus efficace pour le guérir ?

Rép. Cet homme ne peut, sans péché mortel, s'enivrer sous prétexte de se guérir de la fièvre tierce au moyen d'un vomissement excité par l'excès du vin. La raison qu'en donne S. Thomas (d), est que, pour procurer le vomissement, il n'est pas nécessaire de boire une liqueur qui enivra, l'eau tiède pouvant aisément produire le même effet ; à quoi l'on peut ajouter qu'il y a une infinité d'autres choses qui peuvent exciter au vomissement : *Nec tamen ad vomitum provocandum requiritur quod sit potus inebrians*, dit ce saint docteur, *quia etiam potus aquæ tepidæ vomitum causat ; et ideò propter hanc causam non excusaretur aliquis ab ebrietate*. Ces dernières paroles marquent assez clairement que, dans un tel cas, on seroit coupable de péché mortel, puisque, selon ce saint, l'ivresse est de sa nature un péché mortel. Aussi est-ce de la sorte que l'entend et l'explique S. Antonin (e), qui ajoute

(a) *Priv.* 21, 17.

(b) *Eccli.* 19, 1.

(c) *S. Th.* 22, q. 150, a 4. in corp. (d) *Ibid.* a 2, ad 1.

(e) *P.* 2, *Sum. Th.* tit. 6, c. 8, §. 2.

que le médecin qui ordonneroit un tel excès, et celui qui donneroit le vin au malade, se rendroient comme lui coupables de péché mortel.

Dem. N'y a-t-il que ceux qui perdent la raison ou qui boivent du vin jusqu'à se procurer du vomissement, qui soient coupables d'ivrognerie ?

Rép. C'est se tromper que de s'imaginer qu'il n'y a d'ivrognes que ceux qui perdent entièrement la raison à force de boire, et qui ont poussé l'excès jusqu'à se procurer des vomissemens ; il y en a bien d'autres qu'on ne peut exempter de péché ; tels sont ceux qui, sans avoir perdu la raison, se sentant la tête échauffée, la langue épaissie, s'aperçoivent très-bien que la fumée du vin leur monte à la tête, et se trouvent par-là incapables d'agir et de vaquer à leur travail. Le prophète Isaïe condamne ceux qui vont à cet excès, quand il dit (a) : Malheur à vous, qui vous levez dès le matin pour vous plonger jusqu'au soir dans les excès de la table, et pour boire jusqu'à ce que le vin vous échauffe par ses fumées. Tels sont encore ceux qui ont le tempérament assez fort pour boire une grande quantité de vin sans que leur tête en souffre. Le même prophète les blâme. Malheur à vous, dit-il, qui êtes puissans à boire du vin, et vaillans à vous enivrer : *Væ qui potentes estis ad bibendum, et viri fortes ad miscendam ebrietatem* (b). Voilà qui condamne ceux qui, sous prétexte qu'ils ont la tête forte, et portent le vin, s'abandonnent à la débauche, et boivent avec excès. Il faut aussi remarquer qu'outre le précepte qui défend l'ivrognerie, il y a celui qui commande la tempérance. Tout ce qui est au-delà de la nécessité, dit S. Chrysostome (c), n'est plus une nourriture, mais un poison. On ne peut donc excuser de péché ceux qui boivent avec excès. Il est vrai qu'on donne quelquefois des louanges à la force de leur tempérament ; mais ils sont d'autant plus criminels, dit S. Augustin, qu'ils abusent de cette force qui les met en état de boire beaucoup de

(a) Isa. 5, 11.

(b) Isa. 5, 22.

(c) Chrys. H. 44, in Matth.

vin sans en ressentir les fâcheuses suites : *Tantò nequior , quantum sub poculo invictior* (a).

Dem. Quelle conduite faut-il tenir à l'égard de ceux qui fréquentent les cabarets ; qui y demeurent long-temps , à des heures indues ; qui y boivent avec excès ; qui y jurent et y chantent des chansons déshonnêtes ; qui choisissent le plus souvent les dimanches et les fêtes pour commettre de semblables désordres ?

Rép. Le cabaret est pour ces personnes une occasion prochaine de péché ; et , si elles ne l'abandonnent , on doit les regarder comme indignes des sacremens. Voici quels sont les principes de Tertullien sur les occasions qui portent au péché. Il soutient qu'il faut ou les abandonner , ou faire en sorte de ne point pécher. Quand donc on continue à offenser Dieu , il n'y a point d'autre voie ni d'autre sûreté que de les abandonner : *Aut deserendum , aut omnibus modis cavillandum , ne quid adversùs Deum committatur* (b). Le cabaret est , selon S. Charles , de ces occasions qui demandent qu'on ne donne point l'absolution à ceux qui y sont engagés , jusqu'à ce qu'ils y renoncent ou qu'ils promettent de s'en abstenir (c) : et selon les principes de ce saint , quand on l'a promis deux ou trois fois , et qu'on ne l'a pas exécuté , il faut un renoncement actuel avant que de recevoir l'absolution. Cette règle est conforme à ce que dit un capitulaire de Charlemagne : *Magnum malum ebrietatis , undè omnia vitia pullulant , modis omnibus cavere precipimus : qui autem hoc vitare noluerit , excommunicandum eum esse decrevimus usque ad emendationem congruam* (d).

Dem. Quelle conduite faut-il tenir à l'égard des cabaretiers qui donnent à boire à des heures indues , pendant la messe de paroisse et les vêpres , qui reçoivent chez eux des ivrognes et des gens dissolus qui jurent , qui chantent des chansons déshonnêtes ,

(a) *Aug. Serm.* 153.

(b) *Tertul. l. de coron. c. 11.*

(c) *S. Charles , avis aux confes. art. des occasions.*

(d) *Capitul. l. 5 , cap. 162.*

disent des paroles sales , qui donnent du vin à des pères qui ruinent leurs familles , ou à des enfans , contre la volonté de leurs parens , ou qui en donnent les jours de jeûne et pendant la carême , à des gens domiciliés , qui n'en ont pas besoin , et qui n'en demandent que pour s'amuser ?

Rép. Il est défendu aux cabaretiers , par toutes sortes de lois divines et humaines , de donner à boire et à manger à des heures indues , comme les dimanches et les fêtes pendant la messe de paroisse et les vêpres. Ils ne doivent pas non plus donner à boire avant qu'on ait entendu la messe , ni pendant la nuit , sans une véritable nécessité.

Ils ne doivent point recevoir chez eux les gens de mauvaise vie , ni ces libertins qui jurent , disent des paroles deshonnêtes , et chantent d'une manière scandaleuse ; ni ces pères ivrognes qui ruinent leurs familles par leurs débauches ; ni les enfans qui vont au cabaret contre la volonté de leurs parens.

Dans le temps de jeûne ou d'abstinence , ils ne doivent point servir de viande , pas même aux protestans , qui étant baptisés sont assujettis aux lois de l'église ; ils n'en peuvent donner qu'à ceux qui sont indisposés. Ils ne doivent pas donner à manger et à boire à ceux qui , sans nécessité , veulent transgresser les jeûnes de l'église. Enfin , ils ne doivent pas donner du vin à ceux qu'ils voient prêts à s'enivrer. Les cabaretiers qui n'observent pas ces choses , se rendent coupables des péchés qui se commettent dans leurs maisons , suivant le principe de S. Paul , qu'on est coupable , non-seulement en faisant le mal , mais aussi en consentant à ceux qui le commettent : *Quoniam qui talia agunt , digni sunt morte , et non solùm qui ea faciunt , sed etiam qui consentiunt facientibus (a).*

Quant à la conduite qu'on doit tenir à l'égard des cabaretiers qui n'ont pas assez de fermeté pour garder les règles qui leur sont prescrites , c'est de les avertir qu'ils doivent quitter cette dangereuse profession. C'est un principe enseigné par S. Charles (b),

(a) Rom. 1 , 32.

(b) Avis aux conf.

qu'on est obligé de quitter toute profession qui est une occasion prochaine de péché. En vain ces cabaretiers allèguent qu'ils ne peuvent gagner autrement leur vie, le salut est préférable à tout le reste; et il ne peut y avoir de nécessité de péché, dit Tertullien (a), pour celui qui ne reconnoît qu'une nécessité, qui est de ne point pécher : *Nulla est peccandi necessitas, ubi est una non peccandi necessitas.*

Dem. N'y a-t-il que les cabaretiers qui donnent du vin aux ivrognes qui soient coupables de leur ivresse? Ceux qui les pressent et qui les invitent trop fréquemment à boire, ne sont-ils pas aussi coupables?

Rép. S. Thomas soutient que celui qui invite à boire, et celui qui cède à l'invitation, pèchent tous deux, quand ils n'ignorent pas le danger auquel ils s'exposent : *Sed si ignorantia desit, neuter excusatur à peccato* (b). La doctrine de ce saint docteur est fondée sur celle de S. Augustin, qui dit qu'on doit résister à une invitation si préjudiciable à l'ame, et qui nous porte à offenser Dieu : *Non sit tibi amicus qui te Dei vult facere inimicum* (c). Si pour vous faire un ami, vous pressez un homme à trop boire, ou que vous vous enivriez vous-même, vous aurez peut-être cet homme pour ami, mais vous aurez Dieu pour ennemi : *Si te et alium inebriaveris, habebis hominem amicum, Deum inimicum.* Voyez, ajoute ce père, s'il est juste que vous vous sépariez de votre Dieu, pour vous joindre à un ivrogne. Ne croyez donc pas être innocent, quand vous portez aux autres de belles et fréquentes rasades, et que vous les engagez à s'enivrer, soit que vous le fassiez pour vous divertir, ou que vous le fassiez malicieusement : S. Antonin dit, en termes exprès, que c'est un péché mortel (d).

Dem. Quels remèdes peut-on opposer en général à l'ivrognerie?

(a) *Loco cit.* (b) 2, 2. q. 150, a 1, ad 2.
(c) A g. Ser. 213 de temp. (d) P. 2, Sum. Th. tit. 6, c. 3, §. 2.

Rép. II XII. CONFÉRENCE

exacts à faudroit , 1. que les cabaretiers fussent ^{refuser} du vin à ceux qui en abusent , et ^{suivissent} fidèlement les édits et ordonnances du ^{royaume} , soit par rapport au temps , soit par rap-
 port ^{aux} personnes auxquelles ils peuvent donner ^{du vin}. 2. Retrancher le nombre des cabarets , et réformer sur-tout ceux qui sont des lieux publics de jeux et de débauche. Il est ordonné , par un ancien édit , qu'il n'y aura au plus que deux cabarets dans un village , et aujourd'hui les villages en sont remplis. Voilà ce qui multiplie les ivrogneries , car plus il y a de cabarets , plus il y a de buveurs et d'ivrognes 3. Les magistrats et officiers de justice devroient joindre leur zèle à celui des pasteurs , pour veiller sur de semblables désordres. C'est un péché public que l'ivrognerie continuelle des gens de journée , des artisans , des personnes de boutique et de travail. Ce péché n'est pas seulement public dans une paroisse , il l'est dans toutes ; c'est une source de crimes et de scandales ; et qui auroit banni ce vice des paroisses , auroit fermé la porte de l'enfer , et ouvert celle du paradis à la plus grande partie des gens de la campagne. Cependant , excepté quelques bons curés , personne ne s'y oppose , et ne se met en peine de faire tarir cette source malheureuse de tant de crimes. 4. Les pères et les mères devroient veiller sur leurs enfans , et ne pas souffrir qu'ils s'accoutument au vin , leur donner là-dessus bon exemple , et leur faire rendre compte de l'argent qu'ils ont entre les mains , de peur qu'ils ne le dissipent , comme il n'arrive que trop souvent. N'est-ce pas une chose honteuse que les enfans et les femmes mêmes ne soient pas exemptes de ce vice ? Je vous dirai ici en passant que , du temps de Charlemagne , le petit peuple de France ne buvoit point de vin ; et aujourd'hui c'est ce que nous appellons le petit peuple (c'est-à-dire , les artisans et les personnes de journée) qui en boit davantage , et qui profane les dimanches et les fêtes par tous les désordres que cause l'excès du vin.

Dem. Que doit faire un ivrogne qui songe sérieusement à se convertir ?

Rép. 1. Il doit considérer avec attention les maux étranges que produit l'ivrognerie , et qu'il a peut-être éprouvés lui-même : *Vinum multum potatum*, dit le Sage (a), *irritationem*, et *iram et ruinas multas facit*. C'est une hydre à plusieurs têtes, d'où naissent les querelles, les meurtres, les juremens, les blasphèmes, les impuretés, les larcins, les injustices, les mauvais ménages, la pauvreté, l'oubli du salut, la profanation des fêtes, etc. La vue de tant de crimes ne sera-t-elle pas capable de faire rentrer un ivrogne en lui-même ? 2. Il faut qu'il quitte ses compagnons de débauche, qu'il n'entre que par nécessité dans les cabarets, qu'il fréquente les sacremens, qu'il se prescrive une règle, et s'impose une pénitence assez forte pour déraciner une si mauvaise habitude ; qu'il s'accoutume à mettre de l'eau dans son vin et à en prendre peu. Il y en a qui, pour s'être enivrés une fois, n'ont plus bu de vin ; fallût-il en faire autant pour vous corriger, il faut s'y résoudre. L'expérience fait voir qu'il est souvent plus aisé de se passer de vin et de n'en point boire du tout, que d'en boire et ne point tomber dans l'excès. Il doit se souvenir qu'il peut mourir dans l'ivresse, et que n'étant pas alors capable de demander à Dieu pardon de son péché, il seroit damné pour une éternité. *Attendite autem vobis, ne forte gravetur corda vestra in crapula et ebrietate.... et superveniat in vos repentina dies illa*, nous dit Jésus-Christ (b). 4. Il doit faire réflexion à la fin tragique des ivrognes. Le roi Balthasar, petit-fils de Nabuchodonosor (c), s'abandonne à l'ivrognerie jusqu'à cet excès, que de boire avec ses concubines dans les vases sacrés que son aïeul avoit emportés du temple de Jérusalem, chantant des chansons impies à l'honneur de ses faux-dieux. Au même moment, dit l'écriture, *in eadem horâ*, une main invisible écrivit sa condamnation sur la muraille de la salle où

(a) *Eccli.* 32, 38. (b) *Luc* 21, 34. (c) *Dan.* 5, 1. et seq.

il buvoit : *MANE*, *THECEL*, *PHARES*. Voici l'interprétation de Daniel. *MANE* : *Numeravit Deus Regnum tuum , et complevit illud* ; Dieu a compté les jours de votre royaume , et il en a marqué l'accomplissement *THECEL* : *Appensus es in statérâ , et inventus es minus habens* ; vous avez été pesé dans la balance , et l'on vous a trouvé trop léger. *PHARES* : *Divisum est Regnum tuum , et datum est Medis et Persis* ; votre royaume a été divisé , et il a été donné aux mèdes et aux perses. La peine suivit de si près le crime , que Balthasar fut tué cette même nuit : *eâdem nocte interfectus est Balthasar* ; et du fond des enfers où ses débauches l'ont précipité , il vous apprend , ivrognes , que si vous ne vous réduisez aux règles de la tempérance , vous deviendrez l'aliment des feux éternels. Enfin , demandez instamment à Dieu votre conversion par les mérites de Jésus-Christ abreuvé de fiel et de vinaigre , et souvenez-vous qu'il faut un peu se mortifier et prendre part aux souffrances du Sauveur , si vous voulez avoir part à son royaume.

XIII.^e CONFÉRENCE.

Sur les danses , les comédies et les mascarades.

Non mœchaberis.

Vous ne commettrez point d'impureté. Exode , chap. 20.

CE n'est pas assez à une âme soigneuse de son salut d'éviter le crime défendu par le sixième commandement : elle doit s'éloigner encore de tout ce qui peut l'y engager. Il y a des assemblées profanes , où les hommes et les femmes se mêlent ensemble , qui sont bien souvent des occasions pro-

chaines d'impureté : tels sont les bals , les danses , les mascarades et les comédies , dont nous parlerons aujourd'hui. Nous nous servirons pour cet effet de l'épée spirituelle que le Seigneur nous a mise entre les mains , et qui n'est autre que la parole de Dieu , pour retrancher de semblables abus , si pernicieux aux âmes , et dont l'écriture nous fait assez connoître le danger , quand elle nous avertit , par la bouche du Sage , de ne pas fréquenter une femme qui se plaît à danser et à chanter , *cum saltatrice ne assiduus sis* (a) ; de ne point nous arrêter à la regarder , ni à l'écouter , de peur que nous ne venions à périr par la force de ses charmes , *nec audias illam , ne fortè pereas in efficacîâ illius*. S'il n'y avoit rien à craindre dans les bals et dans les danses , comme le monde le prétend , le Saint-Esprit prendroit-il tant de soin pour nous en détourner ? Examinons donc dans cette conférence , si ces sortes de divertissemens sont aussi innocens qu'on voudroit le faire croire.

Dem. Qu'est-ce que danser ? Est-ce une action criminelle de sa nature ?

Rép. Par le mot danser , on entend ordinairement sauter de joie , marcher , se tourner , se plier et se relever en cadence. Cette action ne paroît pas criminelle ni illicite de sa nature , comme on peut le prouver par ces paroles du Sage : *Omnia tempus habent... tempus plangendi , tempus saltandi* (b). L'écriture nous en fournit un exemple célèbre , en rapportant que Marie , sœur d'Aaron et de Moïse , se joignit aux autres femmes qui dansoient séparées des hommes , en chantant des cantiques à la louange du Seigneur , après la victoire remportée par le peuple de Dieu sur les Égyptiens submergés dans la mer Rouge. *Sumpsit ergo Maria Prophetissa , soror Aaron tympanum in manu sud* , dit l'écrivain sacré (c) , *egressæque sunt omnes mulieres post eam cum tympanis et choris*, etc. A cet exemple on peut ajouter celui de David ,

(a) Eccli. 9 , 4.

(b) Eccli 3 , 1 , 4.

(c) Exod. 15 , 10.

qui, excité par des motifs de religion et de piété, dansa devant l'arche du Seigneur, pour témoigner la joie qu'il avoit de la voir entrer dans la ville de Jérusalem. *David saltabat totis viribus ante Dominum* (a). De-là on peut conclure avec S. Thomas (b), que la danse est quelquefois permise, pourvu qu'elle soit accompagnée de trois conditions qui sont nécessaires pour la rendre innocente. 1. Que les personnes qui dansent, le puissent faire avec décence, avec modestie et sans scandaliser personne; car autrement elle ne pourroit pas être sans péché, comme si, par exemple, un ecclésiastique ou une personne religieuse commettoient cette indécence : *Ut non sit persona indecens, sicut clericus vel religiosus*. 2. Que ce soit seulement dans le temps d'une joie convenable, comme d'une réjouissance publique : *Ut sit tempore lætitiæ, ut liberationis gratiâ, vel ut nuptiis et hujusmodi*. 3. Que l'honnêteté y soit régulièrement observée, à l'égard des chansons, des gestes, du temps et des autres circonstances qui l'accompagnent. Voilà les conditions que S. Thomas demande dans la danse, afin qu'elle puisse être exempte de péché, et sans lesquelles elle est certainement viciieuse et condamnable. C'est pourquoi il ajoute : *Si autem fiant ad provocandum lasciviam et secundum alias circumstantias, constat quod actus vitiosus est*. Ainsi, comme il est très-rare que ces sortes de circonstances se rencontrent dans les danses, nous croyons, avec les saints pères de l'église, qu'il est de la sagesse des chrétiens de s'en abstenir.

Dem. Quel est le sentiment des saints pères touchant les danses?

Rép. S. Chrysostome dit que le démon se trouve dans les danses lascives, qui sont les jeux où il se plaît davantage, et par le moyen desquels il perd plus facilement les âmes : *Ubi saltus lascivus, ibi diabolus certè adest... his tripudiis diabolus saltat* (c). Il les appelle les pompes de Satan, aux-

(a) 2. Reg. 6. 14.

(b) S. Th. in 4 p. 3, Isaïa.

(c) Chry. H. 59, in Matth.

quelles nous avons renoncé dans notre baptême. Il ajoute que la salle où l'on danse est comme la boutique du démon, où il étale toutes sortes de vices, et allume les passions impures (a). S. Ambroise assure que la danse est la compagne de la volupté et de l'impudicité : *Deliciarum comes atque luxuriæ* (b). Il dit qu'il faut être ivre, ou avoir perdu le bon sens pour danser. S. Ephrem regarde le démon comme l'auteur et l'inventeur des danses (c). Qui a appris aux chrétiens à danser, demande ce S. diacre d'Edesse ? *Unde suas didicere choreas ? quis talia christianos docuit ?* Ce n'est, dit-il, ni S. Pierre, ni S. Paul, ni aucun autre apôtre ; c'est du démon, cet esprit impur qui a inspiré aux hommes la fornication et l'idolâtrie, qu'est venue cette détestable coutume : *Qui docuit idola colere, docuit etiam ludere* : tel est le sentiment des saints touchant les danses. C'est ce qui a fait dire à un théologien, de l'ordre de S. François (d), que la danse est un cercle dont le diable fait le centre, et les autres démons la circonférence : *Chorea mundana est circulus cujus centrum est diabolus, et circumferentia angeli ejus circumstantes*. D'où il conclut qu'il n'arrive presque jamais que la danse soit sans péché ; *ideo raro, aut nunquam fit sine peccato*.

Dem. N'est-il pas au moins permis de regarder les danses, d'assister au bal et aux comédies ?

Rép. Les saints pères nous apprennent que de tels spectacles sont indignes d'un chrétien. Tertulien les appelle le consistoire privé de l'impudicité, où l'on n'approuve que les libertés qu'on n'oseroit prendre ailleurs : *Est privatum consistorium impudicitiae, ubi nihil probatur quàm quod alibi non probatur* (e). S. Clément d'Alexandrie dit que ces sortes d'assemblées sont honteuses et pleines

(a) *Ejusd. H. 36 et 37, in Gen.*

(b) *Ambr. l. 2, de pœn. c. 6, et l. 4, Ep. 30.*

(c) *Ephrem. interrogat. 2, p. 181.*

(d) *Conradus Elingius, Catech. Catholico, l. 4, c. 14.*

(e) *Tertul. l. de spect. c. 17.*

d'iniquités : *Magna confusione et iniquitate hic cætus pleni sunt* (a). S. Augustin ne croit pas qu'un homme de bien puisse voir quelqu'un danser au son des instrumens , sans en gémir , bien loin d'en rire et de s'en divertir : *Da hominem qui in Domino vivit , quando respexerit hominem saltantem ad organum , plus illum dolet insanientem quam phreneticum febrientem* (b). Salvien dit nettement que le théâtre est une des pompes du diable , auxquelles les chrétiens ont renoncé dans leur baptême ; et que c'est être en quelque manière apostat que d'y assister : *In spectaculis quædam apostasia fidei est , et à symbolis ipsius lethalis prævaricatio* (c). La raison qu'il en donne , est que le démon se trouve dans les spectacles qu'il a inventés ; ainsi c'est quitter Jésus-Christ pour reprendre le parti du démon. D'où nous concluons qu'on ne peut s'arrêter innocemment à ces sortes de divertissemens , qui sont pour l'ordinaire des écoles de coquetterie et de libertinage , où la vertu la plus épurée n'est pas en sûreté , et d'où l'on sort toujours moins pur qu'on n'y est entré : ce qui fait dire à Tertullien : *Theatrum propriè sacrarium veneris est* (d). Cependant , comme le monde ne manque pas d'excuses pour justifier sa conduite , il nous faut tâcher de les réfuter.

Dem. Vous entreprenez beaucoup , quand vous prétendez qu'on doit s'abstenir des danses , des bals et des comédies : c'est un usage que bien des gens ne condamnent pas , et une ancienne coutume : pourquoi ne sera-t-il pas permis de la suivre ?

Rép. Il ne faut point s'appuyer sur la coutume , quand ce n'est que le libertinage et la corruption du siècle qui l'ont introduite. La coutume qui n'est pas fondée sur la justice et la vérité , n'est qu'une ancienne erreur , dit S. Cyprien : *Consuetudo sine veritate vetustas erroris est* (e). Jésus-Christ n'a pas dit qu'il étoit la coutume , mais qu'il étoit la

(a) *Clem. Alex. Pedag. c. 12 , sub finem.*

(b) *Aug. in P. 98 , n. 5.* (c) *Salv. l. 6 , de gubernat.*

(d) *Loco cit.*

(e) *Ep. 74 , ad Pompon.*

vérité. C'est pourquoi ni la longueur du temps , ni l'autorité des personnes , les privilèges des nations n'ont pas la force de rendre légitime une mauvaise coutume. C'est ainsi que raisonne Tertullien (a). Enfin , une coutume qui est contraire aux lois de l'église et aux constitutions canoniques , n'est d'aucune autorité , et un véritable abus. *Consuetudo* , dit le pape Innocent III (b) écrivant à l'évêque de Poitiers , *quæ canonicis obviat institutis , nullius debet esse momenti*. Telle est la coutume qu'on prétend justifier. C'est un abus que les saints pères ont combattu , comme formellement opposé aux maximes de la religion. Dieu lui-même a souvent fait éclater sa colère contre ceux qui l'ont suivi. Tertullien en rapporte un exemple dont il prend Dieu à témoin (c). Il raconte qu'une femme chrétienne étant allée à la comédie , elle en revint possédée du démon ; et comme dans l'exorcisme on reprochoit à cet esprit impur , - comme il avoit osé attaquer une personne fidelle , il répondit : *In meo inveni* : J'ai eu raison , puisque je l'ai trouvée chez moi , c'est-à-dire , dans un lieu qui m'appartient. On ne peut donc soutenir , ni suivre une semblable coutume , si contraire aux maximes de l'évangile. *Christus veritatem se , non consuetudinem cognominavit* (d).

Dem. Nos parens , disent les jeunes gens , nous permettent de nous trouver dans ces assemblées , ainsi nous ne croyons pas mal faire d'y aller ?

Rép. Vos parens vous permettent d'aller aux danses , aux bals , à la comédie : quoi ! ils vous conduisent dans ces routes égarées ! Ils sont donc du nombre de ces impies dont parle le saint homme Job en cette sorte : *On voit sortir en foule* , dit-il , (e) , *leurs enfans de leurs maisons , qui dansent et qui sautent en se jouant ; ils ont la harpe et les tymbales à la main , ils se divertissent au son des*

(a) L. de veland. virgin.

(b) In cap. Ad nostram , de consuetudine , l. 1 , tit. 4.

(c) L. de spectac. 6 , 2.

(d) Tertul. *ibid.*

(e) Job. 21 , 11 , 18.

instrumentis. Mais quelle en sera la fin ? *Ducunt in bonis dies suos , et in puncto ad inferna descendunt*. Voilà le précipice où vous les conduisez , et où vous tombez les premiers , malheureux pères et mères , qui êtes si complaisans que vous n'oseriez résister au libertinage de vos enfans. Quoi ! vos pères et mères vous permettent de danser ! Ils sont donc les imitateurs de l'infame Hérodiade , dont la fille reçut pour prix et récompense de sa danse , la tête du plus grand saint des enfans des hommes : *Saltauit filia Herodis , et placuit Herodi*. Je n'oserois presque vous dire ce qu'ajoute S. Ambroise (a) : *Saltet , sed adulteræ filia* : Danse qui vaudra , mais cela ne convient qu'à la fille d'une adultère ; quant à la mère qui est sage et reconnue pour chaste , son emploi doit être d'apprendre à sa fille , non la danse , mais la religion et la morale de Jésus-Christ : *Quæ vero pudica , quæ casta est , religionem doceat , non saltationem*.

Dem. Il faut bien , dit-on , prendre un peu de récréation les dimanches et les fêtes , quand on a travaillé , et qu'on s'est occupé pendant toute la semaine ?

Rép. On ne défend pas les divertissemens honnêtes ; mais ceux qui sont pernicioeux au salut , comme en parle un père de l'église (b) : *Non animi relaxationem interdictam volo , sed petulantiam coerceo*. Réjouissez-vous , mais que ce soit dans le Seigneur , comme l'ordonne l'apôtre ; soyez gais et joyeux , mais que ce soit en la manière que le doivent être des chrétiens et des saints , tels qu'étoit le peuple de Béthulie dans les fêtes qu'il célébra après avoir été délivré des mains d'Holopherne , par celle de Judith : *Erat populus jucundus secundum faciem Sanctorum* (c). Mais pour les danses , elles sont encore plus défendues les jours de dimanches et de fêtes que dans un autre temps. Aussi les pères assemblés au concile de Paris , tenu en 1212 , sous le pontificat d'Innocent III , disent qu'il est plus

(a) *Ambr. l. de virg. c. 5.*

(b) *Greg. Naz.*

(c) *Judith. 16 , 24.*

criminel de se livrer à la danse , que de labourer la terre le saint jour de dimanche : *Teste Gregorio , melius est Dominico dies arare , vel fodere , quàm choreas docere* (a). Il est inutile de dire qu'on ne danse qu'après les divins offices , tout le jour est également saint ; et s'il n'est pas permis de faire des œuvres serviles après la célébration de l'office divin , par la seule raison que le travail empêche qu'on ne s'occupe pas des choses spirituelles , à plus forte raison ne doit-on pas s'occuper aux chansons profanes et aux danses , puisqu'elles sont infiniment plus capables de faire oublier Dieu et les choses spirituelles , que le travail même le plus pénible. *An ille recogitabit eo tempore Deo , positus illic ubi nihil est de eo* , dit Tertullien (b). Aussi S. Augustin a dit , ainsi que le rapporte S. Thomas (c) , que ce seroit un moindre péché de travailler un jour de fête , que de s'occuper à ces sortes de danses , où règne toujours un libertinage certain. Le troisième concile de Tolède , tenu en 589 , sous Pélage II , déclare impie la coutume de danser aux solennités des saints , et ordonne aux prêtres et aux magistrats de s'appliquer à abolir dans toute l'Espagne un si pernicieux usage.

Nous pourrions citer jusqu'à huit conciles provinciaux , tenus en France depuis le concile de Trente , qui tous unanimement condamnent les danses , particulièrement aux jours de dimanches et de fêtes. Nos rois très-chrétiens , protecteurs des lois de l'église , ont fait aussi plusieurs ordonnances conformes à celles de ces conciles. Il ne nous reste donc plus qu'à conclure que tous ceux à qui Dieu a mis son autorité entre les mains , sont obligés en conscience de s'opposer , de toutes leurs forces , à une si mauvaise coutume , qui ressent beaucoup plus le paganisme que la religion chrétienne.

Dem. Je suis invité à des noces où l'on prend ce

(a) *Conc. Paris part. 3 , c. 4.* (b) *De spectaculis , c. 25.*

(c) *S. Th. 22 , q. 122 , a 4 , ad 3.*

divertissement ; mon parent se marie ; ne me sera-t-il pas permis de danser à ses noces ?

Rép. Quoiqu'absolument parlant , nous ne condamnions pas quelques danses qui se font modestement et honnêtement , à l'occasion des mariages , néanmoins il faut avouer que ces assemblées de garçons et de filles produisent presque toujours quelques désordres. Les regards , les ris immodérés , les paroles à double sens , les querelles , les désirs de convoitise , les chansons malhonnêtes , et les libertés criminelles qu'on y prend , rendent presque toujours coupables ceux qui s'y rencontrent ; c'est pourquoi le concile de Laodicée , tenu sous S. Sylvestre , défend les danses , même aux noces : *Non oportet christianos , ad nuptias venientes , se turpiter et indecorè gerere , vel saltare ; sed modestè cœnare et prandere ut decet christianos (a).*

Examinez bien , mes frères , ce qui se passa aux noces d'Abraham , d'Isaac , de Jacob et des autres saints dont parle l'écriture , vous verrez qu'il n'y est fait aucune mention de danses et de semblables légèretés ; au contraire , il est dit de Sara que , voulant attirer la miséricorde de Dieu sur son mariage avec le jeune Tobie , elle déclare qu'elle a toujours eu une horreur de semblables amusemens : *Nunquam cum ludentibus miscui me , neque cum his qui in levitate ambulant , participem me præbui (b).* Cependant elle avoit été mariée plusieurs fois. Si vous vous conduisiez de la sorte , Dieu béniroit vos mariages ; au lieu que vous attirez souvent son indignation par les danses et les autres excès auxquels vous vous abandonnez.

Dem. Est-il permis de se masquer et de se vêtir d'un habit différent de celui de son sexe , comme cela arrive dans les danses et les comédies ?

Rép. La loi ancienne défend expressément à toutes sortes de personnes de se déguiser de la sorte : *Non induetur mulier veste virili , nec vir utetur veste femineâ (c).* Elle traite d'abominable celui ou celle qui le fait. *Abominabilis enim apud*

(a) *C. Laodicensem. Can. 53. (b) Tob. 3, 17. (c) Deuter. 22, 5.*

Deum est qui facit hæc. Or , il faut observer que cette défense ne doit pas être considérée comme simplement légale , et comme un précepte qui ait été par conséquent détruit et aboli par la foi de l'évangile ; mais on doit au contraire la regarder comme un précepte moral qui n'oblige pas moins les chrétiens qu'il obligeoit les juifs , ainsi que l'enseigne S. Thomas (a) , qui dit que Dieu , en faisant cette défense , n'a pas seulement eu en vue de détourner cet ancien peuple de l'idolâtrie que commettoient les hommes , en adorant Vénus , travestis en femmes ; et les femmes Mars , déguisées en hommes , mais encore pour les détourner de la luxure à laquelle ces déguisemens ouvrent souvent la porte. Le même saint docteur s'explique encore plus clairement ailleurs , en disant que ce désordre est mauvais de sa nature : *De se vitiosum est , quod mulier utatur veste virili ; aut è converso.* Il en rapporte la raison qu'il avoit déjà donnée : *et præcipuè quia hoc potest esse causa lasciviæ* (b). Ce saint suit en cela le sentiment de S. Augustin son maître , qui appelle ceux qui se déguisent de la sorte des infames et de véritables bouffons : *Veros histriones , verosque infames sine dubitatione possumus vocare* (c).

Cette décision est conforme à la doctrine de l'apôtre (d) , qui recommande aux fidèles d'avoir chacun l'extérieur convenable à son sexe , et dit que c'est une chose honteuse de faire le contraire. Ajoutons à cela que les jeux défendus et la licence sont des suites presque toujours certaines de ces sortes de déguisemens , qui , par ces circonstances , deviennent encore plus criminels.

Dem. Ne peut-on pas , du moins , se masquer pendant le carnaval , en prenant des habits conformes à son sexe , quoiqu'ils ne soient pas convenables à notre état ?

Rép. On ne peut point excuser de péché ceux

(a) 1 , 2. q. 102 , q. 6 , ad 2.

(b) 2 , 2. q. 163 , a , 1 , ad 3. (c) Aug. l. 1. Soliloq. 16 , seu n. 30. (d) 1. Cor. 11.

qui se masquent pendant le carnaval , quoiqu'ils ne prennent que des habits conformes à leur sexe , mais qui ne sont point convenables à leur état ; parce qu'étant masqués , on peut toujours les prendre pour des infames et des bouffons , comme nous l'avons dit ci-devant avec S. Augustin. D'ailleurs , ces sortes de déguisemens portent aisément à faire des actions qui blessent la pudeur et l'honnêteté chrétienne , sur-tout dans un temps de débauche , de libertinage et de plaisirs , tel qu'est celui du carnaval , où quantité de chrétiens s'abandonnent à des excès criminels , sans que presque personne s'y oppose. Nous remarquerons cependant , 1. que l'usage des masques étant un désordre très-pernicieux et défendu par les ordonnances de nos rois , et les parlemens du royaume , les magistrats et autres supérieurs doivent s'y opposer , et l'empêcher autant qu'ils peuvent. 2. Que les pères et les mères , les maîtres et les maîtresses qui permettent à leurs enfans et domestiques de se masquer , participent à tous les péchés qu'ils commettent à l'occasion de ce déguisement. 3. Que les ouvriers et les marchands qui font métier de faire et de vendre des masques , tels qu'on les porte au carnaval , exercent une profession mauvaise par elle-même ; et par conséquent qu'ils sont obligés d'y renoncer , s'ils veulent mériter la grâce de l'absolution , puisqu'ils donnent occasion au prochain d'offenser Dieu. Ils ont beau dire qu'ils ne prétendent pas consentir au péché de ceux qui s'en servent , ils ne laissent pas d'être coupables ; car , s'il n'y avoit point d'artisans qui fissent et vendissent des masques , on n'en verroit pas tant dans les rues et dans les bals , au grand scandale des gens de bien. Nous pouvons dire d'eux ce que Tertullien a dit de ceux qui railloient les idoles des païens : *Quidquid idolatra committit , in artificem quemcumque et cujuscumque idoli deputetur necesse est : quomodo enim renuntiavimus diabolo et angelis ejus , si eos facimus (a) ?*

(a) Tertull. l. de idolat. c. 5.

Finissons

Finissons par ses paroles que S. Paul adresse aux éphésiens : *Hoc igitur dico et testificor in Domino , ut jam non ambuletis , sicut et gentes ambulans in vanitate sensû sui* (a). Je vous dis , avec l'apôtre , et je vous conjure , mes frères , par le Seigneur , de laisser toutes ces folies , et de ne plus vivre comme les gentils , qui suivent dans leur conduite la vanité de leurs pensées ; enchantés des vaines apparences du monde , ils ne cherchent qu'à remplir le vide de leur cœur , par des objets qui les amusent et les divertissent. Ne les imitez pas ; éloignez-vous pour toujours de ces lieux de dissolution , où l'on apprend à se corrompre , et où ne se trouve jamais l'esprit de Dieu. Danses , bals , comédies , spectacles vains et dangereux , renoncez à tous ces restes du paganisme : souvenez-vous que ce n'est pas ainsi que vous avez été instruits dans l'école de Jésus-Christ , si toutefois vous y avez bien appris ce qu'on vous y a dit selon la vérité de sa doctrine : *Vos autem non ita didicistis Christum , si tamen illum audistis et in ipso edocti estis , sicut est veritas in Jesu*. On vous a enseigné que , dans votre baptême , vous avez renoncé à Satan , à ses pompes , et aux maximes du siècle , pour ne plus vivre que de la vie de Jésus-Christ : imitez sa sainteté ; considérez combien vous en êtes éloignés. Lorsque vous vous êtes trouvés dans ces assemblées profanes dont nous avons parlé , combien avez-vous déplu à Dieu , aux anges et aux saints ! Que n'avez-vous pas fait pour vous y rencontrer ! Vous avez désobéi à vos supérieurs ; vous avez perdu l'instruction et le service divin ; vous avez couru la nuit , pendant que tant de saintes âmes étoient occupées à prier ou à chanter les louanges de Dieu. Considérez que , pendant que vous dansiez , un million de personnes étoient à l'agonie , et souffroient de cruelles douleurs ; que votre tour viendra , que le temps passe , et que la mort ap-

(a) Eph. 4 , 17.

proche , où il vous faudrà rendre compte de tous ces vains amusemens ; en un mot , qu'ils sont indignes d'une ame qui a un vrai désir de se sauver : *Non sunt ista* , dit un père de l'église (a) , *salvari cupientium*.

(a) *S. Eligius , Hom. 5.*

XIV.^E CONFÉRENCE.

Du jeu.

Non mœchaberis.

Vous ne commettrez point d'impureté. Exode, chap. 20.

NE soyez pas surpris , mes frères , si , en continuant l'application du sixième commandement , je mets le jeu parmi les engagemens qui conduisent au vice de l'impureté. Il est vrai que le jeu n'est pas mauvais par lui-même , qu'il est quelquefois permis , et qu'on peut le regarder comme un remède nécessaire à l'homme pour délasser son esprit , comme le sommeil l'est pour réparer les forces du corps ; mais , s'il y a des jeux permis , il y en a qui ne le sont pas : s'il y a des plaisirs innocens , il y en a de criminels ; s'il y a des récréations , il y en a qui sont contraires à la bienséance et à l'honnêteté. Il ne sera donc pas hors de propos de traiter ici du jeu qui a souvent de mauvaises suites ; c'est ce que les païens mêmes ont reconnu. Le jeu , dit Horace , produit le bruit , les disputes et la colère.

Nam ludus genuit strepitum , certamen et iram.

Quand il n'en résulteroit point d'autre mal que la perte du temps , temps si précieux dont nous rendrons à Dieu un compte si rigoureux ; temps que nous devons employer tout entier à la pratique des

vertus chrétiennes ; temps dont les damnés voudroient bien avoir seulement un jour faire pénitence , et qui leur sera éternellement refusé , il ne faudroit pas , à mon avis , d'autres ni de plus puissans motifs pour faire cesser l'abus du jeu , où il est si imprudemment prodigué. C'est donc de la passion du jeu , que nous pouvons appeller une fureur dans ceux qui s'en laissent dominer , que je viens aujourd'hui vous entretenir.

Dem. Avant que de nous expliquer les excès où les joueurs se laissent aller , il faudroit nous dire , s'il vous plaît , ce que c'est que le jeu , et s'il y a plusieurs sortes de jeux , afin que nous distinguions ceux qui sont permis de ceux qui ne le sont pas ?

Rép. On entend par le jeu pris en général , toutes sortes d'exercices que l'on prend pour se divertir. On peut le définir plus en particulier , une espèce de contrat fait entre plusieurs personnes , qui , dans la vue de se récréer , consentent qu'une somme convenue appartient à celui qui gagnera. Le jeu étant une espèce de contrat , on y doit observer les règles de la justice , et les conditions essentielles et nécessaires aux contrats. Ainsi , quand le jeu est licite et honnête , qu'on y a observé la justice , et que les conditions nécessaires aux contrats s'y trouvent , celui qui a gagné selon les règles du jeu , peut s'approprier et retenir pour lui ce qu'il a gagné ; car celui qui expose son argent au jeu , consent , s'il perd , d'en transférer la propriété à celui qui gagne. Cela lui est permis , quand il est maître de son bien et qu'il en a l'administration , pourvu qu'il ne soit point empêché d'en disposer par les lois , ou par quelque convention particulière.

On distingue plusieurs sortes de jeux. Les premiers , sont ceux auxquels l'esprit seul ou l'adresse ont la principale part ; tels sont les jeux de dames , des échecs , la paume , la boule , le billard , le palet , les quilles , et autres semblables qui n'ont rien en eux de mauvais. On peut y jouer aux conditions que nous avons dites , et que nous expliquerons encore dans la suite.

Les seconds, sont ceux qui ont en soi quelque difformité, comme sont les danses, les mascarades, les jeux de théâtre et de comédie, qu'on doit éviter, ainsi que nous l'avons dit dans la dernière conférence, parce qu'ils portent ordinairement au vice de l'impureté.

Les troisièmes, sont les jeux de pur hasard, comme les jeux de dés, et plusieurs jeux de cartes, qui sont défendus par les lois canoniques et civiles.

Les quatrièmes enfin, sont ceux qu'on appelle mixtes, c'est-à-dire, qui dépendent en partie de l'industrie, et en partie du hasard, comme sont le piquet et quelques autres jeux de cartes : ces sortes de jeux ne paroissent pas illicites à plusieurs casuistes, pourvu qu'il n'y ait aucune circonstance qui les rende mauvais. Ils appuient ce sentiment de l'autorité de S. Thomas, sur le 4 des sentences, dist. 16, q. 4, a 2., où il dit : *Quidam ludi sunt nullam turpitudinem habentes, et ideò servatis circumstantiis, possunt laudabiliter fieri ad quietem propriam et aliis laudabiliter convivendum.*

Dem. Y a-t-il quelque péché de passer un temps considérable dans le jeu, lorsque d'ailleurs le jeu auquel on joue est permis en soi ?

Rép. Il est permis à l'homme de prendre quelque récréation honnête pour relâcher son esprit ; mais il faut se donner de garde, dit S. Ambroise, d'abuser de cette liberté innocente ; et que, sous prétexte de relâcher son esprit, on ne perde l'économie et le concert des bonnes œuvres : *Caveamus itaque*, dit ce père (a), *nedum anima relaxare volumus, salvamus omnem harmoniam quasi consentum bonorum operum.* C'est ce qui arrive ordinairement par l'excès du jeu.

Or, on peut excéder dans le jeu en deux manières, dit S. Thomas (b). 1. Dans la chose même qui est la matière du jeu, comme quand il consiste dans des actions ou des paroles contraires à la religion ou aux bonnes mœurs, ou qui sont notablement

(a) L. 1, de offic. c. 20. (b) 2, q. 168, a 3.

dommageables au prochain ; pour lors le jeu est de sa nature péché mortel , dit ce saint : 2. dans les circonstances du jeu , soit qu'elles regardent le temps , le lieu ou les personnes mêmes qui jouent , comme , par exemple , quand on joue un jour de fête , pendant un temps trop considérable dans un lieu saint , ou dans un lieu public , avec scandale , ou que ceux qui jouent sont d'une condition qui ne leur permet pas de s'occuper au jeu , tels que le peuvent être des prêtres , des religieux et les magistrats ; car , pour lors , le jeu devient illicite par ces circonstances , et quelquefois même péché mortel ; comme quand on joue avec une passion excessive , et qu'on préfère le plaisir du jeu à l'amour qu'on doit à Dieu , ou au commandement de l'église.

Pour répondre donc précisément au cas proposé , je dis , 1. que celui-là pèche , qui emploie un temps trop considérable au jeu , quoique le jeu auquel il joue soit permis en soi : 2. que cet abus du jeu est plus criminel dans un ecclésiastique que dans un séculier : 3. qu'il peut même devenir une occasion de péché mortel , à cause des circonstances qui sont souvent inséparables du jeu ; comme quand on se met en colère , et quand on jure en jouant , ou qu'on y passe les jours et les nuits , ou la plus grande partie des dimanches et des fêtes : circonstances qui rendent le péché beaucoup plus grief ; puisque , selon le principe établi par le docteur angélique , la fin du jeu , pour être licite , doit être seulement de relâcher l'esprit , et de récréer l'homme d'une manière juste et raisonnable , et non pas d'être sa principale occupation ; n'y ayant que des insensés , dit le Sage , qui puissent regarder la vie comme un temps qui ne nous est donné que pour jouer. *Æstimaverunt lusum esse vitam nostram et conversationem vitæ compositam ad lucrum (a).*

Dem. Les jeux de hasard sont-ils défendus à toutes sortes de personnes ?

Rép. Il est constant que les jeux qui sont pure-

(a) Sap. 15 , 12.

ment de hasard , sont d'eux-mêmes mauvais et condamnables. C'est pourquoi ils sont défendus , même aux laïques , par le quarante-deuxième canon de ceux qu'on attribue aux apôtres (a) , et que Gratien rapporte dans le décret qui porte son nom , où non-seulement les ecclésiastiques qui y jouent , mais encore les laïques , sont menacés de la privation de la communion. Ce qui est une marque certaine que c'est un péché qui peut être mortel dans de certaines circonstances , l'église n'infligeant jamais une si rigoureuse peine pour de simples péchés véniels , ainsi que le remarque S. Raymond (b). Il faut néanmoins l'expliquer dans le sens que l'entend S. Antonin , lorsqu'il dit que les jeux de hasard ne sont pas péchés mortels aux laïques , 1. quand on n'y joue que par divertissement et sans passion : 2. quand ce qu'on y joue n'est pas considérable , eu égard aux facultés de ceux qui y jouent : 3. quand on n'y joue qu'avec modération , sans y employer beaucoup de temps , et jamais celui qu'on doit à la sanctification des fêtes : *Ludus aleæ est peccatum mortale secundum Raymundum ; quod credo verum*, dit ce saint (c) , *quando ex cupiditate quis ludit , scilicet principaliter motus , non ob recreationem , sed ad acquirendum quid notabile per ludum : nam ludere quid modicum , ut pueri faciunt , vel ob recreationem et moderatè non videtur mortale*. Ce n'est que dans les circonstances que nous avons dites , que ce saint excuse de péché mortel ceux qui jouent aux jeux de hasard. Une autre circonstance qui doit bien porter à s'en abstenir , et qui a servi de motif aux lois canoniques et civiles pour les condamner , sont les emportemens , les juremens et les blasphèmes où tombent ceux qui y perdent leur argent : *In nullo exercitio* , dit encore le même S. Antonin (d) , *ita frequenter blasphematur Deus et tota curia cœlestis*.

(a) *Can. Episcopus* , 1 dist. 35.

(b) *E. de negotiis secular.* * 11. in fine.

(c) *S. Antonin.*

2. p. *Sum. Th.* tit. 1 , c. 21.

(d) *S. Antonin* , 5 , 6.

C'est aussi pour cette raison que les ordonnances de nos rois ont défendu indistinctement à toutes sortes de personnes les jeux de hasard. Voici comme parle celle de Louis XIII, du 30 mai 1611, « Fai-
 » sons défenses à toutes sortes de personnes, de
 » quelque qualité et condition qu'elles soient, de
 » tenir brelans en aucunes villes et endroits de no-
 » tre royaume, ni s'assembler pour jouer aux cartes
 » ou aux dés. Déclarons toutes dettes contractées
 » par le jeu, nulles, et toutes obligations et pro-
 » messes faites pour le jeu, quelque déguisées
 » qu'elles soient, nulles et de nul effet, et déchar-
 » gées de toutes obligations civiles et naturelles. »
 Nous pourrions en citer plusieurs autres; mais nous nous contenterons d'ajouter ici un fait digne de remarque, rapporté par S. François de Sales (a), qui dit que S. Louis ayant su que le comte d'Anjou son frère, et Gautier, comte de Némours, jouoient aux dés dans le vaisseau où ils s'étoient embarqués pour la première croisade, se leva de son lit où il étoit malade, et que leur ayant témoigné son indignation, il jetta à la mer la table, et une partie de leur argent avec les dés, et leur reprocha qu'en jouant à ce jeu, ils violoient les lois de Dieu et celles du royaume.

Dem. Le jeu de cartes est-il entièrement défendu à toutes sortes de personnes ?

Rép. Il y a différentes sortes de jeux de cartes; il y en a qui sont purement de hasard, et auxquels l'industrie n'a aucune part, tels que sont ceux à qui l'on donne vulgairement les noms de pharaon, lansquenet et brelan: il en faut raisonner comme des jeux de hasard dont nous venons de parler. Il y a d'autres jeux de cartes qui sont mixtes, c'est-à-dire, où le seul hasard ne décide pas, mais où l'industrie se rencontre jointe au hasard; tels sont ceux du piquet, de la triomphe et de l'ombre.

On peut excuser de péché ces derniers jeux dans la personne des séculiers qui ne sont pas dans l'habitude d'y jouer, qui n'y emploient pas trop de

(a) *Introduc. à la vie dévote*, pag; 3, ch. 52.

temps , ni trop d'argent ; car les ordonnances ne défendent pas ces sortes de jeux ; c'est un usage que , ni l'église , ni l'état n'ont pas encore interdit. S. Thomas dit que les ordonnances des princes qui défendent les jeux , n'obligent pas dans le cas où il paroît par l'usage qu'elles les tolèrent : *Nisi contraria consuetudo prevaleat* (a). Or il est clair que ces ordonnances ne regardent pas les jeux d'adresse ou mixte des particuliers qui jouent loyalement , sans violer les règles qui les rendent permis et honnêtes.

Nous remarquerons cependant que quelques théologiens mettent ces jeux mixtes au rang des véritables jeux du hasard ; car il est vrai de dire que le hasard est toujours le principal fondement de ceux où il y a quelque industrie jointe , et que toute l'industrie devient entièrement inutile , quand , par exemple , le hasard ne donne que de mauvaises cartes à celui qui joue au piquet ou à quelqu'autre jeu semblable. C'est pourquoi S. Antonin dit qu'il semble qu'on doive mettre tous les jeux de cartes au rang des jeux de hasard , puisque c'est le hasard qui en est le fondement. *Ludus aleæ* , dit ce saint archevêque de Florence. (b) , *intelligitur omnis ludus qui innititur fortunæ ; ut ludus taxillorum : et idem videtur de chartis , quamvis sit ibi aliquid industriæ , principaliter tamen est fortunæ*.

Dem. Les ecclésiastiques sont-ils obligés encore plus particulièrement que les séculiers , de s'abstenir de jouer aux jeux de hasard ?

Rép. Les ecclésiastiques sont blâmables et péchent quand ils jouent de l'argent aux jeux qui sont purement de hasard ; ces jeux leur étant absolument défendus comme opposés à la sainteté des mœurs , qui doit répondre à la dignité de leur état , par lequel ils sont élevés au-dessus des laïques. Appuyons cette décision sur les saints canons , qui sont les lois de l'église auxquelles les ecclésiastiques doivent plus étroitement se soumettre que toute autre personne.

Le quatrième concile général de Latran , tenu

(a) 2 , 2. q. 32 , a 7. ad 2 , 2. (b) *Loco citato*.

sous Innocent III, en 1215, défend absolument aux clercs de jouer aux jeux de hasard, et même de rester présens dans les compagnies où l'on y joue : *Clerici... ad aleas, vel taxillos non ludant, nec hujusmodi ludis intersint* (a).

Le concile provincial, tenu à Bordeaux en 1583, spécifie même les cartes, qu'il défend à tous les ecclésiastiques, soit en public ou en secret : *Ab aleâ, tesseris, chartis et quovis alio vetito et indecoro ludo cum privatim, tum publice, penitus abstineant* (b).

Le concile de Sens de l'an 1528, fait la même défense ; et à l'exemple de celui de Latran, il ne veut pas même que les clercs assistent à ces jeux. En voici les termes : *A ludo alearum, adisque qui à sorte pendent, abstineant neque ludentium fautores, spectatores, aut testes existant* (c). Enfin, le saint concile de Trente renouvelle toutes ces défenses (d), et S. Charles Borromée, si zélé observateur de ce saint concile, défend aux clercs non-seulement de jouer aux jeux de hasard, mais encore de regarder ceux qui jouent, ou de permettre qu'on y joue chez eux, parce que ce seroit autoriser les joueurs (e). On ne trouvera pas ces défenses trop rigoureuses, si l'on considère avec le saint concile de Trente, que les péchés qui paroissent légers à l'égard des laïques, sont très-considérables à l'égard des ecclésiastiques, qui par leurs actions doivent édifier les fidèles. *Levia etiam delicta quæ in ipsis maxima essent, effugiant, ut eorum actiones cunctis afferant venerationem*. C'est pour cela que les conciles défendent aux personnes d'église de jouer en public aux jeux même purement d'industrie ; sur-tout lorsqu'ils les engagent à quitter leurs habits, comme il arrive souvent aux jeux de paume, de mail, de boule, etc. parce que, comme dit le concile de Mexique (f) ces jeux

(a) Can. 16. (b) C. Bard. tit. 21. De vitâ et morib. Cler.

(c) Conc. Senon. c. 25. (d) Tid. sess. 22. de refor. cap. 1.

(e) Mediol. 1. Const. part. 2. tit. De armis, Ludis à Cleric. vitand. C. Trid. loco cit. (f) C. Mex. l. 3. cit. 5.

ne s'accordent pas dans ces circonstances avec la gravité et la modestie d'un homme d'église, qui est obligé de se conduire en toute occasion comme le ministre de Dieu, suivant ces paroles de l'apôtre : *In omnibus exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros (a)*.

Dem. Est-il permis de faire ou de vendre des dés ou des cartes à jouer ?

Rép. S. Antonin répond ainsi à cette question :
 • Pour ce qui est de ceux qui font ou vendent des
 » cartes, des dés, ou autres instrumens pour les
 » jeux de hasard, il semble qu'ils ne peuvent pas
 » être excusés de péché mortel, et que par consé-
 » quent on ne doit pas leur donner l'absolution,
 » s'ils ne quittent ce trafic : *Videtur dicendum de*
 » *factoribus vel venditoribus alearum, taxillo-*
 » *rum, chartarum, quod quia in pluribus ho-*
 » *mines utuntur his ad peccatum mortale prop-*
 » *ter avaritiam ; ideò non videtur tales posse*
 » *excusari à mortale ; unde nec absolvendi sunt,*
 » *nisi talia dimittant (b)*. « Cependant on peut
 dire avec quelques casuistes très-éclairés (c), qu'on
 ne doit pas absolument condamner ces gens-là,
 mais tâcher de les porter à gagner leur vie à d'an-
 tres emplois. La raison qu'ils en donnent est, 1. qu'il
 y a plusieurs jeux qui ne sont pas de pur hasard qui
 se font avec les cartes et les dés ; tels sont aux car-
 tes les jeux de piquet, de la triomphe et de l'om-
 bre ; et aux dés, celui du trictrac, auxquels il est
 permis de se récréer dans des circonstances hon-
 nêtes : 2. qu'il y a des jeux de pur hasard où les
 laïques peuvent jouer sans péché, lorsqu'ils y jouent
 simplement pour se récréer, et qu'ils le font
 sans un esprit d'avarice, sans passion et sans scan-
 dale, sans une notable perte de temps, et sans
 aucune autre mauvaise circonstance ; et c'est dans
 ce sens qu'on doit entendre S. Thomas, S. Raymond,
 S. Antonin, et les autres théologiens qui condam-

(a) 2, Cor. 6, 4.

(b) a 2. p. Summæ Th. tit. 1, c. 23, v. 13.

(c) Genet. théolog. mor. tom. 1, traité 3, c. 8. Pontas, v. jeu, cas 8.

nent ces sortes de jeux en ceux qui y jouent par un esprit de cupidité, ou qui en font leur ordinaire et principale occupation, ou qui enfin y excèdent de quelque autre manière condamnée par les lois ecclésiastiques ou civiles.

Dem. Que doit-on penser de ceux qui font de leur maison une académie de jeux de hasard, qui tiennent chez eux des assemblées pour jouer aux cartes et aux dés ?

Rép. La conduite de ces personnes est très-criminelle ; ils se rendent coupables des péchés que commettent les joueurs, en ce qu'ils leur donnent occasion de les commettre ; car, si personne ne donnoit à jouer chez soi, il y a quantité de gens qui ne joueroient presque jamais, et qui conséquemment éviteroient bien des péchés. Celui, dit S. Bernardin de Sienne, qui prête sa maison pour jouer, ou qui fournit la table et les dés, participe à tous les péchés qui se commettent dans le jeu. Il n'y a point de confesseur qui puisse l'absoudre, s'il ne quitte cette pratique ; et il est impossible qu'il se sauve, s'il ne renonce à ce mauvais commerce. Telles sont les paroles de ce saint dans un de ses sermons (a) : paroles terribles sans doute, qui doivent engager ceux qui tiennent une pareille conduite, à se corriger tout de bon et sans se flatter. Nous avons vu ci-devant (b), que les ordonnances du royaume défendent ces sortes d'assemblées. S. Charles, dans ses instructions aux confesseurs, adoptées par le clergé de France, leur défend de donner l'absolution à ceux qui n'ont pas une véritable résolution de quitter tous les péchés mortels, et ensemble toutes les occasions de les commettre, comme sont ceux qui tiennent des maisons préparées aux autres pour jouer aux cartes ou aux dés : *Nec eos absolvant qui cum peccatis mortalibus, simul etiam occasiones vitare planè non proponunt, ut sunt qui domum tenent in hanc finem aliis paratam, ut tabellis, chartaceis vel aleis ludant* (c).

(a) *Serm.* 33, in *Dom.* 4, *Quadr.* (b) *Dom.* 3.

(c) *S. Carol. Institut. Confess.* cap. 5.

On doit traiter de même les cabaretiers qui tiennent dans leurs maisons des brelans ou assemblées, dans lesquelles se commettent des impiétés, des excès et autres désordres : maisons que S. Bernardin de Sienne, dans un autre sermon, appelle profanes et pleines d'iniquités : *O domus profana et omni iniquitate plena (a) !*

Dem. Ce qu'on a gagné au jeu est-il toujours légitimement acquis ? Y a-t-il quelques cas où l'on soit obligé à la restitution ?

Rép. Les joueurs croient facilement que ce qu'ils ont gagné au jeu leur appartient ; mais ils se trompent : il y a plusieurs cas où ils sont obligés, selon S. Thomas, à la restitution (b).

1. Quand ceux qui ont perdu n'étoient pas en pouvoir d'aliéner leurs biens, comme sont les enfans mineurs, les imbécilles et les femmes qui, étant sous la puissance de leurs maris, jouent sans leur consentement. 2. Quand on a forcé de jouer ceux qui ont perdu, soit par une violence ouverte, soit par excès d'importunité à laquelle ils ont été contraints de se rendre. 3. Quand on a profité du peu d'habileté de ceux qu'on sait ignorer toutes les fines-ses et les détours du jeu. En tous ces cas, la restitution doit se faire aux personnes mêmes qu'on a séduites. Il n'y a que la modicité de la somme qui puisse en dispenser, dit S. Antonin (c), lorsqu'on présume raisonnablement que les tuteurs ou parens de ces pupilles, ou les maris de ces femmes, consentiroient à des pertes si médiocres.

Quant aux autres cas, S. Thomas (d), et plusieurs autres canonistes estiment que, dans les lieux où les jeux de hasard sont défendus par les lois civiles, où ces lois sont actuellement en vigueur, on est pareillement obligé à restituer ce qu'on a gagné ; non pas à la vérité à ceux à qui on l'a gagné, puisqu'ils s'en sont rendus indignes en violant la défense portée par ces lois, mais aux pauvres ; ou l'employer en d'autres œuvres de piété.

(a) *Serm.* 42, de *post.* in *Quadr.* art. 3. (b) 2. 2, q. 32, a 7, ad 2.

(c) 2. p. *Sum. Th.* tit. 2, c. 23, §. 3. (d) *S. Th.* loco cit.

Comme il n'est pas toujours aisé de savoir si les lois qui défendent ces jeux subsistent encore en toute leur vigueur, un confesseur prudent peut ordonner cette restitution par manière de pénitence, soit en tout ou seulement en partie, selon le pouvoir où est actuellement son pénitent, afin de l'obliger, par cette rigueur salutaire, à renoncer pour toujours à l'habitude du jeu, et le pénitent qui, par opiniâtreté, refuse d'accepter une si salutaire pénitence, feroit bien voir que, voulant jouir du fruit de son péché, il ne seroit pas suffisamment disposé à le quitter. Cet avis est de Pontas (a). Voilà les cas où les joueurs sont particulièrement obligés à la restitution.

Dem. Quel fruit doit-on retirer de cette conférence que vous venez de faire sur le jeu ?

Rép. C'est, 1. d'examiner devant Dieu les péchés que l'on commet au jeu, et que vous y avez peut-être commis vous-mêmes, les juremens, les tromperies, la profanation des fêtes, la perte du bien, la ruine et la désolation des familles. Quand on a la fureur du jeu, et qu'on se voit dans le train de perdre, on veut avoir sa revanche, dans l'espérance qu'une dernière partie réparera tout ; enfin, on joue le tout ; on le perd ; un coup de désespoir fait jouer le tout du tout, on le perd encore par une juste punition de Dieu qui y donne sa malédiction, et ce qu'il y a de plus affreux et de plus dangereux pour le salut de ces joueurs insensés, c'est que leur ruine entraîne celle d'une infinité d'innocens créanciers ; car ayant tout perdu, comment paieront-ils leurs dettes ? Voilà les désordres où jette la passion du jeu. Mais quand il n'y auroit point d'autre mal que la perte du temps, quel reproche pour les joueurs, à l'heure de la mort, de l'avoir si mal employé, d'avoir sacrifié au jeu les dimanches et fêtes les plus solennelles, comme les autres jours, sans autre acte de religion, que d'entendre à la hâte une messe basse, souvent avec immodestie, et presque toujours sans attention ; d'avoir

(a) V. jeu, cas 5.

manqué les messes de paroisse, les vêpres, les instructions et les autres exercices de piété qui doivent occuper un chrétien ! Ne croyez pas que ce soient des fautes légères. Non, non, dit S. Antonin (a), les joueurs qui, pour donner plus de temps au jeu, négligent les choses divines en des jours si saints, commettent un plus grand péché que s'ils labouroient la terre. *Lusores, propter hoc ut habeant majus tempus ad ludendum, negligunt divina, missas et vespervas, orationem, prædicationes... negligunt festa servare, quia in illis permaximè ludunt; et plura committunt peccata et graviora, quàm si terram colerent, quod est festa violare.* 2. Le souvenir de tant de péchés que l'on commet au jeu, doit vous porter à l'éviter, à réparer les fautes que vous y avez commises, et à en faire pénitence. 3. C'est de prendre la résolution de n'être plus affectionnés au jeu. Si quelquefois vous avez besoin de vous récréer par quelque jeu, prenez garde de ne pas choisir des jeux de hasard, ou qui soient contraires à la bienséance et honnêteté chrétienne, mais des jeux permis et convenables à votre état. Ne faites jamais habitude du jeu. Jouez sans attachement, sans scandale, et avec des gens sans reproche, en sorte que vous soyez toujours en état de reprendre vos premières occupations. Enfin, conduisez-vous en cette occasion, comme en toute autre, d'une manière digne d'un chrétien. *Omnia autem honestè et secundùm ordinem fiant* (b).

(a) 2. *Summa Th. tit. 1, c. 23, §. 6.* (b) 1. *Cor. 14, 40.*



XV.^e CONFÉRENCE.

SUR LE SEPTIÈME COMMANDEMENT.

Du larcin.

Non furtum facies.

Vous ne déroberez point. Exode, ch. 20.

VOICI peut-être de tous les commandemens celui qu'on approuve le plus en général, et celui sur lequel on se rend moins justice en particulier. Tout le monde avoue qu'il ne faut pas prendre le bien d'autrui, et cependant, quoiqu'on le fasse très-ordinairement, presque personne ne se veut avouer coupable. Tel qui loue la sévérité des lois contre les vols manifestes, s'applaudit intérieurement sur ce qu'il cache si bien ses friponneries, qu'il ne peut être cité à d'autre tribunal qu'à celui de sa conscience. L'écriture sainte nous apprend qu'il y a deux vices qui font un grand ravage dans le monde, le larcin et l'impureté : *Furtum et adulterium inunda-verunt* (a). Et cependant presque personne ne se juge équitablement là-dessus, et ne se reproche de tels péchés. Quand vos ministres, ô mon Dieu ! font à cet égard des remontrances à votre peuple, on les contredit et l'on se moque d'eux : *Populus enim tuus sicut hi qui contradicunt sacerdoti* (b). D'où vient un désordre si étrange ? C'est qu'on se flatte presque toujours en ces rencontres ; on rejette sur son prochain un péché que l'on commet aussi-bien que lui ; on se fait un faux calme de conscience ; et tel qui s'est enrichi des dépouilles d'autrui, dit à Dieu, avec autant d'aveuglement et

(a) *Oseas*, 4, 2.

(b) *Ibid.* 4, 4.

d'insolence que le pharisien : Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que je ne suis ni voleur, ni adultère comme le reste des hommes, ni même comme ce misérable publicain. Après cela, faut-il s'étonner si le larcin que chacun condamne en général, est néanmoins tellement répandu presque dans tous les états, que l'on n'entend parler que d'injustices, de concussion et de rapines, dans les villes comme dans la campagne ? mon dessein est donc de vous faire voir que vous avez bien raison de condamner le larcin, puisque ce vice est très-odieux ; mais que vous aurez encore plus de raison d'examiner si vous n'y êtes point tombés, puisque ce vice est très-commun.

Dem. A quoi nous oblige le septième commandement ? Qu'est-ce que le larcin ? Quelles sont les différentes espèces de larcins ?

Rép. Le septième commandement comme les autres, a deux parties, dit la catéchisme du concile de Trente (a). Il nous défend une chose, et nous en ordonne une autre. Il nous défend de prendre ou de retenir injustement le bien d'autrui, et de causer aucun dommage au prochain en ses biens, et il nous ordonne de l'assister dans ses besoins, et d'être miséricordieux à son égard ; c'est-à-dire, que le larcin nous y est défendu, et que l'aumône nous y est commandée. L'un et l'autre sont renfermés dans ce précepte de la loi naturelle, qui nous ordonne d'agir envers les autres comme nous voudrions qu'ils agissent envers nous, et que notre Seigneur a dit être toute la loi et les prophètes : *Omnia ergo quæcumquæ vultis ut faciãt vobis homines, et vos facite illis hæc est enim lex et prophetæ* (b). Nous commencerons par le premier chef, qui concerne le larcin, et nous traiterons ensuite de l'aumône.

Par le larcin pris en général, on entend toutes sortes d'usurpations injustes du bien d'autrui : *Furti nomine*, dit S. Augustin (c), *benè intelligitur*.

(a) *Cat. ad Paroch. ibid. n. 6.*

(b) *Math. 7, 12.*

(c) *Aug. q. 71, in Ex.*

omnis illicita usurpatio rei alienæ. On peut prendre le bien d'autrui injustement en trois manières : 1. à son insu , et sans que celui qu'on volé en sache rien ; ce qui s'appelle proprement larcin , dit S. Thomas (a) : 2. par violence ; si la violence se fait en cachette , comme font les voleurs de grands chemins , cela s'appelle brigandage ; si la violence se fait publiquement , c'est une rapine ; tel fut le crime d'Achab , qui s'empara de la vigne de Naboth : 3. par fraude , surprise ou tromperie , comme font ceux qui , en vendant ou en achetant , trompent dans le poids , dans la mesure , dans le nombre ou autrement.

Les différentes espèces de larcins se tirent aussi de la qualité des choses que l'on prend. Si l'on prend le bien d'un particulier , cela s'appelle proprement un vol ; si c'est un bien public , ce vol s'appelle un pécumat : tel est le péché de ceux qui , revêtus d'une charge publique , ou ayant le maniement des finances du prince , manquent de justice et de fidélité dans l'administration et l'exercice de leurs charges ou de leurs emplois. Enfin , si l'on prend une chose sacrée , ou une chose non sacrée dans un lieu sacré , c'est un sacrilège , et le plus détestable de tous les larcins. Il est néanmoins plus commun qu'on ne pense ; car sans parler de ces impies qui volent dans les églises , il n'y en a que trop qui abusent des biens ecclésiastiques , et qui font servir à leurs convoitises ces biens destinés au culte de Dieu , à l'entretien de ses ministres , et à la subsistance des pauvres ; ce qui est , selon les saints pères , une véritable injustice , un vol et un sacrilège (b).

Dem. Le larcin est-il un grand péché ? Doit-on regarder comme coupables de péché mortel ceux qui font seulement plusieurs petits larcins ?

Rép. Tous les théologiens conviennent , avec S. Thomas (c) , que le larcin est un péché mortel de sa nature. L'apôtre S. Paul le marque nettement ,

(a) 2 , 2 , q. 66 , a 3.

(b) Bern. sup. declamat. hæc verba. Ecce nos reliquimus omnia.

(c) 2 , 2 , q. 66 , a 6.

quand il dit dans sa première aux Corinthiens , que , ni les voleurs , ni les ravisseurs du bien d'autrui , ne seront point héritiers du royaume de Dieu : *Neque fures . . . neque rapaces regnum Dei possidebunt* (a). Tobie étoit si persuadé de cette vérité , que , dès qu'il entendit crier dans sa maison un chevreau qu'il doutoit avoir été dérobé , il dit à sa femme de le rendre à ceux à qui il appartenoit , parce qu'il ne leur étoit pas permis de manger ou de toucher une chose qui auroit été dérobée. *Videte ne fortè furtivus sit ; reddite eum dominis suis : quia non licet nobis edere ex furto aliquid , aut contingere* (b).

Les fâcheuses suites du larcin sont une preuve manifeste de la grièveté de ce péché. Il en naît des procès , des inimitiés , des haines , des querelles ; et ce péché précipite plusieurs personnes dans les enfers , par la difficulté qu'il y a de restituer le bien d'autrui , quand on se l'est approprié. D'où vient que le prophète Habacuc s'écrie : Malheur à celui qui amasse ce qui ne lui appartient pas : *Væ ei qui multiplicat non sua* (c). Jusqu'à quand amassera-t-il contre lui-même des monceaux de boue ? *Usquequò aggravat contra se densum lutum ?* Ces monceaux de boue marquent les différens crimes qui rendent un voleur odieux à tout le monde , de sorte que les pierres mêmes des édifices qu'il bâtit crieront vengeance contre lui , ajoute le prophète : *Lapis de pariete clamabit*. Enfin , l'énormité du larcin paroît encore en ce que les lois civiles punissent de mort celui qui est convaincu d'en être coupable.

Le larcin peut n'être quelquefois qu'un péché véniel , à cause de la légèreté de la matière , comme remarque S. Thomas (d) , en ce que la chose qu'on prend est de si petite conséquence , qu'il y a lieu de croire que le maître n'en seroit pas fort fâché , et consentiroit facilement d'en être privé. Cependant , ajoute ce docteur angélique , si celui qui

(a) 1. Cor. 6 , 12.

(b) Tob. 2 , 21.

(c) Habac. 2 , 6.

(d) 2 , 2 , q. 66 , a 3.

dérobe une chose de peu de conséquence avoit dessein d'en prendre une qui fût importante , et de causer un dommage considérable au prochain , il pécheroit mortellement , quoiqu'il n'eût pas réussi en son dessein : *Si tamen habet animum furandi et inferendi detrimentum proximo , etiam in talibus minimis potest esse peccatum mortale , sicut et in solo cogitatu per consensum.*

Comme la grièveté du larcin se prend du dommage que l'on cause au prochain , il n'est pas aisé de fixer quelle quantité est nécessaire pour faire un péché mortel. Il faut avoir égard à la qualité de celui à qui le larcin est fait , et aux dispositions de celui qui le fait. On peut pécher mortellement en prenant un sou à un homme qui n'a que cela pour vivre dans la journée , ou en prenant un outil à un ouvrier à qui il est absolument nécessaire pour gagner sa vie. Il en est de même de celui qui fait de petits larcins , mais dans le dessein de continuer ; ce qui rend la somme volée considérable. C'est pourquoi le pape Innocent XI a condamné ; par son décret du mois de mars de l'an 1679 , cette proposition : Nul n'est tenu , sous peine de péché mortel , de restituer ce qu'il a pris par de petits larcins , quelque grande que soit la somme totale : *Non tenetur quis , sub pœna peccati mortalis restituere quod ablatum est per pauca furta , quantuncumque sit magna summa totalis.*

Dem. Les enfans qui prennent le bien de leurs parens , ou qui ne rendent aucun compte de ce qu'ils gagnent , sont-ils coupables de larcin , et pêchent-ils contre le septième commandement ?

Rép. Il n'y a que trop d'enfans de famille qui prennent argent , blé , meubles et autres choses dans la maison de leurs parens , pour fournir au jeu , à la débauche et aux folles dépenses qu'ils font , et qui s'imaginent pouvoir le faire sans blesser leur conscience. Mais qu'ils écoutent l'écriture , qui dit que celui qui dérobe à son père et à sa mère , et soutient que ce n'est pas un péché , participe au crime de l'homicide : *Qui subtrahit aliquid à patre*

suo et à matre , et dicit : Hoc non est peccatum , particeps homicidæ est (a). Paroles qui font bien voir l'injure que les enfans font à ceux pour qui ils doivent avoir un amour sincère et plein de respect ; puisqu'en prenant , comme ils font , le bien de leurs pères et mères , dont ils ne peuvent être les héritiers qu'après leur mort , ils semblent vouloir en quelque sorte leur ôter la vie : *Particeps homicidæ est.* Aussi S. Antonin ne craint pas de dire (b) , que le fils qui dérobe son père , pèche mortellement , si la chose qu'il prend est considérable. Il est vrai néanmoins , ajoute ce saint , que ce qui seroit une matière grève dans un étranger , et qui rendroit le larcin mortel , peut n'être qu'un péché véniel dans un enfant , parce qu'un père souffre ordinairement avec moins de répugnance que son fils lui prenne certaines choses qui ne sont pas d'une grande considération , qu'il ne le souffriroit d'un étranger : ainsi l'on peut dire , lorsque le père n'en reçoit pas un préjudice bien considérable , et que le fils en fait un bon usage , le péché n'est pas mortel.

Enfin , comme c'est aux pères , selon S. Paul , d'amasser pour leurs enfans , et de fournir à leurs besoins : *Nec enim debent filii parentibus thesaurizare , sed parentes filiis (c).* Il s'ensuit que les enfans doivent être exacts à rendre compte à leurs parens de ce qu'ils gagnent par leur industrie ou par le travail de leurs mains , ne rien retenir et ne rien faire d'important sans leur consentement. Jeunes gens , qui faites des profits particuliers , faites-y attention.

Dem. Les femmes pèchent-elles contre le septième commandement , quand elles prennent ou donnent quelque chose de considérable sans le consentement de leurs maris ?

Rép. Pour répondre à cette demande , il faut user de distinction. Une femme mariée peut avoir

(a) *Prov.* 28 , 24. (b) 2. *Summæ Th.* tit. 2 , c. 15 , §. 1.

(c) 2 , *Cor.* 12 , 14.

des biens de différente nature , des biens dotaux , ou des biens qu'on appelle paraphernaux. Les dotaux , sont ceux qu'elle a apportés à son mari pour l'aider à soutenir les charges du mariage , et dont il a droit de jouir pour cet effet durant le mariage. Les paraphernaux sont ceux qui n'entrent point dans la dot : *quæ præter dotem habet* , dit la loi , soit que ces biens lui aient été légués ou donnés en particulier. Cette distinction supposée , je dis que le droit écrit permet à une femme mariée de disposer , comme il lui plaît , de sa propre autorité et sans le consentement de son mari , des biens paraphernaux , si elle en a , à moins qu'en se mariant elle n'ait donné en dot tous ses biens présents et à venir à son mari , auquel cas elle ne pourroit plus avoir aucun bien paraphernal ; et non-seulement tout celui qu'elle lui auroit porté en l'épousant , mais encore tout ce qui lui écheroit par succession , donation , ou autrement , seroit censé dotal ; elle ne pourroit en disposer , même en pays de droit écrit , sans l'autorité et le consentement de son mari. Il faut aussi remarquer que , si cette femme n'est pas dans un pays où les lois romaines soient observées , il faut qu'elle se conforme au droit coutumier qui tient lieu de loi.

Quant aux biens dotaux , il est constant que la femme ne peut en disposer sans le consentement de son mari , à qui les fruits en appartiennent , pour supporter les charges du mariage , à moins que le mari ne fût un homme de mauvaise conduite , qui , par son avarice , ou par ses débauches , ne voulût pas subvenir aux nécessités de sa famille ; pour lors la femme peut prendre ce qui est nécessaire pour un honnête entretien , ou pour payer les dettes de la famille ; mais elle n'en doit venir à ces extrémités , qu'après avoir suffisamment représenté à son mari l'obligation qu'il a de fournir les choses nécessaires. C'est pourquoi , dans la censure du livre d'apologie des casuistes , le clergé de France , assemblé en 1700 , condamna cette proposition : *Une femme peut prendre de l'argent à son mari en*

plusieurs occasions , comme pour jouer , avoir des habits , et autres choses semblables.

Dem. Un mari peut-il , sans le consentement de sa femme , disposer des biens , meubles , argent , rentes , etc. ou même des immeubles acquis pendant le mariage pour enrichir ses parens , ses amis , ou des enfans d'un premier lit ; et la femme a-t-elle le même pouvoir ?

Rép. Quoique les époux ne soient pas reçus en justice à s'accuser l'un l'autre de vol à cet égard , il est pourtant certain que celui-là pèche grièvement qui divertit le bien de la communauté , et l'emploie à un tel usage , le mari n'ayant pas en cela plus de droit de le faire que la femme. D'où l'on doit conclure que , si le dommage que l'on cause à l'autre est notable , on ne peut douter qu'il ne pèche mortellement par l'injustice qu'il commet. C'est aussi sur ce fondement que le pape Honorius III (a) , écrivant au maire et aux bourgeois de la Rochelle , au sujet d'une coutume qui permettoit au mari qui avoit dissipé ou perdu son propre bien , d'aliéner les biens meubles et immeubles de sa femme , condamne une telle coutume comme abusive , et déclare qu'il n'est pas permis de se conformer à des usages si injustes.

La femme a encore moins de droit d'en user ainsi. C'est ce qu'on peut clairement prouver par une lettre que S. Augustin écrit à une dame nommée Ecditia , qui , à l'insu de son mari , avoit donné presque tout ce qu'elle avoit en commun à deux moines , en qualité de pauvres. Voici ses termes : *Nihil ergo de tuâ veste , nihil de tuo auro , argento , vel quodcumque pecuniâ , aut rebus ullis tuis , sine arbitrio ejus , facere debuisti* (b). A quoi il ajoute qu'elle doit demander humblement pardon à son mari de la témérité qu'elle a eue d'avoir disposé , contre sa volonté , d'un bien de l'administration duquel il est le maître. Il faut cependant remarquer qu'une femme

(a) *In cap. Ex part. 10 , de consuetud. l. 1 , tit. 4.*

(b) *Aug. Ep. 272 , aliàs 99 , n. 4 et 5.*

n'a pas besoin du consentement de son mari pour secourir son père et sa mère, lorsque l'un ou l'autre se trouve dans une nécessité pressante, et que le mari refuse de les assister. On doit raisonner de même du frère, de la sœur, des enfans du premier lit, quand ils sont dans une semblable nécessité.

Dem. Quand est-ce que les serviteurs, les ouvriers, les artisans, etc. pèchent contre ce commandement ?

Rép. Ces sortes de personnes sont souvent sujettes à friponner leurs maîtres, ou ceux qui les emploient, quoique l'apôtre S. Paul leur recommande si expressément la fidélité : *Non fraudantes, sed in omnibus fidem bonam ostendentes* (a). 1. Les domestiques pèchent contre ce commandement, quand ils détournent le bien du maître, ou qu'ils négligent d'en prendre soin. 2. Quand ils prennent à son insu des denrées ou autres choses, sous prétexte de faire l'aumône ou de récompenser ceux qui les ont aidés dans le service. 3. Lorsque s'imaginant que leurs gages sont trop modiques, ils ne daignent pas travailler, ou prennent au-delà du salaire qu'on leur a promis. C'est pourquoi les universités de Paris et de Louvain, et ensuite le saint siège, ont condamné cette proposition : *Les serviteurs et les servantes peuvent en cachette dérober à leurs maîtres de quoi égaler leurs gages à leurs peines, lorsqu'ils les estiment moindres que ce qu'ils méritent.* Il est à remarquer que dans les vols domestiques, des enfans, des femmes et des serviteurs, ceux qui retirent chez eux les choses dérobées, sont également coupables, parce que ces recéleurs favorisent leur crime, et sont cause de ces sortes de vols : *Qui cum fure participat, odit animam suam*, dit l'écriture (b); *adjurantem audit, et non judicat.*

Les ouvriers et artisans pèchent aussi contre ce commandement, lorsqu'ils ne remplissent pas fidèlement leurs journées ; quand ils prennent au-delà

(a) *Ad Ti.* 2, 10.

(b) *Prov.* 29, 24.

du prix convenu ; quand ils trompent , ou se paient par leurs mains , comme font les tailleurs qui gardent quelques morceaux d'étoffe , sous prétexte qu'on ne leur paie pas ce que vaut la façon d'un habit. Enfin , tous ceux qui ont des appointemens pour exercer quelque charge particulière ou publique , sont de véritables voleurs , dit le concile de Trente ; s'ils négligent de s'en acquitter , et ne laissent pas de jouir et de recevoir ces appointemens : *Illi numero furum reponendi sunt , qui , cum ad privatum aliquod vel publicum officium conducti sunt , nullam vel parvam operam navantes munus negligunt , mercede tantum pretio fruuntur* (a).

Dem. Les pauvres qui prennent quelque chose aux riches pour se soulager dans leur misère , sont-ils coupables de larcin ?

Rép. Il y a des gens qui s'imaginent n'être point coupables de vol , lorsqu'ils ne dérobent qu'à des personnes riches , sous prétexte qu'elles n'en reçoivent qu'un dommage si léger , qu'à peine peuvent-elles s'apercevoir de ce qu'on leur a pris. Pauvre excuse ! dit le catéchisme du concile de Trente : *Misera sanè et pestifera defensio !* Vous ne trouverez pas dans les commandemens de Dieu qu'il soit permis de dérober aux riches. Cependant , pour résoudre la question , il faut savoir qu'il y a trois sortes de nécessités dans lesquelles les pauvres peuvent tomber ; savoir , la nécessité commune , la griève , et l'extrême.

La nécessité commune est celle de ceux qui mendent leur pain , ou qui sont à l'aumône des paroisses. Cette nécessité ne peut autoriser les pauvres qui dérobent pour s'aider dans leur indigence. C'est un prétexte frivole que S. Paul condamne (b) , lorsqu'après avoir défendu le larcin , il exhorte les pauvres à travailler ; car il veut leur apprendre par-là que , s'ils travailloient , ils trouveroient de quoi subsister , et qu'ils sont par conséquent très-condamnables , si , au lieu de travailler , ils pré-

(a) *Cathec. ad Par. ibid.*

(b) *Eph. 4 , 2. Tess. 3.*

tendent qu'il leur soit permis de dérober ; et le sage dit expressément que l'oisiveté est la mère de tous les vices : *Multam enim malitiam docuit otiositas* (a).

La nécessité griève est celle qui réduit un homme à décheoir de son état ; de sorte que pour vivre il est obligé de travailler d'une manière qui ne convient qu'à ceux qui sont beaucoup au-dessous de lui. Cette nécessité n'excuse pas non plus de péché ceux qui prennent aux riches ce qu'ils croient leur être nécessaire pour subsister. Le pape Innocent XI a décidé cette question en condamnant , par son décret du 2 mars 1679 , cette proposition : *Permissum est furari , non solum in extremâ necessitate , sed etiam in gravi*. En effet , on ne tombe ordinairement dans cette nécessité que par sa faute ; on ne travaille pas , on fait des dépenses outrées ; on emprunte , et l'on ne paie pas ; on s'empare du bien d'autrui , et l'on devient toujours plus pauvre , Dieu ne bénissant pas ceux qui se conduisent de la sorte : *Alii dividunt propria , et ditiores fiunt* , dit l'écriture (b) , *alii rapiunt non sua , et semper egestate sunt*.

La nécessité extrême est celle où l'on manque absolument des choses nécessaires à la vie ; de sorte que , si l'on n'est promptement secouru , on est en danger de mourir. Les théologiens conviennent tous unanimement que les pauvres qui se trouvent dans cette nécessité , peuvent prendre ce qui leur est absolument nécessaire pour ne pas mourir de faim. Les raisons qu'ils en donnent sont , 1. qu'il n'y a point alors de loi qui défende de prendre ce qui nous est nécessaire : *Necessitas non habet legem*. Jésus-Christ n'a pas blâmé ses disciples , qui , dans un pressant besoin , ont pris des épis de blé pour se soutenir. 2. Dans ce cas , les biens sont communs , et celui qui est dans un besoin si pressant , y a droit pour lors , autant que celui qui en est le maître par les lois particulières. Dieu ordonne à tous les hommes de s'aider dans ces occasions ;

(a) Eccli. 33 , 29.

(b) Prov. 11 , 24.

et c'est alors qu'on peut dire que celui qui refuse l'aumône, est homicide du pauvre : *Si non pavisti, occidisti*. Ces raisons sont tirées de S. Thomas (a).

Il faut cependant apporter quelque modification à cette décision. Il faut que la nécessité soit véritablement extrême, et qu'on n'ait point d'autre moyen pour se secourir. Qu'on ne prenne que ce qui est absolument nécessaire pour le présent, pour conserver sa vie ; et encore ne le peut-on faire que très-modiquement. Ainsi ceux qui, sous ce prétexte, prendroient des sommes considérables, seroient condamnables, et violeroient les règles de la justice. 3. On ne doit jamais donner de semblables conseils aux pauvres ; on doit au contraire les exhorter à la patience, à travailler, et leur faire remarquer que, s'ils étoient pris sur le fait, ils pourroient être punis avec infamie par les magistrats : d'où il s'ensuit que ne pouvant et ne devant pas s'exposer à un tel déshonneur, il peut y avoir des cas où ils devoient plutôt s'abandonner à la providence, que de rien prendre à personne.

Dem. La disette du bois que la plupart des pauvres de la campagne souffre, les autorise-t-elle à en prendre dans les forêts du roi, ou dans celles des particuliers qui en sont les propriétaires ?

Rép. Avant que de répondre à la difficulté proposée, il faut distinguer deux sortes de bois différens : celui qu'on appelle bois mort, c'est-à-dire, du bois sec, soit debout ou abattu, qui ne peut servir qu'à brûler, et celui qu'on nomme mort-bois ; tels sont, suivant l'ordonnance de François I, du 4 octobre 1533, les saules marsaules, épines, sureaux, genêts, genièvres. Cette distinction supposée,

Nous disons, 1. qu'il n'y a aucune ordonnance du roi, qui permette aux pauvres de prendre le bois mort, ni le mort-bois dans les forêts, à moins qu'ils ne soient usagers. D'où il s'ensuit qu'il n'y a que la coutume qui puisse les autoriser à prendre ces sortes de bois ; et une telle coutume, pour être lé-

(b) 2, 2. q. 66, 7.

gitime , doit être fondée sur le consentement exprès ou tacite des propriétaires des forêts.

2. Que , dans une extrême nécessité , les pauvres qui n'ont ni bois pour se chauffer , ni pour cuire le pain et leur aliment , peuvent en prendre dans les forêts du roi ou des particuliers , pour leur nécessité , quoiqu'ils n'y aient aucun droit d'usage. En ce cas , ils ne commettent point de larcin ; car , pour en commettre un , il faut prendre le bien d'autrui , et le prendre contre la volonté de celui à qui il appartient. Or , dans l'extrême nécessité , les biens sont communs , et il n'y a pas d'apparence que dans telle occasion le propriétaire d'une forêt trouve mauvais qu'un pauvre y prenne quelque peu de bois pour subvenir à sa nécessité.

3. Pour ceux qui sont dans une nécessité moins pressante , ils ne peuvent prendre aucun bois dans les forêts , sans le consentement exprès ou tacite des propriétaires. C'est en vertu de ce consentement que la coutume est en plusieurs lieux , que les pauvres prennent publiquement dans les forêts , le menu bois mort qui est tombé à terre , et les broussailles , sans que les gardes de bois s'y opposent. Les pauvres doivent se contenter de ce méchant bois. Il ne leur est pas permis de faire aucun dégât dans les forêts , ni de prendre du bois pour le vendre , sous prétexte de faire subsister leur famille.

Dem. Ceux qui causent quelque dommage au prochain , ou qui pouvant l'empêcher , ne le font pas , pèchent-ils contre ce commandement ?

Rép. Non-seulement ceux qui prennent ouvertement le bien du prochain , pèchent contre ce septième commandement , mais encore ceux qui lui causent quelque dommage , ce qui peut arriver en plusieurs manières : 1. Quand on retient injustement le bien d'autrui , comme font ceux qui , par leur mauvaise conduite , ne paient pas leurs dettes ; ou , ce qui est encore plus criant , qui ne veulent pas les avouer pour n'être pas contraints d'y

satisfaire , ou qui usent de fraude pour frustrer leurs créanciers. 2. Ceux qui , étant chargés du bien d'autrui , le laissent dépérir faute de soin , ou le gâtent par malice ou autrement ; ou qui , après avoir joui du bien d'autrui , ou l'avoir administré en qualité de fermiers , de receveurs , de tuteurs , de curateurs ou autrement , n'en rendent pas un compte fidelle. 3. Ceux qui participent au dommage causé au prochain , donnant ordre , aide , conseil , et leur consentement pour le procurer ; ou qui , pouvant l'empêcher , ne le font pas ; comme les serviteurs qui n'avertissent pas du dommage qu'on fait à leur maître ; les bergers qui laissent aller le bétail sur le pâturage d'autrui ; aussi bien que les maîtres qui , le sachant , le souffrent ; les voituriers , les chasseurs et autres , qui endommagent les prés , les vignes , les blés et autres fruits de la terre. 4. Les magistrats qui n'arrêtent pas le cours des vols , des rapines , des concussions , de monopoles ; en un mot , tous ceux qui , par leur charge ou leur emploi , doivent veiller à la conservation des biens du public ou des particuliers , sont coupables de tous les dommages qui arrivent par leur négligence , et pèchent contre ce commandement.

Dem. Quel fruit faut-il tirer de cette conférence ?

Rép. Le voici compris dans ces paroles de S. Paul : *Qui furabatur , jam non furetur ; magis autem laboret , operando manibus suis quod bonum est , ut habeat unde tribuat necessitatem patienti (a)*. Vous avez été sujet à prendre le bien d'autrui : ne dérobez plus ; plus d'injustice , plus de tromperies , plus de rapines , plus de larcins ; il faut quitter tout cela , et y renoncer pour toujours. *Qui furabatur , jam non furetur*. Ce n'est pas assez ; comme la fainéantise conduit ordinairement à ce maudit péché , il faut travailler , et mieux que vous n'avez fait : *Magis autem laboret ;* et parce que tout travail ne suffit pas , et qu'il y a des métiers qui ne sont pas bons , l'apôtre veut

(a) Eph. 4 , 28.

que vous travailliez des mains en esprit de pénitence , gagnant votre vie en faisant quelque ouvrage qui soit bon , louable et utile : *operando manibus suis quod bonum est*. Il faut encore quelque chose de plus pour faire d'un voleur un parfait pénitent ; il faut qu'il répare ses injustices , et le mal qu'il a fait en volant ; et qu'il travaille si bien , que par ses épargnes et sa bonne conduite , il soit en état de faire l'aumône et d'effacer , par ses bonnes œuvres , ses iniquités passées , *ut habeat unde tribuat necessitatem patienti*. Voilà le grand remède que je propose , avec l'apôtre , à tous ceux qui ont eu le malheur de violer le septième commandement. Que , si quelqu'un étoit assez endurci pour le rejeter , résolu de mourir dans ses injustices , c'est un réprouvé à qui je n'ai rien à dire ; mais si le désir de votre salut vous touche , mon pauvre frère , faites-y une sérieuse réflexion : pensez et soyez bien pénétré de cette vérité , que l'enfer est pour les voleurs , et que le ciel n'est que pour ceux qui aiment la justice , et qui ont la conscience et les mains pures. Pensez et soyez bien convaincu qu'en perdant votre ame , vous perdez tout ; mais qu'en la sauvant , quelque perte que vous fassiez , vous sauverez tout , et vous posséderez à jamais des biens infinis qui font le bonheur et la félicité des saints.



XVI.^E CONFÉRENCE.

Sur le négoce.

Non furtum facies.

Vous ne déroberez point. Exode , chap. 20.

DANS le dessein que je me suis proposé de vous faire voir , en expliquant le septième commandement , les injustices qui se commettent dans différentes professions , je ne dois pas omettre celles qui ne sont que trop communes parmi les marchands. Je sais qu'il n'y a rien de plus commode , ni de plus nécessaire dans la vie civile , que le commerce. Sans faire venir des étoffes des parties les plus reculées du monde , sans s'embarrasser d'équiper des vaisseaux , et se mettre au hasard d'être pris par des corsaires , ou de faire naufrage , on trouve dans les boutiques ce que les Indes et les autres pays ont de plus riche. Ces avantages sont grands , et il est juste que ceux qui les procurent au public en retirent du gain ; mais ce gain est souvent si frauduleux et si excessif , que Salvien n'a pas craint de dire que la vie des gens de trafic et de négoce n'est presque plus que fraude et parjure. *Quid autem aliud est cunctorum negotiantium vita , quàm fraus atque perjurium (a) ?*

Ce n'est pas mon dessein de faire ici une satire d'une instruction , ni d'offenser personne par des suppositions de faux péchés ; je sais qu'il y a dans le commerce des gens intègres , fidèles , justes , et innocens , et qui parmi les dangers de leur profession , conservent l'esprit du christianisme. Mais comme il y en a qui sont dans les dispositions toutes contraires , et qui veulent vivre dans une ignorance criminelle à cet égard , il est à propos de les

(a) *Salv. de Provid. l. 3.*

instruire sur certains chefs , touchant lesquels ils se flattent d'être innocens , afin de les aider à s'en accuser et à s'en corriger. C'est donc aux marchands à qui nous nous adresserons aujourd'hui.

Dem. Comment un chrétien doit-il négocier ?

Rép. Il doit négocier , 1. sans tromperie et sans usure. Il ne doit jamais tromper , ni dans la vente , ni dans l'achat des marchandises. La fidélité est l'ame du négoce : c'est elle qui le fait fleurir et qui fait toujours honneur à ceux qui l'exercent : *Vir fidelis multum laudabitur* , dit le sage (a) ; *qui autem festinat ditari non erit innocens*.

2. Sans jurer ni mentir. La grande règle des marchands qui ont de la probité , c'est d'être de bonne foi. Mais si je suis sincère , me direz-vous , je ne gagnerai rien : que deviendra ma profession ? Et moi , je vous demande , que deviendra votre ame , si vous êtes un jureur et un menteur , et que gagnerez-vous , si vous venez à la perdre par vos parjures et vos mensonges multipliés ? 3. Il ne faut point employer au négoce le temps destiné au service de Dieu. Le Seigneur ne vous bénira pas , si vous profanez les dimanches et les fêtes , et ce que vous gagnerez ces jours-là par votre trafic ou par votre travail , sera réduit à rien : *Mercedes congregavit* , dit le prophète Aggée , *misit eas in saccum pertusum* (b).

Il faut négocier pour un bon motif , comme pour l'entretien de sa famille , le soulagement des pauvres , et l'utilité publique. Si l'on ne rapporte pas le négoce à quelques-unes de ces fins , et qu'on n'ait d'autre vue que le gain , alors le négoce est vicieux , dit S. Thomas (c) : car la passion pour le bien , dit S. Paul , est la racine de tous les maux : *Radix omnium malorum est cupiditas* (d). Ceux qui ne cherchent qu'à devenir riches , tombent dans la tentation et dans le piège du diable , et se livrent à divers désirs frivoles et pernicioeux , qui précipitent les hommes dans l'abyme de la perdi-

(a) Prov. 28 , 20.

(b) Aggæus , 1 , 6.

(c) 2 , 2 , q. 77 , a 4.

(d) 1. Tim. 6 , 10.

tion et de la damnation : *Quid volunt divites fieri ,
incidunt in tentationem , et in laqueum diaboli ,
et desideria multa nociva quæ mergunt homines
in interitum et perditionem.*

Dem. Quelles sont les injustices que l'on commet ordinairement dans le négoce ?

Rép. On pèche contre la fidélité requise dans le négoce , 1. quand on vend à faux poids et à fausse mesure. *Nolite facere iniquum aliquid in judicio , in regulâ , pondere , in mensurâ ; statera justa et æqua sint pondera (a).* Ne commettez aucune injustice dans vos poids ni dans vos mesures ; que vos aunes , vos boisseaux , vos balances soient justes et égales : c'est Dieu qui parle à son peuple dans le lévitique. Vous savez qu'on excommunie tous les dimanches ceux qui commettent de semblables friponneries. Mais fais-je mal , me direz-vous , si , en me contentant d'un petit gain , je ne pèse et ne mesure pas les choses au juste ? Si vous faites mal ? Ecoutez ce que dit encore l'écriture. Vous n'aurez point dans vos maisons différents poids , l'un fort , l'autre foible , ni différentes mesures , l'une grande , l'autre petite ; l'une pour vendre , l'autre pour acheter ; car le Seigneur votre Dieu a en horreur celui qui fait tout cela : *Abominatur enim Dominus Deus tuus eum qui facit hæc , et aversatur omnem injustitiam (b).* Il y a des marchands qui , ayant des mesures justes , ne laissent pas de tromper par la manière de peser ou de mesurer. Un cœur droit déteste toutes ces injustices.

1. Quand on vend une marchandise pour une autre , qui est d'une nature et d'une espèce différente de celle qui est demandée , ou qui , étant de même espèce , n'est pas de même qualité ; ou quand on vend des marchandises qui ont des défauts qu'il faudroit découvrir , et qu'on ne découvre pas : par exemple , un drap a été brûlé à la teinture , on n'en dit rien , et on le vend comme ceux qui ne l'ont pas été.

2. Quand on vend ou achète au-delà du juste

(a) *Levit. 19 , 35 , 36.*

(b) *Deuter. 25 , 16.*

prix, profitant de la nécessité ou de l'ignorance d'autrui, pour vendre trop cher ou pour acheter à trop bon marché; ou qu'on achète des marchandises des personnes qui les ont dérobées, ou qui n'ont pas droit de les vendre.

3. Quand on fait des monopoles ou des conventions injustes et préjudiciables au public. *Monopolium* est un mot tiré du grec, qui signifie vendre seul. Cette étymologie fait aisément concevoir que le monopole consiste à convenir avec peu de personnes, marchands, artisans ou autres, d'être les seuls à vendre quelques marchandises ou à faire quelque ouvrage, afin de le vendre au plus haut prix, à cause de la nécessité où ils mettent le public de dépendre d'eux. Ces sortes de monopolistes pèchent contre la justice et la charité, et sont condamnés par les lois canoniques et civiles. Ceux-là sont aussi coupables de rapine, qui, dans la disette des grains et autres choses nécessaires à la vie, les resserrent et les cachent, et font par cette conduite qu'ils deviennent beaucoup plus chers. Il est dit de ces gens-là dans les proverbes, chap. 11, que celui qui cache le blé sera maudit des peuples: *Qui abscondit frumenta, maledicetur in populis.*

Enfin, quand par les banquerontes frauduleuses, et autres tromperies, on emporte le bien d'autrui. Voilà les principales injustices qui se commettent dans le commerce, qui toutes en général sont condamnées par cette règle du droit: *Locupletari non debet aliquis cum alterius injuriâ vel jacturâ* (a).

Dem. N'est-il jamais permis aux marchands de faire des mélanges dans les marchandises qu'ils vendent?

Rép. Il faut distinguer. Il n'est jamais permis aux marchands de faire aucun mélange qui puisse avilir leurs marchandises, ou les faire tomber de prix, cependant de les vendre au prix courant que se vendent celles qui sont pures et sans mélange. Vendre, par exemple, du vin mêlé avec de l'eau, au même prix que celui qui n'a point été mélangé, c'est trom-

(a) *Reg. jur. in 6.*

per dans la substance , dit S. Thomas (a). C'est pourquoi la faculté de théologie de Paris a condamné cette conduite frauduleuse des marchands , par une censure de 1666. *Licitum est tabernariis vinum aquâ miscere , et agricolis triticum paleis et communi pretio vendere , dummodo deteriora non reddantur eis quæ communiter venduntur.* Cette proposition est fausse , dit la censure , contraire à la bonne foi et à la justice publique.

Mais on ne croit pas qu'il y ait d'injustice de faire quelquefois des mélanges , qui , bien loin de nuire aux acheteurs , fortifient et soutiennent les denrées qu'ils achètent : par exemple , un marchand peut en conscience soutenir la couleur et la force du vin d'un pays , par quelque mélange qui ne peut nuire à personne.

Dem. Est-on obligé de déclarer les défauts de la chose qu'on vend ?

Rép. Il y a deux sortes de défauts ; les essentiels et les accidentels. Les essentiels sont ceux qui rendent une chose absolument inutile à l'usage pour lequel elle est en commerce , ou qui diminuent tellement cet usage ou le rendent si incommode , que , s'ils avoient été connus à l'acheteur , il ne l'auroit point acceptée , ou ne l'auroit achetée qu'à un moindre prix. Par exemple , une poutre pourrie est inutile pour un bâtiment ; un cheval poussif rend moins de service , et l'usage en est trop incommode : ce sont là des défauts qui suffisent pour résoudre une vente.

Les défauts accidentels sont ceux qui empêchent seulement que l'usage de la chose ne soit aussi avantageux qu'on l'espéroit : par exemple , si un cheval est seulement dur à l'éperon ; si un vin n'est pas si délicat , ni d'un goût si fin qu'on le croyoit , cela ne peut donner lieu à la résolution d'une vente.

Cette distinction supposée , je dis qu'on n'est pas obligé en rigueur de déclarer les défauts accidentels des choses qu'on vend , pourvu qu'on ne les vende pas plus cher qu'elles ne valent , eu égard à

(a) 2 , 2. q. 77. a. 2.

ces défauts. Ainsi, je vends un cheval dur à l'éperon, je ne suis pas tenu d'en avertir celui qui l'achète ; parce que , dit S. Thomas (a) , il ne voudroit pas m'en donner autant qu'il vaut ; mais aussi je ne dois pas le lui vendre autant qu'un autre cheval , qui , y étant sensible , obéit promptement à celui qui le pique.

A l'égard des défauts essentiels qui peuvent porter préjudice à celui qui achète la chose , il faut distinguer si ces défauts sont notoires , c'est-à-dire , s'ils se peuvent facilement connoître par l'acheteur : par exemple , un cheval est borgne ou boiteux , le vendeur n'est pas obligé d'en avertir celui qui l'achète , parce que ce sont des défauts qui s'aperçoivent aisément (b). Cette décision suppose , dit Sylvius , 1. que l'acheteur soit en état de reconnoître le défaut ; car , s'il a la vue foible , ou s'il est aveugle , de sorte qu'il ne puisse le remarquer , le vendeur doit le lui déclarer. 2. Que l'acheteur soit un homme entendu ; car il n'est pas permis d'abuser de la simplicité du prochain. 3. Que ce défaut n'expose pas l'acheteur à un péril évident. Un cheval trop vif peut mettre en danger celui qui le monte , si sa santé est foible. 4. Il ne doit pas user de fraude pour empêcher que l'acheteur ne s'aperçoive du défaut de la chose : par exemple , un cheval est boiteux , mais cela ne paroît pas quand il a le pied échauffé ; avant que de le mener au marché , je le fais galoper un long espace de chemin , afin qu'étant échauffé , on ne puisse remarquer qu'il boite. Je suis alors en faute , parce que , si le défaut de ce cheval ne peut pas être remarqué par l'acheteur , c'est ma fraude qui en est la cause. En un mot , le fondement des théologiens , qui décident qu'on n'est pas obligé de découvrir le défaut de la chose qu'on vend , s'il est notoire , c'est que celui qui achète est censé vouloir l'acheter avec ce défaut qu'il y connoît : *Scienti et volenti non fit injuria , non dolus*.

(a) *Quodlib.* 1. 2 , a 20.

(b) *Idem* , 1 , 2 , 77 , a. 3 et Sylvius *ib.*

Que , si les défauts essentiels d'une chose ne peuvent se remarquer par l'acheteur , la probité et la justice obligent de l'en avertir , dit S. Thomas ; parce qu'il n'est pas permis de lui vendre une chose qui peut lui faire tort , sans lui en donner connoissance. Par exemple , je vends un cheval fougueux qui pourroit peut-être tuer celui qui le monte , s'il ne connoissoit pas ce défaut ; je commets une injustice , si je ne dis pas ce défaut à l'acheteur : *Dare alicui occasionem periculi vel damni semper est illicitum* , dit le docteur angélique (a).

Dem. Quels sont les cas ordinaires où les maquignons et tous autres qui ont vendu des chevaux , sont obligés à les reprendre , et à en restituer le prix ?

Rép. Il y a trois cas ordinaires qu'on appelle re-dhibitoires , parce qu'ils donnent lieu à la résolution de la vente du cheval. Ces cas sont la pousse , la morve et la courbature. Quand un cheval se trouve affecté de l'une de ces trois maladies , la vente en est nulle , on peut le rendre dans le temps prescrit par la coutume , ou réglé entre le vendeur et l'acheteur par une convention expresse. Outre ces cas qui sont toujours exceptés , un cheval peut avoir d'autres défauts secrets qui le rendent inutile , ou nuisible à l'acheteur ; alors , si le vendeur n'a pas voulu déclarer ces défauts , il est obligé à reprendre le cheval , ou à dédommager l'acheteur : *Si hujusmodi vitia sint occulta , et ipse non detegat* , dit S. Thomas (b) , *erit illicita et dolosa venditio , et tenetur venditor ad damni recompensationem*. Il faut cependant remarquer que , si le vendeur ne connoissoit pas ces défauts cachés , et qu'il ait vendu son cheval de bonne foi , sans prétendre garantir qu'il soit sans défauts , il ne paroît pas juste de le condamner à aucun dédommagement , pourvu qu'en le vendant , il ait eu égard dans le prix qu'il en a exigé , au danger et au risque qu'il y avoit qu'il ne fût défectueux , et qu'il l'ait vendu au prix plus modique par rapport à ce risque.

Dem. Peut-on vendre ou acheter les choses plus

(a) S. Th. loco cit.

(b) Ibid.

ou moins qu'elles ne valent ? Quel est le prix ordinaire des marchandises ?

Rép. La règle générale est qu'on ne doit jamais vendre une chose plus qu'elle ne vaut , ni l'acheter moins que sa juste valeur. Le contrat de vente et d'achat a été introduit parmi les hommes pour la commodité réciproque du vendeur et de l'acheteur ; il faut donc qu'il y ait de l'égalité entre la chose vendue , et le prix que l'acheteur en paie , et que le vendeur et l'acheteur trouvent leur commune utilité. Or , cette égalité est détruite , lorsque le prix qu'on donne excède la juste valeur de la chose vendue , ou que la valeur de la chose excède le prix ; et il n'y a par conséquent plus de justice dans une telle vente , et dans un tel achat : *et ideò* , dit S. Thomas (a) , *cariùs vendere vel viliùs emere rem quàm valeat , est secundùm sed injustum et illicitum.*

Pour un plus grand éclaircissement , il faut distinguer deux sortes de prix ; le premier est celui qu'on appelle légitime ; c'est-à-dire , celui qui est fixé par le prince , ou taxé par la police. Ce prix ne peut être ni augmenté , ni diminué , et l'on ne peut point l'outre-passer : par exemple , si le prix du vin ou de la viande est réglé par le magistrat de police , on ne peut pas les vendre plus cher , ni les acheter à meilleur marché ; ce seroit une injustice. L'autre prix est celui qu'on nomme naturel , commun ou arbitraire , parce qu'il n'est point fixé ni taxé : c'est le prix auquel la chose qu'on vend est estimée communément par les personnes intelligentes et assez éclairées pour juger de la juste valeur. Ce prix ne consiste pas , comme le premier , dans un point déterminé : mais il a quelque étendue , selon qu'on estime la chose plus ou moins. Les théologiens lui donnent trois degrés , qui sont le plus haut prix , le moyen ou le modéré , et le plus bas , entre lesquels il ne faut pas cependant qu'il y ait une notable différence : *Iustum pretium rerum non est punctualiter determinatum , sed magis in qua-*

(a) *Ibid.* a 1.

dam æstimatione consistit, dit S. Thomas (a) : *ita quod modica additio, vel minutio non videtur tollere æqualitatem justitiæ*. Cela supposé, on doit dire qu'un marchand vend les marchandises plus cher qu'il ne doit, quand le prix auquel il les vend excède le plus haut prix; et qu'il les achète moins qu'elles ne valent, quand le prix qu'il en donne est au-dessous de leur plus bas prix.

Dem. N'est-il pas permis de vendre les marchandises autant qu'on peut, pourvu qu'on n'aille pas à des excès exorbitans; puisque le droit dit qu'une chose vaut, et par conséquent se peut vendre autant que le vendeur peut vendre : *Res tantum valet quantum vendi potest*?

Rép. Quoiqu'il soit permis aux marchands de gagner sur les marchandises, en déduisant les frais qu'ils sont obligés de faire pour le public, en voyages, nourriture de domestiques, loyers de maisons, etc. il ne leur est pas permis néanmoins de vendre leurs marchandises le plus qu'ils peuvent, et plus cher que le plus haut prix courant : ce seroit une injustice que le droit n'a jamais prétendu autoriser; car quand il dit que la chose vaut autant qu'elle se peut vendre, cela est vrai, dit S. Antonin (b), pourvu qu'elle se vende son juste prix. C'est le sens de la loi, qui, dans un autre endroit, assure que le prix des choses se doit régler sur celui de leur estimation : preuve certaine qu'elle ne prétend pas que le prix des choses dépende de la cupidité du vendeur, ou qu'elles valent autant qu'il les peut vendre, mais seulement autant qu'elles sont communément estimées par les personnes qui sont intelligentes dans le commerce. Il est vrai, dit S. Thomas (c), que le droit tolère et ne punit pas ceux qui vendent les marchandises plus cher qu'elles ne valent, pourvu que l'acheteur ne soit pas lésé considérablement, et qu'il n'ait pas payé la chose la moitié plus qu'elle ne vaut. Le droit, qui ne peut empêcher toutes les injustices qu'il désap-

(a) *Ibid. ad 1.*

(b) 2. p. *Sum. tit. 1, cap. 8, §. 5.*

(c) *S. Th. loco cit.*

prouve , a été obligé d'établir cette maxime , pour mettre fin à une infinité de procès qui naîtroient des ventes et des achats , si , par une légère lésion , il étoit permis de demander en justice réglée un juste dédommagement ; mais cela n'empêche pas que la loi de Dieu condamnant les moindres injustices , on ne soit obligé en conscience de dédommager celui qui souffre d'un achat ou d'une vente , soit pour avoir acheté plus cher , soit pour avoir vendu moins cher que la chose ne vaut. Pour éviter donc toute injustice , le vendeur doit se borner à un profit honnête , et l'acheteur doit payer la marchandise à un prix raisonnable. C'est ce que le sage nous insinue par ces paroles : *Sicut in medio compaginis lapidum palus figitur , sic et inter medium venditionis et emptionis angustabitur peccatum* (a).

Dem. N'est-il pas permis de vendre les choses plus qu'elles ne valent , quand on vend à crédit ?

Rép. Le pape Urbain III (b) , étant consulté , pour savoir si un marchand est condamnable , lorsqu'il vend sa marchandise plus cher , en conséquence d'un long terme qu'il donne à l'acheteur pour le paiement , répond que , suivant la parole de Jésus-Christ , on doit prêter sans espérance de gagner par le prêt : *Mutuum date , nihil inde sperantes* : et que par conséquent ceux qui vendent plus cher à cause du prêt qu'ils font dans l'espérance de gagner davantage par ce moyen , se rendent coupables d'usure , et sont obligés à restitution. Le premier concile de Milan , tenu en 1565 , et celui de Bordeaux , de l'an 1583 , déclarent la même chose. *Ne quis rem aliquam ob dilatam solutionem carius vendat justo pretio* , dit le premier (c). *Ne quis ob dilatam solitudinis diem , carius vendat quàm justii pretii ratio ferat* , dit le second (d). S. Thomas enseigne la même doctrine , et dit qu'un marchand n'est pas moins coupable d'usure en vendant plus cher à cause du terme qu'il accorde à l'acheteur , que celui qui prête une somme d'argent

(a) Eccli. 27 , 2. (b) Urb. III. c. Consult. 10 , de usur.

(c) 1. p. tit. 68 , de usuris. (d) Burdigal. cod. tit.

pour un temps, et qui en tire de l'intérêt ; puisqu'il ne vend plus cher que pour faire un plus grand profit à cause du crédit qu'il fait à l'acheteur : *Unde quidquid ultra justum pretium , pro hujusmodi expectatione exigitur , est quasi pretium mutui , quod pertinet ad rationem usuræ* , dit ce saint docteur (a).

C'est donc une injustice manifeste de vendre les choses plus qu'elles ne valent , parce qu'on les vend à crédit. Le gain légitime , soit qu'on vende à crédit ou en argent comptant , est renfermé dans les trois degrés du juste prix. Tout ce que peut faire un marchand qui vend à crédit , est de choisir le plus haut degré du juste prix , afin de faire une juste compensation de ce qu'il peut souffrir en vendant de la sorte.

Il est encore permis à un marchand de demander un dédommagement à ceux à qui il vend à crédit , s'ils ne paient pas après le terme qu'on leur a donné pour payer ; ou quand il n'y a pas de terme prescrit par le marché , si l'on passe un an , par exemple , sans payer. La jurisprudence des arrêts (b) , ne veut pas qu'il soit permis à un marchand qui vend à crédit de se faire payer des intérêts de son argent , qu'un an ou environ après la vente des marchandises qu'il a données à crédit. La raison en est qu'il gagne déjà sur la vente des marchandises , et en tire l'intérêt qui est naturellement dû à son négoce ; et , s'il pouvoit encore , du moment de la vente qu'il fait , tirer des intérêts de l'argent qu'il est en retard de recevoir , il tireroit un double gain de son argent ; mais comme au bout de l'année il est censé n'avoir plus aucun profit sur ses avances , et même souffrir du délai du paiement , il est juste que celui à qui il a vendu à crédit , s'il diffère de payer , lui en bonifie l'intérêt.

Dem. Les marchands peuvent-ils faire trafic de toutes sortes de marchandises , et acheter de toutes sortes de personnes ?

Rép. Je réponds à la première demande qu'il y

(a) 2 , 2. q. 78. d. 2 , ad 7. (b) *Dict. des arrêts* , voyez *March. n. 1* , 3.

a des marchandises défendues , qu'on appelle communément marchandises de contrebande , dont le trafic n'est pas permis. Les marchands sont tenus d'obéir à la loi du prince qui le défend : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit*, dit S. Paul (a). Il y a même des cas où l'on pêche mortellement en y désobéissant. Le transport du sel , par exemple , est défendu par l'ordonnance du roi , qui porte peine de mort , ou au moins celle des galères contre les contrevenans. On ne peut excuser de péché grief celui qui fait ce commerce , non-seulement parce qu'il le fait contre les ordonnances de son souverain , mais principalement parce qu'il ne peut le faire sans s'exposer au danger évident de perdre la vie , ou la liberté , ou ses biens , dans le cas où il seroit surpris par les employés de la gabelle ; danger auquel un homme ne peut pas s'exposer volontairement , sans se rendre coupable de péché : à quoi on peut ajouter que les faux-sauniers et les contrebandiers profanent ordinairement les dimanches et les fêtes , etc. Outre ces marchandises défendues par la loi du prince , il y en a qui sont défendues par la loi naturelle , comme sont les livres contraires à la religion et aux bonnes mœurs , dont le commerce est absolument interdit d'une manière encore plus rigoureuse.

Quant à la seconde demande , je réponds qu'on ne doit pas acheter des enfans , des insensés et autres qui sont naturellement inhabiles à contracter , ou de ceux que la loi a déclarés incapables , comme sont les prodigues , les mineurs , les femmes qui sont en puissance de mari , et ceux qui sont interdits par justice , quand ils contractent à leur préjudice. Il est encore moins permis d'acheter de ceux qui ont dérobé , ou qu'on soupçonne avoir dérobé la marchandise qu'ils vendent.

Dem. Les marchands qui fraudent la gabelle pêchent-ils , et sont-ils obligés à la restitution ?

Rép. Par la gabelle , on entend les impôts qui se lèvent sur les denrées , ou sur les marchandises , qu'on appelle en France aides , entrées , droits.

(a) *Rom.* 13 , 1.

Je réponds qu'un marchand ne peut, sans offenser Dieu, frauder les impôts légitimement établis par le prince ; car un prince souverain a droit d'exiger des tributs de ses sujets, pour pourvoir à ses besoins et soutenir les charges de l'état. Qu'on ne dise point que les impôts sont exorbitans, et qu'on les augmente sans cesse, cela ne peut justifier les marchands ; car il ne leur appartient pas, non plus qu'aux autres particuliers, de juger de l'excès des tributs, puisqu'ils ne peuvent et ne doivent pas même connoître les besoins de l'état pour lesquels les sujets sont taxés, et auxquels chacun doit contribuer.

Cette décision est fondée sur les paroles qu'a dites Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il falloit rendre à César ce qui étoit à César : *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari* (a). Le Sauveur l'a pratiqué lui-même, ayant fait payer le tribut pour lui et pour S. Pierre, comme le rapporte S. Matthieu (b). S. Paul nous recommande ce devoir dans son épître aux Romains, et nous dit que les princes sont les ministres de Dieu, qui le servent étant appliqués aux fonctions de leur emploi. Ceux qui fraudent les droits du prince, ravissent donc le bien d'autrui, et leur péché est mortel, si le vol est considérable. *Justitia porrò vectigalium est commutativa, quia viget utrinquæ*, dit Cabassutius : *Principi enim salus et securitas populi ex ejus officio incumbit ; populo autem præstatio tributorum et obedientiæ : atque is qui justitiam commutativam violat, in re gravi, peccat eo ipso mortaliter cum restituendi obligatione* (c). La loi qui ordonne de payer les tributs aux princes, n'est pas une loi purement pénale, mais une loi conforme au droit naturel, qui nous ordonne effectivement de fournir au prince les secours et les subsides dont il a besoin pour gouverner son état, défendre ses peuples, et les maintenir en paix. C'est pourquoi le clergé de France condamna en 1700, cette proposition : *Subditi possunt justa tributa non solvere*. *Hæc propositio*, dit la

(a) Luc 20, 25. (b) Matth. 17, 26. (c) Cabass. juris canonici theoria et proxis, l. 6, c. n. 8.

censure, *seditiosa est ; apostolicæ doctrinæ , ac dictis dominicis aperte contradicit*. Le maxime de ceux qui croient qu'il est permis de frauder la gabelle est donc fausse.

Marchands, faites ici un peu d'attention sur votre profession. C'est une obligation commune à tous les marchands d'avoir de la bonne foi et de la probité. Sans ces deux vertus, le négoce ne seroit plus un commerce légitime, mais un brigandage. Avez-vous eu ces vertus en recommandation, comme l'apôtre nous l'ordonne expressément ? *Ne quis supergrediatur , neque circumveniat in negotio fratrem suum (a)*. Point de fraudes, de supercheries, de tromperies, d'injustice dans vos promesses, vos paroles, vos contrats, votre commerce, vos affaires. Il y a tant d'années que vous exercez la profession de marchands, comment vous y êtes-vous conduits ? *Virum fidelem quis inveniet ?* Oh ! qu'il est rare, dit le Sage (b), de trouver un homme fidelle dans le monde ! ajoutons, sur-tout dans le négoce. Oh ! qu'on y commet de friponneries ! Voyez devant Dieu, si vous n'en êtes point coupables. Comment avez-vous vendu ? Comment avez-vous acheté ? N'êtes-vous point de ces hommes fins et rusés, qui, pour me servir de l'expression du prophète, usent de tromperies subtiles, ainsi qu'un rasoir bien aiguisé coupe les cheveux sans qu'on s'en aperçoive ? *Sicut novacula acuta fecisti dolum (c)*. Combien avez-vous vendu cette marchandise ? Le profit que vous y avez fait, n'est-il point excessif et injuste ? Avez-vous été exact dans vos comptes, dans vos marchés ? N'avez-vous surpris personne ? *Virum fidelem quis inveniet ?* Je vous laisse le soin de vous examiner là-dessus, et je prie le Seigneur qu'il vous fasse la grâce de garder la justice, la droiture et la bonne foi, qu'il nous a si fort recommandées, afin qu'après avoir négocié chrétiennement, vous méritiez de recevoir les biens éternels pour récompense.

(a) 1. *Thess.* 4, 6.

(b) *Prov.* 20, 6.

(c) *Pi.* 51, 4.

XVII. CONFÉRENCE.

Sur l'usure.

Non furtum facies.

Vous ne déroberez point. Exode, chap. 20.

L'USURE étant du nombre de ces péchés que l'on croit permis dans le commerce, c'est ici le lieu d'en parler. Après donc avoir traité des injustices qui se commettent parmi les marchands, il nous faut attaquer l'usure, ce vice si commun dans la société civile, et autorisé par la pratique de tant de gens. Les uns s'imaginent que mettre son argent à intérêt, en assurant le principal, et se réservant le droit de le répéter dans le temps dont on est convenu, ce n'est pas un péché ; il y en a même qui se flattent qu'en certaines occasions, c'est un acte de charité : ou si quelques-uns ne sont pas de ce sentiment, ils croient du moins que, quand les contrats usuraires se passent volontairement entre les parties, on ne commet point d'injustice, et afin de rendre leur pratique moins odieuse, ils ôtent au profit qu'ils tirent du prêt le nom d'usure, et lui donnent celui d'intérêt, qui est plus honnête ; ce qui a donné occasion à ce trait de raillerie d'un poète :

*On ne prête plus à usure ,
Mais tant qu'on veut à intérêt.*

Pour ôter donc aux usuriers les voiles dont ils se couvrent, il nous faut expliquer d'abord ce que c'est que le prêt qui donne occasion et prétexte à toutes les usures qui s'exercent : nous verrons ensuite ce que c'est que l'usure, si elle est défendue, et quand elle se commet.

Dem. Qu'entend-on par le prêt ? Quelle différence y a-t-il entre le prêt à usage et le simple prêt ?

Rép. Par le prêt en général, on entend un contrat par lequel une personne se dépouille gratuitement en faveur d'une autre, pour certain temps, d'une chose qui lui appartient. Nous disons gratuitement, pour distinguer le prêt du louage où l'on retire du profit, et pour certain temps, pour distinguer le prêt d'une donation.

Il y a deux sortes de prêts : l'un s'appelle prêt à usage, en latin *commodatum* ; et l'autre simple prêt, *mutuum*. Le prêt à usage est un contrat gratuit, par lequel une personne accorde à une autre l'usage d'une chose qui ne se consume pas lorsqu'on s'en sert, mais sans lui en donner la propriété : par exemple, je prête mon cheval à un ami pour aller à Lyon ; je lui permets de s'en servir, mais j'en demeure toujours le maître et le propriétaire, et il doit me le rendre, après qu'il aura fait l'usage que je lui en ai accordé.

Le simple prêt est un contrat par lequel une personne prête gratuitement à une autre quelque chose qui se consume par l'usage, tels que sont l'argent, le blé, le vin et autres choses, à dessein que celui à qui l'on prête en ait la propriété ; et à condition d'en rendre la valeur en choses de même qualité et de même nature.

Il est aisé de voir par-là la différence qu'il y a entre le *commodatum*, ou le prêt à usage, et le simple prêt. 1. La matière du prêt à usage consiste en des choses qui ne se consomment pas quand on s'en sert : tel est un cheval, une maison que l'on prête à un ami pour son usage. Mais la matière du simple prêt consiste en des choses qui se consomment : le vin se consume quand on le boit, le blé quand on s'en sert pour se nourrir, l'argent quand on l'emploie pour être le prix de ce qu'on achète. 2. Dans le prêt à usage, on a droit de redemander la chose même qu'on a prêtée ; mais dans le simple prêt, on n'a pas droit de redemander la chose prêtée, *in individuo*, comme parlent les théologiens,

mais seulement une chose de même espèce, qualité et valeur. 3. Dans le prêt à usage, on ne transfère pas le domaine, mais l'usage seulement : dans le simple prêt, on transfère l'un et l'autre, parce que, comme nous avons dit, la matière de ce prêt consiste en des choses qui se consomment, et dont l'usage est inséparable de la propriété. Je vous prête cent écus ; aussitôt que vous les avez reçus, vous en êtes le maître, vous pouvez en disposer comme il vous plaira. C'est sur ce principe qu'on décide que, si l'argent prêté périt entre les mains du débiteur, ou diminue par rabais de la monnaie, il en porte toute la perte ; et si au contraire il rehausse, tout le profit est pour lui : il faut et il suffit que le débiteur rende la même somme qu'il a reçue, la perte et le gain sont pour lui, parce qu'il est devenu le maître de cette somme au même moment qu'il l'a empruntée : *Res perit domino ; res fructificat domino*. Ce sont des principes dont on convient, et qu'il est nécessaire d'établir pour donner une notion de l'usure.

Dem. Qu'est-ce que l'usure ? Y a-t-il plusieurs sortes d'usure ?

Rép. L'usure, dit S. Thomas, est le prix de l'usage de l'argent prêté : *Usura est pretium usus pecuniæ mutuatae* (a). S. Antonin la définit encore plus clairement, et dit que l'usure est un profit qu'on tire ou qu'on prétend tirer, principalement à cause du prêt qu'on fait de quelque chose à une personne : *Usura est lucrum ex mutuo principaliter intentum* (b).

Expliquons cette définition. C'est un profit, c'est-à-dire, quelque chose d'appréciable ; par exemple, de l'argent, du blé, du vin, des denrées et marchandises, même des services, des travaux, en un mot, de tout ce qui est estimable à prix d'argent, qu'on exige au-delà de la chose prêtée, *ultra sortem*.

C'est un profit qu'on tire à cause du prêt, parce que l'usure ne se commet que dans le prêt. Car, quoiqu'il soit vrai que l'usure se rencontre quelque-

(a) 2, 2. q. 78, a. 1. (b) *In Sum.* 2, p. tit. 1, c. 7, §. 1.

fois dans les autres contrats , par exemple , dans les ventes , il est toujours vrai de dire que le prêt s'y trouve implicitement : car , quand je vous vends une mesure de blé un écu , et que j'exige de vous cinq sols au-delà , parce que vous me priez d'attendre une année mon paiement , c'est là même chose que si je vous prêtois un écu pour un an , et j'exigeasse de vous cinq sols.

Nous avons dit que c'est un profit qu'on tire ou qu'on prétend tirer , parce qu'on peut devenir coupable d'usure par la seule intention qu'on a de tirer quelque chose au-delà de ce qu'on a prêté , comme l'on devient simoniaque par la seule volonté qu'on a d'obtenir un bénéfice par le moyen d'une chose temporelle , quoique cette intention ne soit accompagnée d'aucune convention.

Nous ajoutons que l'usure est un profit qu'on tire principalement à cause du prêt , parce qu'il n'est pas défendu à celui qui prête d'espérer du débiteur quelque reconnoissance , pourvu que sa principale intention soit de l'obliger et de lui donner des marques de sa charité. Ce qui se connoitra , dit S. Antonin (a) , quand celui qui prête se trouve tellement disposé , qu'il ne laisseroit pas de prêter , quoiqu'il n'attendit aucun profit. Mais on ne peut point exiger de reconnoissance. C'est pourquoi Innocent XI condamna , par son décret du 2 mars 1679 , cette proposition. Ce n'est pas usure d'exiger quelque chose au-delà du sort principal , quand on ne l'exige que comme dû par bienveillance et par reconnoissance ; l'usure est seulement de l'exiger comme une dette de justice. *Usura non est , dum ultra sortem aliquid exigitur tanquam ex benevolentia et gratitudine debitum , sed solum si exigatur tanquam ex justitia debitum.*

La censure défend de soutenir ou d'enseigner cette proposition , sous peine d'excommunication *ipso facto* , réservée au saint siège.

Il y a plusieurs sortes d'usures. Il y a l'usure réelle et l'usure mentale. La réelle est celle qui se

(a) *Ibid.*

fait par une convention expresse ou tacite de tirer quelque profit du prêt, et la mentale est celle qui se commet par la seule intention qu'on a de la retirer. Il y a une usure expresse et une usure palliée. L'usure expresse et explicite consiste en ce qu'on tire quelque profit du prêt en vertu du prêt. L'usure palliée est celle qui se rencontre dans les autres contrats ; par exemple, dans celui de vente : telle est l'usure de ceux qui, vendant à crédit, vendent leurs marchandises plus cher qu'elles ne valent,

On distingue encore deux sortes d'usures. Il y a l'usure du sort principal, lorsqu'on tire des intérêts de l'argent qu'on prête, à cause du prêt. Il y a l'usure du gain usuraire, quand on exige les intérêts des intérêts légitimes ou usuraires qui sont échus.

Dem. L'usure est-elle absolument défendue, en sorte que celui qui l'exerce soit obligé à la restitution ?

Rép. Oui, elle est défendue, 1. par le droit naturel. Les préceptes du décalogue sont de droit naturel ; tous les théologiens en conviennent. Or, l'usure est défendue par le décalogue. C'est un larcin, disent les saints pères : *Si quis usuram acceperit, rapinam facit* (a). Elle est comprise, dit S. Bernard (b), dans le septième commandement : *In furto comprehenditur usura*. Le maître des sentences dit aussi la même chose. Voici les raisons dont on se sert pour prouver que l'usure est un larcin, et par conséquent contraire au droit naturel. C'est contre le droit naturel d'exiger un double prix pour la même chose, ou de la vendre deux fois ; de vendre ce qui n'est pas, et de se faire payer ce qui ne nous appartient pas. Or, c'est ce que fait celui qui tire des intérêts d'un simple prêt. 1. Il exige un double prix pour la même chose, ou la vend deux fois, car celui qui exige quelque chose au-delà du sort principal, ou il l'exige à raison du sort, c'est-à-dire, de l'argent prêté, ou à raison de l'usage de cet argent. Si c'est à raison de l'argent prêté, il

(a) *Ambr. l. de bono mortis, c. 12.*

(b) *Bern. Serm. 4. super Salve, Regina.*

reçoit un double prix pour la même chose , car il reçoit la somme capitale , et de plus , il reçoit l'intérêt ; ainsi il vend deux fois la même chose. Si l'intérêt qu'il exige est pris pour l'usage de l'argent , il vend une chose qui n'est pas ; car l'usage de l'argent n'est pas distingué de l'argent : dans les choses qui se consomment par l'usage , on ne peut estimer séparément l'usage d'avec la chose : par exemple , l'usage du pain ne peut être séparé du pain. C'est le raisonnement du catéchisme du concile de Trente , qui est généralement approuvé dans toute l'église latine : *Qui facerantur , bis idem vendunt , aut vendunt id quod non est* (a). 2. Celui qui prête à intérêt , vend ce qui ne lui appartient pas ; parce que l'argent étant stérile de sa nature , et ne produisant rien de soi-même , mais seulement par le moyen du savoir-faire de celui qui emprunte , celui qui veut tirer les intérêts du prêt , parce que celui à qui il prête a l'industrie de le faire valoir , veut donc vendre ce qui n'est pas à lui , savoir , l'industrie d'autrui. Ces raisons ont fait conclure à S. Thomas , que l'usure est contraire au droit naturel , qu'elle est mauvaise par elle-même , et oblige l'usurier à la restitution : *Et sicut alia injustè acquisita tenetur homo restituere ; ita restituere tenetur pecuniam quam per usuram accepit* (b).

2. Elle est défendue par le droit divin , tant de l'ancien que du nouveau testament. *Vous ne donnerez point à votre frère votre argent à usure* , dit Moïse dans le lévitique (c) , *et vous n'exigerez point de lui plus de grains que vous ne lui en aurez donné*. Voilà l'usure bien clairement défendue. *Seigneur* , dit David (d) , *qui habitera dans votre tabernacle , et qui reposera sur votre montagne sainte ! Ce sera celui dont la vie est sans tache , qui observe les règles de la justice , et qui ne prête point son argent à usure*. Le prophète Ezéchiel (e) déclare de même qu'un homme n'est

(a) Catech. ad Par. 3. , p. in 7. décal. præ. n. 20.

(b) 2. , 2. q. 78 , a. 1. in corp. (c) Levit. 25 , 37.

(d) Ps. 14. (e) Ezéch. 18. 8 , 9.

l'église cependant ne désapprouve pas que celui qui prête exige une indemnité de son débiteur, dans deux cas que l'on peut regarder comme deux exceptions de la loi qui défend les usures : c'est le dommage naissant, et le lucre cessant : *Damnum emergens*, et *lucrum cessans*, comme parlent les théologiens. Il nous faut expliquer ce qu'on entend par ces deux titres, et quand ils sont suffisans pour exiger un dédommagement de prêt.

Par le dommage naissant, on entend le dommage ou la perte qu'on souffre précisément à raison du prêt. Par exemple, un homme me demande à emprunter une somme que j'avois destinée pour réparer ma maison ; je lui prête cette somme, et ce prêt est cause que je ne puis ni réparer ni louer ma maison : il est juste que je retire quelque chose au-delà de la somme que je lui prête, pour me dédommager de ma perte, suivant cette maxime que personne n'est obligé de procurer le bien d'autrui à son désavantage : *Nemo tenetur cum damno suo de proprio facere beneficium* (a). Cependant, pour ne pas se tromper et ne pas cacher une véritable usure, sous prétexte de réparer un dommage purement apparent, voyons les conditions que demandent les théologiens, pour rendre légitime le titre du dommage naissant. Il faut,

1. Que le dommage soit véritable et réel, causé par le prêt, et non par des accidens qui n'y ont aucun rapport : car, si ce dommage n'étoit pas réel, et que le tort qu'on croyoit devoir arriver à cause du prêt n'arrivoit pas, le créancier ne pourroit rien recevoir au-delà de son capital. Il ne le pourroit pas non plus, si le dommage n'étoit pas causé par le prêt, mais par quelque accident qui n'auroit aucun rapport au prêt.

2. Que le dédommagement qu'on exige de celui à qui l'on prête soit précisément proportionné et égal au tort qu'on souffre ; autrement il y auroit usure.

3. Que le créancier convienne avec le débiteur, dans le temps même qu'il lui prête, du dédomma-

(a) Sylvius in 2, 2. q. 78, a 1, q. 4.

gement qu'il prétend , afin que ce débiteur ait une pleine liberté d'emprunter à cette condition , ou de ne pas emprunter : *Juravi nos non decipi beneficio oportet* , dit le droit.

Par le lucre cessant , on entend le gain que celui qui prête auroit fait de ses deniers , s'il ne les eût pas prêtés. Un marchand , par exemple , ayant résolu de mettre son argent dans le commerce , n'a pu l'y employer , ni gagner par ce moyen , parce qu'il l'a prêté ; voilà un lucre cessant : donne-t-il droit de tirer des intérêts du simple prêt ? Les théologiens demeurent d'accord que c'est un titre légitime pour pouvoir recevoir quelque chose par-dessus le sort principal , pourvu que cela se fasse sous trois conditions (a).

La première , que l'argent qu'on prête soit exposé au commerce ; car , s'il n'y étoit pas destiné , l'on ne pourroit pas dire que celui qui le prête eût manqué de gagner en le prêtant. C'est pourquoi Sylvius dit que les personnes riches qui ne font pas de commerce , ne peuvent pas se servir du titre du lucre cessant (b).

La seconde condition est que le marchand qui prête , n'ait point d'autre argent en réserve qu'il puisse prêter que celui qui est exposé au négoce , ou qui lui est nécessaire pour les dépenses de sa famille ; car , s'il en avoit d'autre qu'il pût prêter , on ne pourroit pas dire véritablement qu'il cessât de gagner en prêtant.

La troisième est que le profit ne soit pas seulement possible et éloigné , mais encore qu'il soit probable et prochain ; c'est-à-dire , qu'il y ait quelque apparence et quelques raisons probables qu'on tirera du profit de l'argent exposé au commerce. De-là il s'ensuit que , quoique le lucre cessant soit séparé du dommage naissant actuel , il ne l'est pourtant pas du dommage probable ; autrement , ce ne seroit plus un titre suffisant pour retirer quelque intérêt au-delà du sort principal.

(a) Card. Tolet. *Instit. Sacrad.* l. 5 , c. 35.

(b) Sylvius in 2 , 2 , q. 77 , c. 1.

La dernière condition est que celui qui ne gagne pas à cause qu'il prête, n'exige pas de celui à qui il prête tout le gain qu'il auroit pu faire : car une chose est moins estimable, dit S. Thomas (a), quand elle n'est qu'en espérance, que quand on l'a entre les mains et en possession ; l'une est certaine, et l'autre incertaine,

Dem. Les promesses et obligations où l'on stipule les intérêts sans aliéner le sort principal, sont-elles usuraires ?

Rép. Oui, jamais on ne peut tirer intérêt du prêt en vertu du prêt. Le contrat dont vous parlez, qui se fait pour argent prêté, est une convention où le créancier ne transfère le domaine de la chose prêtée que pour un temps spécifié et marqué dans ledit contrat, en se réservant le droit de reprendre la chose au terme échu, et d'obliger le débiteur à la lui rendre. Si cette convention se fait par-devant notaire, c'est une obligation ; si elle se fait sous seing privé, c'est une simple promesse. De quelque manière que ce contrat soit fait, dès-lors que, sans aliéner le principal, on exige quelque chose, il y a usure : *Amplius recipitur quàm datur*. Il est inutile de dire que l'intérêt que l'on tire est conforme et même inférieur au taux de l'ordonnance. Quelque petit et de quelque nature qu'il soit, il est défendu, à moins que ce ne soit sous le titre du dommage naissant ou du lucre cessant. Il est inutile d'avancer qu'en quelques endroits du royaume, ces obligations à intérêt sont tolérées ; car, quand elles ne seroient pas nulles dans ces pays-là, par rapport au civil, elles sont toujours illicites par rapport à la conscience. *Cùm omnis usura et superabundantia prohibeatur in lege*, dit le pape Urbain III (b). Il est même inutile de dire qu'on s'engage à ne redemander le principal qu'après un certain temps. Alexandre VI, par son décret du 18 mars 1666, a condamné cette proposition : *Licitum est mutuanti aliquid ultrà sortem exigere, si se*

(a) 2, 2, q. 62, a 4. (b) In cap. Consultatio, 10, de usu.

obliget ad non rependendam sortem usque ad certum tempus.

De-là il s'ensuit que les notaires ne peuvent recevoir de tels contrats. Il leur est défendu , par une ordonnance de Louis XII , de recevoir aucun contrat usuraire , sous peine d'être privés de leur état , et d'amende arbitraire. L'ignorance ne peut les excuser ; car ils doivent savoir leur profession : ainsi ils pèchent en recevant de semblables actes ; ils se rendent complices de l'injustice de l'usurier , et sont par conséquent solidairement obligés à la réparer.

Dem. Puisqu'on ne peut prêter son argent à intérêt sans l'aliéner , ainsi qu'il se fait quand on le met en rente , expliquez-nous , s'il vous plaît , ce qu'on entend par le mot de rente ? S'il y a plusieurs sortes de rentes , et si les rentes constituées à prix d'argent sont permises ?

Rép. Par le mot de rente , on entend en général un revenu qu'on est obligé de payer tous les ans , ou en argent , ou en grain , ou en d'autres denrées , à celui à qui la rente est due. On distingue deux sortes de rentes ; la première est la rente foncière , la seconde est celle qu'on appelle rente constituée.

Une rente foncière est une redevance imposée à perpétuité sur un certain héritage , et qui le suit en quelque main qu'il passe. Ces rentes peuvent être créées en plusieurs manières. La plus ordinaire est de faire un bail à rente , par lequel le propriétaire transfère le domaine d'un fonds de terre ou d'une maison à un autre , à la charge que celui à qui la propriété est transférée , paiera chaque année une telle somme d'argent , ou une telle quantité de fruits à celui qui la lui a transférée. Il y a encore quelque autre manière de créer une rente foncière : par exemple , quand dans le partage d'une succession les lots sont inégaux , on peut charger le lot le plus fort d'une rente foncière payable à celui qui aura le plus foible ; et de même dans l'échange de deux héritages d'un revenu inégal.

Une rente constituée est un revenu , ou une pension annuelle , qu'on achète , à prix d'argent , d'une

personne qui s'engage de la payer suivant le taux que le prince a mis à l'argent. On a autrefois douté de la justice de ces rentes constituées ; mais enfin elles ont été approuvées par les papes Martin V , en 1424 , et Calixte III , en 1456 , qui ont déclaré qu'elles étoient exemptes d'usure. En effet , ces constitutions de rente ne sont pas un simple prêt , mais l'achat d'une pension , ou d'un revenu annuel. Or , s'il est permis de vendre un droit de pension , il est permis de l'acheter. Qu'il soit permis de vendre un droit de pension , cela est clair ; il est permis de vendre un droit de servitude et de passage dans son propre fonds ; pourquoi seroit-il moins permis de vendre un droit de pension ou de rente sur son même fonds ?

Il y a trois conditions essentiellement requises pour rendre légitime un contrat de constitution. La première , que le créancier , c'est-à-dire , l'acquéreur ou l'acheteur qui donne son argent à rente , aliène le sort principal à perpétuité , sans pouvoir obliger le débiteur ou le vendeur qui s'engage à payer la rente , d'en faire le rachat.

La seconde est que le débiteur de la rente ait la faculté de la racheter , en remboursant au créancier le principal , quand il lui plaira , sans que cette faculté lui puisse être ôtée par quelque voie que ce soit.

La troisième , que la rente soit constituée au denier de l'ordonnance , c'étoit autrefois le denier dix-huit ; c'est aujourd'hui le denier vingt , depuis que Louis XIV l'a ainsi fixé par toute la France.

Il faut convenir cependant qu'il y a des cas où le créancier peut exiger et redemander son remboursement ; mais c'est quand le débiteur est en faute. En voici trois exemples : le premier est quand le débiteur empruntant à constitution , se déclare fausement franc et quitte de toute autre dette , et ne l'est pas ; le créancier peut alors poursuivre son remboursement. Le second est quand le débiteur a promis un emploi , et ne le fournit pas , et ne donne pas les assurances dont il est convenu. Le troisième

est quand un débiteur vend quelqu'un de ses fonds ; le créancier hypothécaire , qui s'oppose au décret qui en est fait , est aussi en droit de se faire rembourser sur le prix de ce fonds que son débiteur a vendu.

Dem. Quel fruit doit-on tirer de cette conférence ?

Rép. C'est , 1. d'être bien convaincus que l'usure est un péché que la loi de Dieu défend ; qu'il n'est jamais permis de prêter à usure , ni aux pauvres , ni aux riches.

2. C'est d'éviter toutes pratiques usuraires , et s'instruire là-dessus. Le monde est plein de fourbes et d'usuriers ; il y en a dans les villes et dans les places publiques , on en trouve par-tout ; ce qui doit nous faire gémir avec le roi prophète : *Vidi iniquitatem et contradictionem in civitate... et non defecit de plateis ejus usura et dolus (a)*. Cependant presque personne ne s'en instruit , ne s'en confesse , et ne s'avoue coupable. Quel mal fais-je , dit-on ? personne ne prête aujourd'hui gratuitement : c'est la coutume de retirer des intérêts du simple prêt ; je fais comme les autres. C'est la coutume. Sachez , mes chers frères , que Jésus-Christ , qui doit être votre juge et le mien , ne s'appelle pas la coutume , mais la vérité. C'est la coutume : sachez que la coutume ne peut rendre permis ce que la loi de Dieu défend , ni faire qu'un contrat , qui de soi est injuste , devienne juste et légitime. Ainsi , tant que la loi de Dieu condamnera l'usure , elle sera mauvaise.

3. C'est de réparer les fautes que vous pourriez avoir commises en cette matière , et d'exercer à l'avenir une usure bien différente dont parle l'écriture , quand elle dit que celui qui a compassion du pauvre et qui le soulage dans sa misère , prête au Seigneur à intérêt , et que Dieu lui rendra ce qu'il aura prêté : *Feneratur Domino qui miseretur pauperis , et vicissitudinem suam reddet ei (b)*. Vous êtes si souvent en peine , mes chers frères , où vous placerez votre argent. Le mettrez-vous à fonds perdu ?

(a) Ps. 54 , 10 et 11.

(b) Prov. 19 , 17.

Il est à craindre qu'il ne soit entièrement perdu pour vous. Le garderez-vous dans vos coffres ? Il ne vous profitera point. L'emploierez-vous à acquérir des charges ? Elles sont sujettes à des taxes, et elles diminuent tous les jours de prix. En achèterez-vous des maisons ? Le feu peut les réduire en cendres. Le confierez-vous à des banquiers ou des marchands ? Les banqueroutes sont trop fréquentes. Qu'en ferez-vous donc ? Mettez-le entre les mains des pauvres. Voilà, dit S. Ambroise (a), un nouveau genre de trafic et une sainte usure substituée à celle qui est mauvaise : *Feneratur, etc.* Vous voulez que votre argent profite, il faut le confier à des personnes sûres et fidèles : or, ces personnes sont les pauvres ; oui, les pauvres, car s'ils n'ont pas de quoi vous donner, ils ont une bonne caution qui satisfera pour eux. Cette caution, c'est Jésus-Christ : ce répondant, c'est son évangile qui ne sauroit vous tromper : *evangelium ejus cautio est.* Vous vous fiez bien à un homme riche, ajoutez ce père, lorsqu'il s'engage pour un autre ; vous ne faites nulle difficulté de compter de l'argent à celui qui a une bonne caution : or, la parole d'un Dieu ne vaut-elle pas bien celle d'un homme ? Appréhendez-vous de tomber dans la pauvreté, quand il vous dit que ce que vous aurez fait aux siens, il vous le rendra au centuple ? Vous donnez peu, et vous recevrez beaucoup : vous donnez sur la terre, et votre paiement se fera dans le ciel : *Minimum datis, et multum recipietis : in terrâ datis, et vobis solvetur in cælo.*

(a) L. de Nabuthæ Israëlita.



XVIII.^E CONFÉRENCE.

Sur la restitution.

Non furtum facies.

Le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras à ton escient. Exode , chap. 20.

LE septième commandement ne nous défend pas seulement de prendre le bien d'autrui , mais encore de le garder et de le retenir injustement ; en sorte que quiconque en a , doit le restituer. Nous avons fait voir ailleurs (a) que cette restitution est de nécessité de salut , et qu'elle est fondée sur le droit naturel et divin. Le droit naturel nous défend de faire à nos frères ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent : or , nous ne voudrions pas qu'ils retiennent notre bien sans notre consentement ; nous ne pouvons donc pas retenir le leur contre leur gré. Le droit divin nous défend aussi de violer les règles de la justice : *Reddite omnibus debita* , nous dit S. Paul (b) ; et le prophète Ézéchiél nous assure qu'un pécheur qui a pris le bien d'autrui , ou le retient injustement , ne peut recouvrer la grâce , quelque pénitence qu'il fasse , s'il ne le rend à celui à qui il appartient : *Si egerit pœnitentiam.... et pignus restituerit.... rapinamque reddiderit.... vitâ vivet* (c). Comme ce point de morale est de la dernière importance , et ne peut être traité qu'en général dans un prône , il ne sera pas inutile de descendre ici dans un plus grand détail , et de proposer quelques cas , du moins les

(a) Voyez le prône du XXII. dimanche après la pentecôte , II. Partie.

(b) Rom. 13 , 7.

(c) Ezech. 13 , 14 , 15.

plus ordinaires , où plusieurs , aveuglés par leur cupidité , se croient exempts de restituer des biens qu'ils ont mal acquis , et de réparer les dommages qu'ils ont causés.

Dem. Qu'est-ce que la restitution ? Qui doit la faire , quand plusieurs ont eu part au même vol , et à qui faut-il restituer ?

Rép. La restitution est une action de justice qui nous oblige , non-seulement de rendre au prochain le bien que nous lui avons pris , ou que nous lui retenons injustement , mais de plus , de réparer le dommage que nous lui avons fait. Cette définition est tirée de S. Thomas. Restituer , dit ce saint docteur , c'est remettre une personne dans la possession de ce qui lui appartient , et autant qu'il se peut , dans un état égal à celui où elle étoit avant qu'on lui eût enlevé son bien , ou qu'on lui eût porté préjudice : *Restituere nihil aliud esse videtur , quàm iterato aliquem statuere in possessionem vel dominium rei suæ (a).*

Il est certain , 1. que tout homme qui a le bien d'autrui , de quelque façon que ce soit , est obligé de le restituer aussitôt qu'il le peut. Le retardement volontaire est un péché nouveau plus ou moins grand , selon le plus ou le moins de dommage qu'en souffre le prochain , par la privation de ce qui lui a été volé. Voilà celui qui doit restituer ; je veux dire , celui qui a fait le vol ; soit qu'il restitue de ses propres mains , soit que , pour sauver son honneur , il le fasse par des mains étrangères. 2. Quand plusieurs ont concouru au même larcin , tous sont obligés solidairement les uns pour les autres , de restituer , et même un seul pour tous , en cas que les autres complices ne puissent ou ne veuillent restituer. Ceux qui sont complices du même larcin sont compris dans ces deux vers :

*Jussio , consilium , consensus , palpo , recursus ;
Participans , mutus , non obstans , non mani-
festans (b).*

(a) 2 , 2. q. 52 , c. 1.

(b) Ibid. a 7.

En voici l'explication. 1. Ceux qui ont commandé de faire le vol, comme feroit un maître à son valet, un père à son fils. 2. Ceux qui l'ont conseillé. 3. Ceux qui ont consenti, soit que le vol se fit à leur profit, soit que ce fût sans dessein d'en profiter. 4. Ceux qui ont loué et approuvé le vol. 5. Les recéleurs, qui ont donné dans leur maison une retraite aux voleurs pour leur faciliter les moyens de voler. 6. Ceux qui ont profité du vol, ou qui se sont aidés à le faire. Par ces six premières manières, on concourt directement au vol, et l'on n'y contribue qu'indirectement par les trois dernières : savoir, 7. Si l'on se tait, quand on est obligé de parler pour empêcher une injustice : 8. Si l'on ne l'empêche pas, quand on le peut et qu'on le doit. 9. Si l'on ne découvre pas celui qui l'a commise.

Quoique ces neuf complices soient obligés solidairement à la restitution et à la réparation du dommage, il faut remarquer, 1. Que le premier qui restitue le tout, décharge les autres envers le particulier lésé ; mais ceux qui ont eu part au vol, sont obligés, chacun pour sa part, d'indemniser celui d'entr'eux qui a fait la restitution totale (a), n'étant pas juste qu'il paie seul pour un vol qui a été partagé entre plusieurs. 2. Entre les personnes qui sont tenues de restituer le vol, il y en a de deux sortes. 1. Ceux qui en sont la cause principale, et ce sont ceux qui l'ont commandé ou exécuté, ou qui en ont profité ; ceux-là sont obligés de droit à la restitution. 2. Il y en a qui ne sont que cause moins principale de l'injustice ; et ceux-là ne sont obligés à la restitution que *in subsidium*, subsidiairement, au lieu et place des causes principales, quand celui qui a commandé, exécuté, ou profité d'un vol, ne peut ou refuse de restituer : de sorte que, quand les personnes qui sont la cause principale ont restitué, les autres ne sont plus tenus de rien restituer, ni à celui qui a été volé, ni aux personnes qui sont la cause principale du vol.

A la dernière demande, on répond que la resti-

(a) *Ibid. ad 2.*

tution doit toujours se faire à celui qui a souffert le dommage : s'il est inconnu , il faut s'informer de lui ; s'il est éloigné , la lui faire tenir : s'il est mort , la faire à ses héritiers ; et enfin , si la chose n'est pas possible , dit S. Thomas (a) , on doit en faire des aumônes , et faire prier Dieu pour lui.

Dem. Quand on a acheté une chose qui a été volée , est-on obligé à la restitution ?

Rép. On peut acheter une chose qui a été volée , de bonne ou de mauvaise foi. Celui qui l'achète de mauvaise foi , est obligé de la restituer au propriétaire , sans pouvoir retirer de lui ce qu'elle lui a coûté , ni la rendre au voleur , sous prétexte de retirer de ses mains le prix qu'il en a payé ; étant juste qu'il porte lui-même le dommage qu'il s'est causé par sa mauvaise foi , suivant cette règle du droit : *Damnum quod quis suâ culpâ sentit , sibi debet , non aliis imputare* (b).

S'il a acheté de bonne foi , n'ayant aucune raison de croire que la chose eût été volée et vendue , ou qu'elle ait péri par quelque cas fortuit pendant le temps de la bonne foi , il n'est pas obligé à la restitution. *Bonæ fidei emptor* , dit S. Raymond (c) , *si durante bonâ fide ipsius perit res , non tenetur restituere , idem credo si alienavit durante similiter bonâ fide*. Mais , s'il l'a encore entre les mains , il est obligé de la rendre : car , quelque bonne foi qu'il ait , la propriété ne peut lui être transférée par celui qui l'a vendue , puisqu'il n'en étoit pas le maître , suivant la règle de Boniface VIII , qui dit que personne ne peut donner à un autre plus de droit sur une chose , qu'il n'en a lui-même. *Nemo potest plus juris transferre in alium , quàm sibi competere dignoscitur* (d).

Dem. Quand on a trouvé quelque chose , est-on obligé de la rendre ? A qui faut-il la rendre ? Peut-on , avant que de la rendre , exiger la récompense promise à ceux qui l'auront trouvée ?

(a) *Ibid.* a 5 , ad 3. (b) *Reg. juris* , in 6. *Reg.* 86.

(c) S. Raymundus. *Sum.* l. 2 , tit. 6 , de furtis , §. 7.

(d) *Reg.* 79 , de *Reg. juris* , in 6.

Rép. Il y a certaines choses qu'on trouve , et qu'on peut justement retenir , comme sont celles qui n'ont jamais eu de maître : telles sont les pierres précieuses ou les perles qu'on trouve sur le bord de la mer parmi le sable : *Talia occupanti conceduntur* , dit S. Thomas (a). Il y en a d'autres qu'on trouve , qui appartiennent à quelqu'un : une bourse où il y ait de l'argent , etc. On ne peut retenir ces choses que dans le dessein de les rendre à celui qui en est le propriétaire : *Si quid invenisti et non reddidisti , rapuisti* , dit S. Augustin (b). S. Antonin dit qu'on ne peut , sans péché mortel , retenir une chose trouvée , lorsqu'elle est d'une valeur considérable ; mais qu'on doit faire avec prudence toute la recherche possible pour découvrir la personne à qui elle appartient ; et si , après cette diligence , on ne peut la découvrir , on doit donner la chose ou sa juste valeur aux pauvres , à moins que celui qui l'a trouvée ne fût pauvre lui-même : auquel cas il pourroit la retenir , avec l'approbation de son évêque ou de son confesseur : *Quod si per se nescit cujus sit , faciat publicè denuntiari in ecclesiâ* , dit ce saint archevêque (c) , *si isto et modo nec reperietur cujus esset , debet erogari pauperibus ; nisi ipse inventor esset multùm pauper : quia tunc posset , cum licentiâ episcopi , vel pœnitentiarum sui , vel confessorii illud sibi retinere , quando scilicet non invenitur cujus est*. C'est aussi le sentiment ordinaire des théologiens.

Celui qui a trouvé une chose , ne doit pas exiger la récompense promise à ceux qui l'auront trouvée ; il peut seulement la recevoir quand elle lui est donnée tout-à-fait librement. Il seroit même mieux de ne rien prendre , à l'exemple de ce pauvre grammairien dont parle S. Augustin dans un de ses sermons (d) , et qui ayant trouvé un sac de deux cents écus , le rendit à son maître , sans vouloir rien recevoir de ce qu'il lui offroit.

(a) 2. 2. q. 66 , a 5 , ad 20.

(b) *Serm.* 178. aliàs 19 , n. 8. de v. apost.

(c) 2. p. Sum. tit. 1 , c. 15 , 6 , 2. (d) *Loco citato*.

Dem. Ceux qui demandent et reçoivent l'aumône sous de faux prétextes, ou sans besoin, sont-ils obligés à la restitution, et à qui la doivent-ils faire ?

Rép. Ces faux pauvres, qui pouvant vivre raisonnablement et selon leur état en travaillant, extorquent l'aumône des personnes charitables, sous de faux prétextes, par avarice, ou pour vivre en liberté et sans peine, sont obligés à la restitution ; car ils n'ont acquis que par fraude tout ce qu'ils ont reçu d'aumônes, puisqu'il est très-certain que ceux qui les leur ont données, n'auroient eu garde de le faire, s'ils avoient su qu'ils n'en avoient pas besoin, et qu'ils ne faisoient profession de mendier, que par libertinage, par fainéantise ou par avarice. Cette décision est fondée sur le droit, qui veut que tout homme qui est coupable de fraude, n'en puisse tirer aucun avantage : *Fraus et dolus*, dit Innocent III, *alicui patrocinari non debent*. Ces faux pauvres doivent être mis au nombre des véritables larrons, dit le catéchisme du concile de Trente (a) : *Furtum facere videntur, qui fictis simulatisque verbis, quive fallaci mendicitate pecuniam extorquent, quorum eo gravius est peccatum, quod furtum mendatio cumulant*.

Tous ces faux pauvres sont obligés devant Dieu à restituer aux véritables pauvres ce qu'ils ont amassé par cette voie, et non pas à ceux qui leur ont donné l'aumône, quand même ils pourroient le faire, parce qu'en la leur faisant, ces personnes charitables ont eu une intention formelle de se dépouiller du domaine de ce qu'ils donnoient en faveur des véritables pauvres. En faisant ainsi restitution, ils ne feront rien qui ne soit conforme à l'intention de ceux de qui ils ont reçu les aumônes.

Dem. On se plaint tous les jours qu'il se commet beaucoup d'injustices dans l'imposition des tailles ; voudriez-vous bien nous en donner quelque connoissance, et nous dire si ceux qui commettent ces injustices sont obligés à la restitution ?

(a) 3. q. de præcep. n. 17.

Rép. Avant que de répondre à votre demande , il nous faut expliquer ce qu'on entend par la taille. La taille n'est autre chose que l'imposition mise par le souverain sur ses sujets , destinée à ses propres besoins et à soutenir ceux de l'état. On divise la taille en taille personnelle et en taille réelle.

La taille personnelle est celle qui s'impose sur chaque chef de famille , à proportion de ses biens meubles et immeubles , et de son industrie : ce que la loi appelle *tributum capitis*. La capitation qui se paie aujourd'hui en France , est une espèce de taille personnelle.

La taille réelle est celle qui se lève sur les héritages de chaque particulier , sans égard à la personne du possesseur. Le vingtième denier qui se lève dans le royaume depuis quelques années , est une espèce de taille réelle et personnelle qui se règle , non-seulement à proportion des biens , mais encore suivant l'industrie et le gain que chacun peut faire dans sa profession.

On est obligé en conscience de payer la taille , la capitation et le vingtième denier qui sont imposés , suivant les ordonnances , dans un état. Nous l'avons prouvé ailleurs , suivant ces paroles de Jésus-Christ : *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari (a)*.

Trois sortes de personnes étoient exemptes de la taille en France ; savoir , les ecclésiastiques , les gentilshommes , et les personnes qui par leurs charges et leurs emplois servent l'état , ou qui ont un privilège du prince pour ne le pas payer.

Voici les principales injustices qui se commettent au sujet des tailles. 1. Ceux qui se font décharger de la taille qu'ils devroient payer , n'ayant aucun privilège qui les en dispense , commettent une injustice , et sont obligés d'indemniser le public ou les particuliers qui en souffrent.

2. Ceux qui sont chargés de faire la division de la taille , doivent avoir égard aux événemens qui mettent les contribuables ou leurs terres hors d'état de payer une année ce qu'ils ont payé les précédentes.

(a) *Matth. 22 , 21.*

Par exemple , la récolte a été mauvaise dans une province ou dans un village pendant une année , et elle a été abondante dans d'autres ; l'intention du roi , qui est juste , est que les intendans et officiers commis au département des tailles , fassent une imposition plus forte sur les lieux où il y a eu une récolte plus abondante , pour soulager ceux où elle a été mauvaise : s'ils ne le font pas , ils commettent une injustice qui les oblige d'indemniser les lieux qu'ils ont surchargés contre la justice et l'intention du prince.

3. Les collecteurs ou commis qui , étant chargés de faire le rôle des tailles , mettent des personnes à une taille plus forte que celle qu'elles devraient porter ; ce qui arrive , lorsqu'en faisant le rôle ils imposent par vengeance une taille exorbitante sur ceux qu'ils croient leurs ennemis , ou contre lesquels ils ont quelque jalousie ou envie secrète , pour modérer à une taxe très-modique leurs parens ou amis , ceux qui leur font des présents ou qui leur rendent des services ; ou lorsque ces mêmes collecteurs et commis n'osent cotiser les riches , dont ils craignent le crédit , à ce qu'ils devraient payer ; par cette conduite ils violent les règles de la justice , et se trouvent par-là obligés à la restitution.

4. Les collecteurs ou commis y sont aussi obligés , quand ils se déchargent eux-mêmes de la taille , car ils sont taillables comme les autres : c'est pour cela qu'il leur est défendu de diminuer la quote qu'ils ont payée avant qu'ils fussent commis.

5. Enfin , lorsqu'en faisant le rôle de la taille ils lèvent une somme plus forte que celle qui est imposée par l'intendant sur une ville ou village , soit pour payer les faux frais qu'ils font au cabaret , ou autrement ; ils violent alors la commune , et commettent une injustice criante.

Il y a plusieurs autres cas auxquels tous ceux qui sont préposés pour asseoir ou imposer la taille sur les particuliers , doivent faire attention ; car ils sont obligés par les édits et ordonnances du royaume , d'en faire l'imposition avec la justice la plus

exacte qu'il leur est possible , sous peine de restitution envers ceux qui ont été foulés par l'injuste imposition qu'ils ont faite.

Dem. Il y a quantité de personnes qui sont obligées à restituer le bien d'autrui , mais qui ne peuvent le faire ; cette impuissance les dispense-t-elle de la restitution ?

Rép. Avant que de répondre à ce cas , il faut distinguer deux sortes d'impuissances de restituer : l'une s'appelle physique , quand on n'a aucun bien pour restituer ; et l'autre morale , quand on ne peut absolument restituer , au moins pour le présent , sans se faire un tort considérable ; par exemple , sans perdre son honneur , ou sans s'exposer à perdre la vie. Cela supposé ,

Je dis , 1. que , quand on est dans l'impuissance physique de restituer , on est exempt de le faire , ou l'on peut au moins différer la restitution sans blesser sa conscience : c'est le sentiment de tous les théologiens. La raison est qu'on n'est pas obligé à l'impossible. Le précepte de la restitution n'oblige de restituer que le bien qu'on retient injustement contre la volonté de celui à qui il appartient : or , celui à qui il est dû dans ce cas , est censé consentir , selon les règles du précepte de la charité , que celui qui lui doit , ou soit exempt , ou diffère de lui restituer ce qui lui appartient pendant qu'il lui est impossible de le faire.

Comme l'on se flatte souvent au sujet de l'impuissance morale , nous l'expliquerons par différentes propositions tirées de Sylvius , célèbre commentateur de S. Thomas (a).

2. On est censé dans cette impuissance de restituer , quand on a besoin pour soi et pour sa famille du bien qu'on devroit restituer , et qu'on ne peut absolument s'en passer , parce qu'on est dans une extrême nécessité. Cette impuissance , si elle est véritable , donne droit de différer la restitution de ce bien , et même en dispense absolument , quand même celui à qui il faudroit le restituer , seroit

(a) Sylvius in 22 , q. 31 , a 3.

aussi dans une égale pauvreté. Cette décision est soutenue par plusieurs savans théologiens, et même par S. Thomas, qui dit : *Quando aliquis non potest statim restituere, ipsa impotentia absolvit eum ab instante restitutione facienda; sine etiam totaliter absolvitur, si omnino sit impotens.*

3. Celui qui ne peut restituer sans se faire un tort considérable; par exemple, sans décheoir de son état naturel, qui est celui de sa naissance, sans vendre ses biens à vil prix, peut différer de restituer ce qu'il doit, pourvu que celui à qui il doit ne souffre pas un pareil dommage du délai de cette restitution. La restitution de cette condition est très-judicieuse, dit Sylvius : car quand on ne se trouve pas dans une extrême nécessité, il faut avoir plus d'égard au dommage que souffre le créancier, qu'à celui où l'on se trouve soi-même. Cette décision de Sylvius est appuyée par une loi de l'Exode, où il est ordonné à celui qui a droit de répéter une somme d'argent, de ne pas la redemander comme un tyran, sans vouloir accorder aucun délai à son débiteur : *Non urgebis quasi exactor (a).*

D'où il s'ensuit que celui qui doit, peut différer de payer, quand il n'a pas la commodité de le faire, jusqu'au temps qu'il le pourra.

4. Le moyen ordinaire qu'on doit prendre, quand on ne peut restituer au plutôt, c'est de demander du délai à celui à qui l'on doit, et qui peut nous l'accorder : *Quidlibet tenetur statim restituere, si potest*, dit S. Thomas (b); *vel petere dilationem ab eo qui potest usum rei concedere.*

5. On peut en conscience différer une restitution, ou en être déchargé, si celui à qui on doit la faire y a consenti. Mais il faut que celui qui consent, 1. soit en droit d'y consentir et puisse donner ce qu'il accorde; car si c'est un mineur, une femme mariée, un esprit foible, et une autre personne à qui la loi défend de donner son bien, le consentement de ces personnes ne peut dispenser du précepte de la restitution; 2. il faut que celui qui accorde le

(a) Exod. 22, 25.

(b) Loco citato, a 8.

délai de la restitution ou qui en déchargé, le fasse librement et avec connoissance de cause ; car, s'il y avoit de la violence, ou de la surprise de la part de celui qui doit, il ne seroit pas déchargé devant Dieu : *Fraus et dolus nemini patrocinari debet* (a).

Dem. Quels fruits devons-nous retirer de cette conférence ?

Rép. C'est de faire une sérieuse réflexion sur la nécessité de la restitution. Ne nous flattons pas sur un point si important. Les saints nous assurent qu'on ne peut pas faire une pénitence véritable et sincère, si l'on ne restitue le bien d'autrui, quand on est en pouvoir de le faire ; et qu'autrement la pénitence est fausse : *Si res aliena propter quam peccatum est, dit S. Augustin, dans sa lettre à Macédonius, cum reddi posset, non redditur, non agitur poenitentia, sed fingitur.* S. Charles étoit si convaincu de cette vérité, que, dans son instruction aux confesseurs, il dit qu'au confesseur ne doit pas se fier là-dessus aux promesses d'un pénitent qui en a déjà fait d'autres semblables, sans s'être mis en peine de les exécuter : *Ante factam restitutionem nemo absolvatur, nisi aut impotentia, aut gravis et periculosa infirmitas obstiterit.* C'est ainsi que parle ce saint cardinal (b). Voulez-vous donc assurer votre salut et mettre votre conscience en repos ? restituez, mes frères, le bien d'autrui, si vous en avez ; rendez promptement ces biens mal acquis : payez vos dettes, afin que Dieu vous remette ce dont vous êtes redevables à sa justice, puisque tous les jours vous demandez qu'il vous traite comme vous aurez traité vos frères. Ne comptez pas sur vos héritiers : acquittez-vous vous-mêmes de ce que vous devez. Il vaut bien mieux être pauvre et aller au ciel, que d'être précipités dans les enfers, chargés de grands trésors mal acquis. Si, pour obéir à la loi de Dieu, vous souffrez la privation de quelque bien temporel, vous trouverez dans le ciel la possession des biens éternels.

(a) *Reg. juris, in 6.* (b) *Act. Eccles. Mediol. part. 4. tit. Instruct. Confess.*

XIX.^E CONFÉRENCE.

De l'aumône.

Non furtum facies.

Vous ne déroberez point. Exode , ch. 20.

Nous avons dit , en commençant l'explication du septième commandement , que Dieu par ce précepte , *Non furtum facies* , ne nous avoit pas seulement défendu de prendre ou de retenir injustement le bien d'autrui , mais qu'il nous avoit encore ordonné de lui faire part du nôtre , et d'assister le prochain dans son besoin , quand on le peut. Après donc nous être étendus assez au long sur la détention injuste du bien d'autrui , et sur les dommages qu'on lui fait , il reste à vous entretenir de l'aumône que nous devons exercer envers nos frères qui sont dans la nécessité ; leur témoignant notre affection , non avec de belles paroles qui ne coûtent rien , mais en vérité , comme parle S. Jean , en les soulageant par des secours réels et effectifs : *Non diligamus verbo neque lingua , sed opere et veritate* (a). Si Dieu nous a donné du bien au-delà de ce qu'il nous en faut , c'est afin , mes chers frères , que nous aidions ceux qui n'en ont pas. C'est là ce qu'on appelle faire l'aumône , qui est un acte de miséricorde et de charité , par lequel nous donnons en vue de Dieu quelque chose de notre bien aux pauvres , afin de les soulager dans leur misère. S. Augustin , pour nous donner une juste idée de cette miséricorde , dit que c'est l'affection d'un cœur compatissant à la misère d'autrui , à laquelle on ajoute des bienfaits : *Animi dolentis affectus , cum additamento beneficii* (b).

(a) 1 , Joan. 3 , 18.

(b) Hom. 40 , de 50.

D'où il suit que la vertu de l'aumône renferme deux choses ; la première est intérieure et touche le cœur ; la seconde est extérieure et fait agir la main pour répandre des libéralités. L'une excite la compassion , l'autre opère le soulagement des misérables. Nous devons aux pauvres la compassion de leur indigence ; voilà pour le cœur : le soulagement effectif , voilà pour les œuvres de nos mains ; la compassion , quand nous ne pouvons rien faire de plus ; le secours extérieur , quand nous sommes en état de le rendre. Vous n'avez point de bien ; votre bon cœur doit suppléer à ce défaut. Vous êtes riche ; ce n'est pas assez pour vous de la bonne volonté , il faut y joindre des aumônes proportionnées à vos moyens. Il faut faire l'aumône. Quand la faut-il faire ? Comment la faut-il faire ? C'est ce que nous allons expliquer dans cette conférence.

Dem. L'aumône est-elle d'obligation ? N'est-ce pas plutôt un conseil que Dieu nous donne , qu'un commandement qu'il nous fait ?

Rép. L'aumône est d'une obligation indispensable pour tous ceux qui sont en état de la faire. C'est un des principaux devoirs de l'amour du prochain ; car il ne se peut pas faire qu'on aime le prochain , dit S. Jean , et qu'on manque à l'assister dans son besoin quand on le peut. *Qui habuerit substantiam hujus mundi , et viderit fratrem suum necessitatem habere , et clausurit viscera sua ab eo , quomodo charitas Dei manet in eo (a) ?*

L'obligation de faire l'aumône est aussi ancienne que la religion dans le monde. Il y aura toujours des pauvres parmi vous (dit Dieu à son peuple dans le Deutéronome) : c'est pourquoi je vous ordonne d'ouvrir la main aux besoins de votre frère qui est dans l'indigence. *Idcirco ego præcipio tibi ut aperias manum fratri tuo egeno et pauperi (b)*. Est-il un commandement plus formel et plus précis ? Faites l'aumône de votre bien , dit le saint homme

(a) 1. Joan. 3 , 17. (b) Deuter. 15 , 11.

Tobie à son fils (a) ; ne détournez point votre visage d'aucun pauvre : par-là vous ferez que le Seigneur ne détournera point non plus son visage de dessus vous. Soyez charitable en la manière que vous le pourrez : si vous avez beaucoup de bien , donnez beaucoup : si vous en avez peu , donnez ce peu même de bon cœur ; car vous amasserez aiusi un grand trésor pour le jour de la nécessité. Paroles admirables , qui font bien voir que l'aumône étoit déjà regardée dans l'ancien testament comme un grand devoir de la religion.

Le Saint-Esprit va plus loin , quand il dit dans l'ecclésiastique : *Eleemosynam pauperis ne defraudes* (b). Ne frustrez pas le pauvre de son aumône. C'est comme s'il disoit : Vous la lui devez , et vous ne pouvez sans fraude la lui refuser. Plus bas , il ajoute , prêtez l'oreille au pauvre sans chagrin ; acquittez-vous de ce que vous lui devez ; répondez-lui favorablement et avec douceur : *Declina pauperi sine tristitia aurem tuam , et redde debitum tuum ; responde illi pacifica in mansuetudine* (c). Riches du siècle , pesez bien ces paroles : *Redde debitum tuum* : il faut que vous acquittiez ce que vous devez aux pauvres ; ce n'est donc pas un simple conseil , mais un précepte ; ce n'est pas une pure libéralité , mais une obligation ; c'est une dette , *debitum*. Ravir le bien d'autrui à ceux qui en ont , et n'en pas donner à ceux qui n'en ont point , c'est , au langage de l'écriture , une égale injustice , parce que Dieu ne vous a donné plus de bien qu'à eux , qu'afin que vous leur en fassiez part dans leur nécessité. Vous leur devez cet argent que vous dissipez à tant de folles dépenses , en tant de repas somptueux , en tant d'ameublemens superbes et superflus , en tant d'ajustemens magnifiques si souvent au-dessus de votre condition ; vous leur devez cet argent que vous employez à jouer et à vous divertir. Rendez cet argent superflu aux pauvres , auxquels il appartient , et acquittez-vous

(a) Tob. 4 , 7 ; et seq.

(b) Eccli. 4 , 1.

(c) Ibid. 4 , 8.

d'une dette si juste : *redde debitum tuum*. Ce n'est point ici une œuvre de surérogation , c'est un devoir et un commandement.

S. Paul , écrivant à son disciple Timothée , lui dit : Commandez aux riches de donner aisément aux pauvres. L'apôtre ne dit pas : Conseillez aux riches , exhortez-les , priez-les , mais il dit : Commandez-leur de faire de bon cœur l'aumône aux pauvres : *Divitibus hujus sæculi præcipe . . . facile tribuere* (a). C'est donc pour les riches une véritable obligation ; et l'aumône est un des plus essentiels de leurs devoirs. Nous pourrions encore appuyer cette vérité de l'autorité des saints pères , mais on l'a fait dans un excellent livre , qui a pour titre *l'Aumône Chrétienne* : c'est pourquoi nous nous abstiendrons de les citer , afin de passer à d'autres demandes.

Dem. Le précepte de l'aumône oblige-t-il , sous peine de péché mortel ; et en quelles occasions oblige-t-il ?

Rép. Il est certain que le principe de l'aumône oblige ceux qui sont en état de la faire , sous peine de péché mortel. Il n'en faut point d'autre preuve que cette terrible sentence que le Fils de Dieu prononcera contre les réprouvés , pour n'avoir pas assisté les pauvres : *Discedite à me , maledicti , ite in ignem æternum* (b). Ce sera , dit l'évangile , sur ce défaut de miséricorde qu'il fondera cet arrêt funeste de leur condamnation : *Allez , maudits , au feu éternel. Illic conjiciuntur* , dit S. Grégoire de Nazianze (c) , *quia Christum per pauperes minimè curarunt*.

Vous me demandez en quelles occasions ce précepte oblige. Je réponds avec S. Thomas (d) , que le précepte de faire l'aumône étant affirmatif , n'oblige pas en tout temps ; il n'oblige ordinairement que quand ces deux circonstances se trouvent ensemble ; 1. quand on a du superflu , selon ces pa-

(a) 1. Tim. 6 , 17 , 18.

(b) Matth. 25 , 41.

(c) Naz. Or. 16 , in fine.

(d) 2 , 2 , q. 32 , a 5.

roles de Jésus-Christ : *Quod super est date eleemosynam* (a) ; 2. quand le prochain est dans la nécessité. Pour savoir donc quand ce précepte nous oblige , il faut examiner ce qu'on appelle superflu , et quelle est la nécessité des pauvres.

On appelle superflu tout ce qui est au-delà du nécessaire. Il y a deux sortes de superflu ; 1. celui des biens qui ne sont pas nécessaires à la conservation de notre vie : celui des biens qui ne sont pas nécessaires à la bienséance de notre état. Il y a trois sortes de nécessités où peuvent se trouver les pauvres , l'extrême , la pressante , et la commune. Cela supposé , je dis , 1. que ceux qui ont des biens superflus pour la conservation de leur vie , quoique nécessaires à leur état , sont obligés , sous peine de péché mortel , de faire l'aumône au prochain dans une extrême nécessité , et réduit à une telle misère , qu'il est en danger évident de mourir , s'il n'est soulagé. La raison en est que l'ordre de la charité demande que nous préférions la vie du prochain à la bienséance de notre état , dont nous devons plutôt déchoir entièrement que de laisser périr notre prochain , faute de lui faire l'aumône. *In illo enim casu* , dit S. Thomas (b) , *locum habet quod Ambrosius dicit : Pasce fame morientem ; si non pavisti , occidisti*. Les évêques des premiers siècles étoient si persuadés de cette vérité , que , quoique la splendeur des temples du Seigneur soit préférable à la décence de l'état d'une personne , ils dépouilloient les églises de leurs ornemens , et vendoient les vases d'or et d'argent pour nourrir les pauvres dans le temps de famine , et pour racheter les captifs faits par les barbares , comme nous l'apprenons de S. Ambroise (c).

2. On est obligé , sous peine de péché mortel , lorsqu'on a des biens superflus à son état , d'en faire l'aumône aux pauvres qui sont dans une nécessité pressante , car notre Seigneur avertit qu'il dira aux réprouvés en son jugement : Retirez-vous de moi ,

(a) Luc 11 , 41.

(b) *Loco citato*.

(c) L. 2. *Officior. c.* 28.

maudits , allez dans le feu éternel , qui a été préparé pour le diable et ses anges ; car j'ai eu faim , et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif , et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'ai eu besoin de logement , et vous ne m'avez pas logé ; j'ai été sans habits , et vous ne m'avez pas revêtu ; j'ai été malade et en prison , et vous ne m'avez pas visité (a). Or , ces paroles ne marquent pas des nécessités extrêmes , mais seulement des nécessités pressantes , comme sont celles qu'on éprouve dans les temps de famine , des froids excessifs , d'irruption des ennemis : cependant ceux qui , dans de semblables nécessités , n'auront pas secouru les pauvres , doivent craindre d'être du nombre des réprouvés , dit S. Augustin (b).

On convient qu'on n'est pas obligé de donner aux pauvres , qui sont dans une nécessité pressante , tout ce qui est nécessaire à s'entretenir honnêtement selon son état , parce qu'on n'est pas obligé de tirer le prochain d'une nécessité pressante , pour tomber soi-même dans une pareille. Néanmoins , comme parmi les choses qu'on emploie pour soutenir sa condition , il y en a plusieurs qu'on peut retrancher sans beaucoup s'incommoder , on est obligé de s'en priver pour soulager les pauvres qui sont dans une nécessité pressante.

3. Les riches qui ont des biens absolument superflus , sont obligés d'en donner une partie considérable aux pauvres qui ne sont que dans une nécessité commune. Les biens qui sont absolument superflus aux riches , sont nécessaires aux pauvres , comme remarque S. Augustin , dans le traité 50 sur S. Jean : *Si habes superflua , da pauperibus , et Domini pedes tersisti : tibi superflua sunt , sed Domini pedibus necessaria sunt*. Ailleurs , il dit que si nous retenons pour nous le superflu , nous retenons le bien d'autrui : *superflua divitum necessaria sunt pauperum ; res alienæ possidentur , cum superflua possidentur* (c). Cette proposition

(a) Matth. 25 , 41.

(b) Aug. Tr. 5 , in 1. Ep. Jean.

(c) Ps. 147.

est si certaine , qu'il suffit d'opposer aux riches la condamnation que le pape Innocent XI et le clergé de France ont fait celle-ci en 1700 : *Vous trouverez difficilement parmi les séculiers , et même parmi les rois , quelque chose qui soit superflu à leur état : ainsi il est mal-aisé qu'un homme soit tenu de faire l'aumône , s'il n'est tenu de la faire que de ce qui est superflu à son état.*

Dem. Nous n'avons point de superflu , disent plusieurs riches. Comment donner notre superflu aux pauvres , disent les autres ? Nos enfans sont les premiers pauvres , nous avons une grosse famille à élever : ne sommes-nous pas exempts de faire l'aumône ?

Rép. Vous n'avez point de superflu , dites-vous , ô riches du siècle ! et moi je réponds , avec l'évangile , que vous en avez , puisque Jésus-Christ vous y dit : *Donnez l'aumône de ce qui vous reste , et tout sera pour vous : Quod super est date elemosynam , et ecce omnia munda sunt vobis (a).* Ce qui vous reste après le nécessaire , est assurément un superflu : il y a donc un superflu chez vous , quoi que vous disiez. Mais voyons si vous n'avez point de superflu. Il est vrai que si chacun veut mesurer ses revenus sur son ambition ou sur ses plaisirs , peu de gens trouveront du superflu chez eux ; à peine auront-ils le nécessaire , parce qu'on ne sait pas se borner. La vanité , la cupidité , la mollesse de la vie augmentent à proportion de ce que l'on amasse de bien. On veut faire figure au-dessus de ses moyens ; on dépense plus que l'on n'a , et , malgré la déclaration du Sauveur , on ne trouve rien pour faire l'aumône. Mais , quand on sait se régler selon les besoins d'une condition chrétienne , on en trouve toujours. Vous n'avez point de superflu : retranchez , retranchez ce que vous employez au jeu , à vos divertissemens , à la débauche , à ces meubles superbes , et à ces habillemens magnifiques , et vous en trouverez.

Mais j'ai une grosse famille et beaucoup d'enfans
(a) *Luc 11 , 41.*

à élever et à établir. Pourvoyez à leurs besoins et à leur établissement, cela est juste ; mais aussi vous devez attirer sur eux la protection de Dieu par l'aumône. *Filios habes*, vous répond S. Augustin ; comptez-en un de plus, et donnez quelque chose à Jésus-Christ ; *unum plus numera, et da aliquid Christo* (a). Si au lieu de quatre enfans vous en aviez cinq, abandonneriez-vous ce dernier ? Ne le nourririez-vous pas comme les autres ? et l'expérience ne montre-t-elle pas tous les jours que les familles où il y a le plus d'enfans, sont celles que Dieu bénit avec plus d'abondance, quand d'ailleurs il est fidèlement servi ? Donnez donc aux pauvres le pain que vous donneriez à ce cinquième enfant : que Jésus-Christ prenne sa place comme étant de votre famille. Ne sera-ce pas un grand honneur pour vous et pour vos enfans, qu'ils comptent Jésus-Christ au nombre de leurs frères ? Vous leur ménagerez en sa personne un charitable tuteur après votre mort, et par-là vous les établirez plus solidement que vous ne pourriez faire par toute la prudence des hommes, suivant ces paroles du sage : *Qui dat pauperi, non indigebit* (b).

Dem. Un autre prétexte dont on se sert pour se dispenser de faire l'aumône, c'est, dit-on, qu'il y a de mauvais pauvres qui ne la méritent pas.

Rép. Je conviens qu'il y a de mauvais pauvres à qui l'on peut et l'on doit même refuser l'aumône ; tels sont des mendiants de profession, qui aiment mieux gueuser toute leur vie, quoique pleins de force et de santé, que de se donner la peine de travailler pour subsister ; gens ordinairement déréglés dans leurs mœurs, et qui ont si peu de religion, qu'on ne les voit presque jamais fréquenter les sacremens. C'est à ces mendiants valides que les lois des princes imposent des peines, comme remarque S. Thomas : *Lex autem civilis imponit pœnam validis mendicantibus, qui non propter utilitatem vel necessitatem mendicant* (c). Mais, s'il y a de

(a) Aug. in Ps. 38.

(b) Pro. 28, 27.

(c) 2, 2. q. 187, a 5, ad 5.

mauvais pauvres , il y en a de bons , et le discernement n'est pas aisé à faire ; ce prétexte ne peut nous dispenser de faire l'aumône. Je dis plus , que le précepte de la charité nous obligeant à aimer tous les hommes , amis ou ennemis , bons ou méchants , fidèles ou infidèles , et à leur faire du bien : *Benefacite his qui oderunt vos* , il s'ensuit de-là qu'on est obligé d'assister les pauvres , quoique méchants : car le précepte de l'aumône n'est pas moins général et sans exception , que celui de la charité et du prochain.

Il ne faut pas non plus rejeter un méchant pauvre , sous prétexte qu'étant dans la disgrâce de Dieu , ses prières sont inutiles ; car ce n'est pas de la vertu de ses prières que nous devons attendre notre récompense , mais de l'aumône , qui , de sa nature , est propre à obtenir de Dieu les grâces dont nous avons besoin , quand d'ailleurs nous n'y mettons point d'obstacles. *Conclude eleemosynam in corde pauperis* , dit le sage (a) , sans distinguer entre le bon et le méchant pauvre , *et hæc pro te exorabit ab omni malo*.

Dem. Une femme mariée peut-elle faire l'aumône à l'insu de son mari , et quelquefois même contre sa défense ?

Rép. Il faut répondre avec distinction ; car ou cette femme fait l'aumône à un pauvre qui est dans une nécessité extrême , ou qui n'est que dans une pauvreté ordinaire et commune. Si le pauvre est dans une nécessité extrême , et qu'elle juge qu'il n'en peut être délivré que par le secours qu'elle lui donnera , il est certain qu'elle peut , et qu'elle doit même lui faire l'aumône qui est nécessaire pour sortir de cet état , quand même son mari le lui auroit expressément défendu. La raison est que , selon le droit naturel , toutes choses deviennent communes dans une telle nécessité. C'est ce qu'enseigne S. Thomas (b) , qui dit que non-seulement la femme , mais encore les enfans et les domestiques ont droit

(a) *Eccli.* 29 , 15.

(b) *In* 4 , *dist.* 15 , *q.* 2 , *a* 5 , *questiunc.* 1.

de faire l'aumône en cette occasion des biens du père ou du maître , parce qu'ils doivent présumer qu'il l'approuveroit , s'il le savoit , puisqu'il y seroit lui-même obligé , s'il étoit présent.

Mais il n'en est pas de même lorsque la nécessité du pauvre n'est que commune ; car en ce cas , la femme ne peut faire , sans le consentement de son mari , que des aumônes modérées , qu'elle juge qu'il ne désapprouveroit pas , s'il voyoit la nécessité du pauvre. Elle peut cependant , selon ce saint docteur (a) , faire l'aumône sans le consentement de son mari , du gain qu'elle fait par son industrie , ou de ses biens paraphernaux , c'est-à-dire , qui lui sont venus depuis son mariage , outre sa dot ; mais elle doit encore user de modération en ce cas , pour ne pas préjudicier à sa famille ni appauvrir son mari : *Ne ex earum superfluitate vir depauperetur* , dit ce saint (b).

Dem. Les enfans de famille peuvent-ils faire l'aumône du bien de leur père , et les serviteurs de celui de leur maître ?

Rép. Le bien d'un enfant de famille appartient à son père , dit S. Thomas (c) : c'est pourquoi il ne peut pas faire des aumônes , à moins qu'elles ne soient si modiques et si légères , qu'il ait juste sujet de croire que son père ne le désapprouveroit pas , s'il le voyoit. Si néanmoins son père lui avoit accordé la libre disposition de quelque chose , il est sans difficulté qu'il pourroit l'employer à soulager des pauvres. C'est sur ce principe que les enfans et les serviteurs doivent se conduire , sans trop se flatter du consentement tacite du chef de famille , sous le spécieux prétexte de charité.

Or , pour mieux connoître ce que l'on doit entendre par aumône modique , le même saint en donne ailleurs un exemple (d) , en disant qu'un enfant peut quelquefois faire l'aumône de quelques morceaux de pain , ou d'autres choses semblables qui sont de peu de conséquence ; ce qu'il dit aussi

(a) 2 , 2 , q. 32 , a 8 , ad. 2. (b) *Ibid.* (c) 2 , 2 , q. 32 , a 8 , ad 3. (d) *In 4 , dist. 15 , a 5 , quaestione. 2.*

des domestiques ; à quoi il ajoute que , quand même un serviteur seroit chargé de l'administration de tout le bien de son maître , il ne lui seroit pas non plus permis d'en faire de plus grandes aumônes , parce que tout le pouvoir qui lui seroit donné en ce cas , ne consisteroit qu'à le conserver , et non pas à le distribuer.

Il faut néanmoins observer qu'un enfant de famille , qui a gagné du bien à la guerre ou autrement , ou en exerçant quelque honnête emploi , comme de médecin , d'avocat , etc. est absolument maître du bien qu'il a acquis de cette manière , qu'il en a la libre administration , et que par conséquent il peut en faire des aumônes , et en disposer comme il lui plaît , sans que son père ait droit de s'y opposer.

Dem. De quelle condition l'aumône doit-elle être accompagnée pour être utile et méritoire ?

Rép. Il serviroit peu de faire l'aumône , si elle n'avoit les qualités requises pour être agréable à Dieu. Je pourrois vous en marquer plusieurs qui concourent au mérite et à la perfection de l'aumône , et vous dire qu'elle doit être douce et patiente , pour ne pas se rebuter de la mauvaise humeur et de l'importunité des pauvres ; humble et modeste , pour leur donner secrètement , autant qu'on peut , les secours dont ils ont besoin ; sage et prudente , pour discerner les véritables misères de celles qui ne sont qu'apparentes ; généreuse et magnifique , pour imiter la bonté de Dieu , qui répand abondamment ses dons sur nous : *Qui dat omnibus affluenter* ; sainte et religieuse pour honorer Jésus-Christ même dans la personne des pauvres. Mais outre ces qualités qui nous sont marquées dans l'écriture , en voici trois sur lesquelles on ne fait point assez d'attention.

1. L'aumône doit être faite de notre propre bien , et non du bien injustement acquis. Ne vous imaginez pas que quelques aumônes effaceront vos injustices et vos larcins , etc. Dieu n'approuve pas les présens que lui font les hommes injustes ; il ne

regarde pas même leur offrande. *Dona iniquorum non probat altissimus, nec respicit in oblationes iniquorum* (a). Faites l'aumône, dit Tobie à son fils, mais prenez garde de ne pas la faire du bien d'autrui; faites-la de votre bien et de votre propre substance : *Ex substantiâ tuâ fac eleemosynam* (b).

2. L'aumône doit être proportionnée au bien que nous avons, et à la nécessité des pauvres. Vous êtes quelquefois en peine de savoir combien vous êtes obligé de donner aux pauvres. Je ne sais la nature, la quantité ni la qualité de vos biens : tout ce que je puis vous conseiller en général, est ce que Tobie dit encore à son fils : Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez peu ; mais que ce soit de bon cœur : *Quomodo poterit, est misericors ; si multum tibi fuerit, abundanter tribue ; si exiguum tibi fuerit, etiam exiguum libenter impertiri stude*. Ayez égard à la nécessité des pauvres : à mesure qu'elle croît, que votre charité augmente aussi.

3. L'aumône doit être faite promptement, et avec joie. C'est une dette dont il faut être bien-aise de s'acquitter. Que vous sert cet argent qui s'enrouille dans vos coffres, ce blé qui pourrit dans vos greniers, ces habits qui se gâtent, et que les vers mangent dans vos garde-robes, ces souliers qui moisissent dans un coin de chambre ? Toutes ces vieilles hardes appartiennent aux pauvres, dit S. Basile (c).

Qu'attendez-vous pour les leur donner ? Pourquoi les laissez-vous languir dans leur misère ? De quel œil pensez-vous que Dieu regarde ces aumônes tardives, faites à regret, et que l'importunité des misérables arrache plutôt de vos mains, que le devoir de la charité ? Il les rejette pour l'ordinaire, parce qu'il ne veut point qu'on donne à contre-cœur : *Hilarem enim datorem diligit Deus* (d). Voilà comment il faut faire l'aumône.

(a) Eccli. 34, 23.

(b) Tob. 4, 7.

(c) Hom. in dilescent.

(d) 2. Cor. 9, 7.

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem ! in die mala liberabit eum Dominus (a). Heureux l'homme , heureux le riche , heureux le bénéficiaire qui comprend l'obligation qu'il a de faire l'aumône , et qui la fait ! *Beatus qui intelligit !* Heureux le séculier , heureux l'ecclésiastique qui comprend une vérité si importante , et qui la pratique ! *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem !* Heureux celui qui , ne se regardant que comme l'économe et le dispensateur des biens qu'il a entre les mains , sait en faire part aux pauvres et aux misérables ! *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem ! in die mala liberabit eum Dominus.* Au dernier jour , en ce jour fatal pour tant d'autres , où le tentateur si ingénieux à perdre les âmes , voudra lui dresser des pièges , la grâce du Seigneur l'en délivrera , *in die mala liberabit eum Dominus.* Je ne me souviens pas , disoit S. Jérôme (b) , d'avoir vu périr , par une mauvaise mort , un homme qui a exercé pendant sa vie les œuvres de charité. Il est impossible que ce grand nombre de personnes qui prient pour lui , et qui s'intéressent pour son salut , ne soient pas exaucés : *Non memini me legere malâ morte mortuum qui libenter opera charitatis exercuit ; habet enim intercessores multos , et impossibile est multorum preces non exaudiri.* Quand la maladie viendra frapper à sa porte , la miséricorde divine lui tendra les bras et le consolera : *Dominus operetur illi super tectum doloris ejus.* Pendant que l'avare , l'injuste et l'usurier , vomiront leurs richesses d'iviquité avec leurs âmes dans les enfers , cette personne charitable , cet homme de miséricorde ira recevoir dans le ciel la récompense de ses aumônes : *Centuplum accipiet , et vitam æternam possidebit (c).*

(a) Ps. 40 , 2.

(b) Hier. Ep. ad Nepor.

(c) Matth. 19 , 29.

XX.^E CONFÉRENCE.

SUR LE HUITIÈME COMMANDEMENT.

Du faux témoignage et du mensonge.

Non loqueris contrà proximum tuum falsum testimonium.

Vous ne porterez point faux témoignage contre votre prochain. Exode, ch. 20.

Nous avons parlé jusqu'ici des préceptes du décalogue qui règlent les devoirs de la justice que nous sommes obligés de rendre au prochain, et qui nous défendent de lui faire tort, soit en sa personne, soit en ses biens ; nous en sommes à présent au huitième commandement, qui nous défend de donner aucune atteinte à la réputation du prochain, soit par le faux témoignage, ou par le mensonge. C'est pourquoi nous récitons ordinairement ainsi ce commandement : *Faux témoignage ne diras ni mentiras aucunement.* Non-seulement le faux témoignage et le mensonge nous sont défendus par ce précepte : *Non loqueris contrà proximum tuum falsum testimonium*, mais encore la médisance, la calomnie, les paroles outrageantes, les railleries piquantes, les moqueries, les flatteries, les soupçons et jugemens téméraires, et toutes les autres paroles ou pensées par lesquelles on peut blesser la justice et la charité qu'on doit au prochain. Nous nous contenterons de parler ici du faux témoignage et du mensonge (a).

Dem. Qu'est-ce que le faux témoignage ? Est-ce un grand péché ?

(a) On a parlé de la médisance dans le prône pour le XI.^e dimanche après la pentecôte, II.^e partie.

Rép. On entend ordinairement par le faux témoignage, une déposition faite en justice contre la vérité. Quand on comparoit devant le juge, on prête serment, on jure, et l'on prend Dieu à témoin que l'on dira la vérité. Si, au lieu de dire nettement ce que l'on sait touchant les choses sur lesquelles le juge nous interroge et a droit de nous interroger, on dissimule, on se sert de mensonges et d'équivoques pour surprendre et tromper le juge, c'est un faux témoignage; car l'intention du juge, sur laquelle les déposans doivent régler leurs réponses, est de les obliger à déclarer la vérité du fait, tant à la charge qu'à la décharge de l'accusé; et le serment qu'ils ont prêté les y oblige absolument.

De-là il est aisé de conclure que le faux témoignage est un grand péché, qui oblige à la réparation de tout le dommage qu'on a causé par la suppression de la vérité; puisqu'en la supprimant on a péché contre la justice: *Testis iniquus*, dit l'écriture (a), *deridet judicium*. S. Thomas dit (b) que le faux témoignage renferme trois péchés, qui sont le parjure, l'injustice et le mensonge. Il renferme un parjure, puisqu'on oblige tous les témoins à jurer qu'ils diront la vérité. Il renferme une injustice, puisqu'il fait tort au prochain, à l'égard duquel on est obligé de garder la charité et la justice. Il renferme un mensonge, puisque le faux témoin assure ou nie une chose contre la vérité qui lui est connue.

Les lois ecclésiastiques et civiles ont prononcé des peines contre le faux témoignage. François I, par son édit du mois de mars 1531, ordonne que tous ceux qui seront atteints et convaincus d'avoir fait de faux contrats ou porté faux témoignage, seront punis de mort. Théodulphe, évêque d'Orléans, qui mourut vers le commencement du neuvième siècle, a remarqué, dans le chapitre 27 de son capitulaire, que l'église punissoit les faux témoins; elle les excommunioit, s'ils étoient laïques, et les

(a) Prov. 19, 28.

(b) 2, 2. 9. 70. a 4.

déposoit , s'ils étoient ecclésiastiques ; et aujourd'hui le faux témoignage est ordinairement dans les diocèses un cas réservé à l'évêque.

Dem. Vous avez dit que le faux témoin est obligé de réparer le tort qu'il a causé malicieusement à l'accusé ; mais , s'il arrivoit que ce fût par un défaut de mémoire qu'un témoin eût rendu un faux témoignage , seroit-il coupable et obligé à la réparation ?

Rép. Si ce défaut de mémoire est purement naturel , et qu'après un examen suffisant , cette personne ait été persuadée qu'elle disoit la vérité , on ne peut pas l'accuser en cela de péché mortel , dit S. Thomas (a) , et S. Antonin ajoute qu'un tel homme doit être aussi exempt de restitution (b). Toutefois un témoin doit bien prendre garde qu'en se fiant trop à sa mémoire , il n'affirme quelque chose dont il n'a pas une parfaite connoissance , ou qu'il ne sait que par le rapport d'autrui ; il doit déclarer les choses comme il les sait , et proposer comme douteux ce dont il ne fait que douter. *In testimonio ferendo* , dit l'angélique docteur (c) , *non debet homo pro certo asserere quasi sciens id de quo certus non est , sed dubium sub dubio proferre , et id de quo certus est pro certo asserere.*

Le témoin qui en use autrement , est coupable d'une très-grande imprudence , s'exposant au danger de faire un faux témoignage , de tromper le juge , de blesser la justice due au prochain. C'est pour empêcher ces maux que l'ordonnance criminelle de 1670 ordonne , par les titres 6 et 15 , que , dans les informations et récolemens , lecture sera faite aux témoins de leurs dépositions , et qu'ils seront interpellés de déclarer s'ils y persistent.

Dem. Est-on obligé de porter témoignage , lorsqu'on est interrogé ?

Rép. S. Thomas s'étant proposé cette question , répond , 1. que l'on est obligé de témoigner ce que l'on sait , lorsqu'on est interrogé selon les

(a) *Ibid.* a 2. (b) *S. Ant.* 2 , p. tit. 1 , c. 19 , §. 7.

(c) *Loco citato* , a 1.

formes de la justice , par un juge compétent , qui a une autorité légitime sur nous. 2. Qu'encore que celui qui veut que nous témoignions n'ait point d'autorité sur nous , et que même on ne demande pas notre témoignage , nous sommes cependant obligés de le porter , quand cela est nécessaire , pour empêcher qu'on ne cause un dommage notable au prochain , suivant ces paroles de l'écriture : *Eripite pauperem : et egenum de manu peccatoris liberate* (a). Délivrez le pauvre et l'indigent , tirez des mains du méchant : et ailleurs , tirez du péril ceux qu'on mène à la mort , et ne cessez point de les secourir : *Erue eos qui ducuntur ad mortem* (b). En France , les ecclésiastiques mêmes sont obligés à déposer comme témoins en justice , soit en matière civile , ou en matière criminelle , suivant l'ordonnance du mois d'août 1670.

Il y a cependant des personnes qui sont exemptes de porter témoignage , quoique le supérieur légitime l'exige. 1. Le fils n'est pas obligé de témoigner contre le père , ni le père contre le fils , ni le frère contre le frère , ni le mari contre la femme , ni la femme contre le mari , à moins qu'il ne s'agisse de cas extraordinaires , et que dans ces cas ils y soient absolument obligés par les lois du pays. 2. Un confesseur n'est jamais obligé de témoigner ce qu'il ne sait que par la confession , parce qu'il ne le sait pas comme homme , mais comme ministre de Dieu ; c'est pourquoi nul commandement humain ne peut le dispenser du secret qu'il a contracté dans l'administration de ce sacrement. 3. On ne doit pas porter témoignage de ce qui nous a été confié sous le secret naturel. Si un malade a confié ses dernières volontés à un médecin , une partie , son droit à un avocat , ces personnes ne peuvent découvrir de semblables choses en jugement : *Quia servare fidem est de jure naturali* , dit l'angélique docteur (c) , *nihil autem potest præcipi humani contra id quod est de jure*

(a) Ps. 81 , 4.

(b) Prov. 24 , 11.

(c) 2 , 2. q. 70 , a 1 , ad 2.

naturali. Il faut cependant excepter le cas où la chose seroit préjudiciable au bien public , ou notablement dommageable à quelque particulier : pour lors , on n'est nullement obligé au secret , notwithstanding la promesse qu'on a faite de le garder.

Dem. Un criminel est-il obligé d'avouer sa faute au juge qui l'interroge ?

Rép. Les docteurs disent communément , avec S. Thomas (a) , qu'un criminel qui est interrogé par un juge compétent , qui procède juridiquement et selon les formes de la justice , est obligé de dire la vérité et d'avouer son crime , quand même il devroit lui en coûter la vie ; et ils estiment que , s'il ne veut pas avouer la vérité , ou s'il la nie , il pèche mortellement. La raison en est que chacun est obligé d'obéir à son supérieur légitime , quand il commande ce qu'il a droit de commander. Or , le juge compétent est un supérieur légitime , qui a droit d'interroger l'accusé , et de tirer la vérité de sa bouche. Il y est même obligé. L'accusé , qui est le criminel , est donc obligé de lui découvrir la vérité , et de lui avouer son crime ; par conséquent , s'il ne le fait pas , il commet un péché mortel , non-seulement à cause du serment qu'il a fait de dire la vérité , mais encore parce qu'il désobéit , dans une chose très-importante , à son supérieur légitime.

S. Thomas ajoute dans la q. 70 , a 1 , que si un criminel n'est pas interrogé juridiquement et selon les formes de la justice , il n'est pas obligé de répondre , et qu'il peut s'en dispenser sans commettre un péché. Il peut appeler de la procédure que le juge a faite contre lui , ou se servir d'autres moyens justes et permis pour se tirer d'affaires. Mais , supposé que le criminel réponde , il ne lui est pas permis de mentir ; et un confesseur , dit Navarre (b) , ne pourroit l'absoudre , s'il n'étoit dans la disposition de dire la vérité.

Un accusé est pareillement obligé de déclarer ses complices , si le juge l'en interroge juridiquement.

(a) 2 , 2. q. 69 , a 1. (b) Navar. Man. c. 25 , a. 35.

ment. Il y a même des crimes, comme sont l'hérésie, celui de léze-majesté, de fausse monnaie, une conspiration contre le prince ou contre l'état, le vol de grand-chemin, dont l'accusé ne peut en conscience refuser de découvrir ses complices, quand même il auroit promis de ne pas les découvrir : *Revelare secreta in malum personæ est contra fidelitatem*, dit S. Thomas, *non autem si revelentur propter bonum commune, quod semper præferendum est bono privato (a)*.

Dem. Est-il permis à un accusé qui est innocent, d'imputer faussement un crime à son accusateur qui l'a calomnié, ou au témoin qui a porté un faux témoignage contre lui ?

Rép. Il ne lui est pas permis de se défendre de la sorte, quoique par les calomnies de ses accusateurs, il fût exposé au danger de perdre ses biens, son honneur, ou même sa vie. Pour soutien de cette proposition, il suffit de rapporter la condamnation que le pape Innocent XI, dans son décret de mars 1679, et le clergé de France, dans l'assemblée de 1700, ont faite de celle-ci : » Il est probable que celui-là ne pèche pas mortellement, qui, » pour défendre son innocence et son honneur, » impose à un autre un faux crime « : *Probabile est non peccare mortaliter, qui imponit falsum crimen alicui, ut suam innocentiam et honorem defendat*. Le clergé de France a jugé que cette doctrine est fautive, téméraire, scandaleuse, erronée, et ouvre une grande porte aux calomniateurs et aux imposteurs. Véritablement rien n'est plus opposé à cette maxime de l'évangile que Jésus-Christ nous a proposée pour règle de notre conduite : *Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient (b)*. S. Paul, écrivant aux Romains, défend aux chrétiens de rendre le mal pour le mal ; et bien loin de rendre des outrages à ceux de qui ils en avoient reçus injustement, il leur ordonne de bénir ceux qui les

(a) 2, 2. q. 68, a 1, ad 3. (b) *Math.* 5, 44.

persécutoient , et de leur rendre des bénédictions pour le mal qu'ils en avoient reçu : *Benedicite persequentibus vos : benedicite et nolite maledicere... nulli malum pro malo reddentes* a). Il est aisé d'inférer de-là , que ce n'est pas un moyen permis à un innocent qui est accusé , d'objecter un crime faux à un témoin , pour détruire son témoignage.

Dem. Est-il permis en quelques occasions de faire des actes faux et de s'en servir ?

Rép. Non ; c'est un crime punissable de mort , selon l'ordonnance de François Ier , du mois de mars 1531 ; et Louis XIV a renouvelé cette ordonnance , par son édit du mois de mars 1680 , sous la même peine , suivant l'exigence du cas et la qualité du crime. On peut commettre le crime de faux dans les actes en trois manières.

1. En fabriquant de faux actes , soit authentiques , soit sous seings privés ; ce qui se fait en contrefaisant les écritures et signatures des notaires et des greffiers , des témoins ou des particuliers. 2. En altérant un acte véritable , soit en y ajoutant , soit en y raturant ou effaçant quelques lignes ou quelques mots , soit en changeant quelque chose dans le corps de la pièce ou dans la date seulement. 3. En antidatant des actes véritables , au préjudice d'un tiers , ou en y insérant des clauses fausses , comme si un notaire mettoit dans une cession qu'elle a été faite moyennant la somme de mille livres , et qu'elle eût été faite moyennant la somme de cinq cents livres ; ou si un notaire marquoit dans un contrat que le prix en a été payé en sa présence en argent monnoyé , et que l'argent n'eût pas été compté devant lui , ou que le prix n'eût été payé qu'en billets.

Ceux qui se servent de faux actes en connoissant leur fausseté , commettent un péché très-énorme , et ne sont pas moins criminels que ceux qui se servent de faux témoignage pour faire condamner leur partie. La sentence qu'ils obtiennent par la production d'une pièce fausse , ne leur

(a) *Rom.* 12 , 14.

donne point de droit en conscience , et ne peut être mise en exécution ; et ils sont obligés de restituer à la partie adverse le capital , les dépens , dommages et intérêts. Cette décision est fondée sur le chap. *Super eo : De crimine falsi*. Ceux qui fabriquent des actes faux , et ceux qui conseillent de s'en servir , sont complices du péché de ceux qui s'en servent , et obligés solidairement à la restitution. Si ce sont des ministres de la justice , ils sont encore plus coupables , puisqu'outre qu'ils coopèrent au dommage qu'en souffre la partie qui succombe , ils violent la fidélité qu'ils doivent au public dans l'exercice de leurs emplois.

Dem. Quand on a perdu une quittance d'une somme qu'on a véritablement payée , et dont on redemande le paiement , ou qu'on a perdu une obligation , que le débiteur ni la dette , ne peut-on pas , au moins dans ces occasions , contrefaire la quittance ou l'obligation qu'on a perdue , pour recouvrer son bien et se garantir d'un procès injuste ?

Rép. Non , cela n'est pas permis ; car , encore que la perte de cette quittance ou de cette obligation dût être la cause qu'on perdît son bien , ce qui est très-fâcheux , et que la dette dont on produiroit une quittance fabriquée après coup , eût été véritablement payée , ou que la somme dont on produiroit une pareille obligation fût véritablement due ; il est pourtant vrai que la quittance et l'obligation qu'on produit sont fausses ; et par conséquent qu'elles ne peuvent être permises , comme il n'est pas permis de faire ni mensonge ni fausseté , et que cela est défendu par toutes les lois. La perte de son bien qu'on veut éviter , n'est pas une cause légitime ni suffisante pour faire une fausseté dans une semblable rencontre. Aussi les lois n'ont point mis cette exception , quand elles ont défendu de faire des actes de faux ; leurs défenses sont absolues et générales.

On ne peut excuser ceux qui produiroient ces fausses pièces , sous prétexte qu'elles ne font tort à personne. La faculté de théologie de Paris , dans

la censure qu'elle fit le 3 février 1665 , de quelques propositions extraites du livre d'Amadeus Guimenius , a condamné la doctrine contraire , et rejette cette excuse. Ce qu'on peut dire seulement , c'est que celui qui auroit produit une telle quittance ou une telle obligation , ne seroit pas tenu à la restitution.

Dem. Qu'est-ce que le mensonge ? Est-il toujours défendu ? Ne distingue-t-on pas plusieurs sortes de mensonges ?

Rép. Les théologiens disent que le mensonge est ou matériel ou formel. Le matériel consiste à dire une chose qui est fausse en elle-même , mais qu'on croit être véritable. C'est se tromper , mais ce n'est pas proprement un mensonge , ni un péché : *Quisquis autem hoc enuntiat , quod vel creditum animo , vel opinatum tenet , etiamsi falsum sit , non mentitur* , dit S. Augustin (a). Le mensonge formel consiste à dire une chose contre sa pensée : mentir , selon ce père , c'est parler contre sa pensée , c'est assurer qu'une chose est d'une manière , quoique l'on connoisse le contraire. *Omnis qui mentitur , contra id quod animo sentit loquitur* (b).

Le mensonge est toujours défendu ; jamais il n'est permis de mentir , pour quelque chose que ce soit : *Noli velle mentiri omne mendacium* , dit l'ecclésiastique. Tout mensonge est opposé à Dieu , qui est la vérité immuable et éternelle. Il lui est si désagréable , que le sage dit dans les proverbes que Dieu a en abomination les lèvres menteuses : *Abominatio est Domino labia mendacia* (c).

Il y a trois sortes de mensonges. Il y en a qu'on appelle joyeux , et ce sont ceux que l'on dit par récréation : il y en a qu'on appelle officieux , et ce sont ceux que l'on dit pour procurer du bien au prochain , ou pour empêcher qu'il ne lui arrive du mal : il y en a enfin qu'on appelle pernicioeux , et ce sont ceux que l'on dit à dessein de causer quelque préjudice. S. Augustin , qui est celui de tous les pères qui a combattu le plus fortement le mensonge , reconnoît sur le ps. 5 , que les mensonges joyeux et

(a) *L. de mend. c. 8 , seu n. 3.* (b) *Manu ad Laur. c. 22.*

(c) *Prov. 12 , 22.*

officieux ne sont de leur nature que des péchés véniels : mais pour les mensonges pernicioeux , ils sont ordinairement des péchés mortels , parce qu'ils sont contraires , non-seulement à la vérité , mais encore à la justice et à la charité. Quelquefois néanmoins le mensonge pernicioeux n'est , par accident , comme l'on parle dans l'école , qu'un péché véniel , parce qu'il n'a pas pour objet une matière importante , ou que le dommage que l'on cause , ou qu'on a dessein de causer en le disant , est de peu de conséquence. C'est le sentiment de S. Thomas (a).

Dem. Ne peut-on pas se servir quelquefois d'équivoque ou de restriction mentale , sans se rendre coupable de mensonge , ou du moins dissimuler la vérité ?

Rép. Se servir d'équivoque , c'est user d'un mot ambigu qui a deux significations , pour faire entendre autre chose que ce que l'on pense. User de restriction mentale , c'est retenir dans son esprit un sens qu'on n'explique pas , et le retenir à dessein de tromper quelqu'un en lui parlant. Par exemple , vous me demandez si j'ai assisté à la messe ; je réponds , oui : mon sens est que j'y fus hier ; et vous m'interrogez pour savoir si j'y ai été aujourd'hui , j'ai bien compris que ma réponse vous tromperoit : cela s'appelle faire une restriction mentale. On demande à un domestique si son maître est à la maison : il répond qu'il est sorti , parce qu'il est sorti le matin , ou qu'il est en ville ; parce que sa maison y est. Ces détours et ces ambiguïtés ne sauroient être excusés de mensonge , la seule raison de l'honnêteté obligeant à déclarer la vérité : *Ex honestate unus homo alteri debet veritatis manifestationem* , dit S. Thomas (b). La preuve qu'en apporte ce saint , est que l'homme étant naturellement sociable , et la société ne pouvant subsister sans la vérité , on est tenu à la déclarer. C'est pourquoi Innocent XI a proscrit la doctrine contraire , en condamnant , par son décret du 2 mars 1679 , soixante-cinq propositions de morale , entre lesquelles la 26 et la 27 établissoient la licence des équivoques.

(a) 2 , 2. q. 100 , a 4. (b) 2 q. 109 , a 3.

Il est cependant de la prudence de taire la vérité en certaines rencontres, comme S. Grégoire-le-Grand nous en avertit dans son pastoral (a). On peut aussi détourner l'esprit de celui qui interroge à quelque autre chose ; et s'il arrive qu'il se trompe par son imprudence, et qu'il prenne de lui-même une fausse idée de nos paroles, on n'est pas obligé de le désabuser ; c'est le sentiment de S. Thomas : *Licet veritatem occultare prudenter sub aliquâ dissimulatione, ut Augustinus dicit in libro de mendacio* (b). Mais il faut toujours ne rien dire de contraire à la vérité, suivant cette sentence de S. Augustin : *Mentiri nunquam licet ; ergo nec occultare mendacio* (c).

Dem. Quel avis peut-on donner à ceux qui sont sujets à mentir, pour les porter à se corriger de ce vice ?

Rép. Il faut leur faire voir, 1. qu'ils sont animés de l'esprit du démon ; qu'ils ont pour guide et pour modèle ce père et ce premier inventeur des fourberies et des mensonges. C'est le reproche que Jésus-Christ faisoit aux pharisiens, qui étoient des dissimulés et des menteurs. Vous dites que vous êtes les enfans d'Abraham, cet homme droit, simple et sincère ; vous vous trompez : *Vos ex patre diabolo estis* (d). Vous êtes les enfans du diable ; vous imitez ses actions, vous suivez ses exemples, et vous accomplissez ses désirs : *Et desideria patris vultis implere*. Il a menti à nos premiers parens : il voudroit bannir la vérité du monde, et rendre tous les hommes menteurs comme lui. Le mensonge est tellement son caractère, qu'il le trouve au-dedans de lui-même : *Cùm loquitur mendacium, ex propriis loquitur* : sa qualité, sa nature, son occupation, c'est de mentir, d'inspirer à ceux qui l'écoutent la fourberie et le mensonge, *quia mendax est pater ejus*. Voilà, menteurs, quel est votre père, et le modèle que vous suivez. Vous agissez en démon, vous parlez en démon, vous êtes animés de l'esprit du démon, et vous accomplissez ses désirs ; *et desideria patris vestri vultis implere*. 2. Leur mon-

(a) 3, p. c. 12.

(b) 2, 2. q. 100, a 3, ad 4.

(c) L. de mendac. c. 10.

(d) Joan. 8, 54.

trer par l'écriture les peines dont Dieu punit les menteurs. Ananie et Saphire, dont il est parlé dans les actes des apôtres (a), nous en fournissent un fameux exemple. Mais, quand Dieu les épargneroit en ce monde, ils seront punis beaucoup plus sévèrement dans l'autre (b). Qu'étant les membres d'un même corps, nous ne devons point nous tromper les uns les autres, ainsi que les membres de notre corps ne se trompent point. C'est la raison dont S. Paul se sert pour nous donner une horreur du mensonge. *Deponentes mendacium, loquimini veritatem unusquisque cum proximo suo, quoniam sumus invicem membra* (c).

Quittons, chrétiens, ce mensonge, et déclarons-nous entièrement pour la vérité. En disant la vérité, nous honorons Jésus-Christ, les saints et l'évangile. Nous honorons Jésus-Christ, qui est venu dans ce monde pour rendre témoignage à la vérité : nous honorons les saints, dont plusieurs ont été les martyrs de la vérité, et l'ont défendue au péril même de leur vie : nous honorons l'évangile, qui condamne par-tout les fourbes et les menteurs. Faites, ô mon Dieu ! que j'aime la vérité et que je ne la trahisse jamais : *Ne auferas de ore meâ verbum charitatis usquequaque* (d). Faites que j'aie pour le mensonge toute l'horreur qu'en avoit le saint homme Job, et que je fasse comme lui la résolution de n'en jamais plus commettre aucun : *Donec superest halitus in me, et spiritus Dei in naribus meis, non loquentur labia mea iniquitatem, nec lingua mea meditabitur mendacium* (e) : oui, mon Dieu, tant que vous me laisserez en ce monde, tant que j'aurai un souffle de vie, mes lèvres ne prononceront rien d'injuste, et ma langue ne proférera aucun mensonge. En tout temps, en tout lieu, et en toute occasion, je rendrai le témoignage que je dois à la vérité, afin que vous, ô mon Dieu ! qui êtes la vérité même, soyez mon partage pour l'éternité.

(a) Act. 5. (b) Apoc. 21, 8. (c) Eph. 4, 25.

(d) Ps. 118, 43. (e) Job. 27, 3, 4.

XXI.^E CONFÉRENCE.

SUR LE NEUVIÈME COMMANDEMENT.

Des mauvaises pensées et désirs déshonnêtes.

Non concupisces uxorem proximi tui.

Vous ne désirerez point la femme de votre prochain. Exode, chap. 20.

Nous avons vu dans l'explication du sixième commandement, que Dieu, en nous défendant le crime de l'adultère, nous a défendu toute autre espèce d'impureté, et généralement tout ce qui conduit à un vice si dangereux. Tout cela, vous a-t-on dit, est compris en ces deux mots : *Non mœchaberis*. Il faut vous faire voir présentement que, par le neuvième commandement, le Seigneur nous défend non-seulement l'action du crime, mais encore le désir et la volonté de le commettre : *Non concupisces*. Remarquez, mes frères, que ce commandement étoit très-nécessaire à la plupart des hommes, qui jugent ordinairement des péchés par le dehors, et qui se mettent peu en peine du dedans ; je veux dire de sonder le fond du cœur, et de considérer la racine des actions. C'est la disposition où il paroît qu'étoient les juifs à l'égard des péchés intérieurs. C'est pourquoi le Fils de Dieu voulant les instruire là-dessus, leur dit dans l'évangile : *Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne commettrez point d'adultère ; mais moi je dis que quiconque aura regardé une personne avec un mauvais désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur* (a). Pour l'observer dans ce neuvième

(a) Matth. 5, 27, 28.

commandement , il faut veiller avec un grand soin à la garde de notre cœur , de peur que les mauvaises pensées et les désirs criminels ne le corrompent. C'est l'avis important que nous donne le Sage. *Omni custodiâ serva cor tuum , quia ex ipso vita procedit* (a). C'est aussi le sujet sur lequel doit rouler cette instruction. Gardez-vous , dois-je vous dire , de former de mauvais désirs dans votre cœur ; car la loi de Dieu vous le défend : *Non concupisces* ; la volonté de commettre le crime est réputée pour le fait. Dans l'école de Jésus-Christ , on ne met pas beaucoup de différence entre vouloir commettre le crime , et le commettre.

En effet , Dieu veut que nous soyons chastes , non-seulement de corps , mais encore d'esprit : *Non concupisces*. C'est ce que nous allons expliquer.

Dem. Comment peut-on observer ce commandement : *Non concupisces* , puisque nous avons tous la concupiscence qui nous porte au mal ?

Rép. Les protestans prétendent que nous ne pouvons garder ce commandement , parce que , disent-ils , la concupiscence et ses mouvemens déréglés sont tous des péchés ; mais ils se trompent en ce point comme en plusieurs autres. Il est vrai que nous avons tous la concupiscence , qui n'est autre chose que le penchant et l'inclination que nous avons pour le mal , et que l'écriture appelle la cupidité et la source des mauvais désirs (b). Il est encore vrai qu'elle demeure en nous-mêmes après le baptême ; qu'elle est la suite et la peine du péché originel ; mais , quoiqu'elle vienne du péché et qu'elle nous porte au péché , elle n'est pas néanmoins un péché , quand on ne consent pas à ses mauvais désirs. *Nam ipsa quidem concupiscentia jam non est peccatum in regeneratis* , dit S. Augustin (c) , *quando illi ad illicita opera non consentiunt*. C'est ce qu'a défini expressément le concile de Trente (d) , et qui est conforme à la doctrine de

(a) *Prov.* 4 , 23.

(b) *Timot.* 6 , 10.

(c) *Aug.* l. 1 , de nuptiis et concup. c. 23.

(d) *Sess.* 5 , de pecc. origin. *Rom.* 8 , 1.

l'apôtre , qui déclare qu'il n'y a point de condamnation dans ceux qui sont régénérés en Jésus-Christ par le baptême. Donc la concupiscence , qui reste en eux jusqu'à la mort , n'est pas un péché. Non-seulement elle n'est pas un péché , mais les mouvemens déréglés qu'elle produit en nous , de quelque nature qu'ils soient , ne sont pas criminels , quand ils ne sont pas volontaires , et qu'ils préviennent la raison ; ils ne le sont que lorsque la volonté y consent. Or , nous savons tous , et la foi nous l'apprend , qu'avec le secours de la grâce nous pouvons , ne pas consentir aux désirs déréglés de la concupiscence ; et par conséquent nous pouvons garder le neuvième commandement , qui ne nous défend autre chose que ce mot : *Non concupisces*. Nous savons que le Sage nous dit de ne pas suivre notre concupiscence , mais de la réprimer. *Post concupiscentias tuas non eas* (a) ; et ce que nous dit encore l'apôtre , qui est de ne pas laisser régner en nous le péché , et de pas obéir à ses désirs déréglés : *Non ergo regnet peccatum in vestro mortali corpore , ut obediatis concupiscentiis ejus* (b). Nous ne pouvons pas empêcher que la concupiscence ne soit en nous ; mais nous pouvons , avec le secours de la grâce , empêcher qu'elle ne règne dans nous : et c'est tout ce que Dieu demande , en nous défendant d'obéir à ses mouvemens déréglés. Ainsi , pour accomplir ce commandement , il faut nous appliquer à combattre pendant tout le temps de notre vie , contre cet ennemi domestique , qui nous tente si souvent , et qui peut bien être affaibli , mais qui ne sera détruit entièrement qu'à la mort. *Reprimi potest , et debet , per gratiam Dei , ut non regnet in nobis , sed non ejicitur nisi in morte* , dit S. Bernard (c).

Dem. Y a-t-il quelque différence entre la pensée et le désir d'une action mauvaise ?

Rép. Oui ; la pensée est la représentation de la chose mauvaise , et le désir la volonté de l'accom-

(a) Eccli. 18 , 30.

(b) Rom. 6 , 12.

(c) Bern. *Serm.* 6 in adv. Domini , n. 2.

plir. Le désir du mal est toujours péché, parce qu'il renferme le consentement de la volonté à l'action mauvaise, et c'est ce qui fait le péché : car c'est du cœur, c'est-à-dire, du consentement, que partent tous les péchés, suivant ce qu'a dit Jésus-Christ : *De corde enim exeunt cogitationes malæ, homicidia, adulteria, fornicationes, furta, falsa testimonia, blasphemia* (a). Mais la pensée du mal n'est pas un péché, quand la volonté n'y a aucune part ; au contraire, si les mauvaises pensées, loin de nous être agréables, nous déplaisent ; si nous n'y donnons point d'occasion par notre faute, et si nous les rejettons sans nous y arrêter volontairement, elles sont pour nous un sujet de mérite, bien loin d'être un péché. Voilà qui doit bien consoler les gens de bien qui sont affligés de mauvaises pensées. *Heureux celui*, dit S. Jacques (b), *qui souffre la tentation, parce que, quand sa vertu sera éprouvée, il recevra la couronne de vie, que Dieu a promise à ceux qui l'aiment.* Dieu permet, dit le Sage, que les plus grands saints soient tentés et éprouvés en toute manière, afin de les rendre dignes de sa gloire : *Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se* (c). De-là il est aisé de conclure qu'on doit distinguer entre la pensée du mal, et le désir du mal : la simple pensée du mal n'est pas un péché, au lieu que le désir du mal est toujours criminel. De-là vient que S. Pierre nous exhorte si fort à nous en abstenir : *Obsecro vos tanquam advenas et peregrinos abstinere vos à carnalibus desideriis quæ militant adversus animam* (d).

Dem. Quand est-ce qu'il y a péché dans les mauvaises pensées ?

Rép. Quelque mauvaise que soit une pensée, elle n'est jamais péché, à moins qu'elle ne soit accompagnée de quelque volonté ; parce que, selon le grand principe de S. Augustin (e), il n'y a aucun péché

(a) *Math.* 15, 19.

(b) *Jacob.* 1, 12.

(c) *Sap.* 3, 5.

(d) 1. *Petr.* 2, 21.

(e) *L.* 1, *Retrac.* c. 13.

ou il n'y a point de volonté : *Non nisi voluntate peccatur*. Mais la volonté tacite, qu'on nomme autrement morosité, suffit pour la rendre criminelle plus ou moins, suivant la nature du sujet, et que le consentement qu'on donne au plaisir qu'on y prend est plus ou moins parfait. Cela supposé, on pèche dans les mauvaises pensées, 1. quand on est négligent à les prévenir, ou à les rejeter; 2. quand on s'y arrête avec plaisir, sans cependant y consentir, le péché est encore plus grief; 3. quand on consent, quoiqu'on n'ait pas la volonté de l'exécuter; et alors il y a péché mortel. Pour mieux connoître encore si l'on a consenti à ces sortes de pensées,

Il faut distinguer trois sortes de mouvemens de la concupiscence, dit Sylvius (a). Le premier, qui est entièrement involontaire, parce qu'il prévient le consentement de la volonté; le second, qui n'est pas entièrement volontaire, parce que la volonté résiste et refuse d'y consentir; mais elle ne résiste pas entièrement, et le consentement qu'elle donne n'est qu'imparfait; le troisième est entièrement volontaire, parce qu'il ne manque point de connoissance, et que, bien loin d'y résister, on y donne un plein consentement. Le premier mouvement n'étant aucunement volontaire, n'est point un péché; le second est un péché véniel, et le troisième un péché mortel. *Primus nullum est peccatum*, dit ce théologien; *secundus, veniale; tertius, mortale*. C'est donc une chose certaine que, quoique l'on ne commette pas l'action deshonnête, c'est un péché mortel, si l'on y consent dans son cœur; ce qui paroît évidemment par ces paroles du Sage: *Perversæ enim cogitationes separant à Deo.... Abominatio Domini cogitationes malæ* (b). Or, rien n'est capable de nous séparer de Dieu, et rien ne lui peut être en abomination que le péché mortel. Pour ne pas consentir aux mauvaises pensées, il faut prendre garde de ne pas s'y arrêter volon-

(a) In 1, 2. n. 74, in a 8. (b) Sap. 1, 3. Prov. 15, 26,

tairement : *Congrega cor tuum in sanctitate* (a).

Dem. Quand on a ainsi péché contre le neuvième commandement, suffit-il de dire en confession qu'on a eu de mauvaises pensées ?

Rép. Il y a plusieurs personnes qui se contentent de dire en se confessant qu'elles ont eu de mauvaises pensées, sans s'expliquer davantage : cela ne suffit pas pour l'intégrité de la confession ; il faut dire si l'on s'y est arrêté et entretenu volontairement, et enfin si l'on y a consenti. Alors on est obligé de déclarer l'espèce de la mauvaise pensée qu'on a eue, comme l'on est obligé de dire l'espèce de l'impureté où l'on est tombé. Si la mauvaise pensée à laquelle on a consenti a eu des suites ; si, par exemple, l'on est tombé dans des attouchemens déshonnêtes, ou dans le péché de mollesse, dont S. Paul dit que ceux qui y sont sujets ne posséderont point le royaume de Dieu : *Neque molles... Regnum Dei possidebunt* (b), il faut s'en accuser. C'est à quoi plusieurs manquent, sous prétexte d'ignorance ; mais il est très-rare que l'ignorance les excuse, et que la lumière naturelle ou surnaturelle ne leur dicte que ce qu'ils font n'est pas permis. D'ailleurs, quand ils n'auroient que quelques doutes, ils sont obligés de s'instruire et de s'en confesser ; et ils apprendront que de tomber volontairement en pareille faute, c'est pécher mortellement contre le droit naturel, comme l'enseigne S. Thomas (c). C'est pourquoi nous voyons dans l'écriture que Dieu punit très-sévèrement Onam, qui commettoit un semblable péché : *Idcirco percussit eum Dominus quod rem detestabilem faceret* (d).

Dem. Est-il permis de désirer la femme de son prochain, pour l'épouser, si elle devient veuve ?

Rép. Non ; ce désir est un péché. Les personnes mariées ne sauroient porter leur désir et leur affection ailleurs, sans pécher contre le neuvième commandement. La raison en est qu'en nourrissant de semblables désirs dans leur cœur, ils s'exposent à

(a) Eccli. 30, 24.

(b) 1. Cor. 6, 10.

(c) 2, 2. q. 154, a. 11.

(d) Genes. 38, 10.

tomber dans l'adultère ou dans quelqu'autre impureté, ou du moins, à concevoir de l'aversion et du mépris pour la personne à qui Dieu les a unis par le lien sacré du mariage. C'est donc une imprudence criminelle à des personnes mariées de dire à des étrangers ou à des étrangères : Si vous étiez veuf, ou si j'étais veuve, je vous épouserois. Ils ne doivent jamais parler de la sorte, ni sérieusement, ni en badinant. Je dis même que, dès-lors qu'un garçon et une fille sont promis ou fiancés, il n'est pas permis de les rechercher, et qu'on ne peut, sans offenser Dieu, les détourner de la personne à laquelle ils ont promis fidélité. Telle est la doctrine du catéchisme du concile de Trente sur ce commandement, qui dit encore que l'on ne peut souhaiter d'épouser une personne consacrée à Dieu, ou qui a pris l'habit de religion, ou qu'on sait avoir fait vœu de ne point se marier.

Dem. Une personne chaste, à qui il arrive souvent des songes contraires à la pureté, pèche-t-elle contre ce commandement ?

Rép. Il est certain que le démon en veut particulièrement aux gens de bien : *Hoc scitote quia diabolus non persequitur nisi bonos*, dit S. Augustin (a), et qu'il est l'auteur de la plupart des mauvais songes qui leur arrivent pendant la nuit ; mais il n'est pas moins certain que sa malice, et les mauvais effets qu'il produit dans notre imagination ou dans notre corps, ne peuvent jamais être nuisibles par eux-mêmes, pourvu qu'on n'y donne aucun consentement (b). Ainsi l'on peut dire à ces personnes chastes ce que le prophète Jérémie disoit aux juifs : *Ne attendatis ad somnia vestra quæ vos somniatis* (c). C'est aussi le sentiment de S. Thomas (d), qui rapporte un exemple tiré des conférences de Cassien, où il est dit qu'un jeune solitaire qui, par sa vigilance et son humilité, avoit acquis une grande chasteté, avoit néanmoins de

(a) Aug. Serm. 85, de temp. (b) Idem. de Gen. ad Litt. l. 12, n. 30.

(c) Jerem. 29, 8.

(d) 2, 2. q. 152, 45, in corp. Cassian. conf. 22, c. 6.

mauvais songes , sur-tout quand il se préparoit à la communion ; et qu'ayant consulté ses supérieurs , ces sages vieillards reconnurent que ces accidens ne lui arrivoient que par la malice du démon , ils lui conseillèrent de s'approcher sans crainte de la sainte table. Ayant exécuté cet avis , la malice du séducteur des âmes fut découverte , et ces mauvais effets furent arrêtés par la vertu de la sainte eucharistie.

Mais , si l'on s'étoit entretenu pendant le jour de choses contraires à la pureté , et cela d'une manière criminelle , et qu'avant le sommeil on ne s'en fût pas sincèrement repenti , alors il est hors de doute qu'on seroit coupable , puisque quiconque veut la cause , est censé vouloir l'effet qu'elle produit , comme tous les théologiens en conviennent. Nous avons dit , d'une manière criminelle , parce qu'il peut aisément arriver qu'on fasse de très-mauvais songes qui proviennent d'une cause volontaire , mais innocente : par exemple , si un médecin , un casuiste , un confesseur , qui ont lu des livres , ou qui ont eu des entretiens qui ne tendoient qu'à leur instruction ou à la guérison du corps ou de l'âme du prochain , ont des songes pendant la nuit sur une matière dont ils se sont occupés pendant le jour , ces songes ou les impuretés corporelles qui leur peuvent arriver pendant le sommeil , ne doivent pas leur être imputés à péché , parce que la cause n'en est pas criminelle. Il faut cependant se souvenir qu'on doit se précautionner par la prière contre ces fantômes de la nuit , comme l'église nous en avertit par ces paroles qu'elle nous met en la bouche , à l'office des complies :

*Procul recedant somnia
Et noctium phantasmata ,
Hostemque nostrum comprime ,
Ne polluantur corpōra.*

Dem. Quels avis peut-on donner à des gens de bien qui se plaignent qu'ils sont sans cesse tourmentés de mauvaises pensées ?

Rép. Il faut leur faire remarquer, 1. que la vie présente est une tentation continuelle, qu'en quel que lieu que nous soyons, et quelque genre de vie que nous menions, nous serons toujours exposés à mille pensées importunes, qui naissent de cette vie ancienne que nous avons reçue d'Adam. Quelque soin que nous prenions de les éloigner, elles renaissent toujours, et se succèdent les unes aux autres, parce qu'elles sortent d'une concupiscence rebelle et féconde qui les produit sans cesse. Tantôt ce sont des pensées d'impureté ou de gourmandise, tantôt des pensées d'envie ou de vengeance, tantôt des pensées contre Dieu et contre la religion. Ne vous troublez pas, mes frères, dans de pareilles tentations, qui affligent votre esprit, et auxquelles votre cœur n'a point ordinairement de part : *Non timebis à timore nocturno, à sagittâ volante in die, à negotio perambulante in tenebris, ab incursu et dæmonio meridiano* (a). C'est l'avis que donne S. Jean Climaque (b).

2. Le moyen le plus sûr pour vous défaire de ces tentations importunes dont le démon est ordinairement l'auteur, c'est de les mépriser et de vous moquer de ce dragon infernal, que le fils de Dieu a lié et vaincu : *Alligavit diabolum Christus spiritualibus vinculis*, dit S. Augustin (c). Il est semblable à un chien qui est à l'attache ; il peut bien aboyer, mais il ne peut mordre que ceux qui s'approchent de lui, et qui veulent être mordus : *Latrare potest, sollicitare potest, mordere omnino non potest, nisi volentem*.

3. C'est d'être fidelles à la pratique de nos devoirs, et de mettre notre confiance en Dieu, qui ne permettra pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces, mais qui nous rendra la tentation avantageuse, comme dit S. Paul : *Fidelis Deus est qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum, ut possitis sustinere* (d). A tous ces avis, il faut ajou-

(a) Ps. 90.

(c) In Ps. 67.

(b) Echelle sainte, degré 23.

(d) 1. Cor. 10, 13.

ter la mortification des sens , l'assiduité à la prière et au travail , le souvenir de la mort et de nos dernières fins , la dévotion à la sainte Vierge , et surtout à la passion de Jésus-Christ. Il est rapporté dans la vie des pères du désert (a) , que la sainte abbesse Sara ayant été fortement tentée par le démon pendant treize ans , elle ne demanda jamais à Dieu d'être délivrée de cette peine , mais seulement la force de la supporter. Un jour la tentation étant plus violente , et l'ennemi du salut lui représentant tous les charmes et toutes les vanités du siècle , elle se jeta au pied du crucifix , et pria avec tant de ferveur , que le démon s'écria : Sara , vous m'avez vaincu. Ce n'est pas moi , répondit la sainte , c'est Jésus-Christ mon Sauveur qui t'a vaincu.

Dem. Qu'est-ce que Dieu nous ordonne par le neuvième commandement ?

Rép. Il nous ordonne de réprimer les ardeurs de la concupiscence , de résister à ses mouvemens déréglés , et de vivre chastement chacun dans notre état. Il y a la chasteté des vierges , la chasteté des veuves , et celle des personnes mariées. La chasteté des vierges consiste à vivre dans une continence perpétuelle sans avoir été marié : c'est ici le degré de chasteté le plus parfait , qui rend en quelque sorte l'homme semblable aux anges , qui l'approche de Dieu et le met en état de suivre de plus près l'agneau sans taché , comme dit S. Jean (b). *Oh ! combien est belle la génération chaste , étant jointe avec l'éclat de la vertu ! s'écrie la Sage (c) ; sa mémoire est immortelle , et elle est en honneur devant Dieu et devant les hommes.* La chasteté des veuves suit celle des vierges , et elle consiste à demeurer dans la continence pendant leur viduité. Nous voyons dans l'écriture que les veuves qui ne songent point à se remarier , sont louées de Dieu et des hommes. Lorsque la chaste Judith eut coupé la tête à Holopherne , et par ce moyen délivré la ville de Béthulie de l'oppression où elle étoit , il

(a) *Pelag. diac. in vit. Patr.* (b) *Apoc.* 14, 4.

(c) *Sap.* 4 , 1.

est dit que le grand-prêtre Joachim vint de Jérusalem à Béthulie, accompagné de tous les prêtres, pour voir cette sainte veuve : ils lui donnèrent mille bénédictions. *Vous êtes*, disoient-ils, *la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël ; vous avez fait une action très-généreuse, parce que vous avez aimé la chasteté, et que vous ne vous êtes point remariée : Eo quod castitatem amaveris, et post virum tuum, alterum nescieris* (a). Enfin, il y a la chasteté des personnes mariées, qui consiste à vivre saintement dans le mariage, avec une intention pure et selon Dieu, sans se laisser dominer par la cupidité, mais suivant les règles qui leur sont prescrites : *Ut sciat unusquisque-vestrum vas suum possidere in sanctificatione* (b). Chacun doit vivre dans la chasteté qui convient à l'état où Dieu l'a appelé ; car, ne vous y trompez pas, mes frères, ceux qui sont adonnés aux péchés contraires à la pureté, ne posséderont point le royaume de Dieu. Demandez-la avec instance, convaincus, dit le Sage (c), que personne ne peut être chaste si Dieu ne lui donne la continence. Si vous la lui demandez sincèrement, il ne vous la refusera pas. Dites-lui, comme S. Augustin : *Continentiam jubes ; da quod jubes, et jube quod vis* (d).

(a) Judith. 13, 11.

(b) 1. Thess. 4, 4.

(c) Sap. 8, 21.

(d) Aug. Conf. l. 10, cap. 29.



XXII.^e CONFÉRENCE.

SUR LE DIXIÈME COMMANDEMENT.

Des procès.

Non concupisces domum proximi tui.... nec omnia quæ illius sunt.

Vous ne désirerez point la maison de votre prochain.... ni aucune des choses qui lui appartiennent. Exode , chap. 20.

PAR le septième commandement , il nous est défendu de prendre ou de retenir injustement le bien du prochain ; et par celui-ci , il nous est même défendu de le désirer à son préjudice. Nous disons à son préjudice , n'étant pas défendu de souhaiter le bien du prochain pour l'acquérir par des voies légitimes et sans lui faire tort. Les contrats de vente et d'achat ne sont fondés que sur ce désir légitime ; car on ne se détermine à acheter une maison ou une terre , que parce que cette maison ou cette terre plaisent , et qu'on souhaite de les avoir. Ceux-là seulement pèchent contre ce commandement , qui portent envie au bien d'autrui , et qui le souhaitent injustement ; comme font les marchands qui souhaitent la disette ou la cherté des vivres et des marchandises , dans la vue de s'enrichir ; les officiers et les soldats , qui désirent la guerre pour pouvoir piller impunément ; les médecins , qui souhaitent les maladies pour avoir plus de pratiques et de profit ; les enfans , qui sont assez dénaturés pour souhaiter la mort de leurs parens , afin de pouvoir jouir de leurs biens ; les gens de justice , qui aiment et cherchent les procès. C'est à ces derniers que nous nous adressons aujourd'hui , ayant suffisamment

parlé aux autres, en expliquant le septième commandement.

Je souhaiterois que l'on pût dire de cette paroisse ce qu'un grand évêque du cinquième siècle disoit de lui-même et de son clergé. Depuis vingt-cinq ans que je suis évêque, disoit Théodoret (a), j'ai tâché de régler ma vie de telle sorte, que je n'ai eu aucun procès : les ecclésiastiques de mon diocèse se sont conduits de même, et je n'en connois aucun qui ait fréquenté le barreau et les tribunaux séculiers. Plût à Dieu que nous fussions dans la même disposition où l'on étoit dans ces premiers siècles ; les familles chrétiennes en seroient beaucoup plus avancées, et pour le temporel et pour le spirituel : mais, parce que les procès ne sont aujourd'hui que trop communs, examinons dans cette conférence s'il est permis de plaider ; la conduite qu'on doit tenir quand on est obligé de plaider, et les injustices qui se commettent dans les procès.

Dem. Qu'est-ce qu'un procès ? N'est-il jamais permis d'en avoir ?

Rép. On peut dire qu'un procès est une poursuite faite en justice contre le prochain, pour un bien que l'on prétend, ou pour la réparation d'un dommage qu'on croit avoir reçu dans ses biens ou dans son honneur. Nous disons que c'est une poursuite faite en justice. Pour expliquer ceci, il faudroit avoir tous les ressorts de la chicane ; mais sans les développer, il suffit de dire que c'est une poursuite qui est souvent d'une longueur infinie, soit par l'opiniâtreté des parties qui vont d'un tribunal à un autre, soit par la mauvaise foi des gens de justice, qui, par la multiplicité des procédures, prolongent toujours des causes qu'on croit devoir être bientôt terminées. C'est pourquoi un savant cardinal disoit qu'un procès étoit un labyrinthe où le meilleur droit se perd très-souvent parmi les détours infinis des formalités et des procédures : de sorte que, quand on commence un procès, on est comme à l'entrée du labyrinthe ; dès qu'on s'y est

(a) Théodoret, Ep. 81.

engagé, on s'égare à mesure qu'on avance, et plus on cherche d'issues pour en sortir, moins on en trouve. Mais contre qui est cette poursuite et ce différend qu'on veut terminer par les voies de la justice ? C'est contre le prochain qu'on doit aimer comme soi-même. Le frère plaide contre le frère ; et pourquoi ? Pour des choses purement temporelles. Un chrétien à qui Dieu a promis le royaume des cieux, s'amuse à plaider pour des bagatelles et des choses de néant : *Contendit christianus pro rebus terrenis, qui promissum est regnum cœlorum*, dit S. Augustin (a).

Mais n'est-il jamais permis de plaider ? Quoiqu'il soit difficile de plaider sans offenser Dieu, on ne peut pas dire néanmoins qu'il ne soit jamais permis d'avoir des procès ; car, s'il étoit vrai que toutes sortes de procès fussent mauvais, et qu'il ne fût jamais permis d'en avoir, il s'ensuivroit, dit S. Thomas (b), qu'on n'auroit pas dû établir des juges pour terminer les différends, puisque c'est donner occasion aux fidèles de plaider. L'on ne peut même convenir de cette proposition, sans condamner Moïse, le premier et le plus sage de tous les législateurs (c). Ce grand prophète n'a-t-il pas donné des juges aux douze tribus d'Israël : n'a-t-il pas marqué à ces juges les règles qu'ils devoient suivre pour prononcer des jugemens équitables, en ajoutant que, dans le cas où ils ne se croiroient pas assez de lumières pour vider les différends qui surviendroient entre les particuliers, ils n'avoient qu'à s'adresser à lui pour savoir le jugement qu'ils devoient rendre ? Enfin, on ne peut condamner indifféremment tous les procès sans blâmer la pratique universelle de toutes les nations. Y a-t-il rien de mieux établi que cette police, qui, comme remarque S. Thomas (d), a pour motif d'arrêter le cours des injustices, de réprimer et châtier l'insolence des méchans, de conserver et maintenir la paix, le bon ordre et la religion dans un état ?

(a) *Aug. in Ps. 80.*

(b) 2, 2. q. 60, a 2.

(c) *Deuter. 1.*

(d) 2, 2. q. 108, a 1.

De-là il faut conclure que les procès ne sont pas mauvais en eux-mêmes, mais seulement par rapport aux abus qui s'y commettent.

Dem. Jésus-Christ a dit dans l'évangile : Si quelqu'un veut plaider contre vous et vous enlever votre habit, donnez-lui encore votre manteau (a) ; et S. Paul dit aux Corinthiens (b) ; c'est déjà un péché parmi vous que ces procès que vous avez les uns contre les autres. Ces autorités ne prouvent-elles pas qu'il est absolument défendu aux chrétiens de plaider ?

Rép. Les passages que vous venez de citer prouvent bien que de plaider, c'est une chose odieuse, comme parle S. Chrysostome (c) : *Litigare est odiosum* ; mais ils ne prouvent pas que tous les procès soient mauvais. Quand Jésus-Christ a dit : Si quelqu'un veut plaider contre vous et vous enlever votre habit, donnez-lui encore votre manteau, il nous a fait, selon les interprètes, un précepte qui doit être pratiqué dans la préparation du cœur, et non pas toujours à la lettre ; comme on n'est pas obligé, à la lettre, de présenter l'autre joue à celui qui nous donne un soufflet. Ainsi cela signifie seulement que nous devons vivre dans un tel détachement des biens de ce monde, que nous devons être disposés à les perdre, plutôt que de nous exposer, en plaidant, à blesser la charité, la vérité et la justice.

Ces paroles de S. Paul aux Corinthiens : *Jam quidem omnino dilectum est in vobis quod judicia habetis inter vos* (d) : c'est déjà un péché, ou, comme porte le grec, c'est un défaut et une imperfection de ce que vous avez des procès ; ils nous apprennent que les hommes ont ordinairement tort de plaider, parce que les procès naissent pour l'ordinaire d'une mauvaise source. De-là vient que l'apôtre ajoute : Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse tort, qu'on prenne votre bien ? Il vaut mieux souffrir tout cela que de plaider ; ce

(a) *Matth.* 5, 40.

(b) *Cor.* 6, 7.

(c) *Chrys.* in 1, *Cor.* 6.

(d) *Loco citato.*

qui n'arrive presque jamais sans péché. C'est l'explication que S. Augustin donne à ce passage. S. Paul, dit il (a), condamne les procès, et il ne les tolère qu'à cause de l'infirmité des fidèles, et encore à condition qu'ils ne plaident que devant les juges établis dans l'église.

Tout ce que l'on doit conclure de ces autorités, est qu'il est dangereux de plaider. C'est pourquoi l'apôtre dit expressément à son disciple Timothée, qu'un serviteur de Dieu ne doit pas plaider : *Servum Dei non oportet litigare* ; mais il n'en faut pas conclure que tous les procès soient mauvais. Il y a même des cas où ils peuvent être méritoires, comme quand la nécessité ou la charité y engagent.

Dem. Que faut-il faire, comment faut-il se conduire quand on se voit obligé d'avoir des procès ?

Rép. Il y a, comme nous l'avons dit, des procès de nécessité. Un homme veut enlever mon bien : je suis dans la nécessité de me pourvoir contre lui en justice. Il y en a de charité. C'est le bien de la veuve et de l'orphelin, le bien de l'église et des hôpitaux qu'on voudroit ravir ; il est à propos de se défendre. Défendez-vous, cela est juste ; mais que ce soit,

1. Sans animosité, afin que vous soyez en état de dire chaque jour ce que Jésus-Christ nous a enseigné dans l'oraison dominicale : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*. Car, si c'est la charité qui nous a fait commencer un procès, il faut faire voir que c'est la charité qui nous fait agir : *Cum à charitate nascuntur, charitatem probant*, dit S. Augustin (b).

2. Sans tromperie. Il n'y a dans la justice qu'un sentier qui mène à la vie ; et pour peu qu'on s'en éloigne, dit le Sage, on prend un chemin qui conduit à la mort : *In semitâ justitiæ, iter autem denium ducit ad mortem* (c).

Quand même une cause seroit bonne, il n'est

(a) *Serm.* 351, n. 5.

(b) *Aug. Ep.* 77.

(c) *Prov.* 12, 28.

jamais permis de la rendre meilleure , par le moindre mauvais tour , ne fût-ce qu'un léger mensonge. Que dire après cela de tant de faux témoignages , de falsifications de titres , d'antidates , de faits supposés , de soustractions de pièces , et de tant d'autres friponneries qui se commettent dans le barreau ? Mais l'affaire n'est pas de grande conséquence. N'importe , il n'y a qu'un chemin dans la justice ; ce chemin est droit , mais il est étroit ; pour peu qu'on s'en détourne , on prend celui qui conduit à la mort : *Iter autem devium ducit ad mortem*.

3. Sans inhumanité pour vos parties. N'ayez point de procès , disoit S. Augustin à des personnes religieuses dont il avoit pris la conduite ; ou , si vous en avez , terminez-les au plutôt : *Lites aut nullas habeatis , aut quàm celerrimè finiatís* (a). C'est un avis que vous suivrez sans peine , pourvu que vous n'écoutez pas ces plaideurs de profession , qui ne veulent se rendre à aucun accommodement , ou qui , ayant obtenu un arrêt à la faveur de leur crédit et de leur argent , se persuadent pouvoir en conscience l'exécuter à la rigueur , et poursuivre impitoyablement leurs parties sans remise et sans délai , se saisir de leur bien et les réduire à la misère , à l'exemple de ce serviteur barbare dont il est parlé dans l'évangile (b) , qui ne voulut point avoir d'égard pour son compagnon.

Dem. Quelles sont les causes ordinaires qui produisent les procès ?

Rép. Il y en a plusieurs. 1. L'ignorance ou la malice des notaires. Leurs écritures sont presque des arrêts définitifs que personne n'entreprend de réformer , les juges même s'y conforment. Voilà ce qui fait quantité de procès. On omet dans un testament , dans un contrat de mariage , etc. des clauses essentielles : on y insère des termes équivoques : on reçoit des actes de ceux qui sont incapables de contracter , d'un homme à demi-ivre , d'un moribond , à qui l'on fait dire tout ce qu'on veut , d'une femme qui ne s'oblige que par menaces et par

(a) *Aug. loco cit.*

(b) *Matth. 18.*

crainte de son mari : on ne fait pas entendre aux parties à quoi elles s'obligent , avant que de les faire signer : on délivre des copies d'un contrat qui ne sont pas conformes à l'original , etc. Tout cela engage dans des procès.

2. Une autre cause des différends que nous voyons parmi les chrétiens , c'est l'avarice et la mauvaise foi des gens de justice , qui cherchent et fomentent les procès ; qui prennent toutes sortes de causes , et les tirent en longueur , afin de s'engraisser aux dépens des parties. Ces messieurs les tondent comme des brebis , et les plument comme des chapons , disoit autrefois S. François de Sales. Je sais qu'il y a des gens de bien parmi les gens de justice ; je n'en condamne aucun en particulier : je parle seulement de ceux qui abusent de leur profession : je me les représente comme cette espèce d'hommes dont parle le Sage , qui ont des dents aussi tranchantes que des épées : *Generatio quæ pro dentibus gladios habet* (a). Gens avides et intéressés , qui déchirent et dévorent les misérables qui s'approchent d'eux ; *et commandit molaribus suis , ut comedat inopes de terrâ , et pauperes ex hominibus* : et , pour ajouter ce qui est marqué dans le verset suivant , ils sont comme ces deux filles de la sangsue , qui disent toujours , apporte , apporte : *Sanguisugæ duæ sunt filiæ dicentes : Affer , affer*. Jamais ils ne sont contents : il faut des présens à la femme , donner de l'argent au mari , si l'on veut être bien reçu ; et , comme si l'on n'avoit encore rien fait , il faut toujours apporter : *Affer , affer*. Ces sangsues ne tombent que quand elles sont remplies du sang de leurs parties :

Non missura cutem , nisi plena cruoris , hirudo (b).

3. Il y a aussi dans les paroisses certains esprits brouillons et chicaneurs , qui sont ravis qu'il y ait des difficultés et des procès. Tels sont ceux qui prennent les commissions , qui achètent les papiers et les actions d'autrui , etc. Ce sont des pestes pu-

(a) Prov. 30 , 14.

(b) Hor. de Arte poet.

bliques , qui désolent et ravagent les familles. Gardez-vous bien de les approcher et de les consulter ; ils ne sont capables que de tout brouiller : *Homo perversus suscitât lites* (a).

4. Enfin , les parties mêmes sont souvent la cause des procès : *Unde bella et lites in vobis* , dit S. Jacques (b) ? *nonne hinc ? ex concupiscentiis vestris quæ militant in membris vestris ?* D'où viennent les querelles et les procès parmi vous , sinon de vos passions déréglées , de votre avarice ? Le riche veut avoir le bien du pauvre : Achab veut avoir la vigne de Naboth : *Pascua divitum sunt pauperes* (c). De votre opiniâtreté , qui fait que vous n'écoutez personne. De votre superbe , qui ne veut point s'accommoder avec le prochain. Il s'en repentira , dites-vous ; il en portera la folle enchère ; il s'en mordra les doigts ; j'y dépenserai jusqu'à ma chemise : voilà jusqu'où la passion conduit. Ajoutons-y la négligence. On ne daigne pas tirer quit-tance de ce qu'on a payé ; on laisse ses pièces entre les mains des procureurs : un marchand ne tient pas ses livres en bon état ; ses affaires ne sont pas en ordre , etc. Telles sont les causes ordinaires des procès.

Dem. Les procès n'ont-ils pas aussi ordinairement de mauvaises suites qui doivent nous porter à les éviter ?

Rép. Oui ; les suites des procès sont souvent très-fâcheuses. On y sacrifie le temporel et le spirituel en même temps.

Par rapport au temporel , je dis , 1. qu'il y va de votre honneur de vous mettre en proie à des avocats hardis à calomnier et à invectiver contre les parties. C'est pourquoi , si vous êtes sages , n'intentez jamais de procès pour des injures. Les gens de justice ne feront qu'en rire et se moquer de vous : *Omnis injuriæ proximi ne memineris , et nihil agas in operibus injuriæ* (d) : c'est l'avis que donne l'ecclésiastique. 2. On y perd un temps qu'on pourroit

(a) Prov. 16 , 28.

(b) Jacobi. 4 , 1.

(c) Eccl. 13 , 23.

(d) Eccli. 10 , 6.

employer bien plus utilement. Il faut solliciter les juges, importuner ses amis, quitter ses affaires dans le temps le plus pressé, pour vaquer à la poursuite du procès; en un mot, c'est un embarras qui occupe jour et nuit, et une distraction continuelle. 3. On y sacrifie son repos et sa santé. Un procès est un réveille-matin qui trouble et empêche de dormir: on appréhende de le perdre; les procureurs écrivent qu'il faut de l'argent, et l'on n'en a pas: que d'inquiétudes! et, si l'on vient à perdre le procès, quelles alarmes dans la famille! On en a vu plusieurs, qui, ayant perdu leur procès, en sont morts de chagrin. 4. Enfin, le plus clair du bien y va: il ne faut qu'un mauvais procès, pour réduire une famille à l'aumône. Quand même on auroit gain de cause, les frais excèdent ordinairement le profit; et comme l'on dit communément, en matière de procès, celui qui gagne perd: il n'y a que les gens de justice qui s'y enrichissent; témoin cet avocat qui, ayant fait bâtir un beau château, fit mettre cette inscription au bas des fenêtres: *Les opiniâtres et les folles têtes ont fait bâtir ces fenêtres.*

Par rapport au spirituel, les suites en sont encore plus dangereuses. Combien de personnes damnées pour les péchés que causent les procès! De-là naît l'oubli de Dieu et du salut. Un plaideur, occupé des ruses de la chicane, ne songe guère à servir Dieu. Est-il à l'église, à la messe, etc. son procès lui revient aussitôt dans l'esprit. Rencontre-t-il sa partie adverse, il ne peut la voir ni lui parler; il n'y a plus entr'eux qu'envie, querelles, médisances, animosités; car, comme disoit S. François de Sales, dans une livre de procès, il n'y a pas une once de charité. Abstenez-vous donc de plaider, et vous éviterez bien des péchés. *Abstine te à lite, et minues peccata* (a). Remarquez que l'écriture ne dit pas que vous éviterez le péché, mais les péchés, parce que les péchés dont les procès sont

(a) *Eccli.* 28, 10.

accompagnés, sont sans nombre. Voilà qui doit nous en donner bien de l'aversion.

Dem. Les plaideurs pèchent-ils quand ils appellent d'un jugement juste et équitable pour l'é luder et en suspendre l'exécution ? Pèchent-ils aussi quand ils refusent un accommodement que proposent leurs parties adverses ?

Rép. Je réponds à la première demande, qu'il est permis d'appeler d'une sentence, quand on croit qu'elle n'a pas été justement rendue ; mais, si elle a été justement rendue, il n'est pas permis d'en appeler, pour lasser sa partie, et empêcher qu'elle n'en profite. Cette décision est de S. Bernard (a), dont voici les paroles : *Appellasse iniquè iniquum est.... Iniqua omnis appellatio ad quam justitia non coegit inopia. Appellare non ut graves, sed si graveris, licet.* S. Thomas dit la même chose (b).

A la seconde, je dis, avec S. Ambroise (c), qu'il convient à un chrétien de se relâcher et de remettre quelque chose de son droit, plutôt que de plaider ; et il en donne plusieurs raisons. La première, est que l'on gagne souvent plus par un accommodement, que par le gain d'un procès, parce qu'il coûte beaucoup pour plaider ; la seconde est, qu'il est comme impossible de plaider sans violer les règles de la charité. Ce sont ces raisons qui ont porté les conciles de Carthage, d'Agde et de Trieste, à ordonner, par leurs canons, qu'il falloit refuser les offrandes que viendroient présenter à l'église les plaideurs opiniâtres qui ne voudroient pas entendre parler d'accommodement. D'où il s'ensuit qu'un plaideur qui rejette les offres convenables que lui fait sa partie, n'est pas en sûreté de conscience, ni digne d'absolution. Nous disons des offres convenables ; car, si la partie ne lui proposoit qu'un accommodement très-préjudiciable, il peut le refuser et continuer, sans violer le précepte de la charité, de demander ce qui lui appartient :

(a) Bern. l. 4, de confid. c. 11.

(b) 2, 2. q. 69, a 3.

(c) Ambr. l. de officiis, c. 21.

Ex charitate verò suū in iudicio repetere licitum est, dit S. Thomas (a).

Dem. Vous savez combien les juges, les avocats et les procureurs ont de part aux procès; voudriez-vous bien nous dire quelles sont les qualités et les principales obligations de ces messieurs?

Rép. La science, l'intégrité, le désintéressement, sont les principales qualités d'un juge. La science : il doit être instruit des lois, des ordonnances et des réglemens qui regardent les fonctions de sa charge, puisqu'il est obligé de s'y conformer dans ses jugemens : *Bonus iudex nihil ex arbitrio suo facit*, dit S. Ambroise (b), *sed juxta leges et jura pronunciat*. L'intégrité : il doit aimer la justice, soutenir le bon droit avec fermeté et sans acception de personne (c) : *Diligite justitiam qui iudicatis terram*. Le désintéressement : écouter le pauvre comme le riche, et ne point recevoir des présens de la part de ceux qui ont des affaires auprès de lui : *Munera de sinu impius accipit, ut pervertat semitas iudicii* (d).

De-là il est aisé de conclure qu'un juge pèche grièvement, et est obligé à restitution, lorsque, par ignorance, par haine contre le prochain, ou par faveur, il a jugé contre les lois, qu'il a contribué à des chicanes, qu'il a fait grâce d'une partie des dépens, ou qu'il a fait tort, en quelque manière que ce soit, à l'une des parties : *Non facies quod iniquum est, nec injustè iudicabis : non consideres personam pauperis, nec honores vultum potentis ; justè iudica proximo tuo* (e).

Les qualités et les obligations des avocats et des procureurs sont à-peu-près les mêmes. Ils doivent avoir une connoissance suffisante des lois, être versés dans la pratique pour bien instruire les causes, et d'une probité reconnue : *Infames non possunt esse procuratores, vel patroni causarum*, dit le docteur (f). Cette probité exige qu'ils gardent le

(a) *Loco citato.*

(c) *Sap. 1, 1.*

(e) *Levit. 19, 15.*

(b) *Ambr. in Ps. 118. Serm. 20.*

(d) *Prov. 17, 23.*

(f) *Causa 3, quest. 7, can. 2.*

secret à leurs parties. S'ils entretiennent une intelligence, soit tacite, soit expresse, avec la partie adverse, ou avec son procureur, ils pèchent contre le droit naturel, et sont obligés par cette infidélité, à réparer tout le dommage qu'ils ont causé. Par la même raison, il est défendu à un avocat d'être conseil des deux parties. Il viole les règles de l'équité, quand il donne à l'une et à l'autre des consultations favorables, qui par conséquent se contredisent.

1. Ils ne doivent pas se charger indifféremment de toutes sortes de causes; ils ne doivent le secours de leur ministère qu'à la justice et à la vérité. Un avocat et un procureur pèchent grièvement contre la justice, et sont obligés à la restitution, lorsqu'ayant pris la défense d'une cause injuste, ils ont fait succomber le bon droit de la partie adverse, dit S. Thomas (a). Si même, dans le cours du procès, ils viennent à découvrir que la cause dont ils se sont chargés, la croyant bonne, est injuste, ils doivent en avertir leur partie, et lui conseiller de ne pas poursuivre le procès, dit le même S. docteur (b).

2. Un avocat qui possède sa cause doit la plaider avec clarté, avec sincérité, et avec sagesse, sans fraude, sans déguisement, sans invectives, et sans jeter sa partie dans des frais inutiles, par des délais sans nécessité et des écritures superflues.

3. Enfin les avocats et les procureurs doivent être désintéressés, se contenter de leur salaire: *Contenti estote stipendiis vestris* (c). Il leur est défendu de stipuler pour leur honoraire une portion de la chose contestée, d'acheter des droits litigieux, d'entrer directement ou indirectement en part d'un procès dans lequel ils doivent prêter leur ministère. Leur désintéressement doit les porter, dit S. Thomas (d), à prendre de bon cœur, et même gratuitement, la défense du pauvre, de la veuve et de l'orphelin. Nous n'entrerons pas plus avant dans les obligations de ces messieurs: nous les prions d'y

(a) 2, 2, 9, 71, a 3.

(b) *Ibid. ad 2.*

(c) *Luc 3, 14.*

(d) *Loco citato, a 1.*

faire réflexion , de s'en bien acquitter , et de soutenir avec zèle l'honneur de leur profession , qui sera toujours utile au public , lorsqu'ils l'exerceront chrétiennement.

Pour vous , mes chers frères , qui avez entendu qu'il est dangereux d'avoir des procès , je vous invite à les éviter : *Ne litis horror insonet*. C'est la prière que l'église fait pour vous : elle ne souhaite rien tant que la concorde parmi ses enfans , et l'anéantissement des procès : *Extingue flammam litium* (a). Dites à Dieu la même chose. Bannissez , ô mon Dieu ! les procès de cette paroisse ; et , s'il y a encore quelques différends , remettez-les , mes frères , entre les mains de quelques arbitres sages et prudents : adressez-vous sur-tout à vos pasteurs , à l'exemple des premiers fidèles ; quoiqu'ils vous paroissent moins habiles que les gens de justice , je ne crains pas d'avancer qu'ils sont ordinairement plus propres pour terminer vos différends : *Sæcularia igitur judicia si habueritis , contemptibiles qui sunt in ecclesiâ , illos constituite ad judicandum* (b). Ayez , de votre côté , un esprit pacifique. Si votre voisin vous attaque , répondez comme Abraham fit à Loth son neveu : Nous sommes parens , voisins , amis ; ne nous querellons pas pour les biens de ce monde : *Nec quæso sit jurgium inter me et te.... Fratres enim sumus* (c). Entrez , mes frères , dans ces dispositions : vous éviterez les maux infinis dont les procès sont accompagnés , et vous aurez plus de loisir pour travailler avec attention à la grande affaire de votre salut.

(a) *Hymn. Eccl.* (b) 1. *Cor.* 6 , 4. (c) *Gen.* 13 , 8.



XXIII.^E CONFÉRENCE.

SUR LES COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE.

De la messe de paroisse.

Erant autem perseverantes in doctrinâ apostolorum, et communicatione fractionis panis, et orationibus.

Ils persévéroient dans la doctrine des apôtres, dans la communion de la fraction du pain, et dans les prières. Actes, chap. 2.

CES paroles de S. Luc font voir que, dès le temps des apôtres, les fidèles étoient très-exacts à s'assembler pour entendre la parole de Dieu, pour recevoir le pain eucharistique; c'est-à-dire, la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, et pour faire leurs prières en commun. C'est sur ce modèle que se sont formées les assemblées que nous appelons aujourd'hui les offices de paroisse, assemblées qui étoient si recommandables dans les premiers siècles de l'église, que S. Justin et Tertullien (a), faisant l'apologie des chrétiens, ont cru que rien ne pouvoit contribuer davantage à donner une grande idée de notre sainte religion, que de représenter aux païens la fidélité avec laquelle les chrétiens avoient soin de s'assembler tous les dimanches, pour entendre la parole de Dieu de la bouche de leur pasteur, unir leurs prières aux siennes, et participer au sacrifice qu'il offroit pour toute l'assemblée. Rien ne paroissoit alors plus blâmable que le manque d'assiduité à ces saintes assemblées; et nous voyons dans S. Ignace (b), que

(a) Justin. Apol. 2, sub finem. Tertul. Apolog. c. 39.

(b) Ignat. Ep. ad Smyr.

l'un des principaux reproches que ce saint martyr faisoit aux hérétiques de son temps , est qu'ils s'abstenoient des prières publiques. Je sais , mes frères , qu'on n'a pas sujet de vous faire un semblable reproche : vous êtes trop bons catholiques , pour vous éloigner du service divin qui se fait dans les paroisses : mais y êtes-vous aussi assidus que vous devriez l'être ? Comprenez-vous bien à quoi ce devoir vous oblige ? C'est sur quoi vous pourrez vous examiner dans cette conférence.

Dem. En combien de manières peut-on célébrer la sainte messe ?

Rép. En deux manières : 1. solennellement , avec tout l'appareil des cérémonies de l'église : 2. sans solennité , sans diacre ni sous-diacre , sans chant. On appelle la première manière de célébrer grand'messe , et la seconde messe basse. On voit dans l'antiquité ces deux manières d'offrir le saint sacrifice. Nous voyons l'ordre de la messe solennelle , dit S. Justin en sa seconde apologie , et dans le livre huitième des constitutions apostoliques. L'usage des messes basses n'est pas moins ancien : on en trouve des preuves dans Tertullien , dans S. Cyprien , dans l'historien Eusèbe , dans S. Grégoire de Nazianze , dans S. Augustin (b). En un mot , cet usage est de l'antiquité la plus vénérable , et ce seroit tomber dans les erreurs de Luther , que de le blâmer.

Il faut pourtant remarquer qu'il n'est pas permis de dire des messes sans observer les cérémonies ordinaires de l'église , et que le prêtre qui offre le saint sacrifice doit communier sacramentellement dans les messes basses , comme dans les grandes ; parce que l'église ordonne que les prêtres communient toutes les fois qu'ils disent la messe , et que cela est nécessaire , au moins pour l'intégrité du sacrifice. Quant au peuple qui y assiste , il doit y communier au moins spirituellement. L'église souhaiteroit même qu'il fût toujours assez pur pour com-

(a) *Tert. de fugâ Cypr. Ep. 5 , Euseb. l. 4 , de Const. Naz. de obitu P. et S. Aug. l. 22 , de Civ. Dei.*

manier sacramentellement ; mais elle ne défend pas pour cela les messes où le seul prêtre communie , et jamais elles n'ont été défendues. Elles sont bonnes et saintes : ce ne sont point des sacrifices particuliers , mais le sacrifice de l'église , sacrifice qui honore Dieu parfaitement , qui l'appaise , qui le remercie de ses bienfaits , qui obtient ses grâces. La communion sacramentelle du peuple n'est point nécessaire pour aucune de ces fins du sacrifice.

Dem. Qu'entend-on par la messe de paroisse ?
Y a-t-il quelque chose de particulier à remarquer ?

Rép. Par la messe de paroisse , on entend celle où les fidèles d'un quartier , ou d'une paroisse , assistent les dimanches et fêtes , pour s'unir à leur pasteur , offrir avec lui des prières publiques , et entendre de sa bouche les instructions qui leur sont nécessaires. Cette messe se dit dans les églises destinées aux prières publiques , à l'instruction du peuple , et à l'administration des sacrements qu'on appelle églises paroissiales ou baptismales , dont l'établissement est d'institution apostolique , comme nous l'apprenons de l'histoire ecclésiastique , qui rapporte que S. Marc l'évangéliste , disciple de S. Pierre , et premier évêque d'Alexandrie , divisa cette grande ville en quartiers ou paroisses , ordonnant que ceux de chaque quartier s'assembleroient dans le lieu ou l'église marquée , sous le prêtre qui en seroit chargé , pour y recevoir les instructions de la parole de Dieu , et y rompre le pain sacré de la communion (a).

La messe de paroisse doit se dire à une heure réglée. Un curé ne doit point avancer ou retarder l'heure de la messe de paroisse et des autres offices publics , mais suivre l'usage des lieux et les ordonnances de l'évêque. Ce qu'il y a de particulier à cette messe , c'est qu'outre l'action du sacrifice , on y fait la procession , la bénédiction et l'aspersion de l'eau , le prône , l'offrande et le pain béni.

On fait , avant la messe , la procession dans l'église , ou autour de l'église , le dimanches et fêtes ,

(a) *Euseb. Hist. l. 2 , c. 16.*

pour

pour honorer les mystères de la résurrection de Jésus-Christ, dont on renouvelle la mémoire tous les dimanches : on la fait aussi pour prier Dieu de donner sa bénédiction sur la paroisse et sur les fruits de la terre.

On bénit l'eau avec le sel : usage qui est de tradition apostolique, comme remarque Baronius, sur l'année 131 de Jésus-Christ ; et l'on en fait l'aspersion sur le peuple ; avant que de commencer la messe, afin de le porter à se purifier de ses péchés, et à demander à Dieu la grâce d'assister dignement au saint sacrifice.

Après l'évangile, on fait le prône à la nef de l'église. Ce prône comprend les prières prescrites dans chaque rituel, de même que les annonces des fêtes, des mariages, des jeûnes, abstinences et autres ordonnances de l'église, et une instruction que le pasteur fait à son peuple sur l'évangile, ou sur quelqu'autre point de la religion, dont il convient que les fidèles soient instruits.

Le prêtre reçoit ensuite les offrandes du peuple. Anciennement le peuple offroit le pain, le vin et l'eau qui devoient servir au sacrifice ; il offre présentement un pain que le prêtre bénit, et qui est ensuite distribué à l'assemblée en signe de communion. On offre aussi des cierges ou de l'argent pour la subsistance des pasteurs, et quelquefois pour l'entretien de l'église, ou pour le soulagement des pauvres : ce qui est conforme à la pratique même des apôtres, qui ordonnoient des quêtes pour les pauvres. *De collectis autem, quæ fiunt in sanctos, sicut ordinavi Ecclesiis Galatiæ, ita et vos facite*, dit S. Paul aux Corinthiens (a) : quant aux aumônes qu'on recueille pour les saints (c'est ainsi qu'il appelle les pauvres), faites la même chose que j'ai ordonnée aux églises de Galatie. Que chacun mette à part chez soi, le premier jour de la semaine, c'est-à-dire, le dimanche, ce qu'il voudra donner : *Per unam sabbati, unusquisque ves-*

(a) 1. Cor. 16, 2.

trium apud se seponat , recondens quod ei bene placuerit.

Voilà ce qu'il y a de particulier dans la messe de paroisse ; et , comme toutes ces choses sont d'un ancien usage , il faut être fidelles à les pratiquer avec cet esprit de foi et de charité qui régnoit parmi les premiers chrétiens.

Dem. Les curés sont-ils obligés de dire la messe les dimanches et les fêtes de précepte , et de l'appliquer pour leurs paroissiens ?

Rép. Il est certain que les curés sont obligés de dire la messe pour leurs paroissiens , les dimanches et fêtes de précepte , puisque les paroissiens sont tenus de l'entendre ces jours-là. Ceux qui ont charge d'ames , sont obligés par le droit divin , dit le concile de Trente (a) , de connoître leurs ouailles , et d'offrir le saint sacrifice pour elles. C'est pourquoi il ordonne à l'évêque de prendre soin que les prêtres qui ont la charge des ames , célèbrent la messe aussi souvent que le demande le devoir de leur charge. *Si autem curam habuerint animarum , tam frequenter , ut suo muneri satisfaciunt , missas celebrent (b).*

Il ne suffit pas à un curé de dire la messe les dimanches et les fêtes de précepte , pour ses paroissiens , il doit encore l'appliquer pour eux , sans pouvoir tirer aucune rétribution de l'application qu'il en fait. Ce qu'on peut prouver par S. Thomas qui , examinant si un prêtre peut recevoir quelque rétribution pour la célébration de la messe , dit qu'il le peut , pourvu néanmoins qu'il ne soit pas obligé d'ailleurs à célébrer : *Si tamen non habet alios sumptus , et non tenetur ex officio missam cantare , potest accipere denarios , sicut conducti sacerdotes faciant non quasi pretium missæ , sed quasi sustentamentum vitæ (c).* Or , un curé est tenu , selon les termes du concile de Trente , d'offrir le saint sacrifice pour les fidelles qui lui sont commis. Il ne peut donc , suivant le priu-

(a) Sess. 23. de refor. cap. 1. (b) Ibid. Cap. 14.

(c) S. Th. in 4 , dist. 15 , q. 3 , a 2. quest. anc. ad. 4.

oïpe de S. Thomas , l'appliquer pour d'autres , les jours qu'il est obligé de célébrer pour eux. Ce qui confirme ce sentiment , c'est la déclaration de la sacrée congrégation des cardinaux , interprètes du concile de Trente , rapportée par plusieurs auteurs , en particulier par Barbosa et Gavantus (a) , laquelle a décidé expressément que les curés ne pouvoient recevoir de rétribution manuelle pour l'application des messes , les jours auxquels ils sont obligés par leur bénéfice de la dire : *Sacra congregatio , die 1 septembris 1629 , respondit : quibus diebus parochi tenentur missam celebrare , non posse manualement eleemosynam recipere.*

Dem. Les fidèles sont-ils obligés d'assister à la messe de paroisse les jours de dimanches et de fêtes ?

Rép. Il n'y a rien de mieux établi dans toute l'antiquité , que l'obligation qu'ont les fidèles d'assister aux assemblées de leurs paroisses : nous pouvons dire qu'elle est de tradition apostolique ; car les premiers chrétiens s'assembloient déjà le premier jour de la semaine , qui est le dimanche , pour célébrer l'eucharistie , et faire les autres exercices de piété , comme nous l'apprenons de l'écriture (b). On peut voir dans S. Justin , dans Tertullien , que nous avons cités ci-devant , et dans les autres anciens auteurs ecclésiastiques , la fidélité avec laquelle ils s'acquittoient de ce devoir : il n'y a rien que les conciles aient plus recommandé aux fidèles ; et , en dernier lieu , le concile de Trente (c) ordonne que les ordinaires des lieux avertissent le peuple de venir fréquemment à leurs paroisses , au moins les dimanches et les grandes fêtes : *Moneant eundem populum , ut frequenter ad suas Parochias , saltem diebus dominicis et majoribus festis , accedant.* Il dit encore que l'évêque doit avoir un grand soin d'avertir le peuple que chacun est obligé d'assister à sa paroisse , pour entendre la parole de

(a) Barbosa in cap. 1 , Sess. 25 , C. Triden. Gavantus in rubricis missal. p. 3 , tit. 12 , n. 5.

(b) Act. 20 , 7.

(c) Sess. 22 , Dec. de observ. et evi-
dand. in celeb. missæ.

Dieu, quand il le peut commodément : *Moneat episcopus populum diligenter teneri unusquemque parochiæ suæ interesse, ubi commodè id fieri potest, ad audiendum verbum Dei*. Remarquez bien ce mot, *teneri* : ce n'est point ici un conseil, mais un devoir et une obligation de conscience.

Cependant, pour ne pas tomber dans aucun excès sur cette matière, il faut observer deux choses : 1. qu'il n'est pas permis de prêcher contre l'obligation où sont les fidèles d'assister à la messe de paroisses les dimanches et fêtes : c'est ce que le pape Sixte IV. défendit aux religieux, par sa bulle de l'an 1478, sous peine d'excommunication. 2. Que les fidèles qui, sans avoir intention de mépriser leurs pasteurs, entendant la messe les jours de dimanches et de fêtes, dans les églises des religieux mendiants, satisfont au précepte que l'église fait d'entendre la messe ces jours-là. C'est ce qu'a déclaré expressément le saint pape Pie V, par sa bulle du 16 mai 1567. Pour nous conformer aux décisions de ce pape, nous vous exhortons, mes frères, autant qu'il nous est possible, d'assister assiduellement à la messe de paroisse, mais c'est sans condamner ceux qui l'entendent ailleurs, pourvu qu'ils ne s'absentent pas de leur paroisse par un mépris formel de l'église et de leurs pasteurs. Nous vous avertissons en même temps, en nous servant des termes du concile de Trente, que vous êtes obligés de fréquenter votre paroisse au moins les dimanches et les principales fêtes, lorsque vous le pouvez commodément ; et que vous ne serez point justifiés devant Dieu, si vous n'avez eu que de mauvaises excuses et de frivoles prétextes pour vous en dispenser.

Dem. Comment faut-il entendre la messe de paroisse ?

Rép. Chacun doit, autant qu'il le peut, l'entendre dans sa paroisse ; c'est ainsi que l'ordonne le concile de Nantes, rapporté dans le corps des décrétales (a). La raison en est qu'un paroissien doit s'attacher à son pasteur. D'ailleurs, on publie

(a) *In cap. Ut dominicis 2, de parochiis, lib. 3, tit. 29.*

souvent dans une paroisse des ordonnances qu'on ne publie pas dans une autre (sur-tout quand elles sont de différens diocèses), dont il est à propos et quelquefois même nécessaire que les paroissiens soient informés.

Il faut l'entendre entièrement. Il y a des personnes qui , sous prétexte que les offices de paroisse sont un peu longs , ne font pas difficulté de manquer à quelques-uns : ce n'est pas là faire le devoir d'un bon paroissien. C'est une faute encore plus grande de sortir de l'église pendant le prône , ou après le prône , sans entendre le reste de la messe ; l'église condamne une pareille conduite , et ordonne que tous les paroissiens qui ne sont pas incommodés , entendent la messe de paroisse toute entière. *Monemus* , dit le concile de Ravenne , assemblé en 1311 , sous le pontificat de Clément V (a) , *omnes et singulos parochianos, cujuscumque parochialis, quod saltem in diebus dominicis audiant missam integram in sua parochiali ecclesia ; et quicumque contra fecerit , tertio admonitus excommunicationis sententiâ percellatur*. Celui de Sens , de l'an 1528 , dit encore la même chose.

Dem. Est-ce assez d'être assidu à sa paroisse , pour la messe , l'instruction , l'office divin , et les autres exercices de piété ?

Rép. Non , il faut encore y assister dans un esprit de charité , de modestie , d'humilité , et de dévotion.

1. Il faut venir aux assemblées de paroisse avec un esprit de charité , d'union et de paix. Les Corinthiens étoient assurément très-exacts à s'assembler dans leurs églises , comme il paroît par la première lettre que S. Paul leur écrit : mais parce qu'ils ne le faisoient pas avec assez de charité , et qu'il y avoit parmi eux des partialités et des divisions , l'apôtre les en reprend fortement : *Convenientibus vobis in ecclesiam , audio scissuras esse inter vos* (b). Il nous apprend que , pour venir dans nos églises en bons paroissiens , il faut y venir dans un esprit de paix et de charité. Si donc , venant aux of-

(a) Conc. Raven. rubr. 9.

(b) Cor. 11 , 18.

fices de paroisse, vous vous souvenez que vous avez quelque différend avec vos frères, allez, suivant le commandement de Jésus-Christ (a), vous réconcilier avec eux, avant que de vous présenter devant lui pour faire votre offrande, sinon vos prières seront rejetées.

2. Il faut s'y comporter avec modestie. Que ceux et celles qui ne viennent aux assemblées de paroisse que pour voir et être vus, *propter mutuum videre et videri*, comme parle Tertullien (b), se souviennent que Dieu les voit aussi, et qu'il punira un jour leurs désirs déréglés et leur curiosité criminelle. Que les femmes qui y viennent avec des parures qui ne respirent que la vanité et l'immodestie, sachent que, si Dieu a puni avec sévérité les filles de Sion, comme nous l'apprenons du prophète Isaïe (c), pour s'être seulement servies de ces sortes de parures, il châtiara bien plus rigoureusement les femmes chrétiennes, qui font triompher le luxe jusqu'aux pieds des autels. Enfin, que tous ceux qui ne se conduisent pas dans ces saintes assemblées avec tout le respect et le recueillement qu'ils doivent, apprennent de S. Paul que ces assemblées, toutes saintes qu'elles sont, leur nuiront plutôt qu'elles ne leur profiteront, s'ils ne se corrigent de leurs irrévérences : *Non in melius, sed in deterius convenitis* (d).

3. Il faut y assister avec humilité. Nous y paroissions tous en criminels : puisque nous sommes tous pécheurs ; nous sommes donc obligés d'y être avec un cœur contrit et humilié. Je prie les femmes de se souvenir de l'exemple de sainte Hélène, mère de Constantin-le-Grand ; elle étoit si humble et si modeste dans les églises, dit Eusèbe (e), qu'on ne pouvoit la distinguer du reste du peuple que par sa piété. Que les hommes jettent les yeux sur la conduite si édifiante du grand Théodose : après avoir fait son offrande à l'autel, il crut qu'en qua-

(a) Matth. 5, 24.

(b) Tert. de cultu mulier. l. 2.

(c) Isa. 3.

(d) 1, Cor. 11, 17.

(e) Euseb. in vitâ Const. l. 4, c. 6.

lité d'empereur , il pouvoit rester dans le sanctuaire , et dans une place qui le séparoit du peuple ; mais S. Ambroise lui fit dire par un de ses diacres (a) : Il n'y a que les prêtres qui puissent entrer dans l'enceinte de l'autel , les autres doivent s'en éloigner : retirez-vous donc , et demeurez avec le peuple ; la pourpre qui vous distingue du reste des hommes , ne vous met pas au rang des prêtres. Théodose , dit l'auteur célèbre qui rapporte cette histoire , ayant reçu cette remontrance , fit réponse à S. Ambroise , qu'il le remercioit de son instruction : *Habeo, inquit, pro hac medicinâ gratiam.* Quand Théodose fut de retour à Constantinople , il y observa , continue cet historien , la règle qu'il avoit apprise de S. Ambroise : car étant entré dans l'église un jour de fête , il se retira après avoir présenté son offrande à l'autel. L'évêque Mectaire lui ayant demandé pourquoi il ne demeurait pas dans l'enceinte de l'autel , il répondit en soupirant : J'ai eu beaucoup de peine d'apprendre la différence qui se trouve entre un évêque et un empereur , et de trouver un homme qui m'enseignât la vérité : je ne connois qu'Ambroise qui mérite le titre d'évêque.

Que les laïques apprennent de-là à ne pas approcher si près de l'autel ; et si l'on a pour eux quelque déférence , à n'en pas abuser.

Enfin , il faut que tous ceux qui assistent à la messe de paroisse , le fassent avec beaucoup d'attention et de piété , s'unissant au prêtre , et priant avec lui pour toutes les nécessités de l'église.

Dem. Quels avantages y a-t-il d'assister aux offices de paroisse ?

Rép. 1. Les prières y sont plus efficaces ; on s'unit à son pasteur , et avec ses frères en Jésus-Christ. Il est certain que la prière qui se fait en commun , a une force toute autre que celle qui se fait en particulier. C'est comme une sainte conspiration , et une agréable violence que nous faisons à Dieu , et qui lui arrache des mains , avec encore plus de joie de sa part que de la nôtre , ce qu'il

(a) Théodoret , l. 5 , *Hist. Ec. c.* 18.

auroit peut-être refusé , si nous l'eussions prié seuls. *Coimus in cætum et congregationem* , dit Tertallien (a) , *ut ad Deum quasi manufactâ , precationibus ambiamus orantes : hæc vis Deo grata est*. Ce fut , dit S. Chrysostome , par les prières communes de l'église , que le prince des apôtres , le grand S. Pierre , fut délivré de la prison. Dieu écoute plus volontiers les prières que l'on fait en commun. L'union et la concorde de tant de personnes , le lien de charité et les prières des prêtres , ont une grande vertu devant Dieu. Or , tout cela se trouve dans la prière commune. *Hic enim majus aliquid , puta unanimitas , et sacerdotum orationes* (b).

2. Les instructions y sont plus utiles. C'est le pasteur qui pâit ses brebis , et qui connoît les pâturages dont elles ont besoin. C'est un père qui distribue à ses enfans le pain de la parole de Dieu , à chacun selon sa portée. Ayant une mission spéciale pour cela , on ne doit pas douter qu'il ne le fasse avec plus de fruit que tout autre. C'est ce qui engageoit S. Jean Chrysostome à exhorter les grands seigneurs et les personnes riches de son temps , qui avoient des maisons à la campagne , à fonder des paroisses , et c'est ce qui lui faisoit dire qu'il croyoit que les instructions qu'ils entendraient de la bouche du prêtre qui y présideroit , pourroient être plus utiles pour leur sanctification , que celles qu'il leur faisoit lui-même à la ville (c).

3. Les avertissemens y sont plus fréquens. On y explique les mystères de la religion , les vérités et les prières que tout chrétien doit savoir. C'est là qu'on annonce les jeûnes , les vigiles , les fêtes ; qu'on publie les mariages , les monitoires , les indulgences , et les ordonnances que les évêques font pour le bien de leurs diocèses. C'est là qu'on administre les sacremens , et que nous avons été régénérés dans les eaux du baptême. Peut-on envisager tous ces avantages sans aimer sa paroisse , sans

(a) Tertul. Apolog. c. 39. (b) Chris. Hom. 79 , ad prov. Antioc. (c) Ejusd. H. 18 , in act. Apost.

s'attacher à son pasteur , et le chérir comme celui qui doit être notre médiateur auprès de Dieu , qui doit nous apprendre à le servir et à vivre en bons chrétiens ?

In ecclesiis benedicam te , Domine (a). Voici donc le fruit que vous devez tirer de cette conférence , et la résolution que vous devez prendre ; c'est d'être assidus à tous les offices de paroisse , et de n'en manquer aucun par votre faute. Trouvez-vous de bonne heure pour louer et bénir le Seigneur avec ses plus fidèles serviteurs : *li ecclesiis benedicam te , Domine.* Ayez pour les églises paroissiales plus d'estime que vous n'en avez eu jusqu'à présent , et contribuez de bon cœur à leur entretien. Toutes les autres églises sont ordinairement en bon état , il n'y a bien souvent que celles des paroisses qui soient abandonnées. *Domus ista deserta.* Soyez vivement touchés de voir qu'une maison si sainte , où Dieu vous fait tant de grâces , soit ainsi négligée. Renouvelez votre zèle et votre attachement pour votre paroisse. Venez honorer le Seigneur avec tant de ferveur et de piété , dans l'assemblée des fidèles , que vous méritiez d'entrer un jour dans l'assemblée des élus pour le glorifier à jamais dans le ciel.

(a) Ps. 25 , 12.

Sur la confession et la communion pascale , voyez le prône pour le IV. dimanche de carême , tome I.

Sur la sanctification des fêtes , voyez le prône pour le XVI. dim. d'après la pentecôte , tome II.

XXIV.^E CONFÉRENCE.

*Sur l'abstinence et les jeûnes que l'église
ordonne.*

Si ecclesiam non audierit , sit tibi sicut ethnicus
et publicanus.

*Si quelqu'un n'écoute pas l'église , qu'il soit à
votre égard comme un païen et un publicain. En
S. Matth. chap. 18.*

ÉCOUTER l'église et lui obéir , c'est le grand caractère des vrais chrétiens , qui doivent se regarder comme des enfans d'obéissance , ainsi que parle S. Pierre : *Quasi filii obedientiae* (a). En vain nous flatterions-nous de faire la volonté de notre Père qui est au ciel , si nous n'obéissons pas à l'église qu'il nous a donnée pour mère sur la terre , et par l'organe de laquelle il nous parle. Dieu s'est réservé à la vérité le soin de régler lui-même notre intérieur , parce que lui seul le connoît : *Scrutans corda et renes Deus* (b). Mais pour notre extérieur , il le gouverne par l'autorité d'une puissance visible à qui il nous a soumis ; et cette puissance visible qui nous gouverne en son nom , c'est la sainte église , dont les commandemens sont pour régler nos actions au-dehors , et nous marquer le culte extérieur que nous devons à Dieu.

Il est donc très-inutile de dire , comme font les hérétiques , que Dieu n'ayant pas ordonné les abstinences et les jeûnes qu'on observe dans l'église , nous ne sommes pas obligés de les garder. Il suffit que l'église le commande ; c'est Dieu qui nous parle

(a) 1 , *Petr.* 1 , 14. (b) *Ps.* 7 , 10.

XXIV. CONF. SUR LES COMMANDEM. 299
par sa bouche , et qui nous ordonne de l'écouter.
Elle nous dit :

*Quatre-temps , vigiles jeûneras , et le carême
entièrement.*

*Vendredi chair ne mangeras , ni le samedi mé-
mement.*

Voilà des commandemens qu'elle nous fait : il faut nous y soumettre , puisque Jésus-Christ met au rang des païens et des publicains ceux qui refusent de lui obéir : *Si ecclesiam non audierit , sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* C'est lui qui commande tout ce que l'église nous commande ; c'est de lui qu'elle a reçu le pouvoir qu'elle a de nous commander. Jésus-Christ le lui a donné par la puissance des clefs du royaume des cieux qu'il lui a confiées : ainsi c'est désobéir à Jésus-Christ même que de désobéir à l'église. C'est ce que nous verrons plus en particulier dans la conférence que nous allons faire sur les abstinences et les jeûnes que l'église nous commande. Nous répondrons d'abord aux objections des hérétiques , et nous expliquerons ensuite comme il faut observer les jeûnes et les abstinences qui nous sont commandés.

Dem. N'y a-t-il pas certains jours auxquels l'église nous ordonne de nous abstenir de viande ? Cette ordonnance n'est-elle pas contraire à l'écriture sainte ?

Rép. L'église nous ordonne l'abstinence de la chair chaque semaine , pour nous engager à vivre toujours dans la pénitence. Elle a choisi le vendredi et le samedi : le vendredi en mémoire de la mort de Jésus-Christ ; et le samedi , en mémoire de sa sépulture , et pour nous préparer à bien célébrer le saint jour du dimanche. Elle ordonne encore cette abstinence en d'autres jours , comme aux rogations et aux veilles de quelques fêtes , afin d'obtenir de Dieu plus facilement ce qu'elle lui demande , en joignant l'abstinence à la prière. Ces jours d'abstinences sont d'un usage très-ancien dans l'église , et l'on ne peut pas dire qu'il y ait

rien , dans cette pratique , de contraire à l'écriture sainte (a) , où l'abstinence est recommandée en plusieurs endroits. Dieu lui-même , pour nous représenter la distinction des juifs et des gentils , voulut que Moïse distinguât les animaux purs et impurs , et qu'il défendît de manger des impurs , et les apôtres , craignant de trop éloigner les juifs de la foi , défendoient aux premiers chrétiens de manger des viandes étouffées , et du sang des animaux (b). D'où il s'ensuit que l'église peut légitimement défendre l'usage de la viande par un principe de piété , comme étant moins propre pour humilier le corps : S. Paul loue cette conduite , quand il dit , écrivant aux Romains (c) , que c'est une bonne chose de s'abstenir de la chair , et de boire du vin.

Mais Jésus-Christ a dit que ce qui entre dans le corps ne souille pas l'homme. Par ces paroles , il fait voir aux juifs en quoi consiste la vraie souillure de l'homme. Manger du porc , toucher un reptile impur , approcher d'un corps mort , ce n'est pas , leur dit-il , ce qui souille l'homme , comme vous le croyez ; mais ce sont les mauvais désirs , les mauvaises pensées et les mauvaises actions. Or , ces paroles ne sont point opposées à la défense que l'église fait de manger de la viande : car lorsqu'un homme en mange contre cette défense , ce n'est pas ce qu'il mangé qui le souille , c'est l'intention et l'esprit avec lequel il le mange ; c'est-à-dire , un esprit de désobéissance à l'autorité de l'église à laquelle Dieu l'a soumis. C'est pourquoi , quand un homme mange de la viande dans le temps où elle est défendue , et qu'il en mange sans cet esprit de désobéissance , en ayant reçu la permission à cause de quelque infirmité ou maladie , alors il n'en est pas souillé. C'est ainsi qu'il faut entendre ces paroles : *Non quod intrat in eo coinquinat hominem* (d).

Dem. S. Paul dit que tout ce que Dieu a créé

(a) Lev. 1. 9 , 10. Num. 6 , 3. Jerem. 35 , 6. Ezech. 44 , 21.

(b) Act. 15 , 20.

(c) Rom. 14 , 21.

(d) Mat. 23 , 11.

est bon (a), et qu'on ne doit rien rejeter de ce qui se mange avec action de grâces ?

Rép. L'apôtre condamne dans ce passage les marcionites et les autres hérétiques qui devoient s'élever un jour contre l'église, mais qui n'existent plus aujourd'hui ; qui enseignoit que les viandes, pouvant porter à l'intempérance, venoient du diable. Ils soutenoient que ce n'étoit point Dieu qui les avoit créées ; et dans cette vue, ils s'en abste-noient. Mais l'église n'observe pas l'abstinence par de semblables vues ; au contraire, elle le fait par des vues saintes et par un véritable esprit de pé-nitence. Elle confesse avec l'apôtre que tout ce que Dieu a créé est bon et n'est pas défendu ; mais elle reconnoît avec lui qu'on peut, par des motifs d'une religion bien réglée, ou même par un prin-cipe de santé ou de bienséance, s'en abstenir quel-quefois (b). S. Paul lui-même nous apprend qu'il châtie son corps et le réduit en servitude par un es-pirit de pénitence (c). Il déclare que, s'il savoit scandaliser son frère, en mangeant certaine viande, il aimerait mieux s'en abstenir toute sa vie.

Dem. L'apôtre dit encore (d) : *Mangez de tout ce qui se vend à la boucherie, sans vous enquê-rir d'où il vient par un scrupule de conscience* : cela n'est-il pas contraire aux abstinences pratiquées dans l'église ?

Rép. Non ; S. Paul en cet endroit parle aux Co-rinthiens, des viandes immolées aux idoles. Parmi les Corinthiens, les uns mangeoient de ces viandes-là sans scrupule ; d'autres non-seulement n'osoient en manger, mais ils n'osoient même acheter des viandes à la boucherie, de peur qu'il ne s'en trou-vât quelqu'une qui eût été immolée aux idoles. S. Paul, pour remédier au scrupule de ces nouveaux chrétiens, dit que leur conscience ne les obligeoit pas à s'informer de rien : *Nihil interrogantes propter conscientiam*. C'est à-dire, qu'ils n'étoient pas obligés à demander si la viande qu'on leur ven-

(a) 1, Tom. 4, 4.

(b) Cór. 9, 27.

(c) 1, Cor. 8, 13.

(d) Cor. 10, 25.

doit , ou qu'on leur présentoit dans les repas , avoit été offerte aux idoles , ou non ; mais , si on les avertit qu'elle a été employée à cet usage , il faut alors , ajoute l'apôtre , s'en abstenir , pour ne pas blesser la conscience des foibles. Or , ce n'est pas ce dont il s'agit dans les abstinences que l'église pratique. C'est une action sainte , une œuvre de pénitence , dont personne ne peut se scandaliser. Jésus-Christ même autorise cette pratique par les louanges qu'il donne à S. Jean (a) , qui , pour se mortifier , ne mangeoit que des sauterelles et du miel sauvage.

Dem. Outre les abstinences , n'y a-t-il pas encore des jeûnes que l'église ordonne pendant l'année ?

Rép. Oui , l'église ordonne de jeûner le carême , les quatre-temps , et quelques veilles de grandes fêtes.

Le jeûne du carême est celui de quarante jours avant pâque , pendant lesquels nous jeûnons pour nous préparer à célébrer dignement cette grande fête , pour imiter le jeûne de Jésus-Christ , qui jeûna quarante jours dans le désert après son baptême. Ce jeûne est de tradition apostolique , observé de tout temps dans toutes les églises du monde , comme on le voit dans les sermons des saints pères. Non en avons parlé ailleurs (b).

Le jeûne des quatre-temps est le jeûne que l'église prescrit de trois en trois mois , le mercredi , le vendredi et la samedi d'une même semaine. Ces jeûnes sont institués pour consacrer chaque saison de l'année par la pénitence de quelques jours , pour demander à Dieu la conservation des fruits de la terre , et le remercier de ceux qu'il a déjà donnés , et pour obtenir de Dieu de bons prêtres ; car c'est alors qu'on fait les ordinations. Ces jeûnes sont très-anciens ; l'usage en étoit reçu dans l'église de Rome avant le cinquième siècle , et S. Léon , qui vivoit en ce temps-là , dit (c) , que ces jeûnes sont de tradition apostolique. Les jeûnes des vigiles sont

(a) *Matth.* 3 , 4. (b) Voyez le prône pour le premier dimanche de carême , tome I.

(c) *Serm.* 9 , de jejun. decimi mensis.

des jeûnes commandés la veille des fêtes les plus solennelles , afin que les fidèles se préparent par la pénitence à célébrer dignement ces solennités. On les appelle vigiles ou veilles , parce qu'autrefois on en passoit une partie de la nuit en prières dans les églises. L'église a retranché ces assemblées de nuit , à cause des fréquens abus qu'elles occasionnoient : elle n'a conservé cet usage que pour la veille de Noël. Ces jours de pénitence sont si anciens et si vénérables parmi les chrétiens , que dans les altérations qu'a faites la prétendue réforme , trois choses sont demeurées dans l'église anglicane , les cérémonies sacrées , les fêtes des saints , l'abstinence de la viande au vendredi , au samedi , aux vigiles , aux quatre-temps , et dans tout le carême. Il y a seulement sujet de s'étonner , ainsi que remarque M. Bossuet , évêque de Meaux (a) , que ce soit le parlement et le roi qui ordonnent ces fêtes et ces abstinences ; que ce soit le roi qui déclare les jours maigres , et qui dispense de ces observances ; et enfin qu'en matière de religion , on ait mieux aimé avoir des commandemens du roi , que des commandemens de l'église.

Dem. Que faut-il faire pour observer les jeûnes que l'église nous ordonne ?

Rép. Il faut , 1. s'abstenir de certaines viandes de la chair des animaux qui vivent sur la terre et des animaux qui vivent dans l'air : et outre cela , en carême des œufs et du laitage , suivant la coutume des diocèses où l'on se trouve. On s'abstient de ces viandes , non que nous les croyons mauvaises , puisque nous ne faisons aucune difficulté d'en user dans un autre temps ; mais par mortification , comme nous l'avons dit , parce qu'elles sont plus nourrissantes que les autres.

2. Ne faire qu'un repas par jour. L'heure du repas étoit anciennement sur le soir , les jours de jeûne , et du carême , et sur les trois heures après midi , les autres jours de jeûne. Aujourd'hui l'église

(a) *Hist. des Variat. liv. 7 , n. 92.*

permet de faire le repas du jeûne vers l'heure de midi , et ensuite une légère collation le soir , pourvu que cette collation ne soit point un repas , qu'on ne mange que très-pen , et seulement ce qui est nécessaire pour se soutenir jusqu'au lendemain : et enfin pourvu qu'on ne mange , ni viande , ni poisson , ni œuf , ni beurre , ni lait.

3. Il faut avoir en vue de mortifier notre corps , et de satisfaire à la justice de Dieu pour nos péchés , joindre pour cet effet au jeûne la prière , l'aumône et les autres bonnes œuvres : *Bona est oratio cum jejunió et eleemosyná* ; dit l'ange à Tobie (a) : en un mot , joindre le jeûne spirituel au corporel , ainsi que l'église nous y invite , en nous avertissant de nous abstenir du péché , *sanctificate jejunium* (b).

Dem. Qui sont ceux qui sont obligés à garder les abstinences et les jeûnes que l'église ordonne ; et qui sont ceux qui en sont dispensés ?

Rép. La loi de l'abstinence et du jeûne étant générale (c) , tous les fidèles , selon le droit commun , y sont soumis , et doivent l'observer , s'ils n'ont une cause juste et légitime , et une permission de l'église qui les en dispense. Nous disons donc , 1. que les enfans , qui ne sont pas obligés au jeûne , doivent manger maigre quand l'église l'ordonne : et les parens font mal lorsque , sans nécessité , ils leur donnent à manger gras les jours défendus.

2. Ceux qui sont affligés de maladies dangereuses ou habituelles , reconnues telles par les médecins , sont dispensés et du maigre et du jeûne.

3. Les jeunes gens , jusqu'à l'âge de vingt-un ans , qui , comme parle S. Thomas , répond à la fin du troisième septenaire *usque ad finem tertii, septenarii* , sont dispensés du jeûne , parce qu'ils ont besoin de manger plus souvent que les autres , pour parvenir à leur entier accroissement ; mais ils sont obligés à l'abstinence , comme nous

(a) Tob. 12 , 8.

(b) Joël , 1 , 14.

(c) Conc. Tolet. 8 , can. 9.

l'avons dit ci-devant ; et saint Thomas , en les exceptant du jeûne , veut qu'on les exhorte à s'y exercer peu-à-peu pour s'y accoutumer (a).

4. Pour les vieillards il n'y a rien de déterminé sur l'âge où ils sont dispensés du jeûne ; cela dépend de leur constitution et tempérament : *Sed pro quâ infirmitate , vel quantâ debilitate excusentur*, dit S. Antonin (b), *arbitrio boni viri statuitur*.

5. Les femmes enceintes sont dispensées du jeûne , pour les raisons que tout le monde sait assez , et les nourrices même , quand elles nourrissent actuellement leur enfant de leur propre lait , mais non après que leur enfant est sevré , et quand elles se portent bien.

6. Les pauvres sont obligés au jeûne lorsqu'ils ont de quoi faire un repas entier et suffisant ; autrement ils n'y sont pas tenus (c).

7. Les ouvriers , les artisans et les laboureurs qui ont des métiers pénibles et incompatibles avec le jeûne , sont aussi dispensés , suivant le même saint docteur (d), qui excuse aussi les voyageurs qui sont dans la nécessité de faire voyage ; ce qu'il faut entendre de ceux qui vont à pied et un peu loin : car le pape Alexandre VII a condamné par son décret du 18 mai 1666 , cette proposition : *Excusatur absolutè à præcepto jejuniî , omnes illi qui iter agunt equitando utcumque iter agant , etiamsi iter necessarium non sit , et etiamsi iter unius die conficiant*.

8. Quant à ceux qui ont permission de manger gras , si l'on demande quand ils sont dispensés du jeûne , on peut répondre que , s'ils sont vraiment affligés de maladies attestées par les médecins , et tellement infirmes , qu'ils aient besoin d'alimens plus capables de les soutenir , que n'est ordinairement le maigre , ils sont dispensés du jeûne ; mais si ces personnes , qui se portent bien d'ailleurs , ont seulement une antipathie pour le maigre , qu'ils ne

(a) 2 , 2. q. 147 , ad 2.

(b) P. 2 , cap. 11.

(c) S. Th. loco cit. ad 3.

(d) Ibid. ad 3.

peuvent soutenir sans une notable incommodité ; il paroît qu'ayant permission de faire gras le matin , ils doivent se contenter de faire une légère collation le soir. S. Charles leur défend aussi de se régaler et de manger gras en compagnie (a).

Enfin , dans le doute si l'on est obligé au jeûne ou à l'abstinence , il faut , dit S. Antonin , recourir au supérieur. *Si dubium utrum sit causa necessaria , pétenda est ab episcopo loci , si commodè haberi potest , dispensatio : vel à proprio Sacerdote , si tamen adiri non post episcopus : non tamen quærat cæcum pro concilio in hujusmodi (b).*

Dem. Un laboureur ou un ouvrier dont le travail est très-rude , et obligé de travailler tous les jours pour vivre et pour faire subsister sa famille , est-il obligé de jeûner quand il arrive des fêtes les jours de jeûne , ou un temps si mauvais qu'il ne peut travailler ?

Rép. Sylvius , célèbre commentateur de S. Thomas , se propose cette difficulté en ces termes (c) : *Difficultas est , utrum agricolæ , et similes opera laboriosa facientes , debeant servare jejunium eo die quo laboriosa opera intermittunt , veluti quando est festum.* A quoi il répond qu'il y a des docteurs qui les excusent absolument du jeûne , à cause de la fatigue qu'ils ont supportée les jours précédens. Il n'approuve pas néanmoins tout-à-fait ce sentiment , et dit que , communément parlant , ces sortes de personnes ne sont pas excusées du jeûne , parce que ceux qui ont travaillé les jours précédens n'ont pas jeûné , et au contraire ont fait plusieurs repas par jour capables de réparer leurs forces : *Sed respondeo , communiter eos non esse excusandos.* Ce savant théologien a eu raison de dire *communiter* , c'est-à-dire , ordinairement parlant : car , 1. il peut se faire que le travail précédent ait si notablement atténué un homme , que le jeûne qu'il feroit en ce cas , le mettroit hors

(a) Conc. Mediol. Decr. 20 , p. 1. (b) Loco citato.

(c) In 2 , 2. q. 147 , a 4.

d'état de continuer son travail le jour suivant. 2. Il est à considérer que ces sortes de gens sont presque toujours très-mal nourris, et qu'il y en a certainement un grand nombre, qui, par cette raison, ne sont pas obligés au jeûne, lors même qu'ils ne travaillent pas, ou que leur travail n'est pas notablement pénible, puisque leur manière de vivre est une espèce de jeûne continuel. On ne peut donc rien définir là-dessus en général; et il faut conclure, avec le même théologien, qu'il en faut laisser la décision à un prudent confesseur.

Dem. Rompt-on le jeûne, quand on boit hors du repas, ou qu'on prend du thé, du café, du chocolat, etc.

Rép. Il y a des auteurs (a) qui ont cru qu'on rompoit le jeûne, quand on ne boiroit qu'un seul verre d'eau hors le repas; mais S. Thomas n'est pas de ce sentiment (b); et dit que ce n'est pas l'intention de l'église de défendre de boire hors le temps du repas, les jours de jeûne, parce qu'encore que ce que l'on boit soit en quelque manière nourrissant, il tend néanmoins principalement et directement à rendre plus utile les alimens qu'on a pris, et à empêcher qu'ils ne soient nuisibles à la santé. Il faut observer néanmoins, avec ce saint docteur, que celui qui boiroit sans nécessité ou avec excès, pourroit par-là offenser Dieu et perdre le mérite du jeûne, comme il le perdrait dans le repas même du jeûne, s'il excédoit notablement dans le manger. Si cependant ce qu'on boit est du vin, on viole le jeûne, parce que le vin nourrit et soutient considérablement le corps.

On peut aussi excuser de péché, selon la doctrine du même saint, ceux qui prennent quelque temps après le repas du thé, et du café, de l'eau d'orge ou de sauge, pourvu qu'ils n'en prennent qu'en petite quantité, non en fraude du jeûne, mais qu'ils en aient véritablement besoin, pour fa-

(a) Thomassin, *Traité du jeûne*.

(b) S. Th. 2, q. 247. a 6, ad 2.

ciliter la digestion des alimens du dîner. Quant au chocolat , comme il est beaucoup plus nourrissant que le thé et le café , il ne peut être permis d'en user les jours de jeûne hors le repas ; et s'il avoit été en usage du temps de S. Thomas , ce saint docteur l'auroit sans doute distingué des autres électuaires.

Dem. Les cabaretiers pêchent-ils , quand ils donnent de la chair à manger les jours d'abstinence , ou à souper , les jours que l'église ordonne de jeûner ?

Rép. Les cabaretiers pêchent grièvement , lorsque les jours d'abstinence que l'église ordonne , ils donnent de la chair à manger à des personnes qui ne sont point malades , et qui n'ont aucune permission du supérieur légitime d'en user. La raison est que ceux qui veulent ainsi manger de la viande ne peuvent être regardés que comme des libertins et des scandaleux qui désobéissent avec mépris à l'église. Or , on ne peut , sans commettre un très-grand péché , favoriser le libertinage de semblables gens , et le mépris qu'ils font des lois de l'église , suivant cette règle de Nicolas I : *Facientem et conscientem par poena constringit* (a). C'est pourquoi plusieurs évêques en font un cas dont ils se réservent l'absolution.

Les cabaretiers ne peuvent non plus donner à souper , les jours de jeûne , à ceux qu'ils savent être obligés de jeûner , sans participer à leur péché ; étant constant , selon la doctrine de S. Paul , que ceux qui consentent au péché , s'en rendent coupables , aussi-bien que ceux qui le commettent. *Qui talia agunt digni sunt morte , et non solum qui ea faciunt , sed etiam qui consentiunt facientibus* (b). Les excuses qu'apportent les cabaretiers ne sont d'aucune considération. D'autres le font bien , disent-ils. Faut-il le faire pour cela , et suivre les mauvais exemples de ceux de votre profes-

(a) Nicol. I. Can. Notum 10 , 2 , q. 1.

(b) Rom. 1 , 32.

sion qui violent les lois de l'église ? Je ne puis pourvoir autrement à la subsistance de ma famille. Si vous n'y pouvez pourvoir que par le péché, quittez plutôt cette profession. Je ne suis pas obligé de demander à chacun si, par son âge et ses forces, il est obligé au jeûne. Il est vrai ; mais quand vous savez que celui qui a déjà diné est obligé à jeûner, et qu'ils vous demande à souper, vous êtes tenu de le lui refuser. Mais il me dira des injures ; il me menacera. Tant pis pour lui. Il me maltraitera. S'il vous maltraite de paroles, souffrez-le avec patience ; et s'il vous menace, ayez recours aux officiers de police, et souvenez-vous que vous devez préférer votre salut à tout le reste.

Dem. Comment faut-il se conduire par rapport aux abstinences, ou aux jeûnes qui ne sont pas universellement observés dans l'église ?

Rép. On doit suivre en ce point l'ordre du diocèse où l'on se trouve ; observer l'abstinence ou les jeûnes qui y sont commandés ; et, quand on se trouve de bonne foi, et sans fraude, dans un diocèse où l'abstinence ou le jeûne ne sont point commandés, on peut user sans scrupule de la liberté qu'on y trouve établie par les supérieurs. S. Augustin, écrivant à Janvier, déclare que c'est là son sentiment *Alia verò quæ per loca terrarum regionesque variantur, sicuti est quod alii jejulant sabbato, alii non..... totum hoc genus rerum liberam habet observationes, nec disciplina ulla est in his melior gravi prudentique christiano, quam ut eo modo agat, quo agere viderit ecclesiam ad quam fortè devenerit* (a). Ce père, pour mieux persuader à Janvier qu'un chrétien fidèle doit se conformer à cette règle, lui apporte l'exemple de sainte Monique sa mère, qui, l'ayant suivi jusqu'à Milan, où l'on n'observoit pas le jeûne du samedi, comme on le faisoit en Afrique, se trouva dans un embarras de conscience, ne sachant si elle devoit jeûner ou non. S. Augustin alla consulter S.

(a) Ep. 54, n. 2, et 5, aliàs, 118.

Ambroise , qui , pour toute réponse , lui dit : *Cum Romam venio , jejuno sabbato ; cum hęc sum non jejuno : sic etiam tu ad quam fortē ecclesiam veneris , ejus morem serva , si cuiquam non vis esse scandalo , nec quemquam tibi*. Par ces paroles , il lui fit connoître qu'il falloit se régler sur la coutume qui s'observoit dans l'église où l'on se trouvoit , lorsqu'elle est louable , et que l'église universelle n'a rien décidé de contraire. D'où est venu cet axiome rapporté par Paludanus :

*Cum fueris Romę , romano vivito more ;
Cum fueris alibi , vivito sicut tibi (a).*

Je finis , en vous exhortant , mes frères , à être plus exacts à observer les jeûnes et les abstinences de l'église : *Nolite jejunare sicut usque ad hanc diem (b)*. Si vos infirmités ou quelques autres raisons vous en dispensent , suppléez par d'autres bonnes œuvres à ce que vous ne pouvez faire , vous souvenant que nul n'est exempt de faire pénitence.

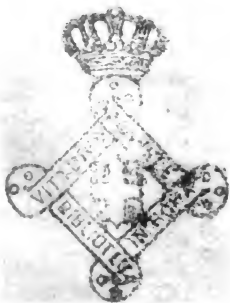
Voilà l'explication des commandemens finie. Vous avez entendu , mes frères , dans les différentes instructions que nous avons faites , à quoi cette sainte loi nous oblige. Heureux ceux qui sont fidèles à l'observer : *Beati immaculati in viā , qui ambulant in lege Domini (c)*. Mais , hélas ! qu'ils sont rares ! Voyez vous-mêmes comment vous l'avez observée. Si vous faites bien cet examen , vous trouverez peut-être que vous l'avez transgressée dans tous ses points. Combien de fois ? Vous le savez. Que vous reste-t-il , mes chers frères ? Que vous reste-t-il , mes chères sœurs , après tant d'infidélités , que les larmes de la pénitence pour les effacer ? Oui , mon Dieu , je pleurerai , et je ne me consolerais jamais d'avoir violé si souvent votre sainte loi. Je dirai le reste de mes jours avec le roi pénitent : *Exitus aquarum deduxerunt oculi mei , quia non custodierunt legem tuam*. Pardon , Sei-

(a) In 4 , dist. 15 , a 5 , concl. 2. (b) Ita. 58 , 4.

(c) Ps. 118 , 1.

gneur, pardon, j'ai été un prévaricateur de votre divine loi : j'en ressens toute la confusion ; et, pénétré d'un vif repentir, je fais amende honorable à votre vérité que j'ai si indignement outragée. Etendez sur moi votre infinie miséricorde, afin que je me convertisse et que je vive : *Veniant mihi miserationes tuæ, et vivam.* Je promets tout de nouveau, à la face des saints autels, ce que j'ai promis au jour de mon baptême, qui est de garder fidèlement les saints commandemens de Dieu et de l'église. C'est la résolution que je prends. Soutenez-moi, grand Dieu, dans cette bonne résolution ; faites, par votre grâce, que j'y persévère jusqu'à la mort : *Justificationes tuas custodiam, non me derelinquas usquequaque* ; afin qu'après avoir fait votre sainte volonté sur la terre, je mérite de la faire avec tous les saints dans le ciel. *Amen, fiat, fiat.*

FIN.



TABLE

DES CONFÉRENCES

Contenues dans ce IV.^e volume.



SUR LES COMMANDEMENS DE DIEU ET DE L'ÉGLISE.

<i>PREMIÈRE CONFÉRENCE. Sur le décalogue et les commandemens de Dieu en général.</i>	<i>Page 5</i>
<i>II. CONF. Sur le premier commandement.</i>	<i>16</i>
<i>III. CONF. Sur l'honneur que l'église rend aux saints , aux reliques , aux statuts et aux images.</i>	<i>26</i>
<i>IV. CONF. Sur les péchés opposés au premier commandement , et en particulier sur la superstition et la divination.</i>	<i>39</i>
<i>V. CONF. Sur le second commandement. Des vœux.</i>	<i>51</i>
<i>VI. CONF. Sur le second commandement. Sur le jurement et le blasphème.</i>	<i>64</i>
<i>VII. CONF. Sur le troisième commandement.</i>	<i>77</i>
<i>VIII. CONF. Sur le quatrième commandement. Devoirs des maîtres et des domestiques.</i>	<i>91</i>
<i>IX. CONF. Sur le cinquième commandement. De l'homicide.</i>	<i>107</i>
<i>X. CONF. Sur les haines et les inimitiés.</i>	<i>121</i>
<i>XI. CONF. Sur le sixième commandement. Du vice de l'impureté.</i>	<i>133</i>
<i>XII. CONF. Sur la gourmandise , l'ivrognerie et les cabarets.</i>	<i>145</i>
<i>XIII. CONF. Sur les danses , les comédies , les mascarades.</i>	<i>158</i>
<i>XIV. CONF. Du jeu.</i>	<i>170</i>
<i>Tome IV.</i>	<i>O</i>

XV. CONF. Sur le septième commandement. Du larcin.	183
XVI. CONF. Sur le négoce.	198
XVII. CONF. Sur l'usure.	212
XVIII. CONF. Sur la restitution.	226
XIX. CONF. De l'aumône.	237
XX. CONF. Sur le huitième commandement. Du faux-témoignage et du mensonge.	250
XXI. CONF. Sur le neuvième commandement. Des mauvaises pensées et désirs déshonorés.	262
XXII. CONF. Sur le dixième commandement. Des procès.	273
XXIII. CONF. Sur les commandemens de l'église. De la messe de paroisse.	286
XXIV. CONF. Sur l'abstinence et les jeûnes que l'église ordonne.	298

FIN DE LA TABLE DU IV. TOME.

